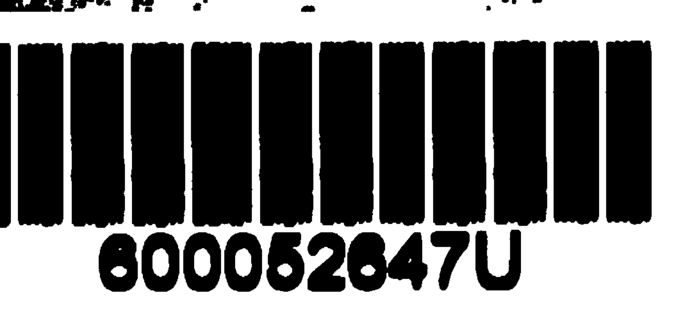
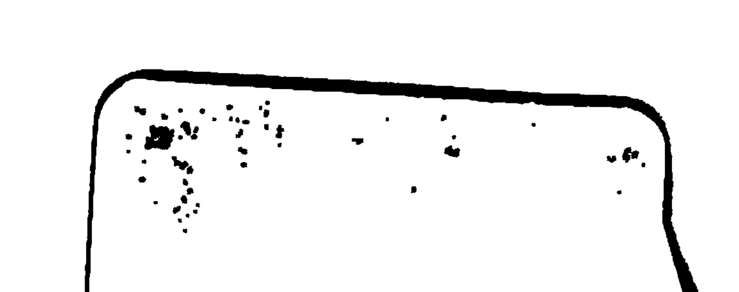



600052647U



HISTOIRE

DE

CONSTANTINOPLE

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

HISTOIRE

DE

CONSTANTINOPLE

COMPRENANT

LE BAS-EMPIRE

ET

L'EMPIRE OTTOMAN

PAR M.

BAPTISTIN POUJOULAT

auteur du Voyage dans l'Asie Mineure, à Palmyre
en Syrie et en Égypte

TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

depuis l'origine de Byzance jusqu'à la conquête de Constantinople
par les Turcs, inclusivement

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

1853

AVIS.

PRÉFACE.

La division de cet ouvrage était toute indiquée par les événements mêmes qu'il retrace. Le premier volume commence à l'origine de Byzance et se termine à la conquête de cette ville, par Mahomet II. Le second volume embrasse l'histoire de Constantinople et de l'empire ottoman, depuis cette mémorable époque jusqu'à nos jours.

En lisant la collection assez aride, mais instructive, des historiens byzantins, et les énormes travaux de du Cange sur Constantinople ; l'*Histoire des empereurs*, de Tillemont, si remplie de faits et d'observations judicieuses ; les *Chroniques françaises du moyen âge*, sur la prise et l'occupation de Constantinople, par les Latins ; l'*Histoire du Bas-Empire*, de Le Beau, exacte, mais froide nomenclature des plus grands événements qui aient jamais remué les sociétés humaines ; l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon, où l'érudition déborde, mais où l'on retrouve, dans un style attrayant, l'esprit antichrétien du XVIII[e] siècle ; l'*Histoire de l'empire ottoman*, par Hammer, où sont répandus, un peu confusément, des trésors de

science jusqu'ici inconnus; en compulsant, à Constantinople même, il y a seize ans, de nombreux documents relatifs au Bas-Empire et à l'empire turc qui a pris sa place, nous nous disions qu'il y avait là plus de quinze siècles d'histoire d'un immense intérêt, et qui, cependant, n'étaient guère connus que par quelques savants.

Or, les savants ne travaillent pas pour tout le monde. Souvent ils ne travaillent que pour eux-mêmes. Ils forment entre eux une famille à part, une mystérieuse race qui semble avoir son mot d'ordre, ses secrets, son langage, surtout, et, peut-être aussi son égoïsme : car n'y a-t-il pas quelque peu d'égoïsme à ne faire jouir de tant de richesses qu'un certain nombre d'intelligences et à s'enfermer dans le cercle étroit des amateurs de profession?

Pour nous, nous devons trop aux savants pour ne pas rendre un vif et sincère hommage à leurs longs et beaux travaux, et nous ne venons pas ici pour diminuer leur gloire. Nous voulons dire seulement qu'il y a un public nombreux qui n'a ni assez de loisir, ni assez de patience, ni assez d'argent pour se mettre en communication avec les gros livres. Ce public lit, mais il lit vite, parce que sa vie, mêlée de plaisirs, de peines, d'occupations diverses, ne se consume pas dans l'étude; cependant il veut *savoir;* il est curieux de connaître les événements du passé, la fondation, la grandeur, la décadence, la chute des empires, les causes qui les ont élevés en gloire, ou

qui les ont précipités dans l'abaissement, puis dans la mort.

Ce public ne veut pas rester étranger aux grandes luttes des nations, des religions, des idées, à la marche de l'humanité à travers le temps. C'est pour lui que ce livre a été fait. Puisse-t-il, s'il daigne le lire, trouver dans notre ouvrage ce que nous avons voulu y mettre : l'amour du bien, de la religion, de la vérité historique, la pensée de Dieu qui nous voit et nous guide !

L'*histoire*, a dit un écrivain célèbre[1], *fournit les pièces justificatives des préceptes de la morale*. Nous avons voulu faire une œuvre utile, une œuvre d'enseignement politique, social, moral, religieux, et nous avons voulu la rendre accessible à tout le monde, aux riches et à ceux qui ne le sont point, aux grands et aux petits. Le temps présent et les événements qui se préparent dans le monde sont peut-être de nature à appeler l'attention sur ce livre. Pour prix de nos intentions loyales et de nos labeurs, nous demandons beaucoup d'indulgence, mais aussi nous demandons justice aux critiques qui voudraient bien nous lire et nous juger.

1. Lacretelle.

Château de Marguerie, près Noailles de l'Oise,
le 21 février 1853.

HISTOIRE
DE
CONSTANTINOPLE
COMPRENANT
LE BAS-EMPIRE ET L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE PREMIER.

Byzas, fondateur de Byzance. — Position de cette ville. — Son port. — Description du Bosphore. — Lutte de Byzas contre les barbares. — Accroissement de Byzance. — Forme de son gouvernement. — Elle appartient aux Perses, aux Lacédémoniens, aux Athéniens. — Philippe de Macédoine devant Byzance. — Elle devient l'alliée de Rome. — Le proconsul Pison la traite en ville conquise. — Harangue de Cicéron à ce sujet. — Siége de Byzance par Septime Sévère. — Indigne conduite de Gallien dans Byzance. — Triomphe burlesque de cet empereur. — Réflexions. (Depuis l'an 656 avant Jésus-Christ jusqu'à l'année 263 de l'ère chrétienne.)

Il en est des cités qui ont eu un grand retentissement dans le monde comme des hommes illustres : on voudrait connaître tous les détails de leur origine ; mais dans le lointain des âges les faits se dérobent quelquefois aux plus patientes recherches ; les fables et les légendes prennent la place de la vé-

rité. L'antiquité, a dit Tite Live, a voulu unir les actions humaines aux actions divines, afin de rendre les commencements des empires plus vénérables et plus augustes. Le côté merveilleux ne pouvait manquer aux premiers temps de Byzance. D'après l'opinion la plus accréditée, cette ville célèbre aurait été fondée 656 ans avant J. C., par une colonie mégarienne ayant à sa tête Byzas qui lui donna son nom. Mais les écrivains païens ont donné à Byzas un berceau fabuleux; ils disent qu'il eut Neptune pour père, que Coroësse, fille de Jupiter et d'Io, fut sa mère, et que son nom lui vient de la nymphe Byzie qui prit soin de son enfance[1]. Byzas, quittant avec ses compagnons d'aventure les champs désolés de Mégare, qui ne suffisaient pas à l'existence d'un peuple, s'en allait, à travers la Grèce, cherchant, pour s'y fixer, quelque place où la nature pût favoriser la construction d'une grande cité; il consulta, chemin faisant, l'oracle de Delphes, et la pythie du temple d'Apollon lui répondit que le destin l'appelait à bâtir une ville sur le rivage situé en face du pays des *aveugles*[2]; on désignait ainsi par dérision les Calcédoniens qui, arrivés les premiers dans ces parages, n'avaient pas compris combien le lieu indiqué à Byzas était préférable à celui de Calcédoine, aujourd'hui Cadi-Keui (village du juge).

Byzance, séparée de Calcédoine et de Chrysopolis

1. Denys de Byzance.
2. Tacite. *Ann.*, livre XII.

(ville d'or) par le Bosphore (canal de Constantinople) s'éleva donc sur ce magnifique promontoire de forme triangulaire dominé par sept collines inégales qui se dressent orgueilleusement en présence de l'Asie, comme pour lui commander et l'asservir. Les remparts de la cité naissante bordèrent, en partie, le port de Constantinople, le plus beau de l'univers, s'avançant dans les terres à une profondeur de deux lieues, et pouvant contenir jusqu'à douze cents navires. Bientôt les navigateurs apportèrent dans ses eaux les trésors de tous les pays, et voilà pourquoi on lui donna le nom de *Chrysokèras* (corne d'or ou corne d'abondance). Le Cydaris, le Lycus et d'autres courants d'eaux douces se jettent dans le port, et y attirent les bancs de poissons qui arrivent périodiquement dans les deux mers de Constantinople. Nous ne décrivons pas ici le Bosphore tel qu'il est aujourd'hui, tel que nous l'avons vu avec ses gros et nombreux villages construits en amphithéâtre dont la population réunie égale presque celle de la capitale de l'empire ottoman; le Bosphore avec ses mosquées bariolées et ses minarets aériens, ses villas et ses kiosques élégants, ses palais turcs aux murs peints en arabesques, aux toits resplendissants d'or et de lumière, mystérieuses demeures des sultans et des sultanes, des pachas et des odalisques, des beys et des effendis; nous nous bornerons à montrer le canal de Byzance tel que la nature l'a fait; tel qu'il apparut aux Mégariens quand ils touchèrent à ces riches rivages.

Le Bosphore, on le sait, joint le Pont-Euxin (mer

Noire) à la Propontide (mer de Marmara), laquelle communique à l'Hellespont (détroit des Dardanelles) qui débouche à son tour dans la mer Égée (Archipel). La longueur du Bosphore est de sept lieues et sa largeur varie d'une lieue à une demi-lieue. Il présente, par ses sinuosités, tantôt l'aspect d'un fleuve majestueux, tantôt celui d'un beau lac où bondissent sans cesse à la surface des eaux des légions de dauphins autour desquels voltigent des troupes innombrables d'alcyons, appelés *âmes damnées* par les gens du pays à cause de leur mouvement perpétuel. Des deux côtés du canal on voit des anses profondes servant de refuge aux navires battus des vents contraires ou entraînés par les rapides courants qui changent de direction plusieurs fois dans une heure. Deux chaînes de montagnes, capricieusement découpées par des vallées, s'allongent sur les deux rives depuis l'Euxin jusqu'au promontoire de Byzance. Du côté de la mer Noire les monts sont escarpés, nus et déchirés par d'anciens volcans, ce qui a fait supposer que le Bosphore avait été formé par quelque violente secousse de la terre; mais en avançant vers Constantinople, le versant et le sommet des montagnes sont richement couverts de bois de châtaigniers, de chênes verts, de hêtres, de frênes, de caroubiers, d'acacias odoriférants, de plantes aromatiques, de cyprès dont la sombre verdure fait ressortir avec éclat les nuances variées des autres arbres. De fraîches prairies, des gazons fleuris, des lauriers-roses et des lauriers verts, des sycomores et des platanes gigantesques, des saules pleureurs et

des tilleuls, des arbousiers, des jujubiers, des amandiers, des figuiers, des vignes, tous les arbres fruitiers de cet heureux et admirable climat étalent leur magnificence au sein des vallées délicieusement arrosées par des sources s'échappant du pied des montagnes et se précipitant, en nappes argentées, dans les eaux du Bosphore.

Les Mégariens, sortis des plus pâles et des plus arides régions de la Grèce, durent pousser des cris d'enthousiasme et de bénédiction en voyant cette belle et vigoureuse nature, ces pompeux paysages, ce sol embaumé et fécond où la Providence semble avoir jeté à pleines mains ses plus grandes merveilles. Ils trouvèrent dans cette contrée superbe des traditions qui parlaient à leur imagination, à leurs croyances. Hellé, fille d'un roi de Thèbes, fuyant la haine d'une marâtre avec son frère Phryxus, avait traversé, sur son bélier à toison d'or, le détroit qui sépare la Thrace de la Troade, et avait donné son nom à cet Hellespont où elle trouva la mort. Sept siècles avant l'arrivée des Mégariens sur ces rivages, les Argonautes, allant à la recherche de cette même toison d'or, avaient osé, les premiers, remonter le Bosphore, gardé par des dieux malfaisants, et affronter la périlleuse navigation de l'Euxin dont le nom seul présageait des tempêtes. Sur la rive asiatique du Bosphore, Pollux avait terrassé Amycus, roi de Bithynie, qui s'était opposé au passage de Jason et de ses compagnons, et pour immortaliser ce triomphe, les Argonautes bâtirent dans ces parages inhospitaliers, un temple

dédié à l'une des divinités tutélaires de la Grèce. Sur la même rive du canal s'élevait le palais du coupable et malheureux Phinée, tourmenté par les dégoûtantes harpies dont les Argonautes le délivrèrent. De nombreux autels expiatoires construits au sommet des monts, attestaient la dévotion des navigateurs grecs, et la terreur que leur inspiraient les flots orageux du Pont-Euxin. Les écueils cyanéens se montrent et se cachent successivement selon la hauteur des eaux aux bouches de la mer Noire, ce qui avait fait dire aux poëtes de l'antiquité, que ces roches aux pointes aiguës s'agitaient volontairement ou changeaient de place par la volonté de Neptune. Non loin de là, et sur la cime d'une montagne, apparaissait le fameux temple de Jupiter Urius, au frontispice duquel on lisait l'inscription suivante : *Le nautonier qui invoque Jupiter Urius en dirigeant sa course vers les roches cyanées ou vers la mer Égée semée d'écueils dangereux, navigue en sûreté s'il a fait un sacrifice au dieu dispensateur des vents.*

Tel était le pays où les Mégariens étaient venus se fixer. Ils n'en furent pas longtemps les tranquilles possesseurs. Des bandes nombreuses de barbares, venant de la Thrace, commandées par le roi Hémus, les attaquèrent violemment mais inutilement. Le chef des barbares provoqua Byzas à un combat singulier, à cheval et le glaive au poing. Byzas accepta courageusement le défi et tua son téméraire agresseur. Il eut à soutenir des luttes contre les Scythes qui avaient passé le Danube pour porter leurs ravages sur les rives du Bosphore, triompha de tous

ses ennemis, et mourut laissant après lui la réputation d'un homme juste, et la gloire d'avoir fondé une ville qui devait être dans l'avenir le siége de deux empires fameux. Les Byzantins choisirent pour leur chef Dinias, prince de Calcédoine, qui, à l'époque de leurs combats avec les barbares, avait donné des preuves de bravoure et de dévouement.

Dans l'espace de deux cents ans, leur ville s'était considérablement accrue. Ses remparts étaient construits avec de grosses pierres carrées, tellement jointes, qu'ils semblaient ne former qu'un seul bloc. On voyait dans l'enceinte un gymnase, des temples, une belle statue de Byzas et toutes les ressources nécessaires à un peuple riche et nombreux. Les Byzantins s'assemblaient dans une place assez vaste pour y mettre une armée en bataille; la cité nouvelle était une de ces petites républiques comme on en voyait dans l'ancienne Grèce, et sur quelques points de l'Asie Mineure où les peuples colonisateurs des bords de l'Alphée, du Céphise et de l'Eurotas avaient transporté leurs pénates; les habitants de Byzance confirmaient ou rejetaient les décrets d'un sénat plus éclairé qu'eux. « Cette inconséquence m'a frappé dans plusieurs villes de la Grèce, dit un voyageur célèbre; et je me suis souvent rappelé le mot d'Anacharsis à Solon : *Parmi vous, ce sont les sages qui discutent et les fous qui décident*[1]. »

Les Byzantins, qui avaient conservé leur indépendance pendant deux siècles, furent attaqués et vain-

1. Barthélemy. *Voyage du jeune Anacharsis.*

cus par les Perses quatre cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, au commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe. Mais vingt-six ans plus tard, après les victoires de Salamine et de Platée, le Spartiate Pausanias assiégea Byzance et en chassa les nouveaux maîtres. Périclès la reprit aux Lacédémoniens qui s'en emparèrent une seconde fois; la ville fut ensuite livrée par trahison à Alcibiade, qui ne la garda pas longtemps. De plus grandes affaires appelaient dans la Grèce le vaillant fils de Clinias.

Philippe, roi de Macédoine, songeait fortement à s'ouvrir le chemin de l'Attique. Déjà plusieurs villes de la Propontide étaient soumises à ses armes. Il avait pensé qu'en se rendant maître du pays de Byzance, d'où les Athéniens tiraient la meilleure partie de leur subsistance, il pourrait les affamer en leur coupant les vivres par la mer Noire et l'Hellespont. Il vint camper avec une armée au pied des murailles de Byzance. Mais les Byzantins, prévenus à temps, coururent demander des secours aux Athéniens, aussi intéressés qu'eux à réprimer l'ambition de Philippe; leur prompte et énergique intervention réduisit à néant les tentatives du roi de Macédoine. Byzance et les peuples de la Chersonèse, délivrés du conquérant macédonien, décernèrent, par des décrets solennels, des couronnes d'or aux Athéniens leurs libérateurs.

On raconte qu'après avoir échoué dans ses projets contre Byzance, Philippe protesta de ses bons sentiments envers les habitants de cette ville. Il fit de-

mander une entrevue à Léon qui en était alors le chef. Il y consentit. Léon pria le roi de lui faire connaître les motifs qui l'avaient porté à déclarer la guerre à un peuple qui ne lui avait jamais fait aucun mal. *J'ai toujours aimé les Byzantins,* répondit-il, *et j'aurais voulu les contraindre à être mes amis. Seigneur*, répliqua Léon en lui montrant du doigt les machines de siége des Macédoniens encore tournées contre la place: *Seigneur, vous donnez d'étranges fêtes à ceux que vous mettez au rang de vos amis.*

Le père d'Alexandre, qui avait commencé sa carrière par l'usurpation d'un trône dont la garde était confiée à son honneur, laissait voir à travers des qualités brillantes peu de respect pour la justice et pour la foi jurée. C'est de la bouche de ce prince qu'est sortie cette abominable maxime, *qu'on amusait les enfants avec des osselets, et les hommes avec des serments*[1].

Dès que le nom romain eut retenti au delà des mers, la république byzantine fit alliance avec la république des bords du Tibre. Elle réunit ses forces à celles de Rome dans les guerres contre Philippe, père de Persée, contre Antiochus et Aristonique. Les Byzantins parurent noblement dans les armées de Sylla, de Lucullus, de Pompée et d'Antoine. Byzance avait été déclarée *ville libre* par le sénat romain[2].

Pison, gouverneur de la Macédoine (56 avant

1. Biographie univ. *Vie de Philippe.*

2. Tacite. *Annales*, livre XII, et Pline, lettre 4, chap. XI.

J. C.), avait soulevé contre lui, par ses vexations et ses rapines, les populations de la Grèce. Il avait réduit, à force d'impôts qui ne lui étaient point dus, les Byzantins à la dernière misère. Un moment vint où sa rapacité ne trouva plus rien à prendre au sein d'une population épuisée. Il plaça alors ses cohortes en quartiers d'hiver à Byzance, en leur permettant tous les excès. Pison traita la cité en pays conquis. Les plaintes des opprimés parvinrent à Rome. Pison fut rappelé sur la demande de Cicéron qui, dans cette occasion, prononça cette belle harangue dans laquelle il révélait au sénat indigné toutes les abominations du proconsul de Macédoine. « Je ne parlerai point, disait le grand orateur, d'une juridiction établie dans une ville libre, au mépris des lois et des sénatus-consultes. Je ne dirai rien des meurtres et des débauches qui sont une honte pour la république. Parlerai-je de ces nobles vierges qui, pour échapper au déshonneur, se précipitent dans des puits où elles trouvent la mort? Pison avait choisi pour chef de ses soldats les hommes qu'il croyait devoir être les agents les plus impitoyables de ses crimes. Byzance était remplie de statues; ses habitants, épuisés par des guerres ruineuses, les avaient religieusement gardées; sous ton commandement, Pison, une cité libre et qui par des services récents, avait mérité du sénat et du peuple romain le maintien de tous ses droits, s'est vue dépouiller de tous ses trésors[1]. »

1. Cicéron. *Discours sur les provinces consulaires.*

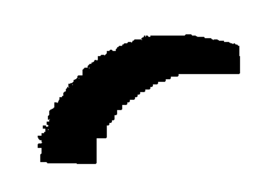
César, déjà tout-puissant et beau-père de Pison, lui épargna l'ignominie d'une condamnation solennelle; mais il n'a pu le protéger contre la flétrissure de l'histoire.

Après la chute de la république romaine, les empereurs envoyaient à Byzance des gouverneurs qui sont appelés archontes dans les anciennes médailles de cette ville: cette dénomination grecque n'était plus qu'une lointaine réminiscence, une sorte de simulacre de sa liberté. Pourtant sous le règne de Claude, l'an 53 de Jésus-Christ, les Byzantins obtinrent, en souvenir de leur antique alliance avec les Romains, cinq ans d'exemption d'impôts [1].

Dans la grande querelle entre Septime Sévère et Niger, Byzance se déclara pour ce dernier. Ce fut la seule ville d'Europe qui ne voulut pas reconnaître l'empereur Sévère. Niger envoya une armée à Byzance afin de conserver une place qui était justement regardée comme la clef de l'Asie. A cette époque (l'an 196 de J. C.), Byzance était la ville la plus grande, la plus riche et la plus peuplée de la Thrace. Ses murailles, jointes par des crampons d'airain, étaient soutenues et surmontées de tours construites avec une rare solidité.

Septime Sévère la tint assiégée pendant trois ans. Il finit par triompher malgré le persévérant courage des Byzantins qui se défendirent en désespérés. Se voyant à bout de ressources, ils lancèrent, du haut de leurs remparts à moitié démantelés, les statues

1. Pline, lettre 52, et Tacite. *Ann.*, livre XII.



de leurs grands hommes et celles de leurs dieux sur leurs ennemis. Les femmes coupèrent leurs cheveux pour en faire des cordes, tout en combattant elles-mêmes et demandant à leurs pères, à leurs fils ou à leurs époux de mourir plutôt que de se rendre. Les Byzantins éprouvèrent les horreurs de la faim. Les anciens historiens assurent que, n'ayant plus à leur disposition aucun animal qu'ils pussent manger, ils se virent réduits à se nourrir de cadavres humains.

Le vainqueur fut implacable. Après avoir rendu Byzance veuve d'une grande partie de ses habitants, il fit détruire ses monuments publics et le reste de ses murailles. Byzance fut non-seulement privée de sa liberté, mais encore du nom de ville. Elle fut mise au rang des simples bourgades. Pourtant le même empereur la rétablit bientôt dans ses anciens droits, à la prière de Caracalla. Les Byzantins, peuple actif, intelligent, industrieux, se livrant au commerce des mers, amassèrent de nouvelles richesses, et leur ville avait repris, soixante ans après, son éclat d'autrefois. Sévère lui avait donné le nom d'*Antoninia*, à cause de Caracalla qui s'appelait Antonin. Mais elle reprit son nom primitif après la mort de ce prince [1].

L'empereur Gallien passa en Orient en 263. Il marcha contre Byzance pour se *venger* de ses habitants, dit Pollion. Mais cet auteur, le seul qui ait rapporté ce fait, se tait sur la cause du ressentiment de cet empereur cruel et débauché, et qui s'était in-

1. Hésichius.

dignement moqué de son vieux père, captif chez les Perses. On peut croire que dans ses desseins contre Byzance, Gallien n'obéissait qu'à un caprice de son esprit tracassier et méchant. Après avoir examiné les forces dont il disposait devant Byzance et s'être assuré de l'invincible résistance qu'il rencontrerait chez les Byzantins, Gallien renonça au siége de cette ville. Mais comme il voulait pénétrer dans son enceinte avec ses troupes, il employa la fourberie pour arriver à ses fins : il négocia avec les Byzantins pour obtenir d'entrer *en ami* dans Byzance. Ils crurent à la parole de l'empereur et l'accueillirent en *allié !* Mais au moment où ils se croyaient en toute sûreté, Gallien fit massacrer la garnison de Byzance !

Il reprit ensuite le chemin de Rome où il entra plutôt en histrion qu'en triomphateur. Il s'avançait sur un char, non pas, comme autrefois quelques-uns de ses prédécesseurs, avec le rayonnement de la gloire, environné des dépouilles des nations et traînant à sa suite des rois vaincus ; mais escorté de prêtres, de sénateurs dégénérés, de deux mille hommes déguisés en Goths, en Sarmates, en Francs, en Perses, sans parler des bacchantes et des bouffons qui, mêlés à cette sorte de mascarade, examinaient avec une curiosité affectée les prétendus Perses ; on leur demanda ce qu'ils cherchaient : *le père du prince*, répondirent-ils en riant, faisant, par ce mot, allusion à l'empereur Valérien encore prisonnier de Sapor. Gallien fit brûler vifs ceux qui s'étaient permis cette plaisanterie.

Depuis longtemps déjà les Romains donnaient au

monde le triste spectacle de leur abaissement moral. Mais un immense travail de rénovation sociale s'opérait au sein même de l'empire décrépit. Les peuples, laissant de côté, comme autant de haillons pourris, les institutions païennes et leurs grossières inspirations, recevaient une vie nouvelle par les divines croyances parties du Golgotha.

Tels avaient été les principaux événements accomplis à Byzance lorsque Constantin (Caius Flavius) transféra dans cette ville le siége de l'empire romain.

CHAPITRE II.

Projet de changer le siége de l'empire romain attribué à Jules César et à Octave Auguste. — Rome n'était plus depuis longtemps la résidence des empereurs. Causes qui ont pu déterminer Constantin à transporter l'empire. — Vision de Constantin. — Construction de Constantinople. — La ville se peuple. — Les familles romaines partant pour Constantinople. — Souvenirs d'Albe (de 263 à 330).

L'idée de changer le siége de l'empire romain n'était pas nouvelle au temps de Constantin. Elle existait vaguement à Rome depuis plus de trois siècles.

Je suis César et non pas roi, avait dit fièrement le conquérant des Gaules, alors que des tentatives étaient faites pour le porter au rang suprême ; mais cette parole n'avait pas calmé toutes les craintes. On disait à Rome que César devait transporter à *Alexandrie ou à Troie le siége et les forces de l'empire* [1].

La pensée de rebâtir Troie, et d'en faire le centre de la domination romaine, avait été attribuée aussi à Octave Auguste. Il était alors en Orient. Ce bruit produisit une sorte d'effroi à Rome. Et ce fut à cette occasion qu'Horace composa l'ode IIIe de son IIIe livre. Le poëte, s'élevant, par de fines allusions, contre ce projet, *veut que le Capitole, à jamais inébranlable*, continue *à éblouir l'univers de sa gloire,*

1. Suétone. *Les Douze Césars.*

et qu'on ne puisse plus rencontrer sur les ruines de Troie *que des troupeaux bondissants et des bêtes féroces*.

Peut-être les souvenirs républicains n'étaient-ils pas entièrement éteints dans la cité des Gracques et des Scipions quand Auguste fut soupçonné de vouloir lui arracher son auréole de gloire, en établissant ailleurs la capitale de l'empire du monde. Qui sait, si, au milieu de la splendeur souveraine, l'ancien triumvir ne songeait pas quelquefois à ces Tarquins chassés par tout un peuple, et si l'ombre ensanglantée de César, cachant, derrière elle, la main armée d'un autre Brutus, n'apparaissait point aussi à son imagination troublée.

Dans l'année 297, Dioclétien fuit Rome, *qu'il trouva trop libre*, dit Bossuet, et s'établit à Nicomédie (aujourd'hui Ismid), pendant que son collègue Maximien résidait à Milan. Galérius habitait aussi Nicomédie. Constance Chlore, père de Constantin, avait fait de la ville d'York, en Angleterre, son séjour ordinaire. Lorsqu'en 306 Constantin fut proclamé empereur, il choisit Trèves pour sa résidence. Après sa victoire sur Maxence, il ne faisait à Rome que de rares apparitions. En 325 il la quitta pour toujours.

Cette grande détermination a été diversement jugée. C'était là, sans doute, un fait considérable, et l'on comprend que les historiens aient voulu étudier les causes qui pouvaient l'expliquer.

Les Romains s'étaient habitués à ne plus voir les Césars au milieu d'eux; mais ils avaient conservé

jusqu'ici leur ancien sénat dont la présence à Rome était pour eux comme la véritable image de la puissance de cette ville sur le monde : Constantin leur enlevait tout[1].

Les païens, qui avaient triomphalement accueilli, en 312, celui qui les délivrait de la tyrannie de Maxence, firent alors éclater leur colère contre Constantin. Ils le haïssaient de son mépris pour les dieux qui avaient promis leur éternité au Capitole. « Comme il ne pouvait plus supporter, dit Zozime, les haines qui se déchaînaient contre lui, il résolut de chercher, pour s'y fixer, une ville qui égalât la majesté de Rome. »

Les Romains lui reprochaient avec juste raison le meurtre de son fils Crispus, victime innocente et pure des passions vengeresses de Fausta, seconde épouse de Constantin. Il reconnut, mais trop tard, la fausse accusation de cette nouvelle Phèdre ; et, voulant punir un crime en commettant un autre crime, il fit étouffer sa femme dans un bain chaud. Constantin fit impitoyablement égorger, sans motifs connus, le jeune Licinius, fils de sa propre sœur. L'impératrice Hélène, sa mère, lui reprocha, la première, tant d'atrocités, et saint Jérôme les a énergiquement

1. Rome continua à avoir un sénat jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, mais il ne fut plus le *sénat de l'empire*, *le sénat du gouvernement*. Le sénat de Rome abandonnée était une sorte de municipalité s'occupant des affaires de la ville. — Toutes les cités importantes de l'Orient et de l'Occident avaient un sénat semblable à celui de Rome au commencement du IVe siècle. Le nom seul était resté ; le pouvoir avait disparu.

flétries. Le repentir avait trouvé place dans le cœur de Constantin. Mais avait-il pu oublier ces drames horribles? Ne devait-il pas éprouver une sorte d'horreur pour cette Rome qui en avait été le théâtre? Ce fut là, peut-être, une des causes qui le poussèrent à transporter loin du Tibre son pouvoir souverain.

Selon les historiens Gibbon et Lebeau, Constantin ne songea à s'établir sur les confins de l'Europe et de l'Asie que pour mieux assujettir à sa puissance les barbares répandus entre le Danube et le Tanaïs, et pour surveiller de plus près le roi de Perse. La position géographique de Byzance était, il est vrai, incomparablement plus belle, plus avantageuse que celle de Rome; mais cette considération inspira-t-elle seule le génie de Constantin? Lui, premier monarque chrétien et fondateur d'empire, lui, dont le règne a marqué une ère nouvelle dans les destinées de l'humanité, n'aurait-il pris ce grand parti que pour combattre plus invinciblement des ennemis importuns? Nous ne le pensons pas. Constantin attacha à cet acte de sa vie une idée plus haute et des espérances plus vastes et plus profondes. Il a dit lui-même dans une de ses lois, conservée dans le code Théodosien, qu'il avait reçu de Dieu la mission de bâtir Constantinople pour lui et pour sa race. Les auteurs grecs, Thiophane et Cédrène, et après eux, l'Anglais Malmesbury, parlent en détail d'une vision de Constantin. Nous l'indiquerons ici:

L'empereur, endormi à l'ombre des remparts de Byzance, vit en songe le génie tutélaire de la vieille

cité. Il lui apparut sous la figure d'une matrone laide et ridée, accablée par les ans et les infirmités. Mais elle fut soudainement changée en une éblouissante jeune fille pleine de vie et souriant à l'avenir. Elle se tenait debout devant Constantin ravi. Il plaça sur le front de la céleste beauté le diadème impérial, et s'éveilla pénétré de confiance et d'espoir.

La poésie est plus vraie que l'histoire a dit un ancien. Cette parole ne serait pas toujours un mensonge si on voulait la prendre dans son sens propre. Les annales humaines abondent en traits allégoriques qui enseignent aux hommes des vérités éternelles. La poétique vision de Constantin marquait toute une époque. Les idées qu'il roulait dans sa tête et dans son cœur se trouvaient reproduites par ce rêve merveilleux. La matrone disparaissant dans sa décrépitude ne représentait-elle pas à l'imagination du cathécumène couronné, ce vieux polythéisme expirant dans sa laideur morale ? L'éclatante jeune fille, parée de la dignité impériale, comme pour un jour de triomphe, n'était-elle pas, aux yeux de Constantin, l'image de cette religion nouvelle qui l'avait marqué de son signe et qui allait changer la face de la terre ?

Ce magnifique spectacle s'était offert au fils de Constance Chlore, en toute réalité, au milieu de la guerre. Dieu lui avait montré dans les airs la croix miraculeuse, ce *Labarum* qui lui promettait la victoire et qu'il prit pour étendard, lorsqu'à la tête de ses phalanges il présenta la bataille à Maxence, aux

portes de Rome. Ce fut une heure bien suprême que cette lutte armée entre le christianisme et le paganisme. Avant le combat, Maxence avait invoqué tous ses dieux, consulté les aruspices, attaché les livres des sibylles aux aigles romaines. Précautions vaines! Efforts impuissants! Les légions de Constantin écrasèrent Maxence, ses troupes et ses divinités dont les oracles avaient menti à l'empereur païen.

La translation de l'empire romain à Byzance a fait naître dans de grands esprits une opinion trop grave pour ne pas la rappeler ici; quelques écrivains du dernier siècle l'ont combattue; mais ce ne serait pas une raison pour ne pas l'adopter; car ils l'ont surtout attaquée parce qu'elle avait un caractère religieux; cette opinion que le comte Joseph de Maistre, et, plus tard, le R. P. Lacordaire ont magnifiquement exprimée est, « que dans Rome encore païenne, le pontife romain gênait déjà les Césars. Il n'était que leur sujet; ils avaient tout pouvoir contre lui et il n'en avait pas le moindre contre eux. Cependant ils ne pouvaient tenir à côté de lui. On lisait sur son front le caractère d'un sacerdoce si éminent, que l'empereur qui portait parmi ses titres celui de pontife, le souffrait dans Rome avec plus d'impatience qu'il ne souffrait dans ses armées un César qui lui disputait l'empire. Une main invisible chassait les empereurs de la *ville éternelle* pour la donner à l'*Église éternelle*. Peut-être que, dans l'esprit de Constantin, un commencement de foi et de respect se mêla à la gêne dont je parle; mais je ne doute pas, dit M. de Maistre, que ce sentiment

n'ait influé sur la détermination qu'il prit de transporter le siége de l'empire, beaucoup plus que tous les motifs politiques qu'on lui prête[1] ».

Constantin, esprit vif et pénétrant, capable de grandes conceptions, avait sondé l'immense portée du prodigieux changement du monde moral opéré par le christianisme. Il voulut fonder, avec la religion chrétienne qu'il avait publiquement embrassée et défendue par ses immortels édits, un nouvel ordre social. Rome qui avait été comme le berceau, le principal foyer des croyances, des institutions, des mœurs païennes, ne lui aurait peut-être pas laissé son entière liberté d'action; il lui fallait, pour l'accomplissement de ses desseins, un terrain nouveau, une contrée lointaine, une cité organisée par lui-même, il lui fallait Byzance.

Comme César et Auguste, Constantin eut d'abord le projet de rebâtir Troie. Il y eut même un commencement de travaux. Mais ce projet fut bientôt abandonné. L'emplacement d'Ilion, malgré ses poétiques souvenirs, ne pouvait être mis en balance avec l'admirable position de Byzance. Lorsque l'empereur entreprit la reconstruction de la ville à laquelle il donna son nom glorieux (Constantinopoli), il traça, lui-même, la lance en main, et suivi d'un brillant cortége, le sillon qui devait en marquer l'enceinte. Il avançait toujours. « Seigneur, lui dit-on, vous dépassez les plus vastes dimensions des

1. J. de Maistre. *Du Pape*, l. 2. Lacordaire, tom. I[er], 4[e] conférence, édit. de 1844.

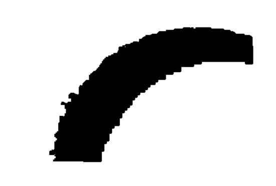
grandes cités. » *Je suis*, répondit-il, *le guide invisible qui marche devant moi; je m'arrêterai quand il s'arrêtera.*

L'enceinte comprit une étendue d'environ cinq lieues. Elle est restée à peu près telle que Constantin l'avait faite. La cité s'éleva comme par enchantement. Commencés en 325, les travaux furent terminés en 330. Le 11 mai de cette même année, on célébra solennellement la dédicace de Constantinople qui fut placée sous la protection de Jésus-Christ.

Des maisons, des palais, des bains publics, des fontaines, des marchés, des aqueducs, des églises, l'hippodrome, couvrirent cette immense enceinte. Mais les édifices furent bâtis avec plus de magnificence que de solidité. Ils menaçaient de s'écrouler peu de temps après leur construction. Les embellissements de la ville dévorèrent des sommes énormes. Codinus rapporte que la seule dépense des portiques, du cirque et des remparts dont nous avons vu, en 1837, de magnifiques restes, dépassa cinquante mille besants d'or, plus de cinquante millions de notre monnaie.

Les forêts qui couvraient les rives de la mer Noire et les carrières de marbre de l'île de Proconnèse, fournirent une quantité inépuisable de matériaux. Les plus célèbres architectes de la Grèce et de l'Italie furent appelés par Constantin dans la cité qu'il voulait rendre la rivale de Rome. Les merveilles de l'art antique, enlevées aux temples païens, ornèrent les places publiques de Constantinople. On y voyait les statues des héros, des poëtes et des sages, celles de

l'Apollon Pythien et de Sminthe, les trépieds de Delphes, les muses de l'Hélicon, le Pan que les villes de la Grèce avaient consacré après les victoires remportées sur les Perses, la Cybèle placée par les Argonautes sur le mont Didyme, la Minerve de l'Inde et l'Amphitrite de Rhodes. Mentionnons un monument dont nous avons vu à Constantinople le dernier vestige sur la place de l'Et-Méidan (hippodrome); c'est cette fameuse colonne de porphyre, apportée de Rome, sur laquelle s'élevait, couronnée de rayons, l'image de Constantin. C'était une belle figure d'Apollon, venue de Troie, en Phrygie. Ces dieux furent transportés à Constantinople, où ils n'excitaient plus que la raillerie, comme des ennemis vaincus servant d'ornement au triomphe des vainqueurs. Le cadre que nous nous sommes tracé dans ce travail nous permet à peine d'indiquer les magnificences de toute nature qui apparurent tout à coup à Constantinople au moment de sa construction; il faudrait des volumes pour les décrire toutes; mais nous ne pouvons oublier dans cette énumération rapide la demeure impériale; elle s'éleva à l'endroit même où se montre aujourd'hui le grand sérail dont les murs bariolés sont sans cesse battus par les flots de la Propontide. Le palais de Constantin ne le cédait en rien aux palais des Césars à Rome. L'art y étalait de ravissantes merveilles malgré sa décadence qui datait déjà de longtemps. La salle principale était enrichie de lambris dorés; au milieu du plafond resplendissait une grande croix d'or incrustée de diamants. La croix était partout à



Constantinople; elle brillait au faîte des monuments comme sur le front du prince dans les cérémonies publiques. L'image de la rédemption, si longtemps bafouée et maudite par les empereurs païens, était devenue le glorieux symbole du monde qu'elle avait sauvé.

La ville était bâtie; il fallait lui donner le mouvement et la vie; il fallait la peupler. Son fondateur appela de l'Europe et de l'Asie à Constantinople une foule de familles pauvres auxquelles il faisait distribuer du blé, de la viande, de l'huile et du vin. Un peu plus tard, ces libéralités, qui avaient toujours existé dans Rome païenne, ne furent plus accordées qu'aux personnes qui *possedaient* des maisons à Constantinople. Ce fut un motif pour en construire de nouvelles. Aussi, le nombre en augmenta considérablement. Bientôt, l'enceinte tracée par Constantin se trouva trop petite : les demeures des habitants s'avancèrent jusque dans la mer, sur pilotis; et cette ville, qui nourrissait autrefois Athènes, n'eut pas assez des flottes d'Alexandrie et de la Syrie pour suffire à la subsistance de sa population. Les blés de l'Égypte n'étaient plus transportés sur les bords du Tibre, mais dans la *corne d'or*.

« Lorsque le siége de l'empire fut transféré en Orient, a dit Montesquieu, Rome presque tout entière y passa. Les grands y menèrent leurs esclaves, c'est-à-dire presque tout le peuple. L'Italie fut privée de ses habitants, et Rome à peu près délaissée. L'Italie, qui n'avait plus que des jardins abandonnés, ne pouvait, par aucun moyen, attirer l'ar-

gent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir des marchandises de l'Orient, lui envoyait le sien[1]. »

Constantin donna des terres, des pensions, des priviléges aux familles sénatoriales et de l'ordre Équestre de Rome, qu'il fit venir à Constantinople. Il leur fit construire des maisons et des palais sur le modèle de leurs demeures des bords du Tibre. Si l'on en croyait les historiens grecs, les Romains, ainsi comblés de largesses, auraient oublié leur pays. Mais oublie-t-on son pays? et quand on l'a quitté ne se mêle-t-il pas un peu d'amertume à son souvenir? N'y avait-il pas moins de bonne volonté que de nécessité dans l'établissement de ces familles à Constantinople? Les Romains venus aux bords du Bosphore ne ressemblaient certainement pas aux Albains contraints d'habiter Rome après leur défaite; mais la détermination de Constantin était jusqu'à un certain point une défaite morale pour cette Rome du Capitole, et la population transplantée à Byzance regretta sans doute le sol romain comme les enfants du Latium pleurèrent *leurs maisons d'Albe.*

1. *Grandeur et décadence des Romains.*

CHAPITRE III.

Réformes et lois de Constantin. — Leurs caractères. — Écoles. — Organisation civile et militaire de l'empire. — Réflexions.

Ce que vous aurez fait au plus petit des miens, vous me l'aurez fait à moi-même, avait dit le divin Maître. Jamais l'antiquité païenne n'avait rien entendu de pareil; jamais aussi elle n'eut des entrailles pour ceux qui pleurent et qui souffrent. L'Évangile avait mis au cœur de Constantin la passion de l'amour du bien, le sentiment de la dignité de l'homme et du respect qu'on lui doit. Il s'occupa avec une paternelle sollicitude des humbles et des petits. Arrêtons-nous un moment devant les réformes, les lois politiques et sociales introduites par Constantin dans l'empire romain. L'esprit chrétien le guida dans les améliorations qu'il apporta dans l'ancienne jurisprudence; et c'est à partir de ce prince qu'on voit s'écrouler peu à peu la vieille législation romaine sous le souffle d'une législation descendue du ciel.

Les enfants, d'après la loi romaine, étaient la propriété de leurs pères; ils avaient sur eux, comme sur leurs esclaves, droit de vie et de mort. Les pères que la misère avaient frappés, vendaient leurs enfants nouveau-nés pour avoir du pain; mais souvent il les vendaient dans l'unique pensée d'en retirer un

bénéfice. Quand ils ne trouvaient pas d'acheteurs, ils exposaient leurs enfants dans des lieux solitaires où les bêtes venaient les dévorer; ils les déposaient quelquefois dans des lieux publics afin que quelqu'un pût les recueillir. La vente et l'exposition des enfants avaient considérablement augmenté le nombre des esclaves. Les chrétiens seuls osèrent s'élever contre ces coutumes barbares. Origène les flétrissait alors que le glaive de la persécution menaçait sa tête[1]. Mais la philosophie païenne ne protestait pas. Chacun sait que Platon lui-même permettait la vente et l'exposition des enfants. Les polythéistes soutenaient que les pères avaient tout pouvoir sur leurs enfants. « Non, s'écriait Lactance, non, les pères n'ont pas le droit de faire mourir leurs enfants nouveau-nés, ni de les exposer, ce qui est la même chose! Dieu fait naître les âmes pour la vie et non pour la mort. Quand même il arriverait que l'enfant exposé trouverait quelqu'un qui se chargerait de le nourrir, le père serait-il moins coupable pour avoir livré son propre sang à la servitude ou à la prostitution? Il est vrai que ces pères homicides se plaignent de leur pauvreté et prétendent qu'ils ne peuvent pas suffire à élever leurs enfants, comme si les biens du monde appartenaient à ceux qui les possèdent! Comme si Dieu n'élevait pas tous les jours le pauvre à la richesse, et ne faisait pas tomber le riche dans la pauvreté[2]! »

1. *Apologét.*
2. Livre VI, *Divin. instit.*, chap. xx.

Lactance était précepteur du jeune Crispus, fils de Constantin, lorsqu'il écrivit ces paroles d'une vérité si nouvelle; elles amenèrent l'édit impérial de 315. Constantin ordonnait aux gouverneurs des provinces de puiser dans les greniers et le trésor publics pour secourir les parents qui se trouveraient dans la cruelle nécessité d'offrir leurs enfants en échange de quelques deniers, ou de les exposer sur les chemins, ne pouvant pas les nourrir. Il voulait qu'on s'occupât des enfants nouveau-nés, qu'on leur donnât une assistance prompte *parce que les secours destinés aux enfants qui viennent de naître, ne souffrent aucun retard.* « Il serait indigne de nous, disait l'empereur, en publiant, en 322, une ordonnance analogue, il serait indigne de nous de laisser quelqu'un périr par la faim ou se porter à des extrémités funestes et inhumaines[1]. »

Cet édit n'infligeait aucune peine aux pères qui auraient trafiqué de l'honneur et de la vie de leurs enfants; l'empereur espérait arrêter le mal en répandant ses bienfaits au sein des familles pauvres; il s'armait de la charité pour combattre les sinistres inspirations de la misère. Il n'eut pas le bonheur de mettre un terme à ces abominables trafics; mais sur sur ce point, qui importait tant à la dignité humaine, ses successeurs achevèrent son œuvre.

Dans les pénalités romaines, les condamnés étaient marqués au front avec un fer rouge. Constantin défendit cet horrible châtiment. « Le visage de l'homme,

1. Code Théodosien, livre II.

disait-il, ne doit pas être déshonoré, car il porte en lui quelque vestige de la beauté et de la majesté célestes. » Il abolit les jeux sanglants des gladiateurs et le supplice de la croix, réservé aux esclaves. La croix, en effet, ne pouvait plus être regardée comme un objet d'opprobre par Constantin qui l'avait vue triomphante dans les cieux, et qui décorait dans tout l'empire les asiles de la prière; la croix était gravée sur les armes de ses soldats, à la place des images des idoles; la statue colossale qui fut élevée à Constantin, à Rome, après avoir vaincu Maxence, tenait, dans sa main droite, une lance sur laquelle étaient écrits ces mots : *Par ce signe salutaire, j'ai délivré la ville du joug de la tyrannie.*

Jusqu'à la venue du Messie, les sages de la terre voulaient que l'homme fût l'esclave de l'homme, son bien, sa chose. « Si un citoyen tue un esclave, disait Platon, la loi déclare le meurtrier exempt de peine[1]. » Aristote prétendait qu'il y avait des hommes naturellement libres et des hommes naturellement esclaves, et que pour ceux-ci l'esclavage était aussi utile que juste[2]. *Nos esclaves sont nos plus grands ennemis*, disait Caton. Lucius Flamininus, frère du célèbre consul de ce nom, fit un jour trancher la tête à un esclave au milieu d'un festin, pour faire plaisir à un ami, lequel regrettait de n'avoir jamais vu tuer un homme[3]. Pollion, ami d'Auguste, entre-

1. *Des lois*, livre VII.
2. *Politiq.*, livre I, chap. II.
3. Plutarque. *Vie de Quintus Flamininus.*

tenait dans des viviers des murènes d'une énorme grosseur auxquelles il faisait jeter ses esclaves en pâture[1]. Entendez maintenant la voix de la vérité éternelle : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même[2]. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous[3]. Aimez-vous les uns les autres[4]. Lorsque vous faites un festin, conviez-y les pauvres[5]. » « Il n'y a plus maintenant, s'écriait saint Paul, ni de juifs, ni de gentils, ni d'esclaves, ni d'hommes libres, ni hommes, ni femmes; vous êtes tous *un* en Jésus-Christ[6] ». Puis, tout en recommandant aux serviteurs l'obéissance et la soumission envers leurs maîtres, le grand apôtre veut que ceux-ci témoignent de l'affection à leurs serviteurs, qu'ils ne les traitent point avec rudesse et avec menace, sachant qu'ils ont les uns et les autres *un maître commun dans le ciel qui n'aura point d'égard à la condition des personnes*[7]. Jésus-Christ, disait Origène, est venu appeler tous les hommes à le suivre dans la nouvelle voie, les sages comme les faibles d'esprit, les grands comme les petits[8].

Telle était la doctrine que Constantin avait embras-

1. Sénèque.
2. S. Math., chap. XXII, v. 39.
3. S. Marc, chap. IX, v. 34.
4. S. Jean, chap. XV, v. 17.
5. S. Luc, chap. XIV, v. 13.
6. Ép. aux Galat., chap. III, v. 28.
7. Aux Éphés., chap. VI, v. 9.
8. Livre contre Celse.

sée. Il prit en main la cause des opprimés contre les oppresseurs, et donna une grande impulsion à l'affranchissement des esclaves. Dans le droit romain primitif, la manumission conférant aux esclaves les droits de cité, c'est-à-dire la qualité de citoyen romain, n'était pas un acte de pur droit privé ; la puissance publique devait y intervenir. Plus tard, l'affranchissement étant devenu plus facile et partant plus fréquent, le nombre croissant des affranchis fit déchoir le titre de citoyen. Des lois restrictives furent alors portées, et sous Auguste et Tibère, certaines classes d'affranchis se virent exclues du droit de cité : la législation limita aussi le nombre des affranchissements qu'un même maître pouvait faire. Constantin leva toutes les difficultés ; il permit à tout le monde d'affranchir les esclaves, d'abord sur l'attestation d'un évêque, d'un simple prêtre, d'un clerc; ensuite, par une simple parole prononcée devant les chrétiens assemblés dans les églises[1]. En 315, des troubles éclatèrent en Palestine; les juifs, irrités contre les chrétiens, exercèrent sur eux des violences. Constantin réprima cet excès, déclara libre tout esclave chrétien appartenant à un juif, défendit aux israélites d'en acheter, et les menaça de la confiscation de leurs biens et de la perte de la vie, s'ils forçaient un chrétien à se faire circoncire.

Le droit sacré des Romains proclamait la liberté individuelle; cette parole n'avait toujours été qu'un mensonge chez les anciens maîtres du monde, non-

1. Code Théodosien.

seulement à l'égard des esclaves, mais à l'égard des hommes libres. Dans ses lois *Julia* et *Pappia Poppea*, Auguste accordait de grandes récompenses aux pères qui avaient des enfants, et privait de leurs droits les plus légitimes les célibataires et les époux qui ne connaissaient pas les joies de la paternité; les plus effroyables désordres s'introduisirent, par l'application de ces lois, dans la société romaine. Constantin abolit cette législation, rendit le mariage libre, et la femme qui, chez les Romains comme dans les pays où l'Évangile n'a pas pénétré, était condamnée à la servitude, conquit sa liberté et fut mise en possession des mêmes droits que l'homme[1].

C'est ainsi que Constantin voulant réaliser une des plus hautes vérités de la religion chrétienne, travaillait à l'abolition de la servitude; ses lois portèrent leurs fruits, et depuis cette époque jusqu'au moyen âge, la législation chrétienne, agissant prudemment et sans commotion soudaine, ne cessa de poursuivre cette tâche libératrice.

Constantin aimait, protégeait les lettres et les arts. Il fonda à Constantinople un grand nombre d'écoles civiles et militaires et appela, pour les diriger, les plus habiles professeurs de l'empire. Il les entoura de considération et leur accorda de grands priviléges. Il n'oublia pas les études sacrées. Plusieurs exemplaires de livres saints furent copiés et distribués par ses ordres aux églises.

1. M. Troplong, *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains*

L'empereur divisa les habitants de Constantinople comme Romulus avait divisé ceux de sa ville naissante : en tribus et en curies. Il établit un sénat. Mais cette assemblée, toute-puissante dans les beaux jours de Rome, n'eut, à Constantinople, ni importance, ni grandeur. Elle n'eut aucune part dans le gouvernement. Les sénateurs, parés de vains titres, et portant encore le laticlave et le cothurne noir, occupaient, dans les cérémonies publiques, au cirque, des places réservées. Là se bornait leur rôle. *Les souvenirs ne surmontent pas les mœurs*[1]. Le sénat romain était tombé avec les dieux qui avaient présidé à son origine, au temps de Romulus. Il ne pouvait pas tenir au sein d'une société transformée par les croyances chrétiennes. Il fallait à cette société nouvelle un esprit nouveau pour la guider. Les évêques exercèrent sur elle un empire bien autrement profond et salutaire que toutes les institutions de vieille date qu'on essayait en vain de rajeunir.

Avant Constantin, les deux préfets du prétoire avaient le commandement des armées et remplissaient en même temps les fonctions civiles. Leur pouvoir était immense. Ils faisaient quelquefois massacrer les empereurs pour se mettre à leur place. Le fils de Constance Chlore leur enleva le commandement militaire et ne leur laissa que les fonctions civiles. Au lieu de deux préfets du prétoire il en fit quatre. Mais leur domination était encore considérable. Ils dirigeaient l'administration d'un empire qui embrassait

1. Châteaubriand. *Discours historiques.*

presque le monde entier. Il s'étendait depuis l'océan Atlantique jusqu'à la mer Hyrcanienne (mer Caspienne), et depuis la mer des Suèves (mer Baltique) jusqu'à l'Atlas. Cet empire, le plus grand qui ait jamais existé, comptait plus de cent vingt millions d'habitants. Le gouvernement fut, en outre, subdivisé en treize provinces qui contenaient chacune, a dit Gibbon, l'étendue d'un grand royaume. Pour diminuer la puissance et la fierté des préfets du prétoire, Constantin institua les patrices, qu'il plaça au-dessus d'eux dans la hiérarchie. Ces personnages, cependant, ne remplissaient aucune fonction : ils formaient le conseil privé de l'empereur.

La justice n'était pas toujours rendue avec équité. L'empereur s'en plaignait amèrement. Les magistrats vendaient leurs sentences. L'empereur leur ordonnait d'ouvrir leurs oreilles aux pauvres comme aux riches, et menaçait du glaive les prévaricateurs. C'est alors qu'il autorisa, par un édit, les justiciables à en appeler aux évêques des jugements des magistrats laïques. Les prélats étaient les hommes les plus vertueux et les plus éclairés de ce temps. Leurs décisions étaient sans appel, et leur arbitrage souverain. Cujas, un des pères de la jurisprudence, a hautement approuvé cette sage mesure de Constantin. Elle mit un frein aux iniquités de certains juges, et les populations païennes aussi bien que les chrétiennes respirèrent sous une législation qui avait détruit l'arbitraire et fondé le respect du droit. « Cette intervention, a dit un jurisconsulte, se développa plus tard sur une grande échelle ; elle de-

vint le principe de la juridiction ecclésiastique qui a joué un si grand rôle dans les ténèbres du moyen âge, et sans laquelle la justice se fût infailliblement éclipsée, comme l'a reconnu la haute impartialité de Robertson[1]! »

L'empereur sépara entièrement l'organisation judiciaire et administrative de l'organisation militaire. Il était expressément défendu aux chefs des troupes de se mêler des affaires d'administration et de justice : mais leur autorité sur les soldats était distincte de celle des magistrats. C'était un système politique nouveau, car avant Constantin, on le sait, le pouvoir militaire touchait à tout et dominait tout. Gibbon a dit que ces mesures nouvelles avaient *relâché le nerf de l'État.* Nous ne saurions partager une telle opinion. L'indépendance de la magistrature, glorifiée par le chancelier d'Aguesseau dans des pages immortelles, a toujours été une belle et noble pensée! En temps ordinaire, la justice du sabre serait plutôt une cause de décadence pour un empire qu'un élément de conservation et de grandeur. Constantin fondait un ordre de choses qui devait avoir de la durée : il n'avait pas à mettre en quelque sorte l'empire en état de siége perpétuel. Il substituait l'équité à la loi du *glaive.* Le régime de l'épée n'est praticable et utile que dans les cas extrêmes : le premier empereur chrétien n'en était pas là. Malheur aux nations qui ne peuvent plus être gouvernées que par la force brutale! C'est un signe d'affaissement et de mort.

1. M. Troplong.

CHAPITRE IV.

Premiers temps chrétiens à Byzance. — L'église des Apôtres. — Lettre de Constantin aux peuples d'Orient. — Il comble l'Église de bienfaits.—Joie des chrétiens de Constantinople.—Erreur de Constantin dans la question de l'arianisme. — L'empereur marche contre Sapor. Il tombe malade. — Son baptême. — Sa mort. — Son portrait. — Jugement sur Constantin. (De 330 à 337.)

André, pêcheur du lac de Génésareth, comme son frère, Simon Pierre, était disciple de saint Jean. Un jour le précurseur voyant passer le Sauveur du monde le montra, disant : *Voilà l'Agneau de Dieu!* André courut vers Jésus et s'attacha à lui pour toujours. Après la descente du Saint-Esprit, il quitta la Judée et alla annoncer le Messie aux nations des bords du Nil et du Borysthène, de la Thrace et *particulièrement à Byzance* [1]. Puis il cueillit la palme du martyre à Patras en Achaïe. Le proconsul Ægée le fit mettre à mort sur une croix renversée ; cette croix devait être dans l'avenir le signe d'un ordre de chevalerie fondé par Pierre le Grand ! La prédication de saint André sur les rives du Bosphore a été contestée. Mais, à notre avis, elle s'appuie sur les données les plus probables de l'histoire. Il est unanimement reconnu qu'il évangélisa dans la Thrace ; dès lors comment douter qu'il ait paru dans la plus

1. Godescar. *Vie des Saints.*

importante cité de cette contrée? Les détails manquent, d'ailleurs, sur les premiers temps chrétiens à Byzance. Nous savons seulement, qu'en 161, à l'avénement de Marc Aurèle, il y avait beaucoup de fidèles sur les rives du Bosphore ; qu'ils furent persécutés, à cette époque, par le gouverneur romain, Cécilius Capella [1]; que le siége épiscopal fut établi à Byzance en 211, sous Caracalla, et qu'enfin au moment où Constantin fonda la nouvelle capitale de l'empire, il y trouva un évêque appelé Métrophane, fils de Domitius, frère de l'empereur Probus [2]. Il vit quelques sanctuaires chrétiens dans l'antique cité de Byzance, et fit construire plusieurs églises, dont la plus célèbre, celle des Apôtres, a été pompeusement décrite par Eusèbe, qui l'avait vue: le plafond était incrusté de pierreries et le toit couvert de lames d'airain doré. Ce monument devint le lieu de sépulture des empereurs et des évêques. Constantin y avait fait construire lui-même les demeures sépulcrales; il y déposa pieusement et en grande solennité les dépouilles mortelles de l'impératrice sa mère [3].

Constantin avait écrit aux peuples d'Orient en ces termes : « Ma victoire sur les ennemis de Jésus-Christ, la chute des persécuteurs des chrétiens

1. Tertullien.
2. Zonare.
3. Cette église, achevée en 337, tombait en ruine vingt ans après. Elle fut successivement rebâtie par Constance et Justinien. Mahomet II la détruisit, et ses débris servirent à la construction d'une mosquée.

prouvent la puissance de Dieu qui m'a choisi pour établir son culte dans l'empire : c'est lui qui m'a conduit des rivages de la Bretagne jusqu'au centre de l'Asie ; sa main puissante a fait tomber toutes les barrières qu'on opposait à notre marche. Tant de bienfaits exigent ma reconnaissance, et je dois partout être le protecteur des hommes dévoués au Dieu qui m'a protégé. Je rappelle donc tous les bannis, je remets tous les particuliers en possession de leur fortune, je rends aux églises leurs richesses (elles leur avaient été enlevées par la persécution), et je veux que tous les chrétiens forts de mon appui, se félicitent de mes triomphes et jouissent de la prospérité qui les attend. » L'empereur ordonna dans tout l'empire de consacrer le dimanche à la prière et au repos, et combla l'Église d'honneurs, a dit Bossuet[1].

Comment peindre les transports de joie qui durent éclater dans les cœurs des chrétiens de Byzance lorsque après trois siècles d'humiliation et de persécutions terribles, ils virent tout à coup leur noble et sainte croyance resplendir ainsi à la face du monde étonné ! Ils s'étaient cachés jusqu'ici au fond de quelques souterrains, dans leurs pauvres demeures ou dans des sanctuaires ignorés de leurs ennemis pour participer aux divins mystères de leur Dieu crucifié. La main des persécuteurs pesait sur leurs têtes et chacun de ces dieux qu'ils rencontraient dans les rues et sur les places publiques, était comme une

1. Bossuet. *Discours sur l'Histoire universelle.*

menace contre leur vie ou leur repos. Oh! ils couraient au martyre, comme on court à des fêtes, quand les Césars ou les proconsuls les plaçaient entre l'apostasie et la mort; ils ne pâlissaient pas en présence des bêtes de l'amphithéâtre; ils criaient *hosannah* sous la dent des lions. Mais voyez quel changement dans cette cité où les Mégariens avaient jadis abordé avec les aruspices de Delphes et tout le bagage mythologique de l'ancienne Grèce! les pythies ne rendent plus d'oracles, l'imposture est démasquée, les temples sont déserts ou renversés et les idoles gisent dans la poussière. Mais que les païens se rassurent! on ne leur rendra pas le mal pour le mal. Les chrétiens ne se vengent pas; ils pardonnent. Constantin l'a juré; pas une goutte de sang ne sera versée; ce n'est point une offrande digne de son Dieu dont la dernière parole sur la croix a été une parole de miséricorde pour ses bourreaux! C'est l'heure de l'allégresse! Le peuple accourt et se prosterne dans la basilique des apôtres; les chants du Seigneur retentissent enfin dans leur pieuse liberté, et la prière enflamme les âmes chrétiennes! Quelle victoire! Il nous semble entendre les lyres immortelles unissant leurs célestes harmonies au ravissement de la terre, les voix des anges et des martyrs louant le Très-Haut et lui rendant grâce avec les enfants des hommes!

Constantin avait cependant affligé les cœurs des catholiques de ces vieux temps. A sa voix les évêques du monde chrétien s'étaient réunis à Nicée, en 325; il assista à ce concile qui foudroya l'arianisme

dont les ravages pénétraient partout; la sagesse de l'empereur excita l'admiration et le respect au milieu de cette assemblée auguste; eh bien! trois ans après, Constantin persécutait les catholiques! Le concile avait prononcé l'anathème et l'exil contre Arius, Eusèbe, évêque de Nicomédie, et Théognis, évêque de Nicée; ils niaient la divinité de Jésus-Christ. Un faux prêtre catholique, ami secret de l'hérésiarque d'Alexandrie, un homme d'une habileté et d'une dissimulation profonde, et dont l'histoire n'a pas daigné dire le nom, s'était emparé de l'esprit de Constancia, veuve de Licinius et sœur de l'empereur; Constantin avait fait massacrer son époux et son fils, et les malheurs de cette princesse avaient touché ce frère coupable; il la visita à son lit de mort; elle lui demanda comme une dernière grâce le rappel des ariens proscrits, et plaça sous sa protection le prêtre hypocrite dont nous venons de parler; il était là, debout, dans l'attitude du respect pendant l'entrevue du frère et de la sœur : Constantin promit tout, exécuta tout! Arius fut glorifié, Eusèbe et Théognis, replacés sur leurs siéges épiscopaux! L'arianisme n'entacha jamais la foi de Constantin; mais l'empereur, facile à tromper dans des questions qu'il n'avait pas mûries, crut, sur la parole de sa sœur mourante, que la doctrine d'Arius et de ces deux évêques était celle du concile, et que ces personnages n'avaient été que les victimes de l'envie; il sanctionna la déposition prononcée par les hérétiques contre des prélats orthodoxes, tels que Eustatius, d'Antioche, qui mourut dans l'exil, en

Thrace, Marcel d'Ancyre et Paul de Constantinople; il n'épargna pas le plus grand des chrétiens de cette mémorable époque, Athanase, évêque d'Alexandrie, qui, jeune encore, et n'étant que simple diacre, avait été l'âme du concile de Nicée. Athanase protesta avec une indomptable énergie contre tant d'aveuglement, d'iniquité et de mensonge; il refusa intrépidement à l'empereur lui-même de recevoir dans son église l'impie Arius dont la présence aurait, disait-il, souillé le sanctuaire. Constantin exila Athanase à Trèves! Telles furent les conséquences du serment fait à Constancia à son lit de mort. Il fit oublier à Constantin ces sages paroles qu'il prononça au concile de Nicée : « Pour moi, qui ne suis qu'un homme, il ne m'appartient pas de prononcer dans des causes sacrées [1]. » De pareils revirements d'opinion prouvaient du moins une faiblesse de caractère et, comme nous l'avons dit, une insuffisance de lumières en matière de foi. Avant de mourir, l'empereur se ressouvint d'Athanase; il ordonna de le rétablir sur son siége d'Alexandrie, et sa volonté fut accomplie.

Constantin avait soixante ans lorsque Sapor, roi de Perse, lui redemanda insolemment les cinq provinces situées au delà du Tigre, que Narsès, vaincu par Dioclétien, avait abandonnées à l'empire romain. Le vainqueur de Maxence conservait au déclin de la vie toute son ardeur guerrière, et le sang remonta au front de l'héroïque vieillard qui s'écria : « Il ne manquait à ma gloire que de triompher des

1. Sozomène.

Perses ! Vous direz à votre maître, ajouta-t-il en s'adressant aux envoyés de Sapor, que j'irai en personne lui porter ma réponse ! » Il se met à la tête d'une armée et part pour châtier ses ennemis. Mais la mort, plus prompte que le javelot des combats, l'arrêta en chemin. Une maladie subite le saisit. Il ne lui fut point donné, comme il l'avait longtemps désiré, de recevoir le baptême dans les eaux du Jourdain. Sentant sa fin approcher, l'empereur demanda et reçut pieusement le sacrement régénérateur dans le château d'Aquiron, non loin de Nicomédie, en présence des évêques et de ses généraux assemblés. Revêtu d'habits blancs et couché sur un lit préparé avec des étoffes blanches, Constantin dit qu'il ne voulait plus toucher la pourpre. Il confessa publiquement ses fautes, et implora la miséricorde de celui qui frappe et qui pardonne. Le calme et la sérénité du prince dans ce moment suprême annonçaient que Dieu seul occupait sa pensée : la terre, que le fondateur de Constantinople avait remplie de son nom, n'était plus rien à ses yeux. Les chefs de son armée, ses serviteurs, les évêques fondaient en larmes : « Vous êtes notre père, lui disaient-ils, vous nous laissez orphelins ! —*Songez à notre Père à tous qui est dans le ciel,* » répondit le monarque mourant; puis il ajouta : « Mes amis, la vie où je vais entrer est la véritable vie; je connais les biens que je viens d'acquérir et ceux qui m'attendent encore. Je me hâte d'aller à Dieu. » Il expira le 22 mai 337, après avoir régné trente ans. L'armée en deuil rapporta solennellement le corps de l'empereur à Constanti-

nople. Ce corps, couvert du manteau impérial, et portant le diadème, fut placé sur une estrade élevée, entourée de grands candélabres d'or, dans la salle du trône où le prince donnait autrefois ses audiences; les grands de l'empire, les soldats, le peuple venaient, à des heures marquées, lui rendre hommage et respect comme auparavant dans son palais, au milieu du redoutable appareil de sa puissance; ainsi environné d'hommages, Constantin mort semblait régner encore du fond de son cercueil. Il fut enterré dans le tombeau qu'il s'était préparé sous la basilique des Apôtres. La nouvelle de sa mort retentit dans l'empire comme un coup de tonnerre; les chrétiens et les païens proclamaient ses exploits et ses vertus; les uns le regardaient comme un saint; les autres, le mettaient au nombre de leurs dieux qu'il avait détrônés. Les légions de l'Orient et de l'Occident déclarèrent qu'elles ne voulaient reconnaître pour chefs de l'empire que les fils du grand Constantin.

La nature lui avait prodigué tous ses dons. Sa tête était noble et belle; la fierté guerrière empreinte sur son visage n'excluait pas l'expression de la bonté qui charme et qui attire. Sa taille était élancée et son port majestueux. Son esprit, un peu enclin à la raillerie, savait aussi trouver de ces mots qui encouragent et qui consolent. Il était laborieux, sobre, généreux et juste; sa chasteté, au milieu d'une cour corrompue, a été une des gloires de sa grande vie. Né en Dardanie, sur la rive droite de l'Hellespont, ayant longtemps vécu en Orient, il en avait adopté le

luxe et la magnificence. Son manteau de pourpre était parsemé de riches pierreries; son diadème avait la forme d'un casque ou d'une couronne fermée[1]. On était frappé d'admiration en présence de Constantin lorsqu'il se montrait avec tout l'éclat des insignes de son pouvoir.

Les crimes, les vertus, les immenses travaux du premier empereur chrétien ont passé devant nos yeux. Nous n'avons pas dû taire les actions mauvaises; les raconter, c'était les livrer à la réprobation des hommes. La raison d'État serait vainement invoquée ici pour justifier ce qui n'est pas justifiable; le mal demeure toujours le mal. Mais nous n'aurons garde d'imiter les écrivains qui, ayant pris à tâche de poursuivre le christianisme lui-même dans la personne de Constantin, n'ont vu que des iniquités dans une grande vie, dont une moitié est restée si belle et si glorieuse. Ces écrivains, plus préoccupés de haine irréligieuse que de vérité historique, ont oublié que la cruauté était au fond des mœurs politiques du paganisme, que les empereurs les meilleurs n'ont pu en affranchir leur âme, et que Constantin n'était pas encore chrétien quand des actes de violence souillèrent sa vie. Cette transformation soudaine dans une grande âme n'a pas été aperçue par les historiens de la vieille école antichrétienne; cela se conçoit, car elle était elle-même un triomphe de cette religion contre laquelle s'acharnait opiniâtrément leur passion.

1. Du Cange.

Nous nous détournons volontiers du spectacle des meurtres inspirés par la brutalité païenne pour voir couler les larmes de Constantin chrétien sur la mort d'un jeune fils de grande espérance, tombé victime de la calomnie, et nous sommes touché de la vivacité de son repentir et de ses paternels efforts pour proclamer l'innocence de la victime. *C'est mon fils, injustement condamné*, lisait-on sur le front de la statue de Crispus, élevée dans la place *Smyrnium*, à Constantinople. Nous n'avons pas eu à raconter les combats glorieux de Constantin, nous ne montrerons donc pas en lui l'habile capitaine; mais nous voudrions mettre en grande lumière son génie organisateur et réparateur. Il fut immense et profond à une époque surtout où la famille, la propriété, les mœurs, la morale, l'état social, en un mot, étaient à reconstituer. Il démolit persévéramment et sans violence d'aucune sorte la vieille législation romaine et ses monstrueuses défectuosités. Il établit le règne de la justice dans son empire, une justice toute nouvelle : celle de l'Évangile! Ses réformes, ses lois eurent un caractère chrétien : il fut le point de départ de ces admirables travaux législatifs que Justinien devait poursuivre, accomplir et réunir en un seul faisceau.

Quel bon sens ne montra-t-il pas à l'égard de ce paganisme qui avait si longtemps gouverné le monde, en y introduisant les déréglements et les vices qui tuent les sociétés! Les croyances païennes se mouraient; persécuter ceux qui les professaient encore, c'eût été peut-être souffler sur un feu qui s'éteignait et le raviver pour quelques instants; Constantin le

comprit, et laissa dans leur néant les dieux du Capitole; le paganisme n'eut donc pas de martyrs, grâce à la mansuétude chrétienne, et, disons-le aussi, parce que les convictions religieuses des idolâtres n'étaient pas de celles pour lesquelles on meurt. Le fils de sainte Hélène se contenta de détruire les temples dans lesquels, au nom de la Vénus Astarté, on outrageait la pudeur publique.

L'histoire a donné le nom de Grand au fondateur de Constantinople; la plus lointaine postérité le lui conservera. L'imagination, en effet, se le représente magnifique à travers les siècles, la croix à la main, et debout sur les ruines du vieux monde!

CHAPITRE V.

Partage de l'empire. — Constance empereur d'Orient. — La famille de Constantin est décimée par le meurtre. — Réflexions. — Considérations sur le partage de l'empire. — Constance arien. — Collision sanglante, à Constantinople, entre les ariens et les catholiques. — Martyre de Paul, évêque de Constantinople. — Mort de Constance. — Son caractère. (De 337 à 361.)

Deux ans avant sa mort, Constantin partagea son empire entre ses trois fils, Constantin, Constant, Constance, et deux de ses neveux, Delmace et Annibalien. Celui-ci avait épousé Constantine, fille aînée du fondateur de Constantinople. Ses États comprenaient le Pont et la Cappadoce. L'empereur avait assigné à Delmace le gouvernement de la Macédoine et de l'Achaïe. Constantin, l'aîné des fils du grand empereur, possédait les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre. Constant obtint l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique. Enfin, Constance réunit à son pouvoir l'Asie Mineure, la Thrace, la Syrie, l'Égypte et Constantinople.

Les princes étaient en possession de leur gouvernement respectif lorsque Constantin vivait encore. Il leur avait fait donner une éducation brillante et complète. Il voulut ensuite leur apprendre, par la pratique, l'art difficile de gouverner. Tant qu'il fut debout, aucune contestation ne s'éleva entre eux. Ils montraient une entière soumission à leur père,

seul *auguste ;* l'empereur avait conservé, malgré le partage de ses États, la direction suprême du vaste empire. Il avait prévu les discordes (non les grands malheurs) qui pouvaient éclater après lui. Constantin crut en étouffer le germe en séparant ses fils et ses neveux par de longues distances; en les habituant de bonne heure, et sous son inspiration, à ne s'occuper que du gouvernement qu'il leur avait destiné.

Il n'en fut point ainsi. Le testament de Constantin, déposé par ses ordres entre les mains de Constance, confirmait le partage de l'empire tel qu'il l'avait fait en 335. Il n'établit aucune suprématie entre ses fils et ses neveux; il les rendit égaux, indépendants les uns des autres; il les exhortait à l'amitié, à la paix. *La justice*, disait l'empereur à ses enfants et à ses neveux, *doit être la règle du prince, et la clémence son sentiment.*

Constance, cependant, déchira le testament de son père, et inaugura son règne par d'affreux massacres. A peine Constantin était-il descendu dans la tombe que les légions, on s'en souvient, s'étaient écriées qu'elles ne voulaient reconnaître pour empereurs que les fils de ce grand homme. C'était un cri de mort, le dénoûment sanglant d'un complot secrètement ourdi, le signal d'une épouvantable boucherie. Une soldatesque effrénée se précipite sur Jules Constance, Annibalien, frères de Constantin, cinq de ses neveux dont on ignore les noms, Delmace, césar de Macédoine et Annibalien, roi de Pont, et les égorge! La tuerie enveloppa une foule de personnages importants, coupables d'attachement

aux oncles et aux cousins de Constance. Gallus, fils de Jules Constance, avait une santé débile; un long mal minait sa vie, qui semblait toujours au moment de s'éteindre; les égorgeurs jugèrent inutile de le tuer, pensant qu'une mort naturelle viendrait assez tôt l'enlever. Julien, son frère, n'avait alors que sept ans; il fut miraculeusement sauvé par un prêtre catholique, Marcus, évêque d'Aréthuse[1].

Après ces meurtres, les trois fils de Constantin tirèrent au sort les lambeaux de l'héritage d'Annibalien et de Delmace.

Saint Athanase, saint Jérôme, l'historien Socrate affirment que Constance avait tramé, ordonné tous ces crimes. Eutrope dit qu'ils furent commis dans un soulèvement militaire, non par l'ordre de l'empereur, mais *avec son consentement*. Le récit de Zozime n'offre aucun doute, et Zonare assure qu'avant de mourir Constance se repentit de trois choses : d'avoir répandu le sang de ses proches; d'avoir fait Julien César et d'avoir introduit des nouveautés dans la religion.

La santé de Gallus s'était rétablie. Il avait grandi à la cour de Constance. Celui-ci le nomma César et lui fit épouser sa sœur Constantine, veuve d'Annibalien. C'était une femme d'un caractère ardent; elle conservait dans le cœur un profond ressentiment

1. Marcus fut condamné au martyre quelques années plus tard, à Aréthuse; Julien était alors empereur; il ne fit rien pour l'arracher à un affreux supplice. Voyez le récit du martyre de Marcus dans le deuxième volume de notre *Voyage dans l'Asie Mineure*.

contre son frère, assassin de son premier mari. L'empereur envoya les deux époux à Antioche où Gallus avait mission de surveiller les Perses. Ce prince, poussé par sa femme, fit des tentatives pour parvenir à la souveraine puissance. On en prévint l'empereur, qui fit partir pour Antioche Domitien, préfet du prétoire, avec ordre de lui ramener son cousin à Constantinople. Gallus connaissait la férocité de Constance, et savait quel sort pouvait l'attendre dans la capitale de l'empire. Loin d'obéir, il s'empara du préfet du prétoire dont l'attitude était menaçante, et le fit jeter dans l'Oronte; puis il se réfugia à Fianone, en Dalmatie, où Constance le fit étrangler. Constantine mourut sur les chemins d'Antioche à Constantinople. Déjà l'aîné des fils de Constantin le Grand avait traîtreusement péri dans une bataille que Constant son frère lui livra près d'Aquilée, au fond de l'Adriatique, et l'usurpateur Magnence avait fait assassiner ce même Constant à Elne, dans les Pyrénées orientales. De tous ces princes de la famille de Constantin, il ne restait donc plus que Julien et Constance. Celui-ci se maria trois fois et n'eut jamais de fils; ses femmes furent une fille de Jules Constance dont on ne sait pas le nom; puis Eusébie, dont l'érudition et la prudence, dit Zozime, étaient au-dessus de son sexe; enfin, Faustine issue d'une famille inconnue comme celle d'Eusébie. Faustine donna à Constance une fille, Flavia Maxima, qui épousa Gratien. Julien, mort dans les champs phrygiens en blasphémant contre Dieu, avait épousé Hélène, sœur de Constance. Il en eut un fils. On

raconte que la sage-femme, gagnée par l'impératrice Eusébie, l'étouffa en naissant. Avec Constance et Julien s'éteignit la ligne masculine de la maison de Constantin Flavius.

L'histoire de Constantinople commence avec la nombreuse famille de ce grand prince. Il nous a donc paru important de présenter en un seul tableau, et sans nous arrêter à l'ordre des dates, les faits qui font connaître la fin tragique de cette famille. Elle semblait appelée à tenir bien longtemps le sceptre de l'empire du monde ; et voilà qu'elle tombe presque coup sur coup dans un vaste sépulcre ! La fatalité antique l'eût crue à jamais vouée comme la famille d'Atrée, aux dieux infernaux, tant elle fut livrée au malheur, à l'extermination ! Les fables de l'ancienne Grèce n'étaient plus assez vivantes dans les esprits pour qu'on pût croire que les Furies poursuivaient la race flavienne comme elles s'étaient jadis attachées aux pas des Atrides ; mais les chrétiens, témoins de si grands forfaits, pouvaient faire un triste rapprochement entre Constantin et David après son crime ; ils se souvenaient de ces paroles tombées du ciel irrité sur la tête du fils d'Isaï : « Je t'ai sacré roi d'Israël, et je t'ai délivré de la main de Saül[1]; je t'ai rendu maître d'Israël et de Juda ; si cela paraît peu de chose, je suis prêt à en ajouter encore ! Pourquoi donc as-tu méprisé ma parole jusqu'à

1. Constantin, jeune encore, avait miraculeusement échappé aux fureurs de l'empereur Galérius qui le gardait en otage à Nicomédie.

commettre le mal devant moi? *Maintenant des maux naîtront dans ta propre maison, et l'épée n'en sortira jamais*[1]! »

On a reproché à Constantin d'avoir brisé l'unité de l'empire et de l'avoir affaibli en le divisant; et cette mesure, a-t-on ajouté, fut la cause des malheurs de sa famille[2]. Disons d'abord qu'il est bien facile de porter un jugement définitif sur des questions tranchées par les événements. Il nous semble, en second lieu, qu'on peut sans grands efforts d'esprit se rendre compte de la situation où se trouvait Constantin lorsqu'il fit le partage de ses États. Où était donc, dans sa famille, parmi ses fils, la tête assez vigoureuse pour supporter toute seule le fardeau de ce gigantesque empire? Était-ce celle de son fils aîné qui avait à peine vingt et un ans, quand ce grand homme accablé de fatigues et d'années pressentait la fin prochaine de sa vie? Ce fils, comme les deux autres, n'était en quelque sorte qu'un enfant, et l'immensité de la tâche d'un chef unique réclamait toutes les ressources de l'expérience et du génie.

Mais le reproche adressé à Constantin pour n'avoir pas confié ses États à un seul empereur pourrait donc aussi s'adresser à Charlemagne? Le grand roi des Francs avait à son tour divisé entre ses trois fils la partie de l'univers qu'il avait soumise à sa puissance. Le fils de Pépin le Bref et le fils de Constance Chlore savaient bien que s'ils avaient pu poursuivre, ac-

1. *Les Rois*, livre II.
2. Voy. Zozime.

complir de grandes choses, c'est qu'ils avaient régné seuls, et imprimé une forte et même impulsion à toutes les parties de leur vaste domination. Mais ils avaient mesuré l'un et l'autre la capacité et l'énergie des enfants qu'ils laissaient après eux : aucun d'eux n'aurait pu continuer son père. Voyez donc ce qui advint dans les destinées de la monarchie de Charlemagne lorsque après la mort de Pépin et de Charles, il se vit tristement réduit à abandonner à Louis le Débonnaire l'immense pouvoir qui tomba des faibles mains de ce monarque incapable.

Le fondateur de Constantinople crut qu'en divisant ses États entre ses successeurs, chacun d'eux pourrait soutenir le poids qui lui était laissé; Constantin espérait ainsi assurer la durée à son empire, et échapper à cette loi fatale qui a plongé tant de fois dans un même sépulcre l'homme de génie et l'œuvre qu'il avait longuement et péniblement élaborée ! « Ou les hommes célèbres, a dit un des écrivains de l'Histoire auguste[1], sont morts sans postérité, ou la plupart d'entre eux ont eu des enfants qui, pour le bien du monde, n'auraient pas dû voir le jour. » Constantin partagea le sort d'Octave Auguste qui ne put pas même avoir un bon fils adoptif, lui qui pouvait choisir entre tous ! de Marc Aurèle qui fut le père de Commode ! de Charlemagne dont la forte race dégénéra après lui.

Constance embrassa, protégea ouvertement l'arianisme dès qu'il fut parvenu au rang suprême. Il réu-

1. Spartien. *Histoire de Septime Sévère*, § 21.

nit un concile arien, à Constantinople, en 339, qui déposa Paul, évêque catholique de cette ville. Eusèbe de Nicomédie se mit à sa place. Il atteignait ainsi le but auquel sa longue ambition avait aspiré; il voulait être évêque de la cour ! Il ne recula devant aucune intrigue, aucun mensonge, aucune calomnie pour arriver à ce poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Une collision générale éclata alors à Constantinople entre les catholiques et les ariens; ceux-ci avaient désigné Macédonius pour successeur d'Eusèbe; les catholiques demandaient pour évêque Paul, injustement dépossédé par le faux concile. On en vient aux armes, et trois mille personnes succombent. Mais les catholiques triomphent, Paul est rétabli dans sa dignité. Constance était en ce moment à Antioche, où il se préparait à marcher contre les Perses qui, depuis la mort de son père, renouvelaient leurs attaques contre l'empire; l'empereur ordonne à Hermogène, l'un de ses généraux, de partir avec des troupes pour Constantinople, et d'arracher Paul de son siége. La force armée arrive; Hermogène va saisir Paul qui s'était réfugié dans son église; le peuple prend la défense du prélat persécuté, tombe sur les soldats, délivre l'évêque et met le général en pièces après avoir incendié la maison où il s'était retiré. En apprenant cette nouvelle, Constance accourt à Constantinople; il veut venger par le glaive la mort de son général et de ses soldats; il s'arrête cependant devant les vieillards, les femmes, les enfants prosternés à ses pieds et lui demandant grâce; il se contenta, pour châtier la ville, de lui enlever la

moitié des quatre-vingt mille mesures de blé qui, depuis la fondation de Constantinople, et par une loi de Constantin, étaient chaque jour distribuées aux pauvres de la capitale; il chassa Paul de son siége; l'évêque catholique fut traîné, chargé de chaînes, d'exil en exil jusqu'à Cucuse, dans les déserts du Taurus. Là, on l'enferma dans un affreux réduit; il y resta abandonné aux horreurs de la faim. Mais au bout de six jours, comme il respirait encore, les satellites de Constance trouvent ce terme trop long, l'étranglent et publient qu'il est mort de maladie. Paul fut honteusement dénoncé par un arien même, et l'Église ne tarda point à honorer ce saint martyr[1]. L'empereur mit Macédonius à la place de Paul, sans confirmer, toutefois, son élection parce qu'elle avait eu lieu sans son consentement. Tel fut le prélude de ces querelles religieuses dont Constantinople devait être si longtemps le théâtre, et qui dégénérèrent souvent en luttes sanglantes.

Constance mourut à Mopsucrène, en Cilicie, près de Tarse (Tarsous), le 3 novembre 361, âgé de quarante-cinq ans, après vingt-cinq ans de règne. Il était en ce moment en chemin pour faire la guerre à Julien, qu'une acclamation militaire venait de proclamer Auguste à Paris. Le corps de Constance fut transporté à Constantinople et déposé, comme le corps de son prédécesseur, dans l'église des Apôtres.

On a dit qu'à l'heure de sa mort, Constance s'était

1. *Histoire de l'Église*, par M. Henrion, t. I, p. 479.

repenti d'avoir embrassé la cause de l'arianisme. Théodoret et saint Grégoire de Nazianze partagent cette opinion. Saint Ambroise, saint Athanase et saint Jérôme affirment, au contraire, qu'il demeura dans l'impiété des ariens jusqu'à la fin de sa vie. En apprenant la mort de Constance, saint Jérôme s'était écrié: *Le Seigneur se réveille! Il commande à la tempête qui semblait prête à engloutir l'Église! La bête meurt, et la tranquillité revient*[1]. Ce qui n'est nié par aucun auteur, c'est que Constance, avant de mourir, reçut le baptême d'un prêtre arien, Euzoïus, évêque d'Antioche.

On a loué la frugalité, la chasteté de ce prince; il n'aimait ni les plaisirs, ni le luxe; sa vie avait quelque chose de l'austérité d'un anachorète. Il était petit de taille, habile à dompter un coursier, à lancer le javelot et à manier la pique; il excellait dans tous les exercices militaires, ce qui lui faisait croire qu'il était un grand capitaine. La discipline des troupes, sans laquelle il n'y a pas d'armée, se relâcha entre ses mains; ses soldats n'avaient pour lui que du mépris; ils regrettaient Constantin dont le nom seul gagnait des batailles. Mais les phalanges impériales n'avaient pas perdu leur élan, leur bravoure; elles battirent Sapor, à Singare, dans le Diarbékir, Magnence, à Mursa, en Pannonie, malgré les hésitations, la lâcheté de Constance, plus occupé à sonder, avec les prêtres ariens, le secret de ridicules pronostics, qu'à s'assurer le succès d'une

1. Lucif., chap. VII.

victoire par l'habileté des mesures et la fermeté du commandement.

Constance avait l'esprit cultivé. Il fonda à grands frais à Constantinople cette fameuse bibliothèque que le feu dévora en 475. Mais les faits rapportés par les historiens ne prouvent pas que ce prince ait favorisé les lettres et les arts. Sous son règne, la science du droit fut dédaigneusement abandonnée aux affranchis; on méprisait ceux dont la vie était consacrée à l'étude parce qu'il n'y avait que l'argent et la flatterie qui ouvrissent le chemin des dignités [1]. Constance jeta les fondements de l'église de Sainte-Sophie que Justinien devait terminer avec tant de magnificence. Il acheva à Constantinople les travaux de fortifications commencés par Constantin et rebâtit solidement des fontaines, des bains et d'autres monuments publics qui portèrent son nom. Il fit une guerre acharnée à l'idolâtrie; une de ses lois punissait du dernier supplice ceux qui sacrifiaient encore aux idoles et qui consultaient les aruspices. Il n'imita jamais la prudence et la modération de Constantin dans ses édits contre les païens et contre les juifs. Tout israélite qui épousait une chrétienne, était condamné à mort. Constance, faible, cruel et défiant, était déteste des païens, des chrétiens et des juifs.

La vanité, cette passion des petits esprits, dévorait son âme; usurpant les attributs de la Divinité, il prenait le titre d'*éternel et de seigneur de toute la terre.*

1. Tillemont. *Histoire des empereurs*, article 63.

Il s'attribuait des victoires remportées par d'autres, et les brillants succès militaires de Julien dans les Gaules, excitaient sa jalousie et sa haine. Julien aurait péri comme Gallus, son frère, s'il n'avait pas fui le ressentiment de l'empereur. Constance mettait surtout son orgueil à triompher dans les discussions théologiques. Il se présentait comme un pontife, un arbitre souverain dans les questions religieuses : *il voulait se rendre maître de la foi et de l'Église*[1]. Les ariens, dont les croyances flottaient dans l'incertitude et les fantaisies du libre examen, s'accommodaient fort bien de la capricieuse autorité de Constance; ils applaudissaient servilement aux subtilités de son esprit; il n'en était pas de même des catholiques; les Hilaire, les Athanase, les Marcel d'Ancyre, les Paul de Constantinople et tant d'autres évêques illustres, ne pliaient pas sous la volonté de l'empereur hérétique; ils lui résistaient, et savaient lui dire que son règne ramenait les plus mauvais jours de la persécution. L'orgueil blessé de Constance ne pardonnait pas cette résistance à laquelle les évêques ariens ne l'avaient pas accoutumé; il frappait alors les catholiques, sinon par le glaive ou par les cruautés du cirque, du moins par l'exil, la privation des droits les plus légitimes et quelquefois même par la spoliation. Sa persécution contre les orthodoxes eut pour cause, bien moins ses convictions religieuses qu'il voyait anathématisées, qu'un sentiment de vengeance personnelle contre

1. Tillemont. *Histoire des empereurs*, article 62.

ceux qui ne fléchissaient pas devant lui et qui ne capitulaient pas avec leurs consciences.

D'ailleurs cet amour désordonné de soi-même se montrait dans tous les actes de Constance. Il n'aimait pas les gens d'honneur, et ceux-ci ne l'aimaient pas non plus. Il ne pouvait souffrir autour de lui que les courtisans et les favoris. Les plus basses adulations suffisaient pour obtenir des places et des largesses du maître du monde. Un flatteur habile s'emparait de son esprit soupçonneux et changeant. Ceux qui l'avaient gouverné dans son enfance, le gouvernèrent jusqu'à sa mort [1]. Constance avait la pourpre, d'autres avaient le pouvoir. Saint Athanase a comparé les continuelles variations de son esprit à la mer dont les flots mobiles obéissent à tous les vents du ciel.

Jamais un ami de la vérité ne trouva place dans les conseils de ce fils du grand Constantin; il eût considéré un avertissement salutaire comme un crime de lèse-majesté, et malheur à l'honnête homme qui aurait ainsi provoqué sa défiance! Soupçonnant toujours quelque révolte, quelque dessein caché contre sa personne, il avait répandu sur la surface de l'empire et surtout à Constantinople une foule de gens perdus, chargés d'espionner les citoyens dans toutes leurs actions, dans toutes leurs paroles; c'était un corps largement subventionné, et qu'on appellerait aujourd'hui une *police secrète;* ces mystérieux instruments de la tyrannie avaient un

1. Eutrope.

nom significatif: on les nommait *curieux* (*curiosi*). Les oreilles de l'empereur s'ouvraient à toutes les délations; une foule d'innocents payèrent de leur vie les accusations mensongères de ces tristes agents d'un pouvoir ombrageux et inquiet.

Le palais impérial de Constantinople était alors une mystérieuse et redoutable demeure qui ne s'ouvrait qu'à de serviles conseillers. L'histoire contemporaine nous représente Constance comme livré à de secrètes et continuelles terreurs. Cet homme, couvert du sang de ses deux oncles, de ses huit cousins et de tant d'autres victimes, traînait des jours partagés entre les remords et la crainte des vengeances. Il y a toujours une haute leçon dans le spectacle d'une conscience horriblement inquiète: le trouble profond du coupable est son premier châtiment.

CHAPITRE VI.

Julien succède à Constance. — Le sénat et le peuple de Constantinople l'accueillent avec enthousiasme. — La chambre ardente. — Julien opère des réformes dans le palais impérial. — Il diminue les impôts publics. — Qualités de Julien. — Son portrait, ses talents. — Il donne au sénat des droits importants. — Il crée un nouveau port à Constantinople et augmente la bibliothèque fondée par Constance. — La cour de Julien remplie de philosophes platoniciens, d'astrologues, de devins et de magiciens. — Ils complotent la destruction du christianisme. — Nouveaux genres de persécutions contre les chrétiens. — Réflexions. — Julien se soumet à la repoussante cérémonie du taurobole. — Examen de la question de savoir si les persévérants efforts de Julien pour rétablir le culte des idoles produisirent un effet réel à Constantinople. — Fanatisme de Julien pour le culte des faux dieux. — Il se donne en spectacle au peuple à l'occasion de la fête de Vénus. — Réflexions. — Mort de Julien. — Réflexions (de 361 à 363).

Julien se trouvait à Naïsse, en Illyrie, à la tête d'une armée de trente mille hommes, au moment où Constance mourait à Mopsucrène. Des généraux de Constance portèrent à Julien la nouvelle de la mort de son cousin, et l'assurèrent de la fidélité des troupes d'Orient, toujours attachées à la famille de Constantin. Julien arriva à Constantinople le 11 décembre 361. Son dessein de détruire le christianisme et de rétablir sur ses ruines le culte des faux dieux n'était pas généralement connu. Ses soldats, dont la plupart étaient chrétiens, l'ignoraient encore. Il n'avait confié ses projets qu'à un petit nombre d'amis.

On l'avait vu, au commencement de l'année 361, adorer publiquement Jésus-Christ, dans une église de Vienne, en Dauphiné. Julien avait été jusqu'ici de deux religions à la fois : il croyait à l'une et professait l'autre. Il ne leva tout à fait le masque que lorsqu'il se vit maître absolu de l'empire. Les habitants de Constantinople ne connaissaient de lui que ses propres malheurs et ceux de sa famille; ils l'avaient vu, jeune encore, dans les écoles de cette ville, surpasser ses condisciples en science, étonner ses maîtres qui déclaraient ne plus rien avoir à lui apprendre, tant son instruction était étendue. Ils le voyaient arriver maintenant avec un certain éclat conquis dans les batailles, précédé d'une réputation d'intégrité, de chasteté, de justice, et succédant à un prince dont le règne avait été marqué par des actes d'une affreuse tyrannie. Aussi l'entrée de Julien à Constantinople fut-elle un véritable triomphe. Il y fut salué par les cris redoublés du titre d'Auguste. L'empereur ébloui, charmé, touché jusqu'aux larmes, s'écriait en s'adressant au peuple qui inondait les rues qu'il traversait : « Constantin aimait votre ville comme sa fille; Constance la chérissait comme sa sœur; moi je l'aime comme ma mère et ma nourrice! » Julien était né à Constantinople en 331.

La première occupation de l'empereur fut de créer *une chambre ardente*, chargée de punir les anciens ministres de Constance coupables des grands crimes commis sous le règne de ce prince. Ils furent brûlés vifs. Ce tribunal terrible frappa quelquefois

sans discernement, et confondit dans ses arrêts des criminels et des innocents. Parmi ces derniers l'histoire a cité le grand trésorier Ursulus auquel Julien devait de la reconnaissance. « La justice, dit Ammien Marcellin, pleura elle-même cette mort. » L'empereur balaya du palais impérial une foule de courtisans, d'eunuques, de cuisiniers, de barbiers qui recevaient tous de gros gages. Ils étaient une lourde charge pour l'État. On comptait dans le palais douze cents cuisiniers et huit cents barbiers. Un jour, Julien fit appeler un de ces barbiers qui se présenta magnifiquement paré devant le prince. « Ce n'est pas un sénateur que je demande, lui dit-il; mais un barbier; sortez d'ici. » Il n'en conserva qu'un seul pour son service : « C'est encore trop, répétait-il, pour un homme qui laisse croître sa barbe. » Il ne garda qu'un seul cuisinier pour son usage personnel. L'extrême frugalité de sa table rappelait celle des vieux Romains. Julien avait souvent sur ses lèvres ce mot de Platon *qu'un homme trop occupé de la bonne chère songe fort peu à ses devoirs*. L'empereur couchait sur un simple tapis et n'était enveloppé dans toutes les saisons que d'une couverture. Comme Marc Aurèle qu'il avait pris pour modèle, Julien vivait en philosophe dans sa cour et à la tête de ses armées. Il ne voulait aucun soldat pour le garder; sa demeure était accessible aux grands et aux petits, aux riches comme aux pauvres. Il fit entièrement disparaître dans tout l'empire les *curieux* de la police de Constance. D'autres réformes et d'autres changements permirent à Julien une grande réduc-

tion dans les impôts. Le peuple bénissait ce prince au commencement de son règne. « Je ne considère le souverain pouvoir, disait-il, que comme un moyen de faire du bien. Qu'on me montre un homme qui se soit appauvri par ses aumônes! Les miennes m'ont toujours enrichi, malgré mon peu d'économie. J'en ai fait souvent l'épreuve quand je n'étais que simple particulier. Donnons donc à tout le monde, mais plus libéralement aux gens de bien, sans refuser le nécessaire à personne; car ce n'est pas aux mœurs, ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons. » Ne croirait-on pas entendre saint Louis parlant des devoirs d'un monarque chrétien envers les peuples confiés à sa garde? C'est que Julien avait sucé, en entrant dans la vie, le lait de la doctrine évangélique. Il avait conservé de cette doctrine une empreinte profonde. Il fut quelquefois chrétien par l'âme et toujours païen par l'esprit.

Julien avait une taille médiocre, le corps bien formé, agile et vigoureux, la démarche chancelante; sa tête, ornée d'une chevelure blonde et naturellement bouclée, était toujours en mouvement; son nez était grec; il avait des sourcils et des yeux d'une grande beauté; dans son regard, vif et pénétrant, on lisait une sorte d'inquiétude, et une légèreté qui formait le fond du caractère de l'empereur; il parlait la langue d'Homère avec autant de facilité et de correction qu'il parlait celle de Cicéron, sa langue maternelle[1]. Julien était doué

1. Grégoire de Nazianze.

d'une mémoire prodigieuse; il se souvenait de tout, et récitait par cœur de longs morceaux des auteurs qu'il aimait le plus; mais son jugement lui faisait souvent défaut[1]: il n'avait pas ce bon sens qu'on a justement appelé le génie des rois. A trente ans, Julien avait la bravoure d'un héros et l'expérience d'un vieux capitaine. Il maniait la plume aussi bien que l'épée.

En établissant le sénat, Constantin n'avait conféré aucun pouvoir à cette assemblée; loin de lui rendre aucune de ses anciennes prérogatives, Constance l'annihila complétement, et l'empereur ne parlait aux sénateurs que pour leur faire connaître sa volonté; il ne les admit jamais à sa table, ne se rendit jamais à leurs séances. Julien, au contraire, donna au sénat des droits importants et nombreux; il aimait à y paraître fréquemment; il demandait que chacun de ses membres fût appelé à exprimer librement sa pensée sur les questions qu'il soumettait à la discussion; Julien parlait lui-même sur les affaires qui se présentaient, tantôt avec le laconisme, la gravité d'un souverain, tantôt avec la puissance et le mouvement d'un orateur. Il ne mettait à exécution les grandes mesures qu'il avait conçues qu'après avoir consulté le sénat. L'empereur avait des mœurs, des manières, des idées toutes républicaines; il ne voulut pas qu'on lui donnât les titres d'*éternel* et de *seigneur*, titres que quelques-uns de ses prédécesseurs avaient portés. *Je veux être,* di-

1. Ammien Marcellin.

sait-il, *le prince des Romains, non leur maître*. Il ne ceignit son front du diadème que dans des circonstances rares; le sceptre lui était à charge : il fut souvent sur le point de quitter les marques du pouvoir suprême[1]. Avec l'austère simplicité de ses mœurs, son amour de la liberté, sa riche organisation intellectuelle, Julien aurait peut-être reconstitué la vieille république des Fabius et des Caton si, de son temps, les peuples de l'empire avaient encore été capables d'être libres; mais le colosse romain ne pouvait plus, ne devait plus connaître que *l'ère des Césars*, jusqu'au jour où Mahomet II vint l'écraser avec sa massue.

Julien construisit à Constantinople un second port qui porta son nom; ce port était destiné à servir d'abri aux navires contre les vents du midi; à côté s'éleva une longue et vaste galerie pour recevoir les marchandises en dépôt. Julien consacra un magnifique édifice à la bibliothèque fondée par Constance; il y ajouta un grand nombre d'ouvrages des auteurs anciens. Ce prince était un véritable bibliophile; il recherchait avec un soin religieux les livres des grands hommes dont l'étude remplissait sa vie. On est frappé en lisant les œuvres de Julien, de sa profonde connaissance de l'antiquité. Il l'aimait jusqu'à la passion, aussi quels efforts ne tenta-t-il pas pour la faire revivre jusque dans ses moindres coutumes !

Les philosophes platoniciens, les astrologues, les

1. Ammien Marcellin.

magiciens, les devins proscrits par Constantin et Constance, accoururent en foule à Constantinople après la mort du dernier de ces princes; Julien les avaient reçus dans son palais; il mangeait avec eux, buvait à leur santé, et les appelait ses *chers camarades*[1]. L'un d'entre eux, Maxime, le plus habile et le plus éloquent, avait été autrefois un des premiers confidents de Julien lorsque ce prince méditait le renversement du christianisme et le rétablissement du paganisme; Maxime n'avait jamais cessé d'entretenir avec lui une correspondance secrète; il enflammait l'imagination de Julien en lui promettant *la gloire d'être un jour le restaurateur d'une religion à laquelle Rome et la Grèce avaient dû leur puissance et leur éclat.* « Dès que Julien, dit Ammien, eut goûté les leçons de Maxime, il brisa, comme un lion en fureur, les liens qui l'attachaient à la religion chrétienne. » Devenu empereur, l'Apostat nomma Maxime souverain pontife de Lydie, et sa femme, grande prêtresse des muses de cette poétique contrée. Ce vieux païen, dans son ardent amour pour les dieux de ses ancêtres, rappelle le grand prêtre Démodocus, que Chateaubriand a peint avec tant de vérité et d'éloquence dans *les Martyrs*, et nous ne serions pas étonné que l'illustre écrivain l'eût pris pour modèle en retraçant le portrait du dernier et fanatique représentant d'une religion expirante.

Ces philosophes, ces zélateurs de la théurgie,

1. Ammien Marcellin.

complotaient dans le palais impérial de Constantinople la destruction de la foi chrétienne, sans penser *qu'il n'y a pas,* comme dit l'Écriture, *de conseil contre le Seigneur.* Ils combinaient les moyens qui pouvaient le mieux détruire la doctrine du *Galiléen,* ainsi que Julien nommait Jésus-Christ; l'astuce et la ruse remplacèrent les persécutions sanglantes des anciens Césars : le tigre de l'amphithéâtre s'était fait serpent.

L'empereur grimaçait la tolérance à l'égard des chrétiens. Le comte Julien, son oncle maternel, avait fait trancher la tête à un prêtre d'Antioche qui n'avait pas voulu renier la foi catholique. L'Apostat entra en fureur en apprenant cette nouvelle. « C'est ainsi, écrivait-il à son oncle, c'est ainsi que vous entrez dans mes vues! Tandis que je travaille à ramener les galiléens par la douceur et par la raison, vous faites des martyrs sous mon règne! Je vous défends d'ôter la vie à personne pour cause de religion! »

L'ennemi de Jésus-Christ n'était pas tellement avare du sang de ses adorateurs qu'il ne fût disposé à en arroser de nouveau la terre, s'il eût pensé en finir, par ce moyen, avec la croyance qu'il détestait; Grégoire de Nazianze, Théodoret et Sozomène ont affirmé que l'empereur songeait à quelque persécution terrible contre les chrétiens; ils lui attribuent ces paroles : *J'ai deux sortes d'ennemis à vaincre : les Perses et les galiléens ; je veux me débarrasser des moins redoutables avant d'attaquer les autres.*

Quoi qu'il en soit, Julien n'avait pas, jusqu'ici,

suivi l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs : il n'avait pas livré les chrétiens aux bêtes; l'injustice et la tyrannie calculées lui parurent préférables : il confisqua, au profit des temples païens qui s'élevaient de toutes parts, les richesses des églises et les immunités que les prêtres chrétiens tenaient de la générosité de Constantin. Puis, il raillait les enfants de l'Évangile après les avoir spoliés. « L'admirable loi du Galiléen, disait-il, promet aux pauvres le royaume des cieux; il est juste de leur en aplanir la route. La pauvreté les rendra sages en ce monde, et les fera régner dans l'autre. » Il lança un édit par lequel il était défendu aux chrétiens de remplir les fonctions de gouverneurs des provinces et de servir comme officiers dans ses armées. « Les galiléens, écrivait l'empereur dans cet édit, ne peuvent occuper de pareils emplois sans blesser leur conscience, puisque l'Évangile leur défend de tirer l'épée [1]. » Voltaire n'eût pas autrement parlé. Ces sortes de plaisanteries lui sont familières; en plus d'un endroit de ses livres contre la religion, le vieux philosophe de Ferney n'a été que plagiaire du philosophe couronné de Constantinople.

L'empereur ne se contenta pas de prendre aux prêtres et aux églises les biens qui leur appartenaient; il voulut condamner les chrétiens à l'ignorance, et enchaîner leur esprit; une loi de Julien ne leur permit plus d'étudier les arts, la médecine, les belles-lettres, et de professer ces sciences dans les

1. Socrate, livre III, et Nicéphore, livre X.

écoles. Plusieurs professeurs célèbres cessèrent, à l'occasion de cette loi, leur enseignement à Rome, à Athènes, à Alexandrie, à Constantinople. Les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Diodore de Tarse, les deux Apollinaires, continuaient à réfuter et mettre à néant les croyances païennes; Julien fit une autre loi qui interdisait aux écrivains chrétiens de se servir des auteurs anciens pour attaquer l'idolâtrie. « On nous combat, disait l'empereur, par nos auteurs; nous laisserons-nous égorger avec notre propre épée? Que les galiléens se contentent donc d'expliquer Luc et Matthieu, Jean et Marc, ou bien qu'ils adorent les mêmes dieux que nous, s'ils veulent étudier Homère, Virgile, Cicéron et Démosthène[1]. »

Pauvre raison humaine, comme tu t'égares lorsque la passion, le mensonge ou la mauvaise foi sont devenus tes seuls conseillers! C'est bien inutilement que Julien a épuisé toutes les ressources de son esprit pour atteindre un but impie autant qu'insensé. Les sciences, les arts, la poésie, l'éloquence ont jeté, convenez-en, un assez grand éclat sous l'inspiration de la loi du *Galiléen!* Mais était-il besoin d'une phalange d'hommes de génie pour fonder la doctrine chrétienne? Douze pêcheurs de la mer de Galilée, douze hommes illettrés ont suffi pour

1. Voy. Socrate, Théodoret, Grégoire de Nazianze, Ammien Marcellin lui-même, qui appelle l'interdiction faite aux maîtres chrétiens d'étudier et d'enseigner les lettres anciennes *un acte inique et digne d'être enseveli dans un éternel silence.*

l'établir sur des bases inébranlables; ils l'ont enseignée au monde comme ils l'avaient reçue de la bouche de Dieu même, simple, consolante, pleine d'amour et de mansuétude, mais grande, noble, éternelle! Elle est tout entière dans l'Évangile qu'ils ont prêché, et ce livre est ouvert aux savants comme aux ignorants, et tous peuvent le comprendre.

Julien se soumit à la repoussante cérémonie du taurobole; elle était inconnue dans l'ancien paganisme et ne paraît avoir été inventée que pour l'opposer au baptême chrétien. Le prince se plaça, debout, dans une fosse au-dessus de laquelle on avait placé une forte planche percée en différents endroits : un taureau fut amené sur cette sorte d'autel; le sacrificateur ou tauroboliate, égorgea l'animal, dont le sang découla sur la tête de l'Apostat; il lava ensuite ses mains dans ce sang *pour les purifier*, car elles avaient tenu autrefois le livre de Jésus-Christ, lorsque Julien, jeune encore, en faisait publiquement la lecture dans l'église de Nicomédie!

Au temps de Julien, Constantinople était une des villes de l'empire qui renfermaient le plus de chrétiens. Par sa parole et ses exemples, par sa munificence envers les églises, Constantin avait contribué à augmenter le nombre des fidèles dans la cité qui lui devait son éclat et sa puissance. Nous avons donc à examiner si les persévérants efforts de l'Apostat pour rétablir le culte des idoles avaient produit un effet réel à Constantinople. Les écrivains contemporains se taisent sur ce point; mais ce silence même autorise

à croire, ce nous semble, que cette ville, depuis longtemps attachée à la foi chrétienne, échappa aux ravages que le paganisme exerça, à cette époque, sur quelques points de l'Europe et surtout de l'Asie. Julien tira, il est vrai, de leur poussière les vieilles divinités de Byzance ; mais rien, dans les annales de ce temps, ne peut faire supposer que le zèle païen de l'empereur ait rencontré un grand nombre d'adhérents.

L'intimidation, la crainte de perdre des emplois lucratifs poussèrent certaines gens à une lâche apostasie; la masse chrétienne de Constantinople resta ferme dans la croyance évangélique; des officiers, de simples soldats opposèrent, dans cette ville, une courageuse résistance aux efforts de Julien pour leur faire changer de religion; il avait ordonné, comme on l'a déjà vu, aux chefs de ses armées qui professaient la doctrine de Jésus-Christ, de choisir entre le paganisme et les places salariées qu'ils occupaient; Jovien, alors tribun et officier distingué, brisa son épée à cette occasion; Valentinien, qui devait un jour, comme Jovien, porter la pourpre impériale, imita le noble exemple de ce dernier; en sa qualité de capitaine des gardes, Valentinien accompagna Julien au temple de la Fortune, qui venait d'être restauré et embelli; un prêtre de ce temple répandit, à dessein, de l'eau lustrale sur Valentinien; celui-ci, animé d'une colère toute militaire, s'écrie qu'il est souillé par cette aspersion, et va souffleter l'insolent païen en présence de l'empereur et de toute sa cour. Valentinien fut sur-le-champ

condamné à être enfermé dans une forteresse, d'où il ne sortit que sous le règne de Jovien.

A l'égard des simples soldats, Julien employait la supercherie pour les contraindre à l'adoration des idoles; il avait fait enlever des étendards romains la croix de Jésus-Christ, qu'on y voyait depuis Constantin; il mit à la place de la croix les images de quelques divinités païennes. L'empereur distribuait un jour de l'argent à ses troupes; il était assis sur son trône et environné des étendards ainsi défigurés; à côté de lui se trouvaient des charbons ardents et de l'encens; chaque soldat venait à son tour baiser la main de Julien et recevoir la somme qui lui était destinée; mais l'empereur commandait auparavant de jeter dans le feu quelques grains d'encens, dont la fumée montait vers les profanes images; plusieurs soldats s'aperçurent du piége qu'on leur tendait, et refusèrent hautement d'obéir; d'autres avaient déjà, sans le savoir, rendu hommage aux divinités de Julien; quelques-uns de leurs camarades leur expliquèrent comment l'empereur les avait trompés en leur faisant adorer les idoles sous prétexte de n'honorer que les drapeaux de la patrie; une sorte de désespoir s'empare alors de l'âme de ces pauvres soldats; ils se rendent dans un lieu public où la foule était assemblée; ils protestent à la face du ciel et de la terre qu'ils sont chrétiens, et qu'on a surpris leur bonne foi dans la cérémonie des drapeaux; ils vont ensuite auprès de Julien, lui tiennent le même langage et jettent aux pieds de l'empereur l'argent qu'ils ont reçu de sa main. Dans un

premier mouvement de colère, l'Apostat ordonne qu'on les mène au supplice; puis il leur fit grâce de la vie, craignant qu'on ne les honorât comme des martyrs : il les relégua aux extrémités de l'empire.

Le stratagème de Julien dans la solennité des étendards, les scènes publiques auxquelles elle donna lieu, l'exil des soldats chrétiens, furent bientôt connus des habitants de Constantinople; de sourdes rumeurs circulèrent partout : l'indignation et le mépris succédèrent à l'admiration, à l'enthousiasme dont Julien avait été l'objet à son arrivée sur les rives du Bosphore. Un évêque arien, Maris, adressa à l'empereur, dans ces circonstances, une réponse qui mérite d'être rappelée. Le prélat était aveugle et courbé sous le poids des ans; il se fit conduire au temple de la Fortune au moment où l'empereur y faisait un holocauste; Maris lui reprocha publiquement son impiété; le prince lui dit d'un air railleur : *Obtiens donc du Galiléen de te rendre la vue! — Je le remercie,* répliqua l'évêque, *de m'avoir épargné la douleur de voir un apostat tel que toi*[1]!

Tous ces faits, devenus publics, n'étaient pas de nature à inspirer à l'empereur un grand attachement pour la ville de Constantinople; aussi la quitta-t-il après huit ou dix mois de séjour; il s'en éloigna avec la pensée de ne plus y résider. De toutes les cités asiatiques, Tarse était une de celles qui avaient le mieux conservé les traditions et les croyances païennes; c'étaient là des droits à l'affection de

1. Socrate, livre III, chap. xiii. Sozomène, livre V, chap. iv.

Julien ; il avait le projet d'y faire sa résidence ordinaire ; déjà un palais s'élevait à Tarse pour lui ; dans une lettre qu'il écrivit au gouverneur de Cilicie, au mois d'avril 363, il lui ordonnait de tenir tout prêt pour le recevoir à son retour de la guerre de Perse[1]. Tarse ne le reçut que mort, comme on le verra dans la suite. L'intention de Julien de vouloir demeurer désormais à Tarse et non à Constantinople prouve le peu de succès de ses tentatives païennes dans la cité impériale. Pourquoi l'aurait-il quittée ainsi, lui qui l'*aimait comme sa mère et sa nourrice*, s'il eût continué à y jouir de la popularité dont il s'enivra dans les premiers temps ?

Que dirons-nous maintenant de la *dévotion* de Julien aux dieux de pierre, de marbre ou de bois ? Elle parut outrée, ridicule aux yeux des païens mêmes. Il fit de son palais, de ses jardins, une sorte de ciel olympique ; on y voyait un Jupiter et une Junon adultères, un Mercure voleur, une Vénus impudique, Flore et Pomone, les Grâces, tout le cortége en un mot, des divinités de Rome et de la Grèce. L'empereur baisait les pieds de ces idoles ; il fendait lui-même le bois pour les sacrifices ; il attisait le feu et le soufflait avec sa bouche, *jusqu'à perdre haleine*[2]. Il immolait une victime au Soleil pour célébrer son apparition à l'horizon du matin ; le soir, il lui disait adieu par un second sacrifice. L'immolation des animaux remplissait une grande partie de ses jours. Si

1. Ammien Marcellin, livre XXIII.
2. Ammien Marcellin.

Julien était revenu vainqueur de son expédition contre les Perses, il n'aurait pas laissé dans tout l'empire un seul bœuf en vie[1].

Dans ses entretiens avec les platoniciens qui l'entouraient, le prince semblait vouloir spiritualiser les croyances païennes à l'aide des principes philosophiques de l'immortel auteur du *Phédon;* mais il se voyait contraint, par la nature même du culte des faux dieux, de suivre la multitude ignorante dans la pratique d'une religion monstrueuse; les systèmes des philosophes n'étaient pas ceux du peuple encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie; il adorait, lui, des êtres vicieux, abominables, qu'il reconnaissait pour tels, et c'est par les orgies ou les crimes qu'il leur rendait hommage. Julien parlait sans cesse de l'excellence de la vertu; il aurait, disait-il, voulu établir son règne sur la terre; et il laissait voir publiquement qu'il croyait lui-même à des fables qui divinisaient le vice et l'imposture ! Un jour, dans les murs d'Antioche, ne célébra-t-il pas la fête de Vénus avec de jeunes débauchés et des femmes perdues? L'*austère* empereur s'avançait, le front couronné de roses, au milieu de cette foule en délire; il rehaussait le mieux qu'il pouvait sa petite taille, présentant sa longue barbe pointue, et affectant la démarche d'un géant. Son cheval de bataille, orné de guirlandes, le suivait de loin, conduit par un écuyer[2].

Voilà donc à quelles scènes ridicules et cyniques

1. Ammien, livre XXII, p. 225.
2. Saint Jean Chrysostome.

aboutissait Julien; voilà les exemples que donnait au monde cette prétendue vertu qui aurait voulu régénérer l'empire. Une telle dégradation vengeait suffisamment le christianisme. Le philosophe Julien, l'empereur lettré, n'inspirait plus que la pitié. Le polythéisme qui avait été la vie religieuse des temps antiques, tenta, avec Julien, un effort suprême et désespéré. Julien imagina de rendre le souffle à ce qui n'était plus que poussière. Il appela à cette restauration païenne les philosophes, les poëtes, tous les enchantements des âges évanouis; il voulait faire revivre le passé à force d'imitation; il crut ressusciter ce qui était mort parce qu'il l'habillait à sa guise; mais Julien ne parvint qu'à blanchir un tombeau.

Il mourut au delà du Tigre, percé d'une flèche, au milieu de ses victoires, le 27 juin 363, âgé de trente-deux ans. Il avait régné sept ans, à compter du jour où il fut élevé à la dignité de César, et environ deux ans depuis qu'il avait été proclamé Auguste par le peuple et le sénat de Constantinople. Le jour de sa mort, le philosophe Libanius se trouvait à Antioche; il dit ironiquement à un grammairien célèbre qui avait embrassé la foi chrétienne : *que fait à cette heure le fils du charpentier?* — *Un cercueil*, répliqua le grammairien.

Quelques auteurs ont raconté que Julien, prenant dans sa main le sang qui sortait de sa blessure, le lança vers le ciel, en disant : *Tu as vaincu, Galiléen!* Ce blasphème a été contesté, nié; peut-être l'empereur ne le proféra-t-il pas; ce mot exprimait une situation vraie, et il a pris place dans l'histoire.

L'Apostat ne disparaissait-il pas de ce monde dans la force de l'âge, au moment où il se préparait à une guerre implacable contre le christianisme? Ne pouvait-on pas voir dans cette mort un coup de cette main invisible qui frappe les superbes? Ce nouveau Titan, qui voulait à son tour escalader le ciel, afin d'en précipiter Dieu de son trône, n'était-il pas, par la volonté céleste, jeté ainsi qu'un grain de sable dans la poussière des tombeaux? *Le Seigneur regarde en pitié la science du philosophe et la justice des juges de la terre* [1].

Le corps de l'empereur fut transporté à Tarse, en Cilicie, comme il l'avait ordonné avant d'expirer. On grava sur sa tombe ces mots: *Ci-gît Julien qui perdit la vie après avoir passé le Tigre. Il fut un excellent prince et un vaillant guerrier.*

1. Isaïe, chap. x.

CHAPITRE VII.

L'armée romaine proclame empereur Jovien, prince catholique. — Efforts de Jovien pour rendre à l'Église la paix que les disputes théologiques lui avaient depuis longtemps ravie. — Mort prématurée de Jovien. On croit qu'elle est le résultat d'un crime. — Caractère de Saluste Second, préfet d'Orient; il refuse l'empire. — L'armée acclame empereur Valentinien. — Les barbares menacent le monde romain de toutes parts. — Valentinien partage l'ancienne domination de Constantin en empire d'Occident et en empire d'Orient. — Il nomme son frère Valens empereur d'Orient. — Le général Procope, parent de Julien, usurpe le trône impérial à Constantinople. — Mort de Procope. — Valens embrasse l'arianisme. — Caractère de ce prince. — L'arianisme. — Caractère de cette secte. — Valens persécute les catholiques et protége les païens et les juifs. — Deux cent mille Goths pénètrent dans l'empire d'Orient. — Ils tiennent Constantinople assiégée pendant quelque temps. — Ils sont refoulés en Thrace par les Sarrasins. — Murmures des habitants de Constantinople contre Valens. — Cet empereur, vaincu par les Goths à Andrinople, est brûlé vif dans une maison où il se réfugie après sa défaite (de 363 à 376).

Dans cette première partie de notre travail, notre but ne saurait être un récit complet des annales du Bas-Empire; il faudrait pour cela entasser les volumes, et fatiguer peut-être le lecteur; ce que nous nous proposons, c'est un rapide tableau qui mette en relief les événements les plus importants, les plus saillants caractères, et les traits de mœurs les plus propres à nous faire connaître les peuples et les époques qui sont devant nous. C'est l'intérêt des faits

qui fera leur place dans notre livre. Cela dit, nous continuons.

A un prince païen, à un ennemi acharné de la foi évangélique, succéda Jovien, prince catholique, car il professait la doctrine de Nicée, la doctrine de la consubstantialité. Malgré son énergique refus de renoncer à sa foi, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, l'empereur Julien, qui connaissait son mérite et sa bravoure, l'emmena avec lui dans sa guerre contre les Perses, et lui confia le commandement d'une partie de ses troupes. Elles le proclamèrent empereur le lendemain de la mort de l'Apostat. Mais Jovien déclara aux généraux, aux soldats assemblés en rase campagne pour son élection, qu'étant chrétien il ne voulait pas être le chef d'une armée païenne; il ajouta qu'elle devait porter son choix sur un autre que lui, si elle suivait les impiétés de Julien; d'une voix unanime les officiers et les soldats s'écrièrent qu'ils étaient chrétiens, et ces mots: *Jovien Auguste!* furent mille fois répétés dans les rangs de l'armée. L'ombre de Constantin était toujours là, errante, au milieu des bataillons romains, et ce grand nom fut en ce moment invoqué avec un religieux respect par tout homme tenant dans sa main le glaive des combats [1].

Jovien conclut avec le roi Sapor une paix *devenue nécessaire* [2]. Puis il ramena, du fond de la Perse, l'armée romaine que la famine et les maladies décimaient chaque jour. Il se rendit d'abord à Antioche

1. Théodoret, livre IV, chap. I.
2. Ruffin.

où les dissensions entre les ariens et les orthodoxes étaient plus envenimées que jamais. La douceur de son caractère qui, cependant, savait se montrer ferme et résolu quand les circonstances le demandaient, l'affabilité de ses manières, son esprit sage et conciliant, exercèrent une salutaire influence sur les principaux chefs catholiques et ariens. Leurs doctrines divisaient alors l'empire en deux parts, et cette division donnait naissance à des haines, des injustices, des discordes dont les païens se réjouissaient; elles contristaient les cœurs vraiment chrétiens. « Je hais les controverses, disait Jovien aux évêques et aux simples prêtres réunis autour de lui; je contiendrai les factions; je n'aime et n'honore parmi les chrétiens que ceux qui ont des vertus chrétiennes et des sentiments pacifiques. » Sa voix fut écoutée ; on vit dans le concile qu'il convoqua à Antioche beaucoup d'ariens se rapprocher des catholiques, et souscrire à la formule de Nicée.

Quel bien un tel prince n'eût-il pas fait, si la mort n'était pas venue l'enlever dans la force de l'âge, et au moment même où il travaillait le plus à rendre à l'Église la paix que les disputes théologiques lui avaient depuis longtemps ravie! Le ciel ne le permit pas. Dieu se contenta, dit un pieux écrivain, de montrer ce prince aux hommes comme un éclair, pour leur faire voir quel présent il pouvait leur faire; mais ils étaient indignes de le recevoir [1].

1. Théodoret, livre IV.

La mort prématurée de Julien, le trône impérial sitôt occupé par un prince catholique, furent deux grands événements; ils jetèrent la consternation parmi les païens et l'incertitude dans l'esprit des ariens; mais la joie la plus vive remplit l'âme des orthodoxes. Une réaction pouvait éclater contre les idolâtres oppresseurs des chrétiens sous le règne de l'Apostat; Jovien comprit tout et prévint tout; à son avénement au pouvoir, il publia un édit qui autorisait la liberté de tous les cultes, sauf, toutefois, comme l'avait fait Constantin, la liberté pour les païens de se réunir dans les temples où certaines divinités étaient adorées par de sales orgies; il défendit les persécutions de quelque nature qu'elles fussent. « Dieu rejette, disait-il, les hommages forcés; la violence ne fait que des hypocrites. »

Jovien entoura des plus grands honneurs les funérailles de son prédécesseur. Il se disposa ensuite à prendre le chemin de Constantinople où le peuple et le sénat lui préparaient une réception brillante. Il s'arrêta à Dadastane, en Bithynie. On le trouva mort dans son lit le 17 février 364. L'impératrice, sa femme, partie de Constantinople avec un magnifique cortége, pour venir rejoindre son époux, arriva en peu de jours à Dadastane, et n'y trouva qu'un cadavre. Cette mort, si imprévue, était-elle le résultat d'un crime? On le crut. Qui l'avait commis? Le général Procope, qui commandait une armée de trente mille hommes en Mésopotamie, et qui aspirait à l'héritage de Julien, son parent, fut soupçonné

d'avoir fait empoisonner Jovien [1]. Quelques auteurs n'ont attribué la fin de cet empereur qu'à une mort naturelle. Il avait un fils, encore enfant, auquel on creva les yeux. La main qui priva le fils de la lumière du jour ne pouvait-elle pas être la même qui avait arraché la vie au père? Jovien, fils d'un paysan de Pannonie (Hongrie), s'était élevé, par son propre mérite, jusqu'au rang suprême. Sa noble et brillante carrière se termina par une mort pleine de mystère à trente-trois ans. Il ne régna que huit mois. Son corps fut transporté à Constantinople, et solennellement déposé dans les caveaux de l'église des Apôtres.

Dans ce temps vivait sur les bords du Bosphore un vieillard de grande vertu et d'un caractère antique; c'était Salluste Second, que Julien avait nommé préfet d'Orient; il était Gaulois d'origine, et professait la religion païenne; ses lumières, sa haute probité, la pureté de ses mœurs, son amour de la justice en faisaient un des hommes les plus remarquables et les plus respectés de cette époque; il avait, comme autrefois Constance Chlore, père de Constantin, un secret penchant pour le christianisme. Les écrivains ecclésiastiques rendent hommage à ses belles et solides qualités; ils le louent de la compassion qu'il montra envers les chrétiens quand ils étaient en butte aux vexations, aux persécutions de Julien. Une partie de l'armée romaine réunie à Nicée désigna ce même Salluste pour succéder à

1. Saint Chrysostome.

Jovien. Il refusa l'empire. Il dit que le fardeau du pouvoir serait trop lourd pour lui, et demanda comme une grâce qu'on lui laissât achever sa vie en paix.

L'armée acclama alors Valentinien, l'ancien capitaine des gardes de Julien. Il se trouvait en ce moment à Ancyre (Angora). Une députation va lui annoncer son élection. Il arrive à Nicée le 24 février 364. Assis sur un tribunal dressé au milieu de la plaine qui s'étend au nord du lac Asconius dont les flots baignent les remparts de cette antique cité, Valentinien est revêtu de la pourpre, pendant que les troupes réunies le proclament de nouveau empereur.

Un immense réseau de barbares venait d'envelopper le monde romain. Les Germains pénétraient dans les Gaules, les Sarmates et les Quades dans la Pannonie, les Pictes, les Saxons, les Calédoniens dans la grande Bretagne, les Asturiens et d'autres peuples maures, dans l'Afrique; les Huns s'agitaient dans les Palus-Méotides et les Goths ravageaient déjà les bords du Danube. L'attitude menaçante de ces hordes affamées de butin et de conquêtes répandit partout l'épouvante. Valentinien conjura tant de calamités prêtes à fondre sur les nations civilisées, en prenant une grande mesure : il divisa l'ancienne domination de Constantin, de Constance et de Julien en deux gouvernements qui formèrent, l'un l'empire d'Occident, l'autre l'empire d'Orient; l'Asie, jusqu'aux frontières de la Perse, l'Égypte, la Thrace et Constantinople composèrent cet empire. Valentinien en

donna le pouvoir absolu à son frère Valens, qu'il nomma Auguste, le 28 mars 364; il prit, lui, le titre d'empereur d'Occident, et partit pour Milan recrutant sur son passage des forces imposantes pour résister au choc des barbares.

Valens avait trente-six ans à son avénement au trône. Il n'était alors que simple officier des *domestici* (gardes du palais impérial à Constantinople). Il était né en Pannonie, d'une famille obscure. Sa vie s'était passée sans éclat à la cour de Constance dont il était un des plus zélés partisans.

Le général Procope dont le nom a déjà été prononcé dans ce chapitre, s'était retiré, après la mort de Jovien, dans une retraite, en Cappadoce; il vivait ignoré; cependant le bruit courait qu'il n'avait pas renoncé à l'espoir de revêtir un jour la pourpre impériale; Valens le faisait surveiller; bientôt Procope échappa à toute surveillance; il quitta sa retraite; on ne savait plus ce qu'il était devenu; errant de province en province sous un nom supposé, il était parvenu à faire croire à Valens et à ses espions qu'il avait cessé de vivre; on disait, en effet, à la cour de Constantinople, que Procope était mort de misère et de faim au fond des solitudes de la Chersonèse Taurique; pendant que cette nouvelle s'accréditait dans le palais impérial, le général, déguisé en mendiant, se trouvait dans Constantinople même; il y ourdissait avec Faustine, veuve de Constance, que le général venait d'épouser secrètement, un complot dont le but était l'usurpation du trône de Valens; les principaux chefs de deux légions gauloises en garnison à

Constantinople, étaient entrés dans ce complot, et répondaient de l'énergique concours de leurs troupes quand le moment d'agir serait venu. Valens se rendit en Syrie au mois de septembre 365; Procope profita de l'absence de l'empereur pour l'exécution de son entreprise ; il se présenta, le 28 de septembre, aux soldats; il portait une robe de pourpre et sur son front brillait un diadème; il tenait, d'une main, une épée, de l'autre, la fille de Faustine, âgée alors de cinq ans. La veuve de Constance était là aussi; femme d'un caractère ardent et d'une grande ambition, Faustine voulait remonter sur le trône d'où elle était descendue après la mort de Constance; elle parla avec entraînement et chaleur aux soldats assemblés, en leur montrant son enfant, dernier rejeton de la race de Constantin, et Procope, son nouvel époux, qui faisait entendre aussi des paroles éloquentes à l'armée; il fut acclamé empereur par les deux légions gauloises et par une partie du peuple ; Procope et Faustine sont portés en triomphe dans le palais impérial où les courtisans de Valens les accueillent avec les démonstrations d'une vive joie. Les conjurés craignaient que le sénat de Constantinople n'acceptât pas leur empereur improvisé ; ils se dirigèrent tumultueusement vers le palais où cette assemblée tenait ses séances ; ils arrivent en poussant des cris féroces et trouvent vide la salle des délibérations ! Le temps n'était plus où les sénateurs romains attendaient la mort sur leurs chaises curules.

Procope était maître de Constantinople, des deux

rives de l'Hellespont et de la Bithynie. Le lâche Valens tombe dans une frayeur d'enfant en apprenant la révolution qui vient d'éclater dans la capitale de ses États ; il prononce le mot d'abdication ; à ce mot ses généraux indignés s'irritent ; ils demandent à l'empereur de laver dans le sang l'outrage qu'il a reçu ; poussé par son armée, Valens se décide enfin à prendre le chemin de Constantinople ; les soldats du conspirateur, enfermés dans les murs de Chalcédoine, barrent à Valens le passage du Bosphore ; l'empereur entreprend sans succès le siége de cette ville ; il se retire avec ses troupes et va en Phrygie ; Lupicin, l'un de ses généraux, lui amène, de l'Orient, un grand renfort de soldats ; le 26 mai 366, Procope, à la tête d'une armée inférieure en nombre à celle de l'empereur, se présente pour le combattre ; la lutte est longue et sanglante ; trahi par un de ses officiers supérieurs pendant l'engagement, Procope est vaincu, fait prisonnier, conduit enchaîné à Valens qui lui fait trancher la tête. Son règne avait duré huit mois. Thémistius l'appelle un empereur d'hiver. L'empereur fit mettre à mort un grand nombre de personnes qui avaient partagé la fortune de l'usurpateur.

Ignorant, sans courage, superstitieux, soupçonneux, ennemi de la science parce qu'il n'en avait pas lui-même, Valens se laissait dominer par sa femme, Albia Dominica, arienne fanatique et passionnée ; il subissait aussi la fatale influence d'Eudoxe, évêque arien de Constantinople qui, en lui administrant le baptême, lui avait fait jurer d'anéantir le catholicisme ;

il signala son règne par de violentes persécutions contre les orthodoxes qui venaient de perdre dans Jovien leur protecteur et leur appui. Pour le malheur des catholiques et la honte du trône de Constantin, Constance revivait dans Valens. L'intolérance et la cruauté de cet empereur ne pesaient que sur les catholiques ; quant aux païens et aux juifs, il les laissait dans la liberté de leur culte, il les protégeait. On vit par le consentement de Valens célébrer les fêtes de Jupiter, les orgies de Bacchus et de Cérès, non *dans les ténèbres*, mais en plein jour, sur les places publiques de Constantinople et d'Antioche[1]. Ce prince avait-il une conviction religieuse quelconque ? Il est permis d'en douter. De son temps l'arianisme qu'il avait embrassé n'était plus qu'une religion sans culte, un rationalisme pareil à celui où sont tombées de nos jours diverses sectes protestantes de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Amérique. Les disciples d'Arius au IVe siècle, comme les disciples de Luther au XIXe siècle, n'avaient plus de boussole dans la voie religieuse ; méconnaissant l'autorité de l'Église catholique et lui déclarant la guerre, les ariens devaient nécessairement être conduits à l'anarchie des idées, conséquence forcée d'une religion privée d'un chef unique, d'une pensée régulatrice, d'une religion, en un mot, où chaque individu a le droit d'entendre à sa façon les lois et les préceptes d'un livre donné au monde par Dieu lui-même.

L'arianisme n'avait pas un caractère religieux, je

1. Théodoret, livre IV, chap. XXI.

veux dire qu'il ne s'appuyait pas sur des dogmes immuables ; puis il n'était ni pacifique, ni miséricordieux, ni charitable ; il ne confondait pas les hommes dans une même pensée de fraternité, dans un même amour ; l'arianisme était le drapeau d'une faction intrigante et ambitieuse, d'une faction politique ne reculant devant aucun mensonge, aucune injustice, aucun crime pour l'accomplissement de ses desseins sur les peuples et les rois ; l'arianisme eut ce caractère sous Constantin, et ce grand prince en fut un moment le jouet ; l'arianisme se montra le front levé sous Constance qui en était alors le chef impitoyable ; la secte d'Arius, un instant contenue par Julien et Jovien, tous deux dans des vues différentes, reprit son audace et ses espérances de domination avec Valens ; les instincts de cruauté de cet empereur, son caractère faible, son intelligence bornée, servaient merveilleusement les projets des ariens ; ces sectaires devaient s'agiter ainsi jusqu'au jour où Clovis, en écrasant, dans les plaines de Vouillé, Alaric II et ses compagnons, donnerait le coup de mort à l'arianisme.

Il nous faut raconter ici un grand forfait commis par Valens, en 370, sur quatre-vingts prêtres catholiques. Eudoxe, évêque arien de Constantinople, venait de mourir ; il était allé, comme parle un auteur contemporain, rendre compte à Dieu des maux qu'il avait causés à l'Église[1]. Les ariens lui donnèrent pour successeur, avec l'agrément de l'empe-

1. Socrate, livre IV, chap. XIV.

reur, le prêtre Démophile; les catholiques élevèrent, en même temps, à l'épiscopat de la cité impériale, Évagre, vieillard plein de science et de vertus évangéliques. Valens se trouvait alors à Nicomédie, ville située à vingt lieues des rives du Bosphore ; il apprend l'élection d'Évagre et fait immédiatement partir pour Constantinople des soldats avec ordre de chasser le prélat catholique de son siége ; ses ordres sont impitoyablement exécutés. Les ariens font subir aux orthodoxes des traitements si horribles que quatre-vingts prêtres catholiques vont en députation à Nicomédie pour se plaindre à l'empereur et lui demander justice : Valens les fait saisir ; ils sont aussitôt embarqués dans un navire qui, parvenu au milieu du lac de Nicomédie, est volontairement livré aux flammes ; les quatre-vingts députés sont noyés ou brûlés. Modeste, préfet du prétoire, présida à cette exécution, ordonnée par l'empereur Valens[1].

Une grande épreuve était réservée à Valens, et c'est par là qu'il devait périr. Les barbares allaient frapper à ses portes. Deux cent mille Goths, chassés par les Huns, avaient passé le Danube en 376 ; ils envoyèrent des ambassadeurs à Valens pour lui demander l'hospitalité. Ils offraient même leurs services à l'empereur et se montraient disposés à combattre pour lui dans ses propres armées. Dans le but de plaire à Valens, dont ils connaissaient les opinions ariennes, ils se présentèrent comme décidés à em-

1. Socrate, livre IV, chap. xvi.

brasser l'arianisme. Ces dispositions religieuses d'une nation aussi belliqueuse que les Goths triomphèrent sans peine de Valens qui les laissa libres de rester sur le sol romain qu'ils occupaient déjà. Un évêque se rencontrait dans les rangs de ces nouveaux venus, de ces douteux auxiliaires : c'était Alphilas qui traduisit la Bible dans la langue des Goths. Après deux ans de vie pacifique, la discorde éclata entre les barbares et Valens. La violation des traités de la part du gouverneur romain d'Andrinople amena la guerre. Un sanglant guet-apens dans le palais du gouverneur romain devint le signal d'un combat d'extermination. En peu de temps les barbares, ainsi imprudemment provoqués, ravagèrent la Thrace, la Macédoine, la Thessalie. Ils s'avancèrent jusqu'à Constantinople, dont ils pillèrent les faubourgs. Que faisait Valens pendant ces invasions rapides ? Il était à Antioche, non point occupé à organiser des résistances, mais à travailler pour les intérêts de l'arianisme. Des murmures l'accueillirent quand il revint à Constantinople pour essayer de repousser l'invasion des Goths. Les habitants lui reprochèrent de mal défendre son empire. Lorsqu'il partit de sa capitale pour aller attaquer les barbares, il se promit de brûler Constantinople s'il revenait vainqueur. Sa défaite, non loin d'Andrinople, le 9 août 378, ne lui permit pas d'accomplir ce vœu digne de Néron. L'empereur vaincu fut brûlé vif dans une maison où il était allé chercher un refuge. Rien ne resta de son corps, que de la cendre mêlée à la cendre même de la demeure qui n'avait pu le protéger. Quarante

mille Romains et les principaux généraux de Valens, étaient restés sur le champ de bataille.

Le jour de son départ de Constantinople pour la Thrace où l'attendait une fin si terrible, Valens, monté sur un cheval de bataille, et marchant à la tête d'une brillante armée, vit, en sortant de sa capitale, un vieux solitaire, debout devant sa cellule, et les bras croisés sur sa poitrine : *Valens!* lui dit-il, *ce n'est pas à la gloire que tu vas, mais à la mort! Tu t'es révolté contre Dieu et son Église! Dieu te punira! — Prophète de malheur*, répondit l'empereur au vieil Isaac (c'était le nom du solitaire), *je te ferai trancher la tête à mon retour à Constantinople.* Isaac fut jeté dans un cachot, en punition de ses paroles[1]. Les menaces contre ce vieillard ne se réalisèrent point, pas plus que les menaces contre Constantinople : celui qui se promettait tant de vengeance ne fut bientôt plus que poussière, et nous croyons sans peine les écrivains contemporains qui nous représentent cette soudaine et horrible mort comme un châtiment du ciel.

Aujourd'hui le voyageur qui visite Constantinople retrouve encore le souvenir de ce Valens dont nous venons de raconter la destinée ; ce souvenir est écrit sur des pierres, il se rattache à des monuments utiles qui furent un bienfait pour une cité souvent menacée de manquer d'eau. Des citernes, creusées à diverses époques, destinées à recevoir l'eau du ciel, ont excité notre admiration en 1837. L'une d'elles,

1. Sozomène, livre VI, chap. XL.

qui n'est jamais vide, présente une voûte immense, supportée par un grand nombre de colonnes corinthiennes ; un aqueduc majestueux fut construit par les ordres de Valens ; il apportait à Constantinople les belles eaux du Cydaris, et de nos jours l'administration des sultans veille soigneusement à l'entretien de ces monuments.

CHAPITRE VIII.

Les Goths aux portes de Constantinople. — Héroïque défense de la ville par les habitants. — Théodose est nommé empereur d'Orient par Gratien. — Mort du comte Théodose, père de l'empereur. — Réflexions. — État de l'empire d'Orient à l'avénement de Théodose. — Théodose, vainqueur des barbares. — Athanaric, roi des Goths, à la cour de Constantinople. — État de la religion catholique à Constantinople à l'avénement de Théodose. — Grégoire de Nazianze. — Lois de l'empereur contre l'idolâtrie et les hérésies. — Soulèvement des ariens de Constantinople contre les catholiques. — Concile œcuménique tenu à Constantinople en 381. — Portrait de Théodose. — Son caractère. — Massacre de Salonique. — Saint Ambroise refuse à l'empereur l'entrée de son église. — Pénitence de Théodose. — Sa mort. — Partage de l'empire entre ses deux fils (de 378 à 395).

Les Goths venaient de détruire l'armée de l'empire d'Orient dans les plaines d'Andrinople. Rien ne paraissait plus s'opposer à leurs progrès. Gratien, le jeune empereur d'Occident, était parti de Milan à la tête de trente mille hommes pour venir au secours de Valens; mais il apprit que les Allemands avaient franchi le Rhin; il rebroussa chemin et alla écraser ces barbares près de Strasbourg. Pendant ce temps, les Goths, enhardis par leur éclatante victoire remportée sur Valens, se précipitent comme un torrent à travers la Thrace, les provinces limitrophes de cette fertile contrée, répandent partout la terreur et la mort, arrivent sous les murs de Constantinople au mois de septembre 378, et menacent de brûler

la ville si on refuse de leur en ouvrir les portes. On vit alors un beau spectacle dans l'enceinte de la cité impériale. Loin de se livrer à l'abattement et au désespoir en présence d'un grand péril, les habitants volent aux armes et se préparent à repousser par la force ces hordes altérées de sang et de rapine. Une femme, belle encore, se montre au milieu des habitants un poignard à la main et les anime au combat; c'est Albia Dominica, la veuve de l'empereur Valens. Elle veut mourir pour l'empire, et venger la mort de son époux. L'impératrice prodigue ses trésors à quatre ou cinq mille Sarrasins, troupes auxiliaires en garnison à Constantinople. Ces troupes et les habitants ne respirant que la guerre, sortent ensemble de la cité, et se jetent sur les barbares. Ceux-ci luttent avec rage. Ils sont, à la fin, terrassés. Ce ne fut pas un combat en règle. On dédaignait, de part et d'autre, les armes avec lesquelles on attaque de loin; ce fut une épouvantable mêlée; on se prenait corps à corps et l'on s'égorgeait. Il y avait là plus de cinquante mille Goths; à peine quelques-uns purent s'échapper. Parmi les Goths qui survécurent, il en est un dont le nom devait retentir dans l'histoire des barbares et dans l'histoire des derniers jours de Rome : c'était Alaric.

Un fils qui mourut jeune et deux filles, telle fut la postérité de Valens. Valentinien Ier, son frère, laissa deux fils, Valentinien II, qui n'avait que sept ans lorsque Valens fut brûlé à Andrinople, et Gratien, à peine âgé de dix-neuf ans, au moment de la mort de son oncle. Le fardeau du pouvoir ne reposait

donc, en 378, que sur cette jeune tête. L'empire d'Orient, envahi par les barbares, travaillé par les querelles religieuses, avait besoin d'une forte épée et d'un vigoureux esprit pour le défendre et le gouverner. Le jeune Gratien comprit, et c'est sa gloire, qu'il n'y avait qu'un seul homme à la hauteur d'une pareille tâche : cet homme, alors dans la retraite, était fils d'un capitaine que Gratien lui-même, par une fatale erreur, avait injustement condamné à la mort : nous avons nommé Théodose, qui cachait dans une solitude de l'Espagne, sa patrie, de longs regrets et une grande âme destinée à un beau rôle dans l'histoire. Une double pensée de salut pour l'empire et de réparation pour une injustice, inspirait la résolution du jeune empereur d'Occident. Théodose ne la comprit pas d'abord, redouta quelque trahison, hésita longtemps. Le patriotisme l'emporta dans son cœur ; une soudaine victoire sur les barbares, marqua son apparition dans le monde et lui valut le sceptre d'Orient : Gratien, malgré l'obsession d'indignes courtisans, jugea qu'il n'y avait pas de mains plus dignes de le porter. L'avénement de Théodose au trône de Constantinople eut lieu le 19 janvier 379. Son élévation au rang suprême excita la joie dans tout l'empire d'Orient et la terreur parmi les barbares.

Ses talents militaires, son indomptable courage dont il avait donné d'éclatantes preuves quand il n'était que simple général, la gloire de son père qui rejaillissait sur lui, portèrent la confiance et l'espoir dans les cœurs. Son nom, qui en grec signifie *don*

de Dieu, ajoutait encore, dans l'imagination des peuples, aux grandes espérances que ce prince faisait concevoir.

L'empire d'Orient, à son avénement au trône, était dans une de ces situations qui semblent marquer la chute prochaine d'une nation. La perte de la bataille d'Andrinople, en 378, avait rendu les Goths entièrement maîtres de la Thrace. Les Huns et d'autres peuples barbares, inondaient la Macédoine, la Thessalie et une partie de l'Illyrie. Les Arméniens et les Perses menaçaient l'empire d'Orient. Mais rien n'égalait les ravages des hordes envahissantes. « De quels maux, dit Grégoire de Nazianze, n'avons-nous pas été témoins? Des contrées entières ont été désolées par le glaive et la flamme; une infinité de personnes de tout rang et de tout âge, ont été massacrées; les fleuves sont encore teints de sang et la terre couverte de corps morts. » Les Goths joignaient l'insolence à la fureur. Leur roi Fritigerne disait : « Une chose me surprend ; les Romains se prétendent maîtres de ces vastes contrées, et ne savent pas les défendre; ils les habitent, mais ils n'en sont pas plus les possesseurs que les troupeaux qui y paissent. »

Théodose ne trouva plus d'armée dans l'empire d'Orient; il en créa une sur un pied formidable, lui donna d'habiles généraux et y établit une bonne et forte discipline; il trouva à Constantinople les arsenaux vides, il les remplit; les finances étaient dans le plus grand désordre, il les réorganisa. Puis, il marcha contre les barbares, et en purgea l'empire.

Théodose ne fut jamais battu. Il gagna plus de vingt batailles sur les Goths, les Huns, les Alains et les Taïfales coalisés contre l'empereur. Théodose est mis au rang de ces rares et heureux capitaines qui n'ont jamais connu la douleur d'une défaite. Ses campagnes contre les barbares et contre une foule de tyrans qui opprimaient les Gaules, furent une longue suite de triomphes. Il sauva l'empire. Tous les historiens lui ont accordé cet immense honneur.

De tous les chefs des Goths, Athanaric, que saint Ambroise appelle le *Juge des rois barbares*, avait été le plus redoutable ennemi des Romains ; il avait pendant trois ans harcelé Valens dont il avait détruit l'armée à Andrinople ; après la mort de cet empereur, Athanaric régnait en maître sur une vaste étendue de pays ; son nom seul jetait l'épouvante parmi les peuples de l'Orient ; Théodose l'avait battu en différentes rencontres, mais ne l'avait pas vaincu. Trahi par Fritigerne, abandonné de ses troupes, Athanaric vint demander un refuge au grand monarque de Constantinople, au mois de janvier 381. L'empereur lui donna son palais pour demeure, l'admit à sa table et lui fit rendre dans sa cour tous les honneurs dus à ce chef autrefois si puissant, maintenant pauvre et délaissé. Théodose voulut lui-même montrer à ce barbare les merveilles de la civilisation qui étalaient leur splendeur dans la capitale de son empire. On ne parlait que d'Athanaric à Constantinople ; tout le monde voulait voir ce fier ennemi qui avait fait si longtemps trembler Valens et

les populations de la Thrace et celles des rives du Bosphore.

Athanaric paraissait étonné, émerveillé de tout ce qui s'offrait à ses regards dans le palais impérial et dans la cité de Constantin. Théodose jouissait des surprises et de l'admiration du roi barbare; cet enfant des solitudes, qui n'avait connu jusqu'ici que les mœurs sauvages de ses compagnons d'aventure, et la vie agitée des combats, se voyait tout à coup placé au milieu des habitudes douces, polies de l'Asie, de l'opulence d'une cour brillante, dans un monde de luxe et de magnificence, qu'il avait peut-être entrevu dans ses rêves de soldat conquérant. Il aimait et admirait Théodose, qu'il appelait son père et son sauveur. Cependant Athanaric ne put trouver la paix de l'âme, le bonheur au sein d'une civilisation pour laquelle il n'était pas fait. Les prévenantes attentions de l'empereur ne purent faire oublier au roi des Goths la vie errante des batailles; il se prit à pleurer en pensant qu'il allait être condamné à un long repos dans une de ces cités que les barbares regardaient comme des tombeaux. Languissant, accablé d'ennui et de tristesse, il mourut peu de temps après son arrivée à Constantinople. Théodose honora sa mort en lui accordant des funérailles de roi, comme il avait honoré sa vie, lorsque vaincu et proscrit, il voulait consoler son infortune en l'entourant de sa haute amitié[1].

En même temps qu'il faisait la guerre aux bar-

1. Ammien Marcellin, livre XVII et XXVII. Zozime, livre IV.

bares, Théodose combattait par ses lois l'idolâtrie et l'hérésie. Constantin et Jovien, les deux seuls empereurs catholiques qui eussent encore régné jusqu'à Théodose, avaient accordé la liberté des cultes dans leurs vastes États où se pratiquaient tant de religions différentes; Théodose supprima cette liberté; Constantin et ses successeurs s'étaient contentés de défendre les sacrifices publics et de faire fermer quelques temples des faux dieux, sans les détruire; Théodose en ordonna la démolition générale, et son ordre fut rigoureusement accompli. Il n'épargna que les statues des dieux, sorties du ciseau des grands artistes; ces chefs-d'œuvre de l'art servirent d'ornement aux places publiques des grandes villes et, surtout, à celles de Constantinople. Théodose défendit l'immolation des victimes sous les peines les plus sévères. « Si quelqu'un, disait-il dans un de ses édits, ose sacrifier ou consulter les entrailles des victimes pour découvrir l'avenir, toute personne pourra l'accuser, comme s'il était criminel de lèse-majesté, et il sera puni comme tel. Ceux qui offriront de l'encens aux idoles, qui orneront les arbres de rubans et de bandelettes, qui dresseront des autels de gazon, seront punis par la confiscation de la maison ou de la terre que leur superstition aura profanée[1]. » Pendant le règne de Julien, des chrétiens avaient embrassé le culte des idoles; Théodose priva ces apostats du titre de citoyens romains; ils ne purent plus disposer de leurs biens par testament

1. Cod. Théod., livre XVI, titre x.

ni par dons entre-vifs; les manichéens furent compris dans ces proscriptions; les enfants des chrétiens apostats et ceux des manichéens ne pouvaient hériter de leurs parents que s'ils entraient dans la communion catholique[1]. « On ne pouvait plus, dit le païen Zozime, croire sans péril aux dieux immortels ni regarder le ciel et y adorer les astres qui y brillent. » Ces paroles feraient croire à une persécution qui n'a jamais existé sous Théodose. Un grand nombre de païens zélés occupaient des places dans le palais de l'empereur, dans les écoles, dans le sénat; Théodose revêtit de la dignité consulaire le fameux Symmaque, l'un des plus opiniâtres défenseurs du paganisme. L'empereur catholique n'opprima jamais la pensée chez les écrivains païens; mais il faisait énergiquement exécuter les lois qui proscrivaient les cérémonies du paganisme. Ce fut dans ces circonstances que le philosophe Libanius composa ce fameux discours qui est comme l'oraison funèbre du polythéisme. C'était avec un profond dépit mêlé à une douleur amère que Libanius voyait ainsi disparaître, sans espoir de retour, ce paganisme qu'il avait si souvent glorifié dans ses écrits et dans ses attrayantes leçons adressées à la jeunesse des écoles d'Antioche et de Constantinople. Quelle ne fut pas sa joie quand Julien, son élève et son ami, replaça sur leurs autels, pour un moment encore, les images des divinités olympiques! Maintenant la dernière heure du paganisme était sonnée, et le rhéteur,

1. Code Théodosien, livre XVI, titre x.

pleurant sur une religion bien morte cette fois, pouvait redire en toute vérité : *les dieux s'en vont! les dieux n'existent plus!* Le paganisme avait duré onze siècles dans l'empire romain. On a dit que Théodose avait tué le polythéisme; le polythéisme n'a pas péri de main d'homme; c'est l'Évangile qui l'a tué. Théodose, comme prince, comme législateur, ne fit que suivre vivement le grand courant chrétien, qui renversait d'heure en heure les institutions, les opinions, les mœurs païennes.

Théodose lança bientôt ses lois contre les hérétiques, et *ordonna* aux peuples de son empire de suivre la foi catholique qu'il avait lui-même embrassée. Il menaçait de châtiments sévères ceux qui rejetteraient cette doctrine. Les ariens furent contraints de rendre aux évêques orthodoxes les églises dont les hérétiques s'étaient emparés sous Constance et sous Valens. Théodose défendit aux chrétiens hétérodoxes de bâtir aucune église, soit dans les villes, soit dans les villages; il ordonna que toutes les maisons où ils se réuniraient pour leurs cérémonies religieuses seraient confisquées au profit du trésor public[1]. Les sectateurs d'Arius furent partout chassés *comme des loups*, dit Théodoret, *des temples sacrés qu'ils avaient autrefois usurpés*. Toutes ces mesures, cependant, n'empêchaient pas l'hérésie de redoubler d'effort et de zèle pour se propager. *Si les loups étaient chassés des bergeries,* continue le même auteur, *ils tâchaient de*

1. Code Théodosien, livre XXV.

ravir les brebis dans les bois et dans les endroits écartés[1].

Au milieu du rayonnement de sa gloire militaire, pendant qu'il faisait connaître à son empire ses grands travaux de législation civile, Théodose se présentait comme un fils obéissant et soumis à l'Église de Rome, et lui offrait en même temps la force de son bras pour la défendre contre les attaques de ses ennemis. Les nombreuses sectes qui couvraient l'Orient étaient une cause de déchirement social. Les collisions sanglantes, les haines contre le pouvoir des empereurs avaient été souvent la conséquence de cet éparpillement de croyances rivales ou ennemies. La pensée religieuse de Théodose aussi bien que sa pensée politique, était de rétablir l'unité dans la religion, en ne reconnaissant à sa tête qu'un chef unique : le pape. L'empereur croyait que la bonne direction du monde moral, du monde religieux, le salut de l'empire fondé par Constantin étaient à ce prix. Plus d'une fois déjà le pouvoir politique avait reçu de graves atteintes de tant d'opinions divergentes en matière de foi, car alors la foi menait le monde. De grands génies ont été pénétrés de ces vérités. Constantin, Charlemagne, Charles-Quint, Louis XIV pensaient comme Théodose à cet égard. On comprend facilement, en effet, qu'une nation où règnent un même esprit et une même foi s'étende et grandisse par toutes les forces que donne l'union des intelligences. La plus grande

1. Théodoret, livre V, chap. II et VII.

erreur en histoire, c'est de juger les choses du passé avec les préoccupations et les idées du temps présent; nous ne connaissons rien de plus respectable et de plus sacré que la liberté des consciences; et qui donc ignore que le génie chrétien est un génie de pacifique persuasion, et non pas de violence? Mais au temps de Théodose il n'y avait jamais loin de l'hérésie à la sédition; l'arianisme fut frappé parce qu'il était une perturbation profonde dans l'État. L'arianisme ne s'était soutenu jusque-là que par la force armée des empereurs hérétiques, et tomba quand cette force lui manqua. L'arianisme ne subsistait pas par lui-même, mais bien à l'aide de la violence et de la terreur: bien différent en cela du catholicisme qui vivait et grandissait au milieu des persécutions sanglantes et de la pauvreté. La religion catholique n'avait pas besoin d'efforts humains parce qu'elle était la vérité.

Théodose trouva à Constantinople l'Église catholique dans l'abaissement et la misère. Toutes les hérésies y professaient librement leurs croyances; seuls, les catholiques n'avaient pas la permission de se réunir pour célébrer les saints mystères; leurs pieuses assemblées étaient secrètes comme aux plus mauvais jours des persécutions des empereurs païens. Ils n'avaient plus d'églises, eux qui les possédaient toutes au temps de Constantin. N'ayant plus de prêtres pour les instruire et les soutenir dans les combats qu'on livrait à leur foi, ils eurent la pensée d'aller chercher dans sa retraite un pasteur dont la renommée de sainteté et de génie remplis-

sait alors le monde chrétien : c'était Grégoire de Nazianze. Il accepta la mission que le peuple catholique de Constantinople lui confiait. Il arriva dans la ville impériale vers la fin de l'année 379, environ un an avant Théodose. Grégoire, ne trouvant pas une seule église pour y réunir le reste d'un troupeau que les tempêtes passées avaient dispersé, fit construire une humble chapelle dans la maison d'un de ses parents. Il donna à cette chapelle le nom d'*Anastasie* ou Résurrection, parce que ce fut dans ce pauvre sanctuaire que la foi catholique, qui était comme morte à Constantinople, recommença à vivre.

Au moment de l'arrivée de Théodose à Constantinople, en 380, le trône épiscopal y était occupé par Démophile, évêque arien, dont il a été question dans le chapitre précédent. L'empereur lui prescrivit de restituer aux orthodoxes les églises qui leur appartenaient. Démophile rassembla le peuple arien dans la basilique des apôtres; il lui fit connaître en versant des larmes la volonté de Théodose. Les disciples d'Arius poussent des clameurs dans l'église même, puis ils courent aux armes. Les uns se placent aux portes des temples chrétiens pour en empêcher l'entrée aux catholiques; les autres entourent le palais impérial et demandent à Théodose de revenir de sa décision; ceux-ci investissent la demeure de Grégoire de Nazianze et lui font entendre des paroles de mort. Les rues étaient remplies de femmes, d'enfants et de vieillards, poussant des cris et des gémissements. Constantinople ressemblait à une ville prise d'assaut. Théodose, qui prévoyait ce tumulte, avait

placé des troupes dans les principaux quartiers. La foule mutinée se dispersa devant la force armée. L'empereur alla chercher Grégoire dans sa petite chapelle de la Résurrection, le conduisit comme en triomphe, au milieu de ses gardes, dans la cathédrale de Constantinople, et mit le prélat en possession de son autorité ecclésiastique[1].

Voulant armer son autorité d'empereur catholique de toute l'autorité de l'Église romaine, Théodose convoqua un concile œcuménique, en 381, et y appela tous les évêques orthodoxes de l'Orient. Cent cinquante pontifes furent présents à ce concile, qui continua l'œuvre de celui de Nicée. La plupart des hérésies nouvelles avaient été anathématisées par cette dernière assemblée. Ses décrets furent simplement lus et confirmés par les Pères réunis à Constantinople. On donnait le nom de *semi-ariens* aux disciples de Macédonius ; ils se rapprochaient, sur quelques points, de la doctrine catholique ; mais ils niaient la divinité du Saint-Esprit. Les mœurs des *macédoniens* étaient austères. Le peuple de Constantinople, ignorant leur hérésie, ne connaissait d'eux que leur réputation de vertus et leurs actes de charité ; de sorte que la secte *macédonienne* comptait un grand nombre de disciples dans la ville impériale. Théodose aurait voulu admettre les évêques *semi-ariens* au concile. Il espérait les faire revenir dans le sein de la véritable Église. Ces prélats refusèrent de prendre part aux travaux des Pères catholiques. Le concile con-

1. Fléchier. *Histoire de Théodose le Grand*, livre II.

damna leur erreur. Ce fut à cette occasion que la docte assemblée ajouta la profession de foi suivante au symbole de Nicée, en ce qui concernait la troisième personne de la sainte Trinité : *Et in Spiritum Sanctum Dominum, et vivificantem, qui ex Patre Filioque procedit, qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur.* « Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur, et qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils. » C'est le symbole aujourd'hui chanté à la messe.

Le concile déclara que dans la hiérarchie de l'Église universelle, le patriarche de Constantinople prendrait rang immédiatement après le pape. Les articles du concile furent adressés avec une lettre synodale à Théodose. S'appuyant sur les décrets qui venaient de lui être remis, l'empereur publia un second édit qui confirmait celui qu'il avait déjà lancé au sujet de l'unité des croyances. Pour éviter toutes les professions de foi équivoques, il ajouta dans cet édit que ceux-là seulement seraient regardés comme catholiques qui suivraient les croyances de certains évêques qu'il désignait dans chaque province.

Il se produisit au sein du concile de Constantinople un incident qu'il ne sera pas sans intérêt d'indiquer ici. Lucifer, évêque de Cagliari, s'était arrêté à Antioche, en revenant de son exil de la Thébaïde; il trouva une grande division entre les catholiques de cette ville; il crut rétablir le bon accord en nommant de son autorité privée Paulin, évêque d'Antioche. Le pape Damase approuva cette nomination.

La majorité des Pères du concile de Constantinople décida, malgré l'énergique opposition de Grégoire de Nazianze, président de cette assemblée, que la nomination de Paulin devait être considérée comme non avenue, attendu qu'elle n'avait pas été faite selon les règles adoptées. Ce fut une sorte de protestation contre un acte du saint-siége, un premier pas vers le schisme de Photius, qui devait être dans l'avenir une des causes capitales de la ruine du Bas-Empire. En lisant les récits de saint Grégoire de Nazianze sur les travaux du concile de Constantinople, on est frappé de la tendance des évêques d'Orient à ne pas vouloir reconnaître l'entière souveraineté de l'Église de Rome. Grégoire combattit éloquemment cette tendance. Il en prévoyait les désastreux résultats. Grégoire tenait du suffrage du peuple son élévation au siége épiscopal de Constantinople. Le concile, d'abord présidé par saint Mélèce, évêque d'Antioche, confirma l'élection de Grégoire. Mais Mélèce mourut pendant la durée du concile; alors des cabales, des dissensions éclatèrent contre Grégoire. L'assemblée annula sa première décision, et attaqua du même coup l'élection de Grégoire. L'évêque indigné, fatigué de ces débats, offrit de quitter le gouvernement d'une église qu'il avait, en quelque sorte, fondée. Le concile accepta cette proposition, et Théodose y souscrivit. On donna pour successeur à Grégoire, Nectaire, descendant d'une famille sénatoriale. On pouvait, dans ces vieux temps, comme chacun le sait, parvenir à l'épiscopat en recevant à la fois les divers ordres de la cléricature. Non-seule-

ment Nectaire n'était ni diacre, ni prêtre au moment de son élévation à l'épiscopat, mais il n'était pas même baptisé; n'étant que catéchumène, il reçut le baptême en même temps que le sacrement de l'ordre, et quitta sa robe de néophyte pour revêtir celle du pontife. « Il n'apporta à l'épiscopat, a dit Fléchier, d'autre disposition que celle de ne l'avoir pas brigué[1]. »

Avant de quitter Constantinople pour se retirer au village de Nazianze, lieu de sa naissance, où il termina sa belle vie, Grégoire rassembla le peuple dans Sainte-Sophie, et prononça ce beau et touchant discours dans lequel il disait adieu à tout ce qu'il aimait :

« Adieu, disait l'éloquent archevêque, adieu, église d'Anastasie, qui tirais ton nom de notre pieuse confiance; adieu, monument de notre victoire, nouvelle Siloé, où nous avons pour la première fois planté l'arche sainte, depuis quarante ans agitée et errante dans ce désert; adieu aussi, grand et célèbre temple, notre nouvelle conquête, qui dois à la parole sainte ta grandeur présente, bourgade de Jébus, dont nous avons fait une Jérusalem; adieu, vous toutes, demeures sacrées de la foi, les secondes en dignité, qui embrassez les diverses parties de cette ville, et qui en êtes comme le lien et la réunion; adieu, saints apôtres, céleste colonie, qui m'avez servi de modèle dans mes combats; adieu, chaire pontificale; honneur envié et plein de périls, conseil des pontifes,

1. Fléchier. *Histoire de Théodose le Grand.*

orné par la vertu et par l'âge des prêtres; vous tous, ministres du Seigneur à la table sainte, qui approchez de Dieu quand il descend vers nous; adieu, chœur des nazaréens, harmonie des psaumes, veilles pieuses, sainteté des vierges, modestie des femmes, assemblée des orphelins et des veuves, regards des pauvres tournés vers Dieu et vers moi; adieu, maisons hospitalières, amies du Christ et secourables à mon infirmité. Adieu, vous qui aimiez mes discours, foule empressée où je voyais briller les poinçons furtifs qui gravaient mes paroles. Adieu, barreaux de cette tribune sainte, forcés tant de fois par le nombre de ceux qui se précipitaient pour entendre ma parole. Adieu, ô rois de la terre, palais des rois, serviteurs et courtisans des rois fidèles à votre maître, je veux le croire, mais certainement la plupart infidèles à Dieu. Applaudissez, élevez jusqu'au ciel votre nouvel orateur! Elle s'est tue, la voix incommode qui vous déplaisait. Adieu, cité souveraine et amie du Christ (car je lui rends ce témoignage, quoique son zèle ne soit pas selon la science, et le moment de la séparation adoucit mes paroles); approchez-vous de la vérité, corrigez-vous, quoique bien tard. Adieu, anges gardiens de cette église, qui protégiez ma présence et qui protégerez mon exil. Et toi, Trinité sainte, ma pensée et ma gloire! puissent-ils te conserver, et puisses-tu les sauver, sauver mon peuple[1]! »

1. *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*. Traduction de M. Villemain.

Théodose se sépara avec douleur du saint évêque. Il pensa que l'acceptation de la démission de Grégoire pouvait rendre à l'Église la paix dont elle était depuis longtemps privée.

Théodose avait la taille élancée et bien prise. Il était agile et vigoureux, infatigable dans le travail du cabinet comme dans la vie des camps. Il portait fièrement sa tête, majestueuse et belle comme celle de Trajan. Son regard pénétrant et doux, sa physionomie ouverte, la gaieté de son caractère qui jamais, cependant, ne manquait de dignité, le charme de sa conversation, l'abondance de ses idées, sa voix vibrante et pleine; tant de trésors d'intelligence et de beauté formaient un ensemble d'une irrésistible séduction. Sobre comme le sont les enfants des régions hispaniques, chaste, libéral, aimant la splendeur et le luxe, mais sachant leur imposer de justes limites, versé dans les lettres et la jurisprudence, législateur et guerrier, Théodose fut une de ces natures d'élite qui n'apparaissent que de loin en loin dans les âges de l'histoire. Il fut le dernier et magnifique représentant de la gloire et de la grandeur romaines. Mais l'impétuosité de son caractère fit trop souvent taire sa raison; il vainquit les barbares, et ne sut pas toujours se vaincre lui-même. Le sang des Pélages bouillonnait dans ses veines.

Quand la nouvelle d'une rébellion arrivait jusqu'à lui, son premier mouvement était le châtiment, et un châtiment qui, parfois, eût été une cruauté horrible. Mais si la réflexion lui était donnée, s'il avait du temps pour rentrer dans sa pensée et se reconnaître,

il revenait à des sentiments d'humanité. Ce fut ainsi que l'ordre de punir d'une façon terrible la ville d'Antioche sortit tout d'abord de son cœur indigné, en apprenant que ses statues et celles de sa famille avaient ignominieusement été renversées aux bords de l'Oronte, en apprenant qu'une cité comblée de ses bienfaits s'était révoltée contre son autorité. Mais l'arrêt qui vouait Antioche à la destruction fit bientôt place à une simple enquête qui, destinée à chercher les coupables, remplissait pourtant d'effroi la ville d'Antioche. Toute idée de vengeance, toute menace tombèrent devant le vieil archevêque d'Antioche, qui vint jusque dans le palais impérial porter le repentir et les angoïsses de son troupeau. Le vénérable Flavien obtint le pardon d'Antioche. Thessalonique aurait eu le même bonheur si un arrêt cruel surpris à la colère impériale n'avait pas rencontré des exécuteurs aussi prompts, aussi impatients; le sang coula à grands flots à Thessalonique, parce qu'une précipitation impie coupa court à tout retour de Théodose sur lui-même. L'histoire, dans sa froide et sévère justice, ne doit pas moins le condamner pour avoir sacrifié ainsi tant de victimes à la soudaine vivacité de son ressentiment. Qui ne se souvient de la lettre que saint Ambroise lui adressa dans cette circonstance? Avec quel courage et quelle autorité pontificale l'archevêque de Milan ne reproche-t-il pas à ce puissant monarque l'énormité de son crime? Théodose arriva dans cette ville peu de temps après avoir reçu la lettre du pontife. Entouré d'une partie de sa cour, et revêtu de la pourpre, il se pré-

senta à la porte de l'église. Ambroise lui en refusa l'entrée! « Vous n'êtes plus digne, lui dit-il, de pénétrer dans ce sanctuaire. Oseriez-vous étendre vos mains souillées du sang innocent pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ? Ceux à qui vous commandez, ô empereur, sont de la même nature que vous, et vous n'avez avec eux qu'un même maître, Dieu! Retirez-vous d'ici, et faites pénitence! » Théodose obéit à la voix du prêtre chrétien. Sa pénitence fut entière et publique. Le ministre de l'Évangile pardonna, au nom de Dieu, à l'empereur humilié et repentant. Et Théodose, à genoux devant l'autel de la cathédrale de Milan, disait avec le psalmiste : « Rentre, ô mon âme, rentre dans ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de biens en t'accordant sa miséricorde[1]. »

La miséricorde! elle remplissait le cœur de ce grand prince. Il ne vengea jamais une injure personnelle. Il abolit la loi de Constance contre les crimes de lèse-majesté, et fit grâce à des conjurés qui avaient tramé une conspiration contre lui. Il fit une loi par laquelle il était ordonné aux gouverneurs des provinces de mettre en liberté les prisonniers à l'occasion de la fête de Pâques, et s'écria, en publiant cette loi : « Que n'ai-je la puissance de faire revivre les morts ! » Théodose, qui avait tant travaillé pour extirper l'idolâtrie et l'hérésie de son empire, ne fit jamais verser une goutte de sang pour cause de religion[2]. L'empe-

1. Psaume CXIV.
2. Voy. le discours de Libanius sur les temples païens.

reur regardait comme un bienfait tout recours
sa miséricorde, et plus il avait fait paraître d'en
portement dans sa colère, plus il se croyait obli
d'être clément[1]. Se défiant de lui-même et se m
tant en garde contre ses propres jugements, Thé
dose, après le massacre de Thessalonique, fit p
raître un édit qui ordonnait une suspension de tren
jours entre la date et l'exécution de toute senten
de mort. Ce grand homme mourut en chrétien da
les bras de saint Ambroise, à Milan, le 17 ja
vier 395, âgé de cinquante ans, après un règne
seize années. Son corps fut transporté à Constan
nople et placé dans l'église des Apôtres, à côté
celui de Constantin. Quelque temps avant sa mor
Théodose avait divisé ses États entre ses deux fil
il nomma Honorius empereur d'Occident, et Arc
dius, empereur d'Orient. L'archevêque de Mil
prononça l'oraison funèbre de Théodose, et fit e
tendre de grands et nobles accents. On remarq
ces paroles où, à la transmission militaire du po
voir, se mêlait le principe de l'hérédité monarch
que, que commençait à consacrer la religion : «
grand prince nous a quittés; mais il ne nous a p
quittés tout entier; il nous a laissé ses fils en q
nous devons le reconnaître, en qui nous le voyo
et le possédons encore. Que la faiblesse de leur â
ne soit pas sujet d'inquiétude. La fidélité des solda
est l'âge adulte des empereurs[2]. »

1. Saint Ambroise.

2. Notice sur saint Ambroise, par M. Villemain.



CHAPITRE IX.

Etat d'une nation où les lois ont perdu leur empire.—Arcadius succède à Théodose le Grand. — Caractère d'Arcadius. — Son incapacité. — Rufin, ministre d'Arcadius. — Son hypocrisie. — Ses talents. — Ses crimes. — Sa mort. — L'eunuque Eutrope. — Son administration. — Sa chute. — Saint Jean Chrysostome le protége dans l'église de Sainte-Sophie. — Mort d'Eutrope.— Gaïnas, maître de Constantinople. — Humiliante capitulation d'Arcadius. — Soldats de Gaïnas massacrés par les habitants de Constantinople. — L'impératrice Eudoxie. — Son caractère. — Saint Jean Chrysostome. — Son portrait. — Ses vertus. — Son éloquence. — Banni par Eudoxie. — Soulèvement du peuple à cette occasion. — Rappel de saint Jean Chrysostome.— Il est de nouveau condamné à l'exil. — Sa mort. — Mort d'Eudoxie et d'Arcadius (de 395 à 408).

Comme Constantin, Théodose eut des fils indignes de lui succéder. L'empire que ce grand homme releva de sa main puissante retomba dans l'abaissement avec Honorius et Arcadius. Tel est le sort des nations qui, dépourvues de toute force constitutive, de toute loi fondamentale, dépendent à la fois des caprices, des violences, de la nullité ou de l'intelligence des chefs que le hasard ou la violence leur donne. C'est là toute l'histoire de l'empire romain depuis Octave Auguste jusqu'au dernier des Constantins. Cet empire s'était abâtardi en s'habituant au régime du sabre. Ce régime se substituait à la souveraineté bienfaisante, logique et conservatrice des lois. Toujours les prétoriens les avaient foulées aux

pieds. Et quand vint le temps où l'empire aurait pu élever d'infranchissables barrières contre les irruptions des barbares, les prétoriens firent défaut! Les peuples dégénérés devinrent la proie des sauvages enfants du nord, mystérieux instruments de la colère divine pour punir des nations corrompues, des nations qui avaient perdu le patriotisme et le sens moral en perdant leur liberté et le respect des lois.

Quel prince voyons-nous sur le trône impérial de Constantinople après la mort de Théodose le Grand? Arcadius, jeune homme de dix-huit ans, apathique, sans cœur et sans intelligence, sacrifiant l'honneur de l'empire à sa sécurité personnelle, laid, petit de taille, rachitique, sans force et sans vigueur, d'*un parler lent, d'un œil comme mort et endormi et qui ne s'ouvrait presque jamais*[1]. Il avait lassé la patience d'un homme d'un mérite supérieur, Arsène, son précepteur, qui, dégoûté de son élève et de la cour, s'en alla vivre en solitaire dans les déserts de l'Égypte. *Arcadius se laissa dominer comme une bête sans rien savoir de ses affaires*[2].

Le nom d'Arcadius est inséparable de celui de Rufin, son ministre. Né sur les bords de la Gironde vers le milieu du IVe siècle, de parents obscurs, Rufin exerçait la profession d'avocat à Bordeaux. Il trouva cette profession peu digne de sa vaste intelligence et de son ambition plus vaste encore. Il alla chercher fortune à Constantinople. Théodose

1. Tillemont.
2. Socrate, livre VI, chap. XIII.

l'accueillit dans son palais. Jamais homme n'a plus habilement caché que Rufin les vices les plus abominables sous le masque d'une vertu plus belle. Son hypocrisie triompha du génie de saint Ambroise, de l'esprit pénétrant du consul Symmaque et de l'œil clairvoyant de l'empereur Théodose. L'archevêque de Milan mettait Rufin au nombre de ses amis; Symmaque exaltait *sa vertu*, *sa sincérité*, *son désintéressement*, et louait Théodose d'avoir choisi un ministre tel que Rufin. Ce prince remerciait Dieu de lui avoir envoyé un homme capable de continuer sous le nom de son fils, la grande œuvre de réparation et de salut qu'il avait entreprise et que sa mort devait laisser inachevée. Rufin était beau, éloquent, spirituel, savant, et personne n'entendait mieux que lui le maniement des affaires. L'empereur lui accorda toute son estime, toute sa confiance. Il l'éleva aux plus hautes dignités. En 394 Rufin était consul et préfet d'Orient! Théodose, obligé, cette année, de partir pour ses guerres d'occident, laissa Rufin auprès d'Arcadius, à Constantinople, et l'investit d'un pouvoir illimité.

Tant d'honneurs, tant de puissance ne suffisaient pas à l'ambition de cet homme; il voulait régner, non plus en ministre, mais en empereur. C'était là son unique pensée. Il la caressait même du vivant de Théodose. Dès cette époque ses efforts tendaient vers ce but. C'est ainsi qu'en 391 il fit assassiner un vaillant général, Promotus, qu'il regardait comme un rival dangereux. Il fit égorger après la mort de Théodose, Proculus, préfet de Constantinople, et

condamna au bannissement l'illustre Tatien, père de ce dernier. Il fit mourir ignominieusement Lucien, comte d'Orient et gouverneur de la Syrie. Arcadius était écrasé par cette main de fer. Il ne faisait rien et n'empêchait rien. Seulement Rufin l'associait quelquefois à ses crimes en lui faisant signer des lois qui avaient besoin de la sanction écrite de l'empereur pour devenir exécutoires. Le ministre avait une fille. Il voulait en faire l'épouse de l'imbécile Arcadius. Il espérait arriver plus facilement ainsi au rang suprême. Les sourdes menées d'un misérable eunuque de la cour de Constantinople, Eutrope, mirent à néant le projet d'union conçu par Rufin. Eutrope profita d'une absence de quelques jours du redoutable ministre pour conclure le mariage d'Arcadius avec la belle Eudoxie, fille du comte Bauton, général de cavalerie. A son retour à Constantinople, Rufin trouva l'empereur marié!

Le père outragé, le maître de l'Orient joué par un eunuque, jura de se venger et de s'ensevelir sous les ruines de l'empire s'il ne parvenait pas à le gouverner comme empereur. « De l'or! de l'or! s'écria-t-il avec rage, et le monde est à moi! » Il vendit à beaux deniers comptants les places de gouverneurs civils et militaires des provinces et celles de juges; il spolia les familles riches, augmenta les impôts et se vit bientôt possesseur d'immenses trésors; il les distribua aux soldats, au peuple de Constantinople afin de s'assurer leur appui. On lui obéissait, mais on l'exécrait. La terreur qu'inspirait sa puissance arrêtait seule l'explosion des haines qui s'amassaient

sur lui. Il organisa secrètement une formidable invasion de barbares dans l'empire que Théodose avait confié à sa garde! Les Huns pénétrèrent en Orient et portèrent leurs ravages jusqu'aux portes d'Antioche. En même temps, les Goths, conduits par Alaric, entraient dans la Grèce par les Thermopyles. Rufin y avait placé deux généraux, deux traîtres, Antioque et Géroncius. Ils disposaient d'une armée considérable. A l'approche des Goths, armée et généraux prirent lâchement la fuite! Et les barbares franchirent sans résistance ce fameux défilé où dans d'autres temps trois cents héros étaient morts pour les libertés et les lois de leur pays!

Claudien, auteur contemporain, retrace, dans son livre *contre Rufin*, les malheurs de cette époque. Le poëte nous montre les puissances infernales jalouses de la félicité publique. Au temps de Théodose, les divinités du sombre abîme se réunissent en synode et cherchent parmi les enfants des hommes un exécuteur de leurs vengeances. Mégère nomme Rufin, Alecton applaudit à ce choix, et les rires des démons éclatent en voyant les humains livrés aux gémissements, aux larmes, à la ruine, à la mort par le ministre d'Arcadius. Mégère traverse les espaces et vient, invisible, souffler dans l'âme de Rufin la discorde civile et toutes les pensées du mal. — Rufin, en effet, rêvait quelque chose de semblable au chaos ; il voulait usurper le pouvoir souverain à la faveur des désastres qu'il avait préparés.

Stilicon, célèbre ministre d'Honorius, s'émeut à la vue de tant de calamités. Il part pour l'Orient

avec une armée nombreuse. Il est à Antioche. Il va punir Rufin et délivrer l'empire de ce monstre. A l'approche de son ennemi, Rufin obtient d'Arcadius un ordre qui défend à Stilicon d'arriver jusqu'à Constantinople. Le général d'occident obéit. Mais il dirige vers le Bosphore une partie de ses troupes sous le commandement de Gaïnas, Goth d'origine. Il écrit à Arcadius pour lui donner avis de ce secours contre les barbares. Il charge en même temps Gaïnas de tuer Rufin, et Gaïnas accepte cette mission. Des émissaires envoyés par Rufin vont au-devant de l'armée. Ils répandent l'or parmi les soldats et les chefs qui la composent. Ils préparent ainsi une conspiration en faveur de Rufin. Les troupes lui promettent de le proclamer empereur. Les émissaires retournent auprès du ministre et lui rendent compte de l'heureux succès de leurs démarches. Voilà l'armée à Chalcédoine, campée dans la plaine où s'élève aujourd'hui le Champ des Morts des musulmans. Arcadius et Rufin traversent le détroit et vont, selon la coutume romaine, saluer l'armée, seule puissance qui faisait et défaisait les empereurs. Le ministre repaissait déjà son imagination des acclamations des soldats. Il est étonné de les voir mornes et silencieux. Gaïnas donne un signal, et Rufin tombe percé de mille coups aux pieds d'Arcadius épouvanté. Les soldats lui tranchent la tête, la mettent au bout d'une pique et vont la promener dans les rues de Constantinople. La population de la grande cité poussait des cris de joie. Elle battait des mains en voyant ce reste sanglant de

l'homme devant lequel elle tremblait encore une heure auparavant. Un des compagnons de Gaïnas coupe la main droite du cadavre du ministre. Il la place au bout de sa lance. Puis, il va présenter cette main aux portes des maisons de Constantinople; et, faisant allusion à la rapacité de l'oppresseur de l'Orient, il dit avec une atroce ironie : *Donnez l'aumône au pauvre Rufin*[1] !

Claudien était épicurien. Il soutenait que le hasard était l'artisan de toutes choses, et que les dieux ne se mêlaient pas du gouvernement de ce monde. Le supplice de Rufin lui fit abandonner cette philosophie décevante, et le convertit à la Providence. *Je prononce*, dit-il, *un arrêt d'absolution en faveur des dieux. Je ne me plains plus de la puissance où parviennent les méchants : ils ne s'élèvent que pour tomber de plus haut.*

La mort de Rufin ne mit point un terme aux iniquités qui signalèrent le règne de l'inepte Arcadius. Le gouvernement de l'empire d'Orient passa des mains infâmes de l'ancien avocat de Bordeaux dans les mains plus infâmes encore de l'eunuque Eutrope, le négociateur du mariage de l'empereur avec Eudoxie. Eutrope, né dans la servitude, en Arménie, fut successivement vendu à plusieurs maîtres. Il avait fini par devenir la propriété d'un palefrenier des écuries impériales, qui lui donna sa liberté. Eutrope parvint à un emploi à la cour de Constantinople : il peignait les cheveux et lavait les pieds de

1. Sozime, livre V et VIII. Orose, livre VII.

quelques femmes du palais. Puis, il s'insinua dans les bonnes grâces de Théodose, et lorsque ce grand prince mourut, il mina dans l'ombre l'influence de Rufin; il déploya une grande habileté dans le mariage d'Arcadius. Le succès qu'il obtint dans l'accomplissement de cette union lui valut l'appui des deux époux. Eutrope fut nommé grand chambellan, puis général, puis consul, et enfin la mort de Rufin le rendit arbitre souverain des destinées de l'Orient. Parodiant les allures d'un chef d'armée, le casque en tête et l'épée au poing, on le voyait au front des légions, non pas pour les conduire au champ d'honneur, car l'eunuque était aussi lâche qu'il était vil et cruel, mais pour jeter en quelque sorte le ridicule et l'outrage sur le noble métier des armes, en montrant au monde des soldats romains obéissant à un affranchi, à un être qui n'était pas même un homme.

Eutrope voulait, lui aussi, parvenir au rang suprême. Il fit mourir des préfets, des généraux, des consuls, des magistrats, qui pouvaient entraver ses projets ambitieux. Les contrées les plus reculées de l'empire se peuplèrent d'illustres exilés. On accusait sans honte et l'eunuque condamnait sans remords les familles riches dont il volait les dépouilles. « L'impuissance de cet être mutilé, dit le satirique Claudien, ne sert qu'à enflammer son avarice. La main qui s'est essayée par de petits vols dans le coffre du palefrenier son ancien maître, se saisit aujourd'hui des richesses de l'univers, et cet infâme brocanteur de l'empire apprécie, morcelle et vend toutes les provinces romaines, depuis le Tigre jus-

qu'au mont Hémus. L'un obtient le proconsulat d'Asie en échange de sa magnifique villa; l'autre achète la Syrie avec les diamants de sa femme. Un troisième se plaint d'avoir sacrifié tout son patrimoine pour parvenir au gouvernement de la Bithynie. On trouve sur une grande liste publiquement exposée dans l'antichambre d'Eutrope, le prix fixé pour chaque province. Les différentes valeurs du Pont, de la Galatie et de la Lydie, y sont soigneusement énoncées. Le prix de la Lydie n'est que de quelques millions de pièces d'or; mais l'opulente Phrygie exige une somme beaucoup plus considérable. L'eunuque cherche à cacher sa propre turpitude dans l'ignominie générale; et comme il a été vendu souvent lui-même, il voudrait vendre à son tour toute l'humanité. »

Eutrope fit presque regretter Rufin! Et cependant l'empire humilié accordait des honneurs à l'eunuque, et tremblait à son nom. Et le sénat et les provinces élevaient des statues à Eutrope avec des inscriptions où l'on vantait ses vertus civiques! On l'appelait le *troisième fondateur de Constantinople!* Et Arcadius n'osait examiner la conduite de l'eunuque, ni prêter l'oreille à ceux qui avaient le courage de signaler ses crimes. Enfin, l'impératrice Eudoxie, de la race des Francs, femme d'humeur altière et *qui avait*, dit Cedrenus, *la fière hardiesse de sa nation*, ne put pas supporter plus longtemps la dégradante autorité de l'eunuque; elle arracha à son époux un décret de bannissement contre le ministre. Un officier va lui signifier l'ordre de l'em-

pereur. Eutrope est abattu, et verse des larmes. Il implore la protection de ceux qu'il avait la veille encore comblés de bienfaits. On ne lui répond que par des railleries. Abandonné de tous, il sort secrètement du palais et va chercher un asile dans l'église de Sainte-Sophie. Il y trouve Jean Chrysostome, alors évêque de Constantinople. Le prélat adressait en ce moment à un auditoire nombreux une de ses immortelles homélies. Le ministre disgracié entre dans le temple chrétien et va se coucher sous la table sainte, près de l'autel. Il demande à l'archevêque de le protéger contre ses ennemis. Bientôt la foule se précipite dans l'église; les soldats arrivent l'épée à la main et veulent égorger Eutrope; ils rappellent une loi de l'eunuque qui défendait aux prêtres de recevoir les criminels dans leurs églises, et les soldats exigent que cette loi soit sur-le-champ exécutée. Jean Chrysostome est dans sa chaire; d'un signe de sa main, il apaise tout ce tumulte. « Vous dites, s'écrie le prélat, qu'Eutrope a fermé cet asile par une loi? Mais il vient d'apprendre par l'expérience le mal qu'il a fait. Il a violé le premier cette loi, et sa disgrâce est un enseignement pour tout le monde. L'autel paraît maintenant plus terrible en tenant ce lion enchaîné: c'est comme l'image du grand Théodose, foulant aux pieds les barbares vaincus et captifs; allons tous nous jeter aux genoux de l'empereur et obtenons de lui que la vie soit laissée à Eutrope! N'est-il pas déjà assez malheureux, assez à plaindre? Il était tout-puissant, et le voilà terrassé! Où sont maintenant ceux qui le

servaient, qui lui faisaient faire place dans les rues et qui lui donnaient des louanges? Ils ont fui! nous n'en usons pas ainsi. L'Église à qui vous avez fait la guerre[1], Eutrope, ouvre son sein pour vous recevoir. Et les théâtres que vous avez tant aimés, que vous avez comblés de biens, les théâtres qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont trahi! Je ne dis pas cela, mes frères, pour insulter celui qui est tombé, mais pour soutenir ceux qui sont debout[2]. »

Cette adroite et éloquente improvisation attendrit l'auditoire et désarma la colère des soldats. Chrysostome obtint par un serment d'Arcadius qu'Eutrope ne serait pas mis à mort. On l'exila dans l'île de Chypre. Mais le faible empereur oublia bientôt sa parole donnée au grand orateur. Il consentit à ce que l'eunuque fût ramené de son exil à Chalcédoine où, après l'avoir jugé, on livra sa tête au bourreau. On ne dit rien, dans ce jugement, des crimes d'Eutrope; on se tut sur le sang innocent dont il s'était couvert; pas un mot ne fut prononcé sur les familles spoliées, sur l'État vendu et déshonoré; l'eunuque mérita la punition des grands criminels *parce que, étant consul, il avait osé se parer de quelques ornements que les empereurs seuls avaient le droit de porter*[3]. Ce trait caractérise toute une époque.

Gaïnas, le chef barbare, l'un des meurtriers de

1. Eutrope était païen.
2. Fleury. *Histoire ecclésiastique*, livre XX.
3. Philostorgius, livre II. Sozime, livre VII.

Rufin, avait contribué à la chute d'Eutrope. Il disposait seul de l'armée romaine en garnison à Constantinople. Il voulait, à son tour, se rendre maître de la cité et de l'empire. Tribigilde, son parent, roi des Ostrogoths, dictait des ordres en Phrygie. De nombreuses bandes de barbares lui obéissaient. Gaïnas et Tribilgide réunissent leurs forces et portent dans toute la Bithynie la dévastation et la mort. Ils viennent camper à Chalcédoine, et menacent Constantinople de la flamme et du pillage. Arcadius n'avait aucune force à leur opposer. Il capitula ; on vit le fils de Théodose le Grand s'avancer en suppliant dans la tente de Gaïnas. Celui-ci lui imposa les plus humiliantes conditions ; elles furent toutes acceptées. Arcadius livra au chef des Goths trois personnages consulaires : Aurélien, Saturin et Jean ; le barbare les exila en Épire. L'empereur le nomma ensuite général en chef des armées d'Orient. Gaïnas renvoya en Syrie les soldats romains qui faisaient partie de ses troupes ; il ne garda avec lui que des Goths, des Alains dont il était sûr pour l'exécution de ses projets de destruction et de rapine. Il entra en triomphe à Constantinople. L'opulente cité était livrée aux barbares. On les voyait se promener insolemment dans les rues. Ils s'arrêtaient devant les maisons des changeurs et des joailliers et contemplaient leurs trésors d'un œil cupide.

Gaïnas était arien, comme la plupart des Goths. Il demanda une église à l'empereur. Arcadius allait la lui accorder lorsque Chrysostome se présenta à la cour ; il opposa un énergique refus à la demande du barbare.

« Les choses saintes ne sont pas faites pour les chiens, lui dit l'évêque ; je ne chasserai pas ceux qui reconnaissent la divinité du Verbe pour livrer les temples de Dieu à ceux qui le blasphèment !

— Souvenez-vous, répond Gaïnas, des services que j'ai rendus aux Romains ; je les ai délivrés de Rufin et d'Eutrope.

— Vous avez déjà été récompensé au delà de vos services, répliqua le prélat. Rappelez-vous comment vous étiez vêtu avant de passer le Danube ; vous portez aujourd'hui la robe consulaire ! Vous n'étiez rien, et vous commandez maintenant l'armée romaine ! N'oubliez pas, Gaïnas, les serments que vous avez faits à Théodose le Grand ! Vous lui avez juré fidélité ; vous avez juré à ce prince et à ses enfants de maintenir l'empire et ses lois ! Eh bien ! voici une loi de Théodose qui défend de céder aux ariens les temples catholiques ! Respectez-la[1] ! »

L'esprit se repose, on respire, en voyant, au milieu de tant de lâchetés, la noble et courageuse attitude de l'évêque. L'église ne fut point donnée à Gaïnas.

Cependant les Goths continuaient leurs menaces à Constantinople. Ils se préparaient à faire main basse sur les habitants et sur leurs fortunes. Le 12 juillet, Arcadius, ou plutôt Eudoxie, lança un décret déclarant Gaïnas ennemi de la patrie. La population applaudit à cet acte d'énergie ; elle prend les armes et massacre plus de sept mille Goths. On

1. Fleury. *Histoire ecclésiastique*, livre XX.

chercha vainement Gaïnas. Il avait pris la fuite. Quelques mois après Uldin, roi des Huns, détruisait son armée sur les frontières de la Scythie, et envoyait la tête du chef des Goths à l'empereur de Constantinople [1].

Eudoxie s'était emparée des rênes du gouvernement. Elle prit le titre d'*Augusta*, ce qui était sans exemple dans les fastes de l'histoire romaine. Elle se fit élever des statues à Constantinople et dans les grandes villes de l'Orient. On rendait à ses statues les mêmes honneurs qu'à celles des empereurs. Cette innovation excita les murmures du peuple. Eudoxie ne jouissait d'aucune popularité. Fière, hautaine, augmentant les impôts au lieu de les diminuer à une époque où la misère publique était à son comble, s'entourant de brillants favoris dont les assiduités portaient atteinte à sa réputation, environnée de femmes dont la légèreté compromettait aussi l'honneur de l'impératrice, ayant plus d'orgueil que de génie, plus de soif de gloire et d'ambition que de talents véritables pour gouverner un empire chancelant sur ses bases mal assurées, Eudoxie ne fut point une de ces femmes au caractère mâle et vigoureux, à l'intelligence forte, qui, plus d'une fois, ont marqué leur passage au pouvoir par des actes éclatants et salutaires. Cette femme, d'une incomparable beauté, n'avait grandi qu'en raison de la nullité de son mari. Elle n'a dû sa célébrité qu'aux persécutions qu'elle fit subir à un Père de l'Église, à un homme dont le

1. Sozomène, livre VIII.

nom glorieux est devenu le synonyme de l'éloquence : Jean Chrysostome ou Jean Bouche d'or.

L'angélique pureté des mœurs de l'archevêque de Constantinople, la nudité de sa demeure, dont il avait vendu les meubles pour nourrir les pauvres, l'extrême frugalité de sa table, la poignée de paille sur laquelle il couchait, la robe grossière dont il était revêtu et la croix de bois qu'il portait sur sa poitrine, son front chauve et ridé par l'étude et la pénitence, sa figure amaigrie mais belle d'austérité, son corps grêle que la tombe semblait réclamer à toute heure, sa vie passée au chevet des malades, dans les hôpitaux qu'il avait fondés, dans son église de Sainte-Sophie où le peuple venait en foule s'abreuver au fleuve de son éloquence, toutes les vertus chrétiennes, dont saint Jean Chrysostome était la vivante et complète expression, formaient un saisissant contraste avec les mœurs relâchées du palais d'Eudoxie, la splendeur de ses festins, l'or, les pierreries qui ruisselaient sur les couches impériales, sur la pourpre d'Arcadius, les habits de soie d'Eudoxie, ceux de ses courtisans et des femmes de la cour dont les jours et une partie des nuits s'écoulaient dans les plaisirs et la mollesse asiatique. Chrysostome tonnait du haut de la chaire évangélique contre la volupté et le luxe des riches et des puissants de la terre. « Quel sujet, disait-il, avez-vous de vous estimer si forts et de croire nous faire grâce quand vous venez ici écouter ce qui sert à votre salut ? Vos richesses ? vos habits de soie ? Et ne savez-vous pas que des vers l'ont filée ? que des barbares l'ont mise

en œuvre? que les courtisanes, les voleurs, les sacriléges, les hommes les plus infâmes s'en revêtent comme vous? Descendez une fois de ce faste. Considérez la bassesse de la nature, vous n'êtes que terre, poussière, cendre, fumée. Vous commandez à plusieurs hommes, mais vous êtes esclaves de vos passions. » L'orateur censurait en même temps la licence hypocrite de quelques prêtres dont la vie était indigne de la sainteté de leur saint ministère. Malgré ses efforts pour réformer les mœurs du clergé, le désordre continuait à régner dans son sein. Le saint et courageux archevêque s'était attiré la jalousie ou la haine de tous ceux dont il flétrissait les vices. Une ligue se forma pour le perdre. « Que puis-je craindre? disait-il; serait-ce la mort? Vous savez, mes frères, que le Christ est ma vie, et que je gagnerais à mourir. Serait-ce l'exil? Mais la terre dans toute son étendue est au Seigneur. Serait-ce la perte des biens? Mais nous n'avons rien apporté dans ce monde, et nous n'en pourrons rien emporter. Ainsi toutes les terreurs du monde sont méprisables à mes yeux, et je me ris de tous ses biens: je ne crains pas la pauvreté; je ne souhaite pas la richesse; je ne redoute pas la mort, et je ne veux vivre que pour le progrès des âmes. Mais vous savez, mes amis, la véritable cause de ma perte; c'est que je n'ai point tendu ma demeure de riches tapisseries; c'est que je n'ai point revêtu des habits de soie; c'est que je n'ai point flatté la mollesse et la sensualité de certaines gens. Ah! c'est ici un temps de larmes! tout tourne à l'infamie! La race de l'aspic domine. La postérité de

Jézabel n'est pas éteinte, et la grâce combat encore pour Élie. Hérodiade demande encore la tête de Jean, et c'est pour cela qu'elle danse. »

Ces dernières paroles sont rapportées à l'impératrice. Elle se croit atteinte par des allusions; l'archevêque est condamné à l'exil par une réunion d'évêques intrigants qu'Eudoxie avait appelés exprès à Constantinople[1]. L'impératrice avait pour elle le pouvoir et les adulations de la cour; l'archevêque de Constantinople avait le cœur et le bras du peuple. Jean Chrysostome se soumet sans murmure au décret de bannissement qui le frappe. Pour ne pas exciter la population contre la cour et l'impératrice, il sort la nuit de Constantinople avec deux officiers chargés de le conduire au lieu désigné. Mais le lendemain, la nouvelle de l'exil de l'archevêque se répand dans Constantinople. Le peuple se soulève, prend les armes et vocifère des imprécations contre Eudoxie. Ce jour-là, un tremblement de terre ébranle Constantinople. Le palais impérial chancelle et menace de crouler. Chacun voit dans cet ébranlement général une manifestation du ciel irrité. Le peuple redouble de fureur et profère des paroles de mort si on ne lui rend pas son évêque. L'impératrice épouvantée rappelle Chrysostome. « Je ne suis point coupable de votre sort, lui écrit-elle; des hommes méchants et corrompus ont formé ce complot. Dieu est témoin des larmes que je lui offre en sacrifice! Je me souviens que mes enfants ont été baptisés par

1. Fleury. *Histoire ecclésiastique*, livre XX.

vos mains. Venez ! » Jean revient à Constantinople et le peuple le porte en triomphe dans son palais.

Et le grand orateur disait à la foule chrétienne attachée à ses pas et impatiente d'entendre encore la puissante et harmonieuse voix : « Béni soit le Seigneur; je le disais à mon départ, je le répète à mon retour, et là-bas je ne cessais pas de le dire. Vous vous souvenez que le dernier jour je vous ai rappelé l'image de Job et ses paroles : « Béni soit le Seigneur dans les « siècles! » c'est le gage que je vous ai laissé, c'est l'action de grâce que je rapporte. Les situations sont différentes, l'hymne de reconnaissance est le même. Exilé, je bénissais; revenu de l'exil, je bénis encore. L'hiver et l'été ont une même fin, la fertilité de la terre. Béni soit Dieu qui déchaîne l'orage! béni soit Dieu qui l'a calmé! Dans la diversité des temps, la disposition de l'âme est la même. Le courage du pilote n'a été ni amolli par ce calme ni submergé par la tempête. Béni soit le Seigneur, et quand je me suis séparé de vous et quand je vous ai retrouvés. J'ai été séparé de vous corporellement, mais non par l'âme. Ceux qui croyaient éloigner de moi mes amis, m'ont concilié les indifférents. Autrefois l'église était remplie; maintenant la place publique est devenue l'église. Tout est immobile comme une seule tête; personne ne commande le silence, et tous sont silencieux et contrits. Il y a des jeux du cirque aujourd'hui, et personne n'y assiste : tous affluent au temple comme un torrent. Ce torrent, c'est votre multitude, ce bruit de fleuve, ce sont vos voix élancées vers le ciel et attestant votre filial

amour. Vos prières sont pour moi une couronne plus éclatante que tous les diadèmes, c'est pour cela que je vous ai convoqués dans l'église des apôtres; bannis, nous venons près de ceux qui furent bannis avant nous : nous venons près de Timothée, le nouveau Paul, près de ces corps sanctifiés qui ont porté les stigmates du Christ [1].

Deux mois après le retour de Chrysostome à Constantinople, on dressa, sur une colonne de porphyre, une statue d'argent à l'impératrice. Ce monument s'éleva près de Sainte-Sophie. Des femmes perdues, des bouffons exécutèrent des danses, des jeux autour de cette statue, le jour de sa dédicace. L'encens et l'aloès brûlaient aux pieds de l'image d'Eudoxie. Chrysostome flétrit ces profanations qui troublaient l'office divin et qui étaient un retour aux cérémonies païennes. L'impératrice, offensée, rassembla un concile qui condamna l'archevêque de Constantinople à un exil perpétuel comme coupable du crime de lèse-majesté. On le traîna, au mois de juin 404, sous les brûlantes ardeurs du soleil d'Asie, jusqu'à Cucuse, où l'archevêque, malade et brisé, ne parvint qu'après soixante jours de fatigues horribles. Mais du fond de sa retraite, ce beau et vertueux génie s'associait encore, par l'activité de sa pensée et les mouvements de son grand cœur, à la destinée de ses ouailles de Constantinople et à la destinée de l'Église dans le monde. On lui donna un autre exil. Chryso-

1. Traduction de M. Villemain. *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV[e] siècle.*

stome fut relégué à Comans, dans le Pont, où il mourut âgé de soixante ans, le 14 septembre 407. Trente ans plus tard Constantinople recevait solennellement ses reliques. Eudoxie cessa de vivre dans tout l'éclat de sa beauté, trois ans avant la mort de Jean Bouche d'or. Arcadius descendit dans la tombe en 408, âgé de trente et un ans. Le chagrin que lui causa la mort prématurée de l'impératrice sa femme abrégea la vie de ce prince dont le règne fut une honte et un malheur pour l'empire.

CHAPITRE X.

Théodose II succède à Arcadius. — Minorité de Théodose II. — Sage administration d'Anthemius. — Lucius attente à la vie de Théodose II. — Pulchérie, sœur de l'empereur. — Vertus de cette princesse. — Ses talents. — Elle gouverne l'empire au nom de son frère. — Histoire d'Athénaïs, impératrice d'Orient. — Grandeur d'Attila. — Il rend l'empire d'Orient tributaire. — Ambassades d'Attila à Constantinople. — Lâcheté de Théodose II. — Mort de ce prince. — Pulchérie, sa sœur, est proclamée impératrice. — Elle épouse Marcien, qu'elle déclare empereur. — Mort de Pulchérie. — Marcien gouverne sagement l'empire et relève sa dignité. — Mort d'Attila (de 408 à 457).

Une heureuse et profonde paix suivit le règne ignominieux d'Arcadius. Son fils, Théodose II, ou Théodose le Jeune, n'avait que sept ans lorsqu'il monta sur le trône. Un homme capable et un homme de bien, Anthemius, préfet d'Orient, fut désigné par le sénat de Constantinople pour tenir le timon de l'État pendant la minorité de l'orphelin. Tous les historiens ont loué la sage et paternelle administration d'Anthemius. Il appliqua son intelligence et son intégrité à réparer les désastres récents, à rendre à l'empire, longtemps opprimé, un peu de calme et de prospérité. Moins honnête et plus ambitieux, il aurait pu usurper le pouvoir ; il respecta les droits de l'enfant dont la tutelle lui était confiée. Il s'inclinait à la fois devant le nom, devant l'innocence et devant le malheur. Son pieux respect pour ce dépôt

sacré, pour le rejeton d'une grande race, augmentait en raison même de la faiblesse de l'enfant; plus il sentait sa vie dans sa main, plus il le regardait comme son maître et son souverain.

Ce n'était pas sans raison qu'Anthemius veillait sur les jours du fils d'Eudoxie; trois fois Lucius, chef des officiers du palais, attenta à sa vie, trois fois il remit son épée dans le fourreau. Il avoua lui-même son dessein d'assassiner le jeune empereur. On lui demanda ce qui avait pu arrêter son bras. Il répondit que toutes les fois qu'il s'était approché de lui pour le frapper, il l'avait vu dans les bras d'une grande femme, vêtue de blanc, une femme extraordinaire, au regard fier et terrible, et qu'elle l'avait effrayé. N'était-ce pas l'ombre de l'impératrice Eudoxie, défendant son fils, qui apparaissait ainsi à l'imagination troublée de Lucius? L'amour d'une mère, le plus fort de tous les sentiments humains, ne pourrait-il donc plus, par delà la tombe, venir encore entourer son enfant comme d'un bouclier impénétrable?

L'histoire ne dit pas quelle fut la punition de Lucius[1].

Les murailles qui entouraient les cités d'Orient, aux IVe et Ve siècles, étaient leur plus sûre défense contre les attaques incessantes des barbares. Ceux-ci n'avaient ni assez de patience, ni assez de science dans l'art des siéges pour prendre des villes bien fortifiées. Leurs ravages s'exerçaient de préférence

1. Tillemont. *Histoire des Empereurs*, t. VI, article 4.

en rase campagne. Cependant, les barbares devenaient de plus en plus redoutables; plus que jamais il était urgent de se mettre en garde contre leur invasion. Ce fut dans ces prévisions qu'Anthemius environna Constantinople de murs plus élevés, plus solides que ceux de Constantin. Les remparts construits par cet empereur tombaient, d'ailleurs, en ruines en 408[1].

Anthemius n'était pas seul à s'occuper de l'éducation de Théodose II. Le jeune prince avait auprès de lui sa sœur Pulchérie. Elle avait reçu de Dieu un esprit de sagesse au-dessus de son âge. La Providence l'avait établie comme la tutrice de son frère[2]. Ange de pureté et de bonté, Pulchérie, que l'Église a mise au rang des saintes, avait seule hérité des grandes qualités de Théodose, son aïeul. Femme d'un esprit supérieur et d'un mâle caractère, elle consacra sa vie à Dieu et à son frère. Elle fit vœu de virginité dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du peuple et du clergé assemblés. La princesse, voulant laisser un monument de l'acte qu'elle venait d'accomplir, donna à cette église une table d'autel, en or massif, sur laquelle elle fit inscrire la date du vœu qui la liait pour jamais.

A l'âge de seize ans, le sénat de Constantinople lui décerna le titre d'*Augusta*. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Pulchérie gouverna l'empire. Elle marcha toujours dans la voie qu'Anthemius lui avait

1. Tillemont. *Histoire des Empereurs*, t. VI, art. 4.
2. Sozomène, livre IX, chap. I.

ouverte. Cet homme illustre mérita la reconnaissance de Pulchérie. Elle le plaça à la tête de son conseil privé. Les populations du vaste empire honoraient les vertus de la princesse, admiraient son génie et la regardaient comme un présent du ciel. C'était la colombe arrivant avec le rameau vert après le déluge de maux que Rufin et Eutrope avaient répandus sur la terre d'Orient. Pulchérie joignait à sa grande intelligence une instruction solide et variée. Elle connaissait à fond les saintes Écritures, ce qui ne l'avait pas empêchée de se livrer à l'étude des auteurs profanes. Elle parlait le grec et le latin, et écrivait avec une rare élégance dans ces deux langues.

La princesse plaça auprès de son frère les maîtres les plus habiles, et lui donna en même temps des compagnons d'étude pour exciter son émulation. Elle parvint à faire de Théodose le Jeune un savant; mais elle ne put lui donner ce que la science n'apprend pas : l'énergie de l'âme, une volonté ferme, un caractère à toute épreuve. Théodose II avait des vertus privées, non celles qui font les grands monarques; il était fait pour le cloître, non pour le trône. Il eût été un sage s'il eût vécu dans la solitude[1]. Il s'occupait de ses livres, de ses méditations pieuses et de la chasse qui était sa principale passion. Quant aux affaires publiques, il les abandonnait, devenu homme, à sa sœur Pulchérie. Il avait un talent : la calligraphie. On le surnommait *le Calligraphe*. Cet empereur, qui disposait de la vie et de la fortune de

1. Saint Augustin.

plusieurs millions d'hommes, avait une belle écriture ! Son apathie était telle pour tout ce qui touchait à son gouvernement, qu'il ne lisait presque jamais les actes qu'on présentait à sa signature. Pour lui faire sentir les graves inconvénients de sa paresse, Pulchérie lui montra un jour un papier sur lequel elle lui avait fait signer sa propre abdication. Et, cependant, la princesse gouverna toujours sous le nom de Théodose le Jeune. Elle se dérobait au concert de louanges que lui attiraient sa sagesse et son amour du bien public. Elle rapportait à son frère l'honneur et la gloire de sa bonne administration. Mais son abnégation ne parvint pas à détromper les peuples. On connaissait Théodose II, et on connaissait Pulchérie. On l'appelait la *grande impératrice*, *la tête et le cœur de l'empire*. Elle était la protectrice des pauvres, des faibles, des opprimés, et c'est à elle que recouraient les malheureux pour se plaindre de quelque injustice. Retraçons ici la dramatique destinée d'une autre femme célèbre dans les annales byzantines.

Au ve siècle, Athènes était encore la patrie des sciences et des arts, le rendez-vous des orateurs et des poëtes. Sous le règne d'Arcadius, vivait, dans cette ville, un philosophe platonicien, appelé Leoncius. Il avait deux fils et une fille qu'il nomma *Athena* ou Athénaïs (Minerve). Il l'éleva dans les croyances du polythéisme, épurées par la doctrine du divin Platon.

Athénaïs croissait comme un beau lis à l'ombre des jardins d'Académus, sur les bords du Céphise, où son père enseignait l'éloquence. Le type grec se montrait en elle dans toute sa perfection. On eût dit

une de ces statues antiques sorties du ciseau de Phidias. Son visage et ses mains avaient la blancheur du marbre poli de Paros ou du Pentélique. Ses grands yeux noirs, fendus en amande, ses cheveux d'ébène tombant en boucles nombreuses autour de son cou, faisaient ressortir encore l'éclat de son teint. Sa démarche noble et assurée, son port de reine, sa taille svelte et souple, l'harmonie de sa douce voix, tout, dans Athénaïs, révélait une nature privilégiée. Elle n'avait eu qu'un humble berceau, mais elle vivait dans les hautes régions de la pensée. Son ardente imagination plongeait dans des mondes inconnus où la fille de Leoncius paraissait chercher je ne sais quelle gloire qui lui était promise.

Athènes l'eût proclamée prêtresse du Parthénon si, de son temps, la croix de Jésus-Christ n'avait pas déjà remplacé, sur l'Acropolis, l'olivier de Minerve. Tyrtée eût célébré dans ses vers sa grâce et son génie, et Sapho, lui portant envie, l'eût peut-être regardée comme sa rivale.

Chaste et pure comme une vestale des anciens jours, elle faisait les délices et la consolation de Leoncius, dont la tête commençait à s'incliner sous le poids des ans. Il orna son esprit de toute la science qu'il possédait lui-même. Athénaïs se passionna pour l'étude. Elle devint un rhéteur, un philosophe, un grammairien, un poëte, sans cesser d'être une femme simple, gracieuse et charmante.

Assise au pied du figuier de la modeste maison de son père, alors que le soleil avait disparu dans le golfe de Salamine, et que la brise du soir lui appor-

tait les parfums de l'Hymette, Athénaïs répétait, la lyre en main, les rapsodies de l'ancienne Grèce; elle chantait Léda caressée par un cygne; Hécate, qui présidait aux mystères de la nuit et que les Athéniens regardaient particulièrement comme la protectrice de leurs foyers domestiques; Endymion, endormi auprès de ses génisses pendant que Diane descendait de l'Olympe pour contempler le pâtre d'Ionie; puis, la voix d'Athénaïs grandissant, elle disait les combats des héros d'Homère, les malheurs de la famille de Priam, les triomphes de Platée, de Mantinée et de Marathon.

Et le vieux Leoncius écoutait avec ravissement; il couvait sa fille de ses regards, l'admirait et rêvait pour elle un beau destin! Il pensa que son génie, sa beauté, l'instruction qu'il lui avait donnée étaient au-dessus de tous les trésors de la terre. Il partagea son humble fortune entre ses deux fils; dans son testament, il ne laissa à sa fille que cent pièces d'or. Après la mort de son père, Athénaïs voulut rentrer dans ses droits; ses frères les lui contestèrent.

La réputation de sagesse de l'impératrice Pulchérie était parvenue jusqu'à elle. Elle prit les cent pièces d'or qui étaient son unique ressource, monta dans une trirème du Pirée, fit voile vers Constantinople, et alla demander justice à la sœur de Théodose II. La princesse l'accueillit avec bonté. Un esprit tel que le sien ne pouvait qu'être frappé des trésors de beauté et d'intelligence qu'elle voyait dans la jeune Athénienne. Pulchérie l'aima, l'admira et conçut le projet de la faire épouser à l'empereur. Il venait d'at-

teindre sa vingtième année. Athénaïs avait à peu près cet âge lorsque, pauvre et délaissée, elle aborda dans la *Corne d'or.*

Pulchérie cherchait en ce moment une femme digne de devenir la compagne de son frère. Elle avait dit qu'elle voulait trouver dans la future impératrice d'Orient non la richesse et l'éclat de la naissance, mais bien les vertus et le mérite personnel. Athénaïs était la réalisation de tous ses vœux. Elle parla de ses brillantes qualités à l'empereur. Il la vit, en fut ébloui et lui demanda sa main.

Athénaïs était païenne. Atticus, archevêque de Constantinople, l'instruisit dans la religion catholique et la baptisa; Théodose lui donna le nom de sa mère, Eudoxie, et le mariage se célébra en grandes pompes, le 7 juin 421.

En apprenant l'élévation de leur sœur, les frères d'Athénaïs s'enfuirent et se cachèrent; ils avaient pris sa part de fortune, l'avaient abandonnée, et craignaient sa vengeance. Athénaïs les découvrit dans leur retraite, les fit amener à Constantinople et les éleva aux grandes dignités.

La première fois qu'ils la virent dans son palais, assise sur un trône d'or, le front ceint du diadème impérial, ils restèrent muets et tremblants devant elle; elle leur dit d'une voix entrecoupée, comme autrefois Joseph à ses frères : « Je suis Athénaïs! votre sœur! Approchez-vous de moi! embrassez votre sœur! » Puis, levant vers le ciel ses beaux yeux pleins de larmes, elle ajouta : « Oh! Leoncius! mon père! tu n'as pas vu ma gloire! »

L'épouse de Théodose le Jeune eut un fils qui mourut au berceau, et une fille, Licinia, qui fut mariée à Valentinien III, empereur d'Occident.

La tête d'Athénaïs était faite pour porter une couronne; au sein de la splendeur de la cour de Constantinople, dont elle était le plus bel ornement, elle se montrait aussi simple, aussi calme, aussi digne que dans sa pauvre maison d'Athènes. Elle ne cessa pas de cultiver les lettres.

Elle célébra dans un poëme les victoires remportées par les armées romaines sur les Perses, en 421. Dans un voyage qu'elle fit à Antioche, en 439, elle prononça dans cette ville un éloquent discours en présence du peuple et du sénat. Athénaïs se ressouvint à cette occasion qu'une colonie grecque était jadis venue s'établir sur les bords de l'Oronte : « Je me trouve heureuse au milieu de vous, s'écria-t-elle en terminant son discours adressé aux habitants de la capitale de la Syrie; mon origine a été la vôtre; un même sang coule dans nos veines; vos pères sont sortis des rivages chéris où j'ai reçu le jour. Nous sommes des enfants d'une même patrie! patrie de mon cœur, je ne t'oublierai jamais! » Les plus vives acclamations accueillirent ces paroles. Antioche dressa deux statues à l'impératrice, l'une dans l'enceinte du sénat, l'autre dans une salle où les orateurs et les savants avaient coutume de se réunir. Athénaïs agrandit la cité et lui donna des trésors pour la construction des églises et des bains publics.

Hélas! tout ne fut pas bonheur dans la vie de l'impératrice! Après les enivrements du pouvoir, du

triomphe, elle connut les chagrins et les larmes, larmes terribles et pleines d'amertume, car elles étaient versées par une femme noble et grande, dont l'honneur avait été publiquement attaqué. Athénaïs avait réuni autour d'elle, à Constantinople, les hommes les plus remarquables par leur instruction et leur esprit; ils formaient une sorte d'académie, où la fille de Leoncius retrouvait les charmes de l'intelligence, qu'elle avait autrefois goûtés dans la ville de Minerve. Parmi les personnes distinguées qu'elle admettait dans son intimité, se trouvait Paulin, ancien compagnon d'étude de Théodose II, maintenant capitaine des gardes de l'empereur. Il était jeune, beau, instruit, brave comme son épée, loyal et généreux. Sa figure se détachait noblement au milieu de tous les hommes qui entouraient la belle Athénienne. On parlait vaguement dans le palais d'une mutuelle inclination entre Paulin et Athénaïs. Une circonstance singulière donna à cette inclination, qu'aucun historien n'a crue coupable, un caractère de vérité qui perdit le capitaine et l'impératrice.

On apporta à Théodose II, à l'occasion du premier jour de l'an, une pomme d'une merveilleuse beauté. L'empereur en fit présent à sa femme. Celle-ci la donna à Paulin, qui, ne sachant pas d'où partait ce fruit, l'envoya à l'empereur. Une jalousie furieuse s'empara de Théodose à la vue de cette pomme fatale. Il demanda à l'impératrice ce qu'elle avait fait de la pomme qu'il lui avait donnée. Athénaïs est atterrée, reconnaît sa faute, ou plutôt son étourderie, et proteste de son innocence. L'empereur ne croit plus à

la vertu de sa femme ; il fait conduire Paulin à Césarée, en Cappadoce, où on lui tranche la tête.

« Seigneur, dit Eudoxie à son mari, vous m'avez offensée ! flétrie ! Vous avez fait mourir un innocent ! Je ne puis plus rester auprès de vous ! Je vous supplie de me laisser aller vivre dans la solitude, à Jérusalem ! »

Théodose lui permit de s'exiler. Elle partit, en 440, pour la ville sainte, emmenant avec elle deux ecclésiastiques, Sévère et Jean. La calomnie vint poursuivre Athénaïs jusque dans son oratoire. En 444, Théodose envoya Saturnin, comte des domestiques, à Jérusalem ; il avait ordre de faire mourir Sévère et Jean : ils furent décapités. Athénaïs, outragée même dans son cloître, fit alors éclater son ressentiment : elle ordonna de mettre Saturnin à mort. L'empereur retira d'auprès d'elle les officiers impériaux qu'elle avait encore à son service, et ne permit plus qu'on lui donnât le titre d'impératrice. La fille de Leoncius vécut seize ans, comme une simple recluse, dans un monastère de Jérusalem. Cette vie, si remplie de vicissitudes, finit, en 460, au pied du Calvaire, dans la ville des grandes douleurs. Cassiodore appelle *Eudoxie la plus pieuse et la plus sainte de toutes les femmes*. Elle déclara, en mourant, qu'elle était innocente du crime que Théodose avait fait peser sur sa tête. On déposa son corps dans un mausolée placé dans l'église de Saint-Étienne, église qu'elle avait fait construire près du mont Sion. Athénaïs composa dans sa retraite plusieurs ouvrages religieux,

dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous[1].

Cependant, les barbares inondaient l'empire. Attila, qui avait soumis à son cimeterre toutes les peuplades belliqueuses répandues en Europe et en Asie, était dans toute sa grandeur; il dominait le monde et le faisait trembler. En 446, le roi des Huns anéantit, en trois batailles rangées, une armée nombreuse que Théodose II avait voulu lui opposer; durant cette guerre, soixante-dix villes disparurent en Orient sous les coups des hordes sauvages qui étaient aux portes de Constantinople, vers la fin de l'année 447. L'empereur fut réduit à implorer la paix d'Attila : le roi des Huns la lui accorda à des conditions ignominieuses. L'État fondé par Constantin, et rendu si puissant sous la forte main de Théodose le Grand, devint tributaire des bandits échappés des Palus-Méotides. Les Romains étaient frappés de terreur, et l'empire d'Orient, comme celui d'Occident, ne vivait plus que par la volonté du roi des Huns. *Mon maître et le tien*, disait un jour un député d'Attila à Théodose II, *t'ordonne de lui préparer un palais*. Le comte Saturnin, qu'Eudoxie avait fait mourir à Jérusalem, avait une fille fort riche. Constance, secrétaire d'Attila, la demanda en mariage à Théodose II, qui promit de conclure cette union. Mais pendant ces négociations, le général Zénon enleva la jeune fille. Zénon aspirait à l'empire, jouissait d'un grand crédit

1. Voy. pour l'histoire d'Athénaïs et pour les ouvrages qu'elle a laissés : la *Chronique d'Alexandrie*, Evagre, Socrate, Photius, Nicéphore, Cedrenus, Cassiodore et Tillemont, *Histoire des empereurs*.

à Constantinople, et l'empereur n'osa pas réclamer l'orpheline. A cette occasion, Attila écrivit à Théodose II une lettre ainsi conçue : « Tu as promis une épouse opulente à mon secrétaire ; il faut qu'il obtienne satisfaction, et que tu tiennes ta parole. Si tu n'es pas assez puissant pour te faire obéir de tes sujets, dis-le-moi, et je t'enverrai le secours de mes armes. Salut ! » Ces insolentes paroles renfermaient une nouvelle déclaration de guerre. Que fit l'empereur ? il s'empara des biens de la fille de Saturnin, et les donna à Constance, qui, n'ayant pu épouser la riche héritière, se contenta de la dot.

Quand la peur a saisi un homme, et, surtout, un homme revêtu du pouvoir souverain, cet ignoble sentiment peut le conduire à toutes les bassesses, à tous les crimes. Théodose II en était là. Trop lâche pour combattre Attila en plein soleil, il voulut le faire assassiner. Le fils de Mondzuk découvrit le complot et fit grâce au petit-fils de Théodose le Grand ! Il chargea en même temps ses ambassadeurs de lui porter à Constantinople les paroles suivantes : *Théodose est fils d'un père illustre ; Attila descend aussi d'une noble race ; mais en me payant tribut, Théodose est déchu de son rang et de sa noblesse ; il est devenu mon esclave ; pourquoi donc conspire-t-il lâchement contre la vie de son maître*[1] ? Théodose courba la tête et ne répondit rien.

Il termina sa triste vie le 28 juillet 450.

L'armée, le peuple, le sénat proclamèrent Pulché-

1. Priscus. *Histoire gothique.*

rie impératrice. Le gouvernement d'une femme était sans exemple dans l'empire romain. Il aurait pu soulever des mécontentements. Pulchérie ne voulut pas s'y exposer. Il lui fallait un successeur. Quel serait-il? Le sort de l'empire dépendait de ce choix, dans un moment où les barbares menaçaient de l'écraser. La prudence de Pulchérie la détermina à désigner elle-même un empereur capable de faire face à une pareille situation. Elle jeta les yeux sur le vertueux Marcien, sénateur, alors âgé de soixante ans. Elle l'épousa et le déclara *Auguste*. Mais Pulchérie était liée par son vœu de virginité; elle mit pour condition à son mariage avec Marcien qu'il ne la considérerait jamais que comme sa sœur. Il le jura. La princesse mourut quatre ans avant Marcien, regrettée de tout l'empire, en 453. Elle légua aux pauvres et aux églises son immense fortune. L'empereur donna le premier l'exemple du culte que les Grecs rendent encore aujourd'hui à la mémoire de cette sainte impératrice.

Marcien justifia le choix de Pulchérie. Il gouverna glorieusement et sagement l'empire pendant sept ans, et releva sa dignité. Il refusa de payer à Attila le tribut auquel Théodose s'était soumis.

Le roi des Huns le lui redemanda avec hauteur: « Le temps n'est plus, lui répondit Marcien, où l'on offensait impunément la majesté de l'empire. Je donnerai volontiers des subsides aux princes qui me serviront fidèlement; mais je répondrai aux menaces avec des soldats, du courage et du fer! »

Le farouche Attila rugit en entendant ces paroles;

les empereurs romains ne l'avaient pas habitué jusqu'ici à un tel langage. Cependant, il laissa l'empire d'Orient en paix; il allait partir pour la Gaule, l'Italie, et ajourna sa vengeance contre Marcien. Revenu, en 453, dans son palais rustique des bords du Danube, le roi des Huns se préparait à saccager Constantinople, à tout exterminer, *à effacer du monde,* comme il le disait lui-même, *jusqu'au nom romain.* Dans une nuit de cette année (453), Marcien fit un songe; il vit Dieu lui montrant du doigt l'arc brisé d'Attila; et, cette nuit, le roi des Huns mourait étouffé dans son sang. Ses compagnons le trouvèrent sans vie dans son lit nuptial, et virent, à ses côtés, à genoux, et la tête couverte d'un voile blanc, la belle Ildico, sa nouvelle captive, fille du roi des Bactriens : elle put leur apparaître, dans cette attitude, comme l'ange de la mort pleurant sur le tombeau de leur maître.

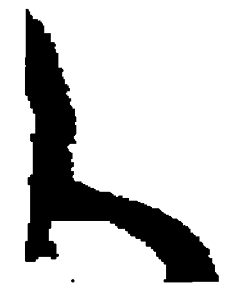
La terre était délivrée du *Fléau de Dieu.*

CHAPITRE XI.

État de l'arianisme à Constantinople au v[e] siècle. — La famille Aspar. — Léon de Thrace, empereur. — Massacre de la famille Aspar. — Violent incendie à Constantinople en 465. — Saint Daniel Stylite. — Mort de Léon de Thrace. — Léon II. — Son neveu lui succède. — Il meurt empoisonné par son père Zénon qui règne après lui. — Eutychès. — Son hérésie. — Elle est condamnée par le synode provincial de Constantinople, tenu en 448, et par le concile de Chalcédoine en 451. — Anastase le Silentiaire, empereur. — Ses fourberies. — Guerre civile à Constantinople. — Le général Vitalien. — Mort d'Anastase. — Justin, ancien berger de Bidériane, est proclamé empereur par ses troupes. — Caractère de Justin. — Son ignorance. — Sa mort. — Justinien son neveu lui succède (de 457 à 531).

La secte, ou plutôt la faction arienne, autrefois si puissante et si turbulente à Constantinople, se trouvait sans force dans cette ville au milieu du v[e] siècle. Le peuple de la grande cité abhorrait l'arianisme et les ariens. Presque tous les emplois publics étaient occupés par des catholiques. Un empereur de la secte d'Arius n'aurait pu se maintenir à cette époque sur le trône de Constantin.

Cet état des esprits empêcha le patricien Aspar de succéder à l'illustre Marcien. Aspar semblait être naturellement désigné pour le sceptre. Depuis un demi-siècle des membres de sa famille commandaient les armées d'Orient. Aspar possédait une immense fortune. Il avait deux fils, Ardabure et Patrice qui étaient, comme leur père, à la tête de troupes nom-



breuses. Les trésors de cette famille, ses longs services en Orient lui avaient acquis une grande réputation et une influence décisive sur les soldats. Mais Aspar était Goth ou Alain d'origine et arien. Il aurait été proclamé Auguste, en 457, s'il eût embrassé la foi de Nicée. Le diadème était à ce prix. Aspar refusa d'abjurer. Mais en renonçant au pouvoir suprême pour lui-même, il n'y renonça pas pour ses enfants; il crut leur en préparer le chemin en choisissant une de ses créatures pour empereur. Le patricien désigna un homme obscur, intendant de sa maison, Léon de Thrace, catholique zélé, et ce candidat fut accepté.

Léon trompa les espérances d'Aspar. Le puissant patricien n'avait voulu, en couronnant son domestique, lui donner qu'un vain titre; il pensait être empereur de fait, sinon de droit. Cette intrigue n'échappa pas à Léon, homme dépourvu d'instruction mais doué de beaucoup d'intelligence. Il s'attacha à miner le crédit de la famille à laquelle il devait sa couronne. L'empereur appela à Constantinople un corps d'Isauriens pour l'opposer à une troupe de Goths qui formait la garde prétorienne d'Aspar. Les Isauriens, habitant, comme aujourd'hui les Kurdes, les gorges du Taurus, étaient des hommes de rapines et de brigandages. Ils étaient la terreur de leurs voisins. Ces barbares, quelquefois châtiés par les empereurs byzantins, ne furent jamais soumis.

Aspar fut réduit à ne plus pouvoir nommer un simple officier dans son armée. Cependant Léon lui avait promis de lui laisser une autorité étendue sur

les troupes. Il se plaignit à l'empereur de la position subalterne qui lui était faite, et lui reprocha d'avoir manqué à ses engagements. Aspar trouva dans son ancien serviteur un maître sévère, un souverain déterminé à ne partager son pouvoir avec personne.

« Il ne convient pas, lui dit Aspar, en secouant insolemment sa robe de pourpre, il ne convient pas à un homme revêtu de cette robe de se montrer ingrat et parjure !

— Il ne convient pas non plus, repartit Léon, à un empereur de sacrifier sa dignité et les intérêts généraux à un intrigant et un ambitieux ! »

Une guerre à mort était déclarée entre ces deux hommes. Elle devait éclater en lutte sanglante. Ils dissimulèrent d'abord leur haine. Léon poussa l'hypocrisie jusqu'à donner le titre de César à Patrice, l'un des fils d'Aspar, et à lui faire épouser sa fille Léoncia. De son côté le patricien trahissait l'empereur et l'empire : il négociait avec Genséric une invasion de barbares à Constantinople même. Il comptait, comme autrefois Rufin, s'emparer du trône au milieu des malheurs d'une guerre intestine. Léon découvrit la conspiration et fit assassiner, en 471, Aspar et Ardabure par ses Isauriens. Patrice, gendre de Léon, fut laissé pour mort. Il revint à la vie. L'empereur lui enleva sa femme et exila Patrice dans les montagnes du Taurus. Les soldats d'Aspar coururent venger leur maître et ses fils. Ils se présentèrent au palais impérial en poussant des cris féroces. Les Isauriens les massacrèrent. A la suite de cette tuerie, Léon fut surnommé *le Boucher*. Les Grecs le sur-

nommèrent *le Grand* comme s'il se fût agi de Constantin ou de Théodose. Léon ne méritait le titre de Grand ni par son génie, ni par ses actions. On s'explique, toutefois, une certaine prédilection pour un prince peut-être moins indigne de la pourpre qu'une foule de misérables qui ont régné à Constantinople. On ne peut que rendre justice à Léon pour sa ferme attitude en présence des menaces sans cesse renouvelées des barbares. Dengitzik, l'un des fils d'Attila, demanda à l'empereur, en 466, le tribut que Théodose s'était engagé à payer à son père. Pour toute réponse, Léon envoya une armée en Thrace où se trouvait alors le nouveau roi des Huns. Il en confia le commandement au général Aganaste. Les impériaux attaquèrent les barbares et les taillèrent en pièces. Dengitzik tomba héroïquement sur le champ de bataille. On lui coupa la tête qui fut apportée comme un trophée à Constantinople.

Un effroyable incendie éclata dans cette ville au mois de septembre 465. Sur quatorze quartiers de la cité, huit devinrent la proie des flammes. Plus de dix mille personnes périrent dans les décombres. Depuis la *Corne d'or* jusqu'à la porte *Sélivrée*, Constantinople n'offrait qu'un amas de ruines fumantes. L'œil ne reconnut plus les espaces où s'élevaient auparavant les édifices et les maisons incendiés. Les historiens contemporains ont renoncé à calculer, tant elles furent immenses, les pertes englouties dans ce désastre. Il fut accompagné de circonstances qui peuvent nous aider à connaître l'état des mœurs et des croyances à Constantinople à cette époque.

Saint Simon Stylite trouva un imitateur dans sa pénitence ; après sa mort (460), Daniel, de Constantinople, vivait et priait debout, sur une colonne élevée près de cette ville. Du haut de ce monument, ou plutôt du haut de sa sainteté, il contemplait avec douleur la cité impériale qui s'agitait à ses pieds. Il flétrissait les débauches et les crimes qui s'y commettaient, et disait que la crainte du Seigneur n'habitait plus les cœurs, et que les esprits, frappés d'aveuglement, avaient cessé d'être le domaine de la sagesse. Le cri des iniquités de Constantinople augmentait de plus en plus, comme autrefois le cri des iniquités de Sodome. Les péchés des habitants des rives du Bosphore étaient à leur comble. La colère de Dieu allait tomber sur eux, s'ils ne voulaient pas la détourner par le jeûne et la prière. Le solitaire avertissait l'empereur et le patriarche des malheurs qui menaçaient la ville. Pendant qu'il prophétisait ainsi, une nue enflammée couvrit le ciel de Constantinople, et jeta partout les sinistres lueurs d'un immense incendie.

La voix de Daniel ne fut point écoutée. Le courroux céleste ne fut point apaisé par les oraisons et les bonnes œuvres. On vit errer, sous la forme d'une vieille matrone, le démon dans les rues de Constantinople. Il tenait dans ses mains des torches allumées, mit le feu à la cité coupable, puis il disparut à travers la fumée d'un vaste embrasement. Pendant que la ville brûlait, l'empereur et l'impératrice allèrent pieusement visiter Daniel sur sa colonne ; ils lui demandèrent pardon d'avoir méconnu ses saints

avertissements, et le prièrent, à mains jointes, d'implorer la clémence du ciel. Daniel, fondant en larmes, adressa à Dieu ses plus ferventes supplications. Il promit que le mal qui désolait la ville cesserait dans sept jours, et sa promesse s'accomplit. Tel est, en substance, le récit des auteurs anciens sur ce grand incendie de Constantinople.

Léon de Thrace considéra comme mort son gendre Patrice, qui n'était qu'exilé, et donna sa fille Léoncia en mariage à un des chefs isauriens appelé Trascalisius, lequel, ainsi devenu membre de la famille impériale, échangea son nom barbare contre celui de Zénon. Le nouveau gendre de Léon était aussi repoussant par la laideur de son âme que par la laideur de ses traits. Débauché, cruel, il était pour le peuple de Constantinople un objet d'exécration. Léon de Thrace sentit qu'il ne pouvait pas associer à sa couronne un tel homme ; ne pouvant élever à l'empire celui qu'enveloppait la réprobation universelle, et lui même n'ayant pas de fils, il fut réduit à déclarer Auguste un fils de Zénon qui s'appelait Léon comme son grand-père. Léon de Thrace mourut en 474, un an après l'élévation du jeune Léon. Mais l'acte suprême de Léon de Thrace devait être compté pour rien ; Zénon n'était pas homme à se laisser arracher l'empire ; il s'arrangea pour se faire couronner par son fils lui-même, dont il se débarrassa promptement ensuite par le poison. Les excès de tous genres, violence, déchirements domestiques, meurtres et abominations impures, marquèrent le règne de Zénon l'Isaurien. Les seize années de son pouvoir ne furent qu'un

long crime. Le châtiment ne se fit pas attendre. Atteint d'une crise d'épilepsie, on l'avait cru mort et on le mit au cercueil. Mais cette mort apparente n'était que de la léthargie ; peu d'instants après, le malheureux fit entendre des rugissements du fond de son cercueil, qui resta fermé par ordre de sa femme. Le lendemain, quand on l'ouvrit, on trouva Zénon mort ; dans sa rage, il avait dévoré son bras droit et déchiré ses jambes.

Les querelles religieuses ont toujours été le grand mal du Bas-Empire. Pendant que l'Église d'Occident se fortifiait, grandissait sur le roc inébranlable de l'unité catholique, l'Église d'Orient se déchirait, s'amoindrissait par la corruption des dogmes, et poussait ainsi, vers une chute inévitable, la société qu'elle avait divisée dans ses croyances.

A peine l'arianisme tracassier disparaissait-il de Constantinople, qu'une autre hérésie, non moins funeste à l'empire, au repos public, surgissait dans cette ville même. L'esprit inquiet et malade d'Eutychès s'agitait dans le silence du cloître. Il avait été jadis renommé pour ses lumières et ses vertus. Nestorius, dans ses prédications, avait voulu ravir à Marie sa grande gloire, celle de *Mère de Dieu fait homme*. Aux applaudissements du monde religieux, Eutychès avait réduit cette erreur en poussière. Maintenant ce même homme produisait une doctrine non moins condamnable.

Eutychès niait que Jésus-Christ fût Dieu et homme tout ensemble. Il ne reconnaissait pas en *Lui* la nature divine et la nature humaine, et n'admettait dans

le Sauveur qu'une seule nature, la nature divine. Il le dépouillait ainsi de sa qualité de médiateur ; il détruisait la vérité de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection, considérait son corps comme fantastique, impalpable, et prétendait que ce corps était descendu du ciel, *tout formé*, dans le sein de la vierge Marie, et que la nature divine avait absorbé la nature humaine, comme la mer absorbe une goutte d'eau. Il soutenait que l'union hypostatique s'était accomplie non sur la terre, mais dans le ciel.

En prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, le fils de Dieu, Dieu lui-même, s'était fait l'ami, le frère de l'homme. La doctrine d'Eutychès ruinait d'un seul coup ce beau et consolant côté du christianisme. Le synode provincial de Constantinople de 448 condamna cette hérésie. Le concile général de Chalcédoine, tenu en 451, composé de cinq cent trente-six évêques, ratifia cette condamnation, et lança l'anathème contre l'hérésiarque. L'auguste assemblée proclama la profession de foi suivante : *Le Fils est de la même essence que le Père. Jésus-Christ s'est réellement incarné et s'est fait homme* (homo factus est). C'était le complément du symbole de Nicée. Mais l'eutychianisme n'en fit pas moins de grands ravages. Il se répandit sur tous les points de l'Orient. La réputation de science et de sagesse de son auteur servait à sa propagation. Bientôt l'eutychianisme se divisa et se subdivisa en plusieurs branches, comme il arrive de toutes les doctrines religieuses qui n'ont pas pour base l'autorité. Il existe encore aujourd'hui en Orient. Nous avons vu,

en 1837, des eutychéens à Césarée en Cappadoce, et à Édesse (*Orfa*), en Mésopotamie.

L'empereur Zénon professait les doctrines d'Eutychès et leur accordait une secrète protection. Les partisans de ces doctrines étaient assez nombreux à Constantinople en 491. Anastase, successeur de Zénon, était eutychéen, ce qui ne permettait pas son couronnement. Il abjura l'eutychianisme par un acte écrit qui fut déposé entre les mains d'Euphemius, patriarche de Constantinople. Anastase jura sur l'Évangile d'embrasser la foi de Nicée et de la conserver pure du haut de son trône. Il épousa en même temps Arianne, seconde femme de Zénon l'Isaurien. Avant d'être empereur, Anastase remplissait, à la cour, les fonctions de *silentiaire*. Elles consistaient à maintenir le silence et le bon ordre dans le palais. Les silentiaires étaient peu considérés. On les regardait comme des espions. Ils l'étaient en effet; ils rapportaient au chambellan tout ce qui se faisait et se disait dans la demeure impériale. Né sur les bords de l'Adriatique, d'une famille obscure, Anastase n'avait dû sa place de silentiaire qu'à sa haute taille. Il n'avait point fait d'études. Il savait à peine lire et écrire. Le jour de son élévation au trône (avril 491), Anastase parut, suivant l'habitude, au cirque, revêtu de la pourpre; le peuple qui en remplissait l'enceinte, l'accueillit par ses acclamations; quelques voix s'écrièrent en voyant le nouvel empereur : *Régnez, prince, comme vous avez vécu!* La foule en masse répéta ces paroles. C'était à un homme qu'il ne connaissait pas que le peuple adres-

sait cet hommage ! Trois ans après il renversait ses statues et celles de l'impératrice ; il lançait des pierres sur Anastase et brûlait son trône dans l'hippodrome.

Les Grecs de Constantinople savaient dire de fort belles paroles ; rarement ils les traduisaient en nobles actions ; déjà ils étaient arrivés à ne plus se respecter eux-mêmes et à ne plus respecter ceux qui les gouvernaient : ces beaux parleurs subissaient le joug de tout homme qui leur faisait sentir la pesanteur d'un glaive.

Ils ne se passionnaient plus que pour leurs arguties théologiques et les jeux du cirque. Ils formaient deux factions dans ces jeux : *la faction bleue* et *la faction verte*. En 501, les deux camps ennemis s'attaquèrent avec acharnement. Trois mille personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, furent égorgées dans l'amphithéâtre de Constantinople[1].

Anastase écrasa le peuple d'impôts, vendit les fonctions publiques, et employa une grande partie de l'argent qu'il en retirait à acheter la paix des barbares. Il dépensa des sommes immenses à la construction d'une grande muraille qui porta son nom. Elle décrivait une ligne courbe de quinze lieues ; elle s'étendait, à l'ouest de Constantinople, depuis la Propontide jusqu'à l'Euxin. Les environs de la ville impériale étaient couverts de riches villas. Cette muraille était destinée à les préserver des ravages des barbares. C'est le patriotisme, ce ne sont pas les murs de pierre qui défendent les peuples et les cités.

1. Tillemont. *Règne d'Anastase.*

Anastase prétendait que le commandement de Dieu contre le mensonge et le parjure n'avait pas été fait pour les têtes couronnées[1]. Un roi de France a dit le contraire : il a dit que si la bonne foi était bannie de la terre, on devrait la retrouver encore dans le cœur des rois. Selon Anastase, la raison d'État permettait tout, excusait tout. C'est la politique des fourbes. Anastase la pratiqua. Il n'avait joué qu'une odieuse comédie en jurant sur le livre sacré de suivre désormais la foi catholique. Ce n'était pour lui qu'un moyen d'arriver au rang suprême. Une fois empereur, il se montra tel qu'il était : hérétique passionné et persécuteur des orthodoxes. Il arracha des mains de Macédonius, successeur d'Euphémius au siege patriarcal de Constantinople, son écrit d'abjuration de l'eutychianisme, condamna à l'exil plusieurs prélats catholiques qui avaient eu le courage de lui résister. Son parjure provoqua la guerre civile. Les orthodoxes et les hérétiques de Constantinople s'entr'égorgèrent. Dix mille personnes perdirent la vie en 513.

Vitalien, petit-fils d'Aspar, un des principaux généraux d'Anastase, conservait un sentiment de vengeance contre cet empereur qui n'avait pas été étranger au massacre de sa famille . Bien que les catholiques aient donné à Vitalien le surnom d'*Orthodoxe*, ce général qui avait de la bravoure et de l'habileté, agissait plus par des idées d'ambition que par le désir sincère de faire triom-

1. Cedr nus. *Suidas.*

pher la foi de Nicée ; il voulait se faire proclamer empereur. Chef d'une armée dont le dévouement lui était assuré, Vitalien n'attendait qu'une occasion favorable pour l'accomplissement de ses desseins. Il crut la trouver dans la guerre de religion qui ensanglantait alors la ville impériale. Vitalien leva l'étendard de la révolte. En moins de deux mois, il se rendit maître de la Thrace, de la Mésie et d'une partie de l'Illyrie. Il était aux portes de Constantinople au mois de juin 514. Les catholiques le saluèrent par des cris d'enthousiasme, et voulurent le proclamer empereur. Anastase, tremblant dans son palais, capitula ; il se présenta, tête nue, en attitude de suppliant, devant le peuple réuni à l'hippodrome, et promit solennellement de rappeler les prélats bannis, d'entrer dans le giron de la véritable Église et de la protéger. Ces nouvelles promesses, qui n'étaient, au fond, qu'un mensonge de plus, apaisèrent le tumulte. Le peuple, l'armée et le sénat maintinrent Anastase sur son trône. L'empereur combla Vitalien de présents et le nomma gouverneur de la Thrace. Ce général fut lâchement assassiné, deux ans plus tard, par les ordres de Justinien, qui le regardait comme son compétiteur à l'empire.

Anastase mourut excommunié par le pape Hormisdas, le 9 juillet 518, âgé de quatre-vingt-huit ans, après un règne de vingt-sept ans.

Au mois de mai de l'année 470, un jeune berger, du village de Bédériana, en Thrace, arrivait à pied à Constantinople, portant un bâton et une besace. Justin, c'était son nom, n'avait pas la plus petite

drachme. Pendant son voyage, qui dura plusieurs jours, il passait ses nuits en plein air et mangeait son pain noir sur les bords des ruisseaux, à l'ombre des arbres qu'il rencontrait dans son chemin.

Tout en gardant ses moutons, au fond de sa province, qui avait été le théâtre de tant de batailles, il avait vu les légions romaines victorieuses ou vaincues par les barbares; le bruit des clairons, le cliquetis des armes avaient retenti à ses oreilles; ce spectacle enflamma son imagination : il se prit de passion pour le jeu sanglant des combats.

Justin quitta ses vieux parents, son troupeau, et vint dans la capitale de l'empire demander du service dans les armées. L'empereur Léon, son compatriote, fut frappé de ses dispositions belliqueuses; il admira ses formes herculéennes, sa haute taille, la beauté de sa figure, et l'admit dans sa garde. Le jeune pâtre était catholique, bon, loyal, généreux, simple comme un enfant des solitudes. Il se signala par sa bravoure et ses exploits dans les guerres contre les Perses et les Isauriens qui, après la mort de Zénon, inquiétèrent l'empire pendant six ans. Léon, de Thrace, l'avait nommé tribun, puis général; Anastase lui donna le titre de sénateur. Au moment de la mort de cet empereur, l'ancien berger de Bédériana ajoutait à tous ces titres celui de capitaine des gardes. L'eunuque Mantius, grand chambellan d'Anastase, intriguait pour donner le sceptre à un de ses amis. Il confia au capitaine des gardes des sommes considérables pour acheter les suffrages des soldats. Justin les leur distribua, mais en son propre nom, et se

présenta comme candidat à l'empire. Cinquante ans de bons et loyaux services dans les armées impériales lui avaient valu l'affection des légions : elles le proclamèrent seul Auguste le lendemain de la mort d'Anastase! Justin avait une femme, autrefois son esclave. Elle s'appelait Lupicine. L'empereur voulut qu'elle quittât ce nom de Lupicine pour le nom d'Euphémia. Il avait des cousins, des oncles, des tantes, des nièces et des neveux. Il les appela tous à sa cour. L'un de ses neveux, Justinien, dont le règne devait, plus tard, rendre à l'empire son éclat des anciens jours, était auprès de lui depuis longtemps. Il lui fit donner une éducation distinguée, et le nomma successivement consul, sénateur, général en chef de ses armées ; il le revêtit enfin de la pourpre impériale en 527, quatre mois avant sa mort.

Durant son règne, de neuf années, Justin réprima l'audace des Sarrasins qui avaient déjà envahi la Palestine et une partie de la Syrie. Il battit les Perses, et fit respecter son sceptre. Bélisaire commença sa vie héroïque sous Justin. L'empereur lui avait confié le commandement de ses troupes qu'il envoya sur les bords du Tibre et de l'Euphrate.

Ce prince, dont la destinée fut si singulière, n'avait jamais voulu apprendre à lire ni à écrire. On avait fait graver sur une tablette de bois les lettres qui composent son nom. On dirigeait la main et la plume de l'empereur quand il avait à signer les actes de son gouvernement. Mais il sut s'entourer d'hommes capables et probes. L'intègre et habile Proclus,

son ministre et son ami, conduisit avec soin les affaires publiques. Justin mourut âgé de soixante-dix-sept ans. Il fut un soldat valeureux; mais l'épée lui convenait mieux que la couronne impériale. Il n'eut pas de génie, et sa grossière ignorance faillit plus d'une fois être funeste à l'empire[1].

1. Évagre, livre IV; Zonare, livre XIV. *Chronique Pascale.*

CHAPITRE XII.

Origine de Théodora. — Son caractère. — Elle épouse Justinien qui partage avec elle son pouvoir souverain. — Théodora fait étrangler son enfant. — Les factions du cirque. — Sédition à Constantinople. — Terreur de Justinien. — Courage de Théodora. — Bélisaire écrase les rebelles. — Mort de Théodora. — État de l'Occident au commencement du VIe siècle. — Généraux de Justinien. — Leurs victoires. — Bélisaire. — Son expédition en Afrique. — Son triomphe à Constantinople. — Gélimer. — Bélisaire subjugue l'Italie ; est faussement accusé de conspiration contre Justinien. — Son attitude devant cet empereur. — La vérité sur la disgrâce de Bélisaire. — Ses chagrins. — Sa mort (de 531 à 565).

Nous connaissons l'origine de Justinien, né sous le chaume comme son oncle Justin. Disons en peu de mots celle de sa femme Théodora, dont le caractère exerça une si grande influence sur la destinée de cet empereur. Elle était Chypriote. Son père, Accatius, quitta l'île de Chypre sous le règne d'Anastase, et vint avec sa femme et ses trois filles, Comito, Anastasie et Théodora, chercher fortune à Constantinople, rendez-vous des aventuriers de toutes les espèces et de tous les pays. Accatius trouva un moyen d'existence dans la cité impériale : il fut chargé de la surveillance des bêtes de l'amphithéâtre. On l'appelait le *maître des ours*. Le revenu de ce modeste emploi était sa seule ressource. Il mourut, et laissa sa famille dans la misère. Sa veuve se remaria, et demanda pour son nouveau mari le

poste qu'avait occupé Accatius. Pour exciter la compassion, elle se présenta en suppliante au milieu du cirque, au moment où la foule s'y trouvait; elle tenait par la main ses filles, encore enfants. Les spectateurs les accablèrent de railleries; puis ils demandèrent d'éloigner ces mendiantes, qui troublaient les joies du spectacle. Théodora avait alors huit ans. Elle ressentit l'affront qui était fait à sa mère, à elle, à ses sœurs. Toute sa vie elle en conserva le poignant souvenir. Plus tard l'impératrice vengea cruellement sur les habitants de Constantinople, l'injure faite à la pauvre famille d'Accatius.

Les trois enfants étaient devenues jeunes filles. Leur mère les dévoua à l'infamie pour de l'argent. Puis, on les vit sur les tréteaux de Constantinople. Comito jouait de la flûte; Anastasie dansait et chantait, et Théodora se livrait à la pantomime. Théodora n'était pas Phryné captivant un Praxitèle, enflammant son imagination d'artiste, et plaçant sa statue parmi celles des rois de Lacédémone; ce n'était pas Laïs enchaînant à ses pieds les héros et les philosophes de la Grèce; ce n'était point Aspasie, réunissant dans sa maison d'Athènes les orateurs et les poëtes; Théodora ne ressemblait à ces femmes si tristement célèbres que par sa beauté et sa nature profondément vicieuse. Elle se jeta tête baissée dans les plus cyniques débordements [1].

Hécébole, gouverneur de la Pentapole africaine,

1. Voy. Evagrius, livre IV; Nicéphore et surtout Procope, *Anecdotes*, livre IX.

emmena Théodora dans sa province. Il la chassa bientôt. Elle se dirigea vers Alexandrie où elle vécut quelque temps de son métier de courtisane. La future impératrice de l'Orient sentit les étreintes de la misère et de la faim dans la cité de Cléopâtre. Mais sa volonté de fer, son ardente imagination, la soutenaient dans l'adversité. Couchée sur le grabat de l'indigence, dormant au bruit de la mer égyptienne, Théodora vit en songe un puissant monarque lui tendant une main secourable et déposant à ses pieds une couronne et les trésors de l'Asie. La fille du *maître des ours* crut se réveiller impératrice. Un secret pressentiment lui fit promptement quitter Alexandrie; elle arriva à Constantinople à bord d'un navire marchand qui apportait du blé dans la Corne d'or.

A son retour sur les rives du Bosphore, Théodora changea de rôle. Elle joua la femme vertueuse, la Madeleine en pleurs. Enfermée dans une maisonnette située dans un quartier isolé de Constantinople, elle filait du lin, lisait des livres de piété, étudiait les belles-lettres et la politique. Son beau rêve d'Alexandrie lui revenait toujours! Elle connaissait le général Justinien, et le considérait comme la réalisation de ce rêve. L'adroite comédienne attira dans son humble demeure l'héritier présomptif de l'empire. Justinien conçut pour cette femme une passion qui ne finit qu'avec sa vie.

Il voulut l'épouser. Euphémia, femme de Justin, et Vigilentia, mère du Justinien, repoussèrent avec horreur une union pareille. Une loi de Constantin

interdisait les alliances entre les dignitaires de l'empire, les comédiennes et les femmes de mauvaise vie. Justinien demanda à son oncle l'abrogation de cette loi. Le vieil empereur allait la signer lorsque Euphémia indignée lui arracha la plume de la main. Bientôt cette princesse cessa de vivre. Après sa mort, Justin, pressé par son neveu, révoqua la loi de Constantin. Aucune formalité légale ne s'opposait plus au mariage de Justinien avec l'ancienne prostituée. Il s'accomplit à Constantinople, au grand scandale de la cité, au mois de mai 527. Vigilentia en mourut de honte. Justinien avait alors quarante-cinq ans. Théodora pouvait en avoir trente-deux.

Après la mort de son prédécesseur, Justinien associa publiquement Théodora à sa couronne. Elle avait le même pouvoir, les mêmes droits que l'empereur, qu'elle dominait exclusivement. Théodora disposait de l'armée, du sénat, de la magistrature, des finances. Rien ne se faisait sans elle, ou plutôt tout se faisait par elle. On vit des généraux, des sénateurs, des gouverneurs des provinces, des évêques même rendre un servile hommage à cette femme. Il fallait s'abaisser et faire sa cour à l'ancienne comédienne pour obtenir les dignités et les emplois lucratifs : triste chemin pour parvenir aux grandes fortunes ! Tous les ambitieux ne sont pas de l'avis de ce fier ambassadeur espagnol à Londres qui, refusant de recourir à la duchesse de Portsmouth pour décider Charles II à prendre la défense des Pays-Bas contre la France, répondit : *J'aimerais mieux que le roi, mon maître, perdît la moitié de ses*

États que d'en sauver la plus petite partie portion par le crédit d'une courtisane! Justinien était bon, affable; chacun pouvait facilement l'approcher, implorer ses bienfaits ou sa justice. Théodora était fière, hautaine, traitait avec un superbe dédain les personnages les plus illustres, et ce n'était pas peu de chose que d'être admis à l'honneur de baiser ses pieds et les pans de sa robe de pourpre. L'impératrice prenait plaisir à voir ainsi les grands de l'empire à genoux devant la fille du *maître des ours!* Justinien saisissait toutes les occasions d'exalter le génie et *les vertus* de sa femme. Il exigea que le serment d'obéissance et de fidélité prêté à l'empereur fût *prêté* dans les mêmes termes à l'impératrice. En tête d'une de ses lois, Justinien déclare qu'il a consulté la *très-respectable épouse que Dieu lui a donnée!* Tous ses efforts n'ont pu parvenir à réhabiliter aux yeux de la postérité un nom déshonoré.

Théodora eut des enfants pendant sa vie déréglée. L'un d'eux, *Jean l'Arabe*, eut pour père on ne sait quel soldat gaulois qui ne l'abandonna jamais. Craignant les violences de la comédienne devenue impératrice, il s'exila volontairement. Il mourut vers l'année 530, et révéla à son fils, avant d'expirer, le secret de sa naissance. Jean l'Arabe vint à Constantinople. Il avait environ quinze ans et ressemblait à sa mère. Il avait une de ces belles têtes grecques comme on en retrouve toujours dans l'archipel hellénique, dans l'Attique et dans l'Ionie. Jean se présenta devant Théodora. Elle lui prodigua les plus tendres caresses. L'enfant versait des larmes de bonheur. Il

retrouvait sa mère! L'impératrice lui donna quelques pièces d'or et lui désigna une maison pour y passer la nuit. Le lendemain Jean l'Arabe n'existait plus! des assassins l'avaient étranglé pendant son sommeil! Puis, ils attachèrent une grosse pierre à son cadavre qu'ils jetèrent en pâture aux requins du Bosphore. Tous les historiens font peser ce crime sur la tête de Théodora. Les baisers que cette exécrable mère déposait la veille, sur le front de cet innocent, donnaient donc la mort comme les morsures de l'aspic! Ce pauvre enfant aurait sans cesse rappelé à l'empereur le passé de la prostituée; elle voulut détruire cet importun souvenir par le plus grand des forfaits.

Les factions du cirque continuaient à troubler le repos de Constantinople. Justinien lui-même se passionnait pour ces jeux barbares. N'étant encore que consul, il dépensa des sommes immenses pour les combats de l'amphithéâtre. Il acheta vingt lions et trente léopards qui furent lancés dans l'arène, où ils se déchirèrent aux applaudissements frénétiques de la multitude. Justinien appartenait à la *faction bleue*; Théodora avait donné sa préférence à la *faction verte*. Les deux époux s'étaient partagé les rôles dans les amusements du cirque comme dans les disputes religieuses; l'empereur protégeait les orthodoxes, et l'impératrice soutenait les hérétiques. Les séditions de l'amphithéâtre avaient souvent pour prétextes des causes religieuses ou des causes de mécontentement du peuple envers certains personnages politiques.

Jean de Cappadoce, préfet du prétoire, le questeur Tribonien et Calépodius, chambellan et capitaine des gardes, déplaisaient au peuple de Constantinople qui les accusait d'injustice et de concussion. Le 13 janvier 532, l'empereur assistait aux jeux du *cirque*. Une querelle s'élève entre les deux factions. Elles en viennent aux mains. Les *verts* reprochent à Justinien sa partialité. Des allusions blessantes sont adressées à Théodora. La multitude demande à grands cris la révocation de Jean de Cappadoce, de Tribonien et de Calépodius. Le tumulte est à son comble. Le sang coule entre les factieux et des soldats de la garde impériale. Justinien se retire tremblant dans son palais. Le lendemain, le préfet de Constantinople fait rechercher les principaux auteurs du désordre, et les condamne à mort. Parmi ceux-ci se trouvent des *verts* et des *bleus*. Les deux factions se réunissent alors contre le pouvoir impérial. Elles courent aux arsenaux et s'emparent des armes qui y sont en dépôt. Elles délivrent les prisonniers au moment où on va les pendre. Les rebelles prononcent la déposition de Justinien, et offrent ensuite le sceptre à Probus, neveu de l'empereur Anastase; Probus refuse l'empire, et les révoltés brûlent sa maison. Ils vont chercher Hypatius, autre neveu d'Anastase, l'emportent malgré lui dans l'hippodrome et le proclament empereur; une femme du peuple arrache un collier d'or suspendu à son cou et le pose sur le front du nouveau César, en guise de diadème.

La garde impériale arrive à l'hippodrome. Les

émeutiers la taillent en pièces. La terreur s'empare de l'esprit de Justinien. Il parle d'abdication, de fuite, se présente, tête nue, à l'hippodrome, tenant dans ses mains le livre des Évangiles, et jure par ce livre de pardonner les offenses qui lui ont été faites. Il dit que le peuple est innocent du sang versé, qu'il se reconnaît, lui, Justinien, seul coupable; que ce sont ses péchés qui lui ont attiré ce malheur; qu'il regrette d'avoir fermé l'oreille aux légitimes plaintes du peuple, et qu'il a condamné au bannissement Jean de Cappadoce, Tribonien et Calépodius. En effet ces trois personnages venaient d'être exilés par l'empereur.

Ce ton dévot et repentant déplaît à la foule mutinée. Elle accable Justinien d'injures, brise ses statues, celles de l'impératrice et fait retentir l'air des cris mille fois répétés: *Hypatius Auguste! Longues années à Hypatius*[1]! *Justinien a cessé de régner!*

Les émeutiers mettent le feu aux quatre coins de Constantinople. L'incendie dévore une partie du palais impérial et réduit en cendres l'église de Sainte-Sophie. Justinien rentre dans sa demeure saisi de crainte, et déclare de nouveau qu'il veut fuir sa capitale livrée aux flammes et à la guerre civile. Ce fut dans ce moment que Théodora, sentant bouillon-

1. Cette acclamation, qui date des premiers temps de l'empire romain, s'est conservée à Constantinople sous la domination des empereurs ottomans. Dans les solennités publiques, auxquelles le sultan assiste, le peuple, et surtout l'armée, le saluent par ce cri: *Tschok yascha !* (Beaucoup d'années !) ou bien encore : *Bin yil yascha !* (Qu'il vive mille ans !)

ner dans son âme sa vieille haine contre les habitants de Constantinople et pénétrée aussi, disons-le, des devoirs que lui impose le sceptre, déploya toute la puissance de son énergie et de son courage. « Vous voulez fuir ! dit-elle à l'empereur ; les lâches fuient ! ceux qui ont du cœur restent, et meurent s'il le faut ! Partez donc, seigneur, partez ! La Propontide vous ouvre son sein ! vos vaisseaux vous attendent ! Moi, je ne vous suivrai pas ! je n'abandonnerai pas ce palais ! je n'en sortirai que morte ! Le trône, Justinien, est le plus beau des sépulcres ! jusqu'à mon dernier soupir on me saluera du nom de reine couronnée ! je ne me dépouillerai pas de cette pourpre dont tu m'as revêtue ! Justinien, un monarque qui traîne dans l'exil une misérable vie, ne vaut pas un homme mort ! Non ! non ! vous ne fuirez pas ! Vous rassemblerez vos généraux et vos légions ! vous écraserez ceux qui vous insultent et qui m'outragent ! vous sauverez notre honneur et l'honneur de l'empire ! »

Ces brûlantes paroles, qui auraient pu retentir avec profit à plus d'une époque de l'histoire, raniment le courage de l'empereur. Théodora et Justinien font appel à la bravoure, au dévouement de Bélisaire à peine arrivé d'une de ses plus glorieuses campagnes en Perse. Le général promet de châtier les rebelles. Il se met à la tête de ses phalanges victorieuses, vole à l'hippodrome, le cerne de toutes parts, puis il pénètre dans l'enceinte, et ses soldats font un horrible carnage des séditieux. Il en périt trente mille. Deux heures après, la tranquillité était rétablie dans la capitale, Théodora était vengée et

Justinien respirait sur son trône. La porte du cirque par laquelle on transporta dans un cimetière les cadavres des vaincus, reçut le nom de *Porte des morts.* Cette porte a conservé ce nom jusqu'à la chute du Bas-Empire. Hypatius fut décapité [1].

Il semble que de si grands malheurs auraient dû déterminer Justinien à prononcer, par une loi, l'entière abolition des jeux du cirque. Il n'en fut rien. Il y a chez les peuples certains usages, certaines coutumes que le temps, bien plus que la législation, peut faire disparaître. Les jeux du cirque et les collisions sanglantes qu'ils entraînaient, durèrent à Constantinople autant que le Bas-Empire.

Le séjour de Constantinople, cette ville qui avait été le principal théâtre des débauches et des crimes de Théodora, était devenu odieux à l'impératrice. Les habitants la méprisaient et la détestaient. Elle se fit construire une magnifique résidence sur la rive asiatique du Bosphore. Elle y vécut quinze ans, et y mourut, d'un cancer, le 11 juin 548. L'impératrice avait fait bâtir, dans les souterrains de ce palais, des cachots sombres et humides qu'on appelait les *Labyrinthes de Théodora.* C'est là qu'elle faisait enfermer ceux qui avaient osé entraver son ambition ou blesser son orgueil. Plusieurs innocents y périrent dans les tortures. Théodora, hérétique ardente et opiniâtre, attira deux fois sur elle les foudres du saint-siége. Elle avait élevé, non loin de son palais, un vaste établissement destiné à recueillir les femmes de mau-

1. Jean Malala, t. II, p. 147. Théophane Zonare, livre XIV.

vaise vie dont le nombre augmentait chaque jour à Constantinople. Elle fit rechercher toutes ces malheureuses et leur donna du travail et du pain. C'était une sorte de prison; mais une prison où ces femmes pouvaient mettre un terme à leurs déréglements et à la misère qui en est la suite. Cependant, plusieurs d'entre elles préférèrent la mort à une salutaire captivité : elles se précipitèrent dans le Bosphore. Mais cette maison de refuge était une utile et louable institution. Elle semblait proclamer à la face du monde le repentir de Théodora. On a dit que Justinien fut la seule personne qui pleura l'impératrice. Pour honorer sa mémoire, il donna le nom de *Théodoriade* à la partie méridionale de la Syrie. Ce nom n'a pas été conservé.

Il y avait cinquante et un ans que l'empire d'Occident n'existait plus quand Justinien s'assit sur le trône de Constantinople. Un sauvage enfant des régions du nord, qui n'était que simple soldat dans la garde d'Augustule, un guerrier dont la famille, la patrie, la nation même sont inconnues, car les historiens l'appellent tour à tour roi des Goths, roi des Hérules, prince des Rugiens, juge des Thurilingiens, Odoacre enfin, anéantissait, en 476, la monarchie fondée par le vainqueur d'Actium cinq cents ans auparavant. L'empire avait commencé par Auguste, et finissait par un prince du même nom. Pendant douze siècles, Rome avait dicté des lois à l'univers, et maintenant la ville éternelle courbait son front humilié sous la main d'un barbare. Odoacre dédaigna la pourpre. Ce n'était plus à ses yeux qu'un oripeau

méprisé, et se contenta du titre de roi d'Italie que ses compagnons lui donnèrent. Son règne ne cessa que pour faire place à celui de Théodoric. Les Romains n'avaient plus de droits sur les îles britanniques : elles s'étaient rendues indépendantes. Les Goths et les Suèves étaient maîtres de l'Espagne. Les Vandales occupaient et dévastaient l'Afrique. Les Visigoths, les Bourguignons et les Alains s'étaient partagé la Gaule. Mais la monarchie française prenait racine avec Clovis, devenu chrétien par une femme admirable, à laquelle Dieu avait réservé la mission d'introduire le christianisme dans cette nation franque qui devait former dans l'avenir le *plus beau des royaumes après celui du ciel*[1]. Ainsi marchait le monde. Pendant que des peuples vieux et décrépits disparaissaient après une longue domination, d'autres peuples, jeunes et vigoureux, surgissaient et grandissaient sous l'égide d'une religion féconde en miracles de civilisation et de gloire.

Les armes de Justinien vengèrent noblement la majesté de l'empire, longtemps bafouée par les hordes envahissantes. Les Sittas, les Germanus, les Narsès, les Bélisaire, généraux de cet empereur, égalèrent en talents, en exploits, les plus illustres chefs des anciennes légions romaines. Ils combattirent victorieusement les Perses, domptèrent les barbares et en chassèrent le plus grand nombre de l'Orient et de l'Occident. Bélisaire, dont le nom populaire est devenu le symbole de la fidélité, de

1. Grotius.

l'honnêteté, de l'honneur, de la bravoure, de la grandeur militaires, Bélisaire fut le plus ferme et le plus glorieux soutien de l'empire de Justinien. Son expédition en Afrique est une des plus belles guerres dont l'histoire fasse mention. Elle peut être hardiment comparée à celle de Scipion dans cette même contrée, et, surtout, à la conquête de l'Algérie par les Français en 1830.

Hildéric, petit-fils de Genséric, occupait le trône de Carthage en 532. Gélimer, son cousin, s'empara du pouvoir souverain. C'était un prince ambitieux et vaillant; il était poëte et philosophe, et professait, comme tous les Vandales, les croyances de l'arianisme. Des liaisons d'amitié existaient depuis longtemps entre Hildéric et Justinien. L'empereur somme Gélimer de rendre à son cousin, qu'il retenait dans les fers, sa couronne et sa liberté. Gélimer répond à Justinien que les affaires de l'Afrique ne le regardent pas, et il fait étrangler Hildéric dans sa prison. L'empereur déclare la guerre à l'usurpateur. Cinq cents vaisseaux, montés par vingt mille hommes, commandés par Bélisaire, partent de Constantinople, en 533, et font voile vers Carthage. Trois mois après, Bélisaire avait conquis l'Afrique, tué quarante mille Vandales, anéanti pour jamais cette nation autrefois si redoutable, terrassé l'hérésie, et fait triompher le catholicisme dans la patrie de saint Cyprien et de saint Augustin.

Gélimer s'était courageusement défendu. Il se réfugia couvert de cicatrices, avec quelques-uns de ses soldats, à Palma, montagne de la Numidie. Il y resta

deux ou trois mois, ne se nourrissant que d'avoine et d'orge grossièrement pilées et à demi cuites sous la cendre. Pharas, chef d'un corps de Huns au service de Justinien, assiégea le prince vandale. Il lui demandait de se rendre et lui promettait, au nom de Bélisaire, la clémence de l'empereur. « Laisse-moi dans ces déserts, dit-il un jour à Pharas; je ne te demande que trois choses : une éponge pour laver mes blessures, un peu de pain pour me nourrir, et un luth pour chanter mes malheurs! » Cependant, vaincu par la faim, il se livra à Bélisaire qui l'emmena à Constantinople. Le conquérant de l'Afrique traîna à sa suite un grand nombre de prisonniers vandales, et apporta à Justinien les trésors amassés par Genséric et ses successeurs (534).

Le peuple de Constantinople, si sévèrement traité par Bélisaire deux ans auparavant, ne fit entendre qu'un cri de joie en revoyant le héros chargé des trophées de ses nouvelles victoires. Le peuple, l'armée, le sénat, la cour lui décernèrent les honneurs du triomphe. Ils n'avaient été accordés, depuis Auguste, qu'aux empereurs. Bélisaire fut le premier général triomphateur. Ce spectacle avait été jusque-là inconnu à Constantinople.

Un magnifique char attelé de quatre chevaux superbes lui fut préparé. Il refusa d'y monter. Il dit que ses compagnons d'armes avaient aussi bien que lui conquis l'Afrique, et qu'il marcherait à pied comme eux. Le brillant cortége partit de son palais. Bélisaire était grand, bien fait; sa tête était imposante et martiale. Équipé comme au jour d'une bataille, tenant

dans sa main sa glorieuse épée, il s'avançait à la tête de ses vétérans. A leur suite venait une longue file de nobles vandales, précédée par Gélimer, portant une robe de pourpre. Il gardait la majesté d'un roi. Pas une larme ne mouilla sa paupière, aucun gémissement ne sortit de sa poitrine. Il répétait seulement ces paroles de Salomon : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!* Des soldats romains, cheminant après les Vandales, portaient les armes et les drapeaux des vaincus, la vaisselle d'argent massif de Gélimer, son trône d'or, sa couronne, le char de parade de la reine des Vandales, des coffres remplis d'or et de pierreries, les vases du temple de Jérusalem[1]. C'étaient les richesses de Rome, de la Grèce et de l'Afrique, pillées quelques années auparavant par Genséric.

La procession triomphale parcourut ainsi les principales rues de Constantinople, trouvant partout sur son passage une foule immense, faisant retentir l'air de ses chaleureuses acclamations. Le nom de Bélisaire était dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. Le cortége arriva à l'hippodrome, où Justinien l'attendait, assis sur un trône. Là, Gélimer est dépouillé de sa robe de pourpre; un sénateur lui ordonne de se prosterner devant l'empereur. Le fier Vandale oppose à cet ordre un refus positif. La multitude est

1. Les vases du temple de Salomon avaient été autrefois apportés à Rome par Titus. Genséric, après avoir pillé la ville éternelle, déposa ces vases à Carthage. Justinien les envoya aux églises de Jérusalem.

saisie d'étonnement. Un long silence règne dans le cirque.

Bélisaire, honorant l'infortune de son royal prisonnier, s'approche de lui, le salue, serre affectueusement ses mains dans les siennes, puis il lui dit, avec la délicatesse d'un grand cœur :

« Je vous prie, seigneur, de saluer avec moi l'empereur Justinien ! »

Le héros se tourne vers le trône, incline respectueusement sa tête et Gélimer suit son exemple.

Le prince captif regarde son vainqueur et lui dit :

« Je vous rends grâce, général, du bien que vous venez d'apporter à mon âme en deuil ! Puissiez-vous, dans les jours de l'adversité, rencontrer aussi un consolateur et un ami ! »

Bélisaire embrassa Gélimer. Et les spectateurs attendris firent entendre de nouvelles acclamations au conquérant de l'Afrique.

L'empereur offrit au descendant de Genséric les dignités de consul et de patrice. Il ne les accepta pas. Il demanda seulement une retraite pour y finir ses jours, entouré de sa femme et de ses enfants. Justinien lui donna un riche domaine en Galatie.

Six ans après, Bélisaire avait subjugué l'Italie toujours occupée par les barbares. Il ramenait à Constantinople un autre roi vaincu, Vitigès, l'un des successeurs de Théodoric, et déposait aux pieds de Justinien les trésors de la monarchie des Goths.

Tant d'éclat et de grandeur excitèrent l'envie des intrigants et des incapables du palais impérial. En 584, Bélisaire fut accusé de conspirer contre son

souverain et de vouloir usurper son trône. Justinien fit comparaître ce grand homme devant son tribunal. Il l'interrogea sur sa prétendue conspiration. Le héros, offensé et indigné, ne répondit pas aux questions de l'empereur. Il se contenta de lui dire en s'éloignant : « Prince! je n'oppose que mon caractère et mes quarante années de services dans vos armées aux calomnies de mes lâches accusateurs! Jugez-moi! punissez votre général si vous le croyez coupable! »

On séquestra ses biens. Il fut pendant deux mois gardé à vue dans son palais. Justinien reconnut son innocence et lui restitua sa fortune. L'injustice et la noire ingratitude de ceux qui lui devaient tout, brisèrent son âme si belle et si pure. Sa femme Antonina, qu'il aima toute sa vie, combla la mesure de ses douleurs. Sans respect pour l'affection et la gloire d'un tel époux, elle vécut dans le désordre sur les bords du Bosphore. Bélisaire mourut de chagrin, à Constantinople, le 13 mars 565, âgé de plus de soixante ans. Aucune pompe n'entoura ses funérailles. Seuls, ses vétérans le pleurèrent. Du fond de son exil, Gélimer donna une larme à son souvenir.

Ce qu'on a dit de la cécité et de la mendicité de Bélisaire, est une fable. Elle est cependant restée comme une vérité dans la mémoire des peuples, et a fait fortune dans l'imagination des statuaires et des poëtes. Ils en voudront à l'histoire de leur ravir un tel sujet de composition. Mais l'histoire ne transige pas avec la vérité. Pour elle un fait est un fait, et non point une fantaisie d'artiste. Aucun historien contem-

porain n'a dit un mot de Bélisaire aveugle et mendiant. Jean Tzetzès, écrivain peu estimé du XIIe siècle, a fabriqué ce conte. Nous pensons qu'il a confondu la disgrâce de Jean de Cappadoce, préfet du prétoire, avec celle de Bélisaire.

CHAPITRE XIII.

Monuments de Justinien. — Il forme le projet de reconstruire Sainte-Sophie sur un plan nouveau. — Conversation de Justinien avec les architectes à ce sujet. — Anthémius de Thrales. — Origine de la coupole. — Description de Sainte-Sophie. — Sa dédicace. — Peste et tremblement de terre à Constantinople.—Les doctrines d'Origène combattues par l'empereur Justinien. — Il convoque, en 553, le concile général de Constantinople qui les condamne. — Justinien, après avoir défendu l'orthodoxie, tombe dans l'hérésie. — L'historien Evagrius condamne Justinien. — Le saint-siége loue sa foi vers la fin du VII[e] siècle. — Mort de Justinien. — Son caractère. — Ses travaux de législateur.

Jamais souverain ne bâtit et ne rebâtit autant de villes, de remparts, de citadelles, de bains, de ponts, d'aqueducs, de citernes, d'hôpitaux, d'églises, de monastères et de palais que l'empereur Justinien. Il avait la passion ou, plutôt, la manie de l'architecture. Versé dans les sciences mathématiques, il se livrait avec prédilection aux études architecturales. La disposition et l'ordonnance d'un bâtiment l'occupaient autant que la confection d'une de ses plus importantes lois. Il construisait et reconstruisait sans cesse. Procope, historien contemporain, n'a pas consacré moins de six livres très-étendus aux travaux exécutés sous le règne et par les soins de Justinien. Mais ces travaux, qui coûtèrent des sommes incalculables, portaient tous l'empreinte du mauvais goût du Bas-Empire. Pour suffire à tant de dépenses le

monarque accabla d'impôts les populations de ses États. Les richesses amassées par Anastase, celles que Bélisaire, à la suite de ses conquêtes, apporta à Constantinople, furent englouties dans ces constructions. A la fin de sa vie Justinien avait épuisé le trésor public.

La demeure impériale élevée par Constantin, avait été endommagée par les incendies et les tremblements de terre qui tant de fois désolèrent Constantinople. Justinien la répara avec un luxe, une somptuosité inconnus jusqu'à lui. Les portes en étaient d'airain massif. Le pavé, les murs extérieurs et intérieurs étaient revêtus de marbre de diverses couleurs. On y voyait le vert émeraude de la Laconie, le rouge de feu et la pierre blanche de la Phrygie, coupés de veines d'un vert de mer. Les mosaïques du plafond de la salle du trône représentaient les triomphes de Bélisaire sur les Vandales et les Goths d'Italie. L'or, l'argent, les pierres précieuses, répandus à profusion, y brillaient de toutes parts [1].

Aux nombreuses églises que possédait Constantinople à l'avénement de Justinien, ce prince en ajouta trente-cinq. Mais le temple chrétien qu'il se plut surtout à embellir avec une magnificence sans égale, fut Sainte-Sophie, primitivement fondée par Constance et dédiée à la *sagesse éternelle*.

Comme nous l'avons déjà dit, l'incendie de 532 la dévora. Nous avons visité ce monument. Nous n'entreprendrons pas de le décrire en entier. Un pareil travail nous entraînerait dans de trop longs

1. Gibbon. *Histoire de la décadence de l'empire romain*, t. IX.

détails. Nous nous bornerons à des indications qui feront connaître aussi l'état présent du monument.

Justinien voulut que Sainte-Sophie restât comme l'œuvre principale de sa vie. Il appela à Constantinople, en 532, les plus célèbres architectes de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Égypte, et les réunit autour de lui. Parmi ces architectes se trouvaient Anthémius, de Thrales, les deux Isidores de Milet et le savant Proclus qui, sous le règne d'Anastase, renouvela, avec un plein succès, contre la flotte des Goths mouillée dans le Bosphore, l'expérience des miroirs d'Archimède.

L'empereur communiqua à ces architectes son projet d'élever un sanctuaire à la gloire de Jésus-Christ. Il leur dit qu'il voulait bien plus que la plus belle demeure du plus riche des patriciens, bien plus qu'un palais de roi, plus encore qu'une *maison de prière*, mais un édifice *pour y recevoir Dieu lui-même !*

C'était la pensée catholique si féconde en merveilles de l'art. Cette pensée ne pénétra pas d'abord dans l'esprit des hommes de science qui écoutaient Justinien. Mais l'un d'entre eux, Anthémius, saisi d'une inspiration soudaine, s'écria, en s'adressant à l'empereur :

« Mais, seigneur, il faudrait imiter la voûte des cieux pour élever un pareil édifice !

— Eh bien, repartit le monarque, imitez la voûte des cieux. »

Anthémius conçoit la *coupole* et la jette dans les airs ! Elle naquit de l'idée catholique ! Telle fut l'ori-

gine de cette forme de monuments, que l'art païen ne pouvait pas imaginer. La coupole d'Anthémius est la première qui ait existé. Celles des mosquées de Stamboul, de Saint-Pierre de Rome, de Saint-Paul de Londres et de Sainte-Geneviève à Paris, n'en sont que des copies plus ou moins brillantes. C'est donc à Constantinople que la croyance catholique reçut pour la première fois une grande expression monumentale; car, personne n'ignore qu'au VIe siècle, la cathédrale gothique, avec ses mélancoliques splendeurs qu'aucun chef-d'œuvre de l'architecture antique n'égala jamais, était encore inconnue.

Dix mille ouvriers travaillèrent pendant six ans à la réédification de Sainte-Sophie. L'empereur, vêtu d'une tunique de lin, se trouvait souvent au milieu d'eux et les encourageait à l'œuvre par sa présence et ses paroles. Huit colonnes de porphyre du temple du soleil à Rome, et huit autres colonnes de vert antique tirées du temple de Diane à Éphèse, furent apportées à Constantinople pour orner le sanctuaire chrétien. Mais les principaux matériaux provenaient des carrières de l'Asie Mineure et des îles de l'Archipel. Deux fois l'église de Sainte-Sophie avait été brûlée. Pour prévenir et empêcher de nouveaux désastres, l'empereur défendit d'employer le bois à sa reconstruction. Les portes seulement furent faites avec du bois de chêne et de cèdre du Liban. Mais sous le règne de Michel Curopalate un incendie les réduisit en poussière. Cet empereur les fit refaire en bronze. Elles existent encore aujourd'hui.

L'église de Sainte-Sophie a la forme d'une croix grecque dont les branches sont inégales. C'est un carré plus long que large. Sa largeur est de deux cent quarante-trois pieds ; sa longueur, depuis le sanctuaire, placé à l'orient, jusqu'aux neuf portes occidentales, est de deux cent soixante-neuf pieds. Le point le plus élevé du centre de la coupole présente une hauteur perpendiculaire de cent quatre-vingts pieds au-dessus du pavé. Le diamètre de la coupole est de cent quinze pieds. Anthémius la construisit avec des pierres ponces de l'île de Rhodes, matériaux cinq fois moins pesants que les pierres ordinaires, mais le marbre recouvrit les matériaux. Le cercle de maçonnerie qui porte la coupole repose sur quatre arceaux, soutenus par quatre pilastres, auxquels quatre colonnes de granit d'Égypte, placées aux côtés du nord et du midi, donnent de la force. La coupole est éclairée par vingt-quatre fenêtres. Sa concavité est incrustée de petites mosaïques de diverses couleurs. Une balustrade en marbre règne autour du dôme. Du haut de cette balustrade s'offre aux regards un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler. On voit Constantinople, le Bosphore, la Propontide, les îles des Princes et le mont Olympe avec ses sombres forêts et sa cime couronnée d'éternels frimas.

Le chœur de l'église, les chapiteaux des colonnes, les ornements des portes et des galeries qui établissaient une séparation entre les fidèles des deux sexes, étaient d'airain et de bronze doré. Le trône de l'empereur et celui du patriarche séparaient la nef du

chœur. Le clergé et les chantres occupaient l'espace intermédiaire qui s'étendait jusqu'aux marches de l'autel. L'autel, éclatant d'or et de pierreries, apparaissait dans une grande niche, et reposait sur quatre piliers d'or massif. La table de l'autel était composée de métaux précieux fondus ensemble.

L'immense cour carrée, au milieu de laquelle s'élevait le monument, était environnée de quatre grands portiques par lesquels on entrait dans le parvis. Dans cette cour on voyait, comme aujourd'hui encore, des bassins d'eau jaillissante où les Grecs, selon une ancienne coutume, se lavaient le visage et les mains avant d'entrer dans Sainte-Sophie. Le baptistère, qui s'élevait près de l'église, était si spacieux, qu'un grand nombre d'évêques purent quelquefois s'y réunir en concile. Ce monument, où les Grecs se réfugiaient en foule dans les temps de sédition, a disparu. Le palais du patriarche, les habitations du clergé se montraient autour de l'église. Quatre cent vingt-cinq prêtres ou clercs et quarante diaconesses desservaient Sainte-Sophie au temps de Justinien. Au XIII[e] siècle le nombre des personnes attachées au service du culte de Sainte-Sophie était de huit cents. Depuis Constantin jusqu'au dernier des empereurs d'Orient, d'immenses revenus étaient affectés au sanctuaire. Sainte-Sophie, convertie aujourd'hui en mosquée, jouit encore des revenus de onze cents boutiques de Constantinople, que divers empereurs chrétiens avaient réservés au monument catholique.

On a évalué à vingt-cinq millions de francs la dé-

pense totale de la reconstruction de Sainte-Sophie. Ce chiffre ne nous paraît nullement exagéré [1].

Les musulmans ont laissé le corps du bâtiment tel que l'avait construit Justinien. Ils n'y ont ajouté que quatre beaux minarets du haut desquels les muezzins appellent cinq fois par jour les croyants de l'islamisme à la prière. Mais les disciples du Coran enlevèrent à Sainte-Sophie, en 1453, l'or, l'argent et les pierreries qui l'enrichissaient.

Disons maintenant que l'aspect de Sainte-Sophie ne présente qu'une masse sans éclat et sans beauté. Le monument n'a pas une physionomie qui lui soit propre. C'est une architecture grossière, sans caractère et sans grandeur. Tous les ordres y sont amalgamés, confondus. Il y a là une surprenante richesse de matériaux, mais absence complète de goût, d'élégance et d'harmonie. Ce qu'il y a de réellement magnifique à Sainte-Sophie, c'est, comme nous l'avons remarqué ailleurs [2], la coupole d'Anthémius. Vue, surtout, du milieu de la nef, cette coupole frappe par son imposante majesté ; elle paraît comme suspendue dans les airs. Le voyageur l'admire même après qu'il a vu la coupole de Saint-Pierre, cet ouvrage d'art le plus merveilleux qui existe, sorti de la main du plus grand artiste du monde. Anthémius a la gloire d'avoir devancé de mille ans l'immortel Michel-Ange.

1. Voy. Gibbon, *Histoire de la décad. de l'emp. rom.*, t. IX.
2. Voy. le premier volume de notre *Voyage dans l'Asie Mineure, à Palmyre, à Constantinople.*

Justinien célébra la dédicace de Sainte-Sophie le 27 décembre 537. L'armée, le peuple, tout le clergé, tous les ministres, tous les sénateurs, partis du palais impérial, s'avancèrent processionnellement vers l'église. C'était une pompe toute religieuse. L'empereur voulut que tout l'honneur en revînt à la religion. Il exigea donc que le patriarche de Constantinople montât sur le char de Justinien. Le prince, qui marchait à pied à la tête du cortége, ne put contenir sa joie quand il arriva devant la façade de l'édifice; il s'écria: *Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage! je t'ai vaincu, Salomon!* L'empereur fit représenter le puissant roi de Jérusalem sur un piédestal placé dans la cour de Sainte-Sophie. La contenance de Salomon était celle de l'humiliation; il contemplait d'un œil jaloux le temple de Jésus-Christ. Cet orgueilleux enfantillage est un trait de mœurs bien digne du Bas-Empire. Un homme manqua à cette fête, Anthémius. Le grand architecte n'eut pas le bonheur de voir son œuvre terminée et glorifiée; il mourut deux ans avant la dédicace. Isidore de Milet fut chargé par l'empereur de la continuation des travaux.

La peste, dont l'origine, la nature ont jusqu'ici défié, quoi qu'en ait dit Gibbon[1], la science humaine, ce fléau terrible qui, de nos jours encore creuse tant de sépulcres en Orient, et principalement à Constantinople, dépeupla la moitié de la terre en 542; elle exerça pendant quatre mois ses ravages à Constan-

1. *Histoire de la décadence de l'empire romain.*

tinople. Le nombre des morts s'éleva jusqu'à dix mille par jour. Les habitants tombaient dans les rues, dans leurs maisons, en rase campagne, comme frappés de la foudre. Les vastes cimetières de la capitale ne suffisaient plus aux inhumations. Les cadavres, privés de sépulture, gisaient dans les maisons et sur les places publiques. On ne savait plus où les enterrer. Justinien ordonna à son référendaire de les recueillir et de les déposer dans des fosses communes; on entassa les morts dans les tours des remparts; mais l'infection des cadavres ainsi amoncelés répandit bientôt sur la ville de nouveaux germes de destruction. La population de Constantinople, qui pouvait être alors d'environ un million d'habitants, périt aux trois quarts. Le bubon pestilentiel attaqua Justinien. On désespéra de sa vie. Le fléau présenta des particularités inexplicables. Un enfant fut tiré du sein de sa mère qui venait de succomber à la maladie, et trois femmes survécurent à leurs nouveau-nés atteints de la peste. Tout travail, tout commerce cessa durant quatre mois. Plusieurs des habitants de Constantinople qui conservèrent la vie, perdirent l'usage de la parole. La consternation générale et l'absence de tout travail occasionnèrent une famine qui vint joindre ses horreurs aux horreurs de la peste. Procope, témoin oculaire, nous dit que les débauches cessèrent dans la ville impériale pendant la durée du fléau; les personnes les plus adonnées aux vices, voyant la mort suspendue sur leurs têtes, menèrent une vie exemplaire et pratiquèrent les actes de la religion; *mais*, ajoute cet historien, *leur libertinage*

recommença lorsque le danger fut passé et que la crainte de mourir ne troubla plus leurs consciences[1].

Quelques années après (556), Constantinople était dévastée par un tremblement de terre; il se fit sentir sur plusieurs points de l'Orient et détruisit des villes entières. Dans la nuit du 14 au 15 décembre de cette année, les habitants de la cité impériale furent réveillés par un bruit sourd assez semblable aux grondements lointains du tonnerre. Une immense oscillation du sol produisit un ébranlement général; on pouvait compter les pulsations de la terre, qui furent au nombre de quinze en une minute. Le ciel resplendissant d'étoiles, s'obscurcit tout à coup; une noire et épaisse fumée s'élevait dans l'air et répandait une odeur de soufre et de bitume. L'Euxin, le Bosphore et la Propontide dépassèrent leurs limites, pour rentrer ensuite dans leur lit ordinaire. Les habitants de Constantinople se précipitaient à demi nus dans les places publiques. Des maisons, des palais, des églises croulèrent et ensevelirent un grand nombre de personnes sous leurs décombres. Le quartier nommé *Rhégium*, voisin de la Propontide, fut entièrement détruit. Des corps d'un grand volume, lancés dans les airs, ils retombaient sur les toits des maisons qu'ils écrasaient par leur chute. Des astrologues et des devins annonçaient la fin du monde. La population épouvantée croyait assister à l'écroulement de l'univers, à la dernière heure de l'homme sur la terre. On courait dans les églises pour conjurer au pied des

1. Procope. *Anecdotes*, chap. IV.

autels la colère céleste, ou pour mourir en embrassant les dernières colonnes des sanctuaires chrétiens. L'image de la désolation régnait partout, partout on entendait des gémissements et des sanglots. Les secousses de la terre durèrent dix jours. Leur violence diminuait, mais elles conservaient assez de force pour briser les maisons ou les édifices que les premières secousses n'avaient fait qu'ébranler. La coupole de Sainte-Sophie croula à la suite du tremblement de terre. Justinien la fit reconstruire sur le modèle de celle d'Anthémius. L'empereur frappé de terreur se revêtit d'habits de deuil après ce grand désastre, dépouilla son front du diadème pendant quarante jours, distribua de nombreuses aumônes aux pauvres, et soulagea les infortunés. Il proscrivit de son palais les festins qui s'y célébraient à l'occasion des fêtes de Noël[1].

Les disputes religieuses troublèrent les dernières années du règne de Justinien. L'empereur parut comme un des plus ardents champions dans la lice des discussions théologiques. Origène, l'immortel apologiste du christianisme, cet homme qui *fut grand dès son enfance*, selon l'expression de saint Jérôme, était mort depuis trois siècles lorsque l'époux de Théodora entreprit de combattre ses erreurs. Mais les doctrines de ce génie vivaient toujours, et continuaient à exalter et à diviser les esprits. Elles mêlaient aux croyances chrétiennes les principes du platonicisme. Origène avait paru croire à la préexistence

1. Agathias, livre II.

des âmes, semblait nier l'éternité des peines, et n'avait pas sainement pensé sur la divinité du Saint-Esprit. Le panthéisme perçait dans quelques-uns de ses écrits. Il avait insinué que le soleil et la lune étaient des êtres animés et pensants. D'ailleurs, Origène n'avait proposé ses opinions qu'avec discrétion. Il ne les avait jamais soutenues avec opiniâtreté, ni en esprit de rébellion contre l'Église. Qui nous dit qu'il ne les eût pas désavouées si de son temps on lui en eût démontré la fausseté ? Ne s'était-il pas plaint lui-même que les hérétiques avaient falsifié ses écrits?

Justinien donc se prit à réfuter les erreurs des origénistes, comme il réfutait celles des nestoriens et des eutychéens. Il composa sur ces matières plusieurs écrits qu'il faisait répandre dans son empire. Le concile général de Constantinople, tenu en 553, convoqué par l'empereur, condamna les doctrines d'Origène et les trois fameux *chapitres* du concile de Chalcédoine qui divisèrent pendant un siècle l'Église d'Orient et l'Église d'Occident[1].

Mais Justinien, ce chaleureux défenseur de l'orthodoxie, devint hérétique un an avant sa mort. En 564, il était un des plus ardents sectateurs d'Eutychès. L'esprit ergoteur des Grecs l'avait conduit aux plus déplorables aberrations. L'empereur lança un édit dans lequel il établissait sa nouvelle doctrine. C'était l'œuvre d'un vieillard tombé en enfance : il voulut faire souscrire son édit par tous les évêques du monde. Il mourut, le 14 novembre 565, âgé de

1. Fleury. *Hist. ecclés.*, livre XXXIV.

quatre-vingt-trois ans, au moment où il se préparait à persécuter les prélats qui repousseraient ses élucubrations. Il avait régné trente-huit ans et quelques mois. Evagrius, historien contemporain, a dit que *Justinien, après avoir rempli l'empire de trouble et de désordre, alla recevoir son jugement dans les enfers.* Le saint-siége se montra moins sévère envers l'empereur. Il pensa peut-être que quatre-vingt-deux ans d'orthodoxie pouvaient faire pardonner une année d'hérésie. Vers la fin du VII[e] siècle, le pape Agathon, dans une lettre, signée de cent vingt-cinq évêques, louait la foi de Justinien, et disait que tous les peuples vénéraient sa mémoire[1].

En 537, alors que Bélisaire et les autres généraux de Justinien conquéraient par cent victoires l'Italie et l'Afrique, l'empereur se fit ériger une statue équestre à Constantinople, sur la place *Augustéon.* Cette statue, de forme colossale, était d'airain. Elle représentait Justinien armé comme Achille. Le monarque tenait dans sa main gauche un globe surmonté d'une croix ; il étendait son bras droit vers l'Orient, comme pour défendre aux Perses de franchir leurs frontières. Vingt-cinq ans après, les Perses menaçaient l'empire, et Justinien, épouvanté, signait avec Chosroès un traité par lequel il s'engageait à payer à celui-ci un tribut annuel de trente mille pièces d'or. Justinien achetait aussi la paix des barbares ! Bélisaire, vieux et disgracié, n'était plus là pour sauver l'honneur de l'empire et punir ses ennemis.

1. Lebeau. *Hist. du Bas-Empire*, livre LIV.

Justinien aimait la guerre; il la fit pendant trente ans au monde entier, mais il ne parut jamais dans une bataille. De ses conquêtes, il n'est resté que la gloire de Bélisaire. De ses nombreux monuments, nous ne voyons que Sainte-Sophie, saluée par le Bas-Empire comme une merveille, et qui n'est, après tout, sauf la coupole, qu'un monument à demi barbare. Mais quelque chose a immortalisé le nom de Justinien : sa législation. Ce prince, qui était un homme sans caractère, fut un savant profond, un grand législateur. Ses lois ont régi le monde, et forment encore la base de la législation européenne[1].

Les réformes législatives de Justinien ont un double caractère; elles se proposaient un double but : 1° simplifier le droit devenu inextricable par l'accumulation des textes qui se modifiaient et s'abrogeaient les uns les autres; 2° mettre le droit en harmonie avec les transformations que les mœurs et les idées avaient subies sous la double influence du christianisme et du pouvoir impérial.

Depuis Alexandre Sévère, aucun grand jurisconsulte n'avait paru. La pratique des gens d'affaires avait pris la place de la science du droit. Les plébiscites de l'ancienne Rome, les sénatus-consultes, les édits des préteurs, les écrits des auteurs, les compilations impériales, des documents de toute espèce, accumulés, confondus, se contredisaient, s'étouffaient, formaient un véritable chaos législatif. Les lois que les idées chrétiennes avaient produites n'é-

1. M. Ortolan. *Explication des Institutes.*

taient pas coordonnées. A côté de ses lois, l'édifice de la législation païenne restait debout. Les institutions des Césars romains avaient été colligées par Hermogène et Grégorien. Plus tard, Théodose II publia son Code, collection qui coûta neuf années de travail, et qui contenait toutes les institutions des empereurs chrétiens. C'était une œuvre mal faite et pleine de lacunes; elle n'eut pas pour objet, d'ailleurs, de former un corps de lois complet. « Nulle pensée de création ne s'y faisait remarquer, et ses auteurs n'y ont mis qu'un travail de recherches purement matériel, et souvent très-défectueux [1]. »

Le temps était venu où le vieux droit de Rome allait subir de nombreuses refontes, conséquence des révolutions qui agitèrent les IVe, Ve et VIe siècles. A la chute de l'empire d'Occident, les peuples nouveaux qui avaient pris sa place, trouvèrent dans les codes Hermogénien, Grégorien et Théodosien, des lois qu'ils approprièrent à leurs mœurs. Théodoric Ier et Alaric II publièrent des règlements législatifs dont les principes subsistaient dans les codes précédents.

En montant sur le trône de Constantinople, Justinien conçut le projet d'une réorganisation législative complète. « Pour arrêter la longueur des procès, disait-il dans son édit de 528, et, pour faire disparaître cette multitude confuse de constitutions contenues dans les codes Grégorien, Hermogénien et

1. M. Troplong. *De l'Influence du christianisme sur le droit civil des Romains.*

Théodosien, ou publiés par Théodoric, par ses successeurs, ou par nous-même, nous voulons les réunir toutes dans un seul code qui sera décoré de notre nom glorieux. » Ce code fut terminé dans l'espace d'une année. En 529, l'empereur ordonna la confection du *Digeste* ou *Pandectes*, compilation immense où furent résumés les écrits des anciens jurisconsultes. Justinien confia ce travail à Tribonien, le questeur, dont les malversations soulevèrent le peuple de Constantinople, en 532.

« Choisissez, disait Justinien à Tribonien, corrigez tout ce qu'ont écrit ceux à qui les empereurs avaient permis d'interpréter les lois. Retranchez ce qui paraîtra déplacé, superflu ou mauvais. Les corrections que vous ferez, mêmes contraires à l'ancien droit, auront force de loi. Ne laissez point d'antinomie, de contradiction entre deux lois. Point de répétitions. Évitez autant que possible d'insérer de nouveau les constitutions impériales qui se trouvent dans notre code. Mettez de côté ce qui est tombé en désuétude. Tout se réglera par les deux recueils, auxquels nous ajouterons peut-être des instituts pour faciliter l'étude de la science. »

Tribonien et seize collaborateurs que Justinien lui adjoignit, compulsèrent, dans l'espace de trois années, les ouvrages de trente jurisconsultes fameux, analysèrent deux mille traités, dont les extraits furent répartis en cinquante livres, et réduisirent trois millions de lignes ou de sentences de manière à n'en plus faire que cent cinquante mille. Cette grande compilation fit sentir de plus en plus la nécessité d'un recueil de principes,

et Justinien publia ses *Institutes*, en 533. Les *Novelles*, autre recueil préparé par l'empereur, et dans lequel il changea ou corrigea ce qu'il avait déjà fait, ne parurent qu'après sa mort.

Tel est le résumé fort incomplet, sans doute, des travaux qui ont placé Justinien au rang des plus célèbres législateurs.

Disons maintenant un mot de la nature des réformes opérées par cet empereur dans la législation.

Il mit à l'écart les subtilités du vieux droit romain et son caractère rigoureux. Il créa plusieurs systèmes plus simples, plus naturels, plus équitables. Sa législation sur les esclaves fut douce et chrétienne. Tous les affranchis eurent la qualité de citoyens. La puissance paternelle perdit les dernières traces du caractère impitoyable qu'elle avait du temps de l'ancienne Rome; elle devint raisonnable et conforme à la nature.

Mais le chef-d'œuvre de Justinien fut l'ordre nouveau qu'il établit dans les successions, ordre que Rome païenne n'avait pas soupçonné, et que l'empereur de Constantinople ne formula que dans deux de ses dernières *novelles*, elles abrogèrent radicalement l'ancien système *successoral* romain dont les restes avaient été maintenus dans les *Pandectes*. Il couronna ainsi ses réformes par la plus profonde de toutes. Jusqu'à lui, la loi romaine ne tenait point compte des liens du sang, mais seulement d'une parenté civique et artificielle : c'était la conséquence de l'organisation toute politique de la famille dans

Rome ancienne. Les lois de Justinien sur les successions détruisirent l'infériorité où le paganisme avait placé la femme; la parenté par les femmes devint égale à la parenté masculine. Cette législation de Justinien est restée dans les lois modernes. L'économie s'en retrouve dans notre Code civil.

Un éminent jurisconsulte[1] se demande comment, dans un siècle où tant de choses déclinaient, Justinien put s'élever à cette hauteur. « La création de Justinien, dit-il, est vraiment originale; mais elle n'est pas la découverte fortuite de quelque esprit supérieur de son siècle; c'est une œuvre chrétienne préparée depuis deux cents ans par le travail incessant du christianisme, et éclose à une époque où le christianisme était tout[1]. » Nous ajouterons qu'il y a des œuvres qui ne peuvent pas partir d'un homme, mais d'une révolution sociale tout entière; on rédige en loi ce qui est dans l'âme, dans les mœurs et les croyances. Quelle loi régissait la succession romaine? C'était la loi violente et absolue du père de famille, dont la rigoureuse autorité s'étendait sur la femme et les enfants; il y avait là une puissance brutale et désordonnée, qui ne tenait compte ni des sentiments de la nature, ni de la piété domestique, ni des liens intimes et sacrés du foyer. Tout cela fut changé par la fondation même de la famille, et la famille ne naquit qu'avec le christianisme. L'œuvre législative de Justinien ne fut donc autre chose que la famille mise en pleine possession de ses droits; voilà

1. M. Troplong.

pourquoi l'œuvre de Justinien a été profonde et durable, et voilà pourquoi elle règne encore au milieu de nous[1].

1. Nous aimons à remercier ici un jeune et savant avocat du barreau d'Évreux, M. Raymond Bordeaux, qui a bien voulu venir à notre aide sur les lois de Justinien.

CHAPITRE XIV.

Justin II. — Mort de Justin II. — Tibère II lui succède. — Vertus de Tibère II. — Sa mort. — L'empereur Maurice. — Révolte de l'armée. — Maurice déposé. — Le centurion Phocas est proclamé empereur. — Phocas fait massacrer Maurice et sa famille. — Héraclius, empereur. — Mort de Phocas. — Victoire d'Héraclius. — Le bois de la vraie croix. — Siége de Constantinople par les Avares ou Abares. — Première invasion musulmane. — Son caractère. — Mahomet. — Sa mission. — Abou-Bek. — Omar. — Réflexions (de 565 à 641).

Justinien descendit dans la tombe sans postérité, et laissa son trône à son neveu Justin II. Jean le Scolastique, patriarche de Constantinople, le couronna avec sa femme, Sophie, nièce de Théodora, le 20 novembre 565. Justin II, le sixième empereur qui recevait le diadème des mains d'un évêque, mourut fou en 578. Ignorant, adonné au vin, lâche, cruel, ses débauches abrégèrent sa vie. La seule bonne action de ses treize années de pouvoir fut l'adoption du général Tibère qui lui succéda au trône de Constantinople. Ce prince, vaillant, éclairé, vertueux, voulut ajouter, au nom odieux de Tibère, le nom aimé, vénéré et populaire de Constantin, et tint d'une main ferme le sceptre impérial pendant un règne trop court pour le bonheur des peuples. Il cessa de vivre en 582. Son bon sens, sa sagesse rendirent la paix à l'Église, depuis longtemps déchirée par les sectaires.

Il légua son sceptre à un homme non moins brave, non moins vertueux que lui, le général Maurice.

Maurice descendait d'une illustre famille romaine. Il s'était noblement conduit dans les armées impériales, qu'il commandait. Il avait abattu l'orgueil des Perses, et vaincu, sous les murs de Constantine, les barbares de la Mauritanie, auxquels s'étaient joints les soldats d'Hormisdas, successeur de Chosroès. En lui donnant l'empire, Tibère II lui donna aussi en mariage sa fille Constantina. Maurice avait alors quarante-trois ans.

Il avait été un général habile et courageux. Il ne fut qu'un empereur sans énergie et sans autorité. Une des causes de l'affaiblissement de l'empire avait été l'indiscipline des armées. L'insubordination, les exigences des soldats dataient de longtemps. Le génie et les exploits des Constantin le Grand, des Julien, des Théodose, des Narsès et des Bélisaire les avaient maintenus dans l'ordre et l'obéissance. Mais ils se mutinaient, se révoltaient depuis qu'ils ne sentaient plus à leur tête des chefs vigoureux et capables. Les légions montrèrent surtout leur esprit de licence sous le règne de Maurice. Cet empereur voulut les réprimer. Il avait composé lui-même un traité sur l'art de la guerre, sur la nécessité d'une bonne et forte discipline dans l'armée, et il entreprit de détruire les vices qu'il avait reconnus. La solde des troupes était exorbitante. Elle ruinait le trésor public. Maurice voulut la diminuer.

Cette mesure excita le mécontentement des soldats qui proférèrent des paroles outrageantes contre

l'empereur et brisèrent les statues. Au lieu de persister dans la poursuite du mal invétéré qu'il voulait guérir, au lieu de résister aux rebelles et de les punir, Maurice, saisi de crainte, eut la faiblesse de céder à ses propres terreurs. Les troupes, qui s'attendaient à des châtiments, à un régime sévère, n'eurent plus devant elles qu'un chef lâchement occupé à leur complaire; elles reçurent leur solde d'autrefois; l'empereur y ajouta même des immunités sous forme de récompense! Cette pusillanimité accrut l'insolence des prétoriens, perdit Maurice et, avec lui, toute sa famille. Les soldats ne respectèrent plus un prince qui n'avait pas su se respecter lui-même en inclinant son sceptre devant la pique des révoltés. Pierre, frère de l'empereur, commandait un corps d'armée en quartier d'hiver sur les bords du Danube. Maurice lui donna l'ordre de s'avancer vers la province et d'y surveiller les Avares, peuple féroce qui déjà avait exercé ses ravages dans l'empire. Les troupes de Pierre refusèrent d'obéir; elles le déclarèrent déchu de son titre de général, et choisirent pour le remplacer un obscur centurion appelé Phocas. Ce nouveau chef et son armée prononcèrent la déposition de Maurice et se mirent en marche vers Constantinople.

Un témoignage de confiance généreuse donné par Maurice au kan (roi) des Avares ou Abares, devint le prétexte d'une rébellion contre son autorité. Il y avait des prisonniers romains dans l'armée des barbares, il y avait un bien plus grand nombre de prisonniers barbares dans l'armée impériale. Maurice

rendit la liberté à ces captifs après avoir reçu du kan la promesse que les prisonniers romains seraient délivrés. Le chef des Abares, infidèle à sa parole, demanda dix mille pièces d'or pour rançon. Maurice indigné les refusa, et le kan osa faire mettre à mort ses prisonniers. Les soldats de Phocas imaginèrent de faire peser sur l'empereur lui-même la responsabilité de cette boucherie, et se révoltèrent contre lui au moment même où il se préparait à châtier les meurtriers de leurs compagnons d'armes. Ce fut le 22 septembre 602 que l'armée de Phocas entra à Constantinople, en poussant des cris contre Maurice, qu'elle déclarait indigne de régner plus longtemps. La population fit cause commune avec les soldats séditieux, et Maurice dut faire place à Phocas qui fut proclamé seul Auguste. L'empereur n'avait jamais entendu parler du centurion Phocas, devenu maître de l'Orient ! Il apprit que, plein d'audace dans les intrigues, il se montrait timide dans les dangers. *Hélas!* s'écria le prince découragé, *si c'est un lâche, ce sera sûrement un assassin !*

Abandonné du peuple, de l'armée, du clergé, du sénat, de ses ministres, qui tremblants et soumis s'empressaient de reconnaître leur nouveau maître, Maurice quitte son palais. Il monte dans un navire avec sa femme, ses trois filles, ses six fils et va chercher un asile vers des bords amis. Un vent contraire ne permet pas aux fugitifs de passer l'Hellespont. Ils mouillent dans le port de Prennette, à six lieues de Constantinople, et trouvent un refuge dans l'église Saint-Autonome. Le fils aîné de Maurice, Théodose,

se dirige vers la Perse, et va implorer les secours de Chosroès II, que l'empereur avait depuis peu de temps rétabli sur son trône.

Le lendemain le patriarche, Cyriaque, fait couler l'onction sainte sur le front de Phocas et de sa femme, Léonitia, ancienne vivandière! Le 25 novembre le nouvel empereur se promène triomphalement dans Constantinople et jette au peuple, aux soldats des poignées de pièces d'or et d'argent qu'il a volées dans les coffres de Maurice. Et le peuple et l'armée chantent victoire et battent des mains!

Phocas fait célébrer ce jour-là les jeux de l'hippodrome. Il y assiste, vêtu de la pourpre, le front ceint du diadème, et placé sur le trône d'or de Justinien! Une dispute éclate entre la *faction bleue* et la *faction verte*. Le jugement de Phocas parait être favorable *aux verts*. Les *bleus* se récrient et disent à Phocas: *N'oublie donc pas que Maurice vit toujours!* Cette menace excite la cruauté du tyran. Le 27 novembre il ordonne à cinquante bandits d'arracher la famille impériale de l'église qu'elle avait choisie et de la massacrer. Cet ordre est impitoyablement exécuté. Maurice voit ses cinq fils, dont l'un est encore à la mamelle, tomber sous le glaive des assassins. Il contemple la mort de ses enfants et la sienne qui va venir avec un courage, une sérénité religieuse, qui ne peuvent trouver d'exemple que dans la mère des Maccabées. A chacun des coups qui retentit dans son âme déchirée, dans cette agonie dont Dieu seul peut sonder les angoisses, Maurice ne fait entendre que ces paroles de l'Écriture : *Tu es juste, Seigneur, et*

tes jugements sont remplis d'équité! Puis l'empereur déchu tend son cou au fer des meurtriers. Les troncs des cadavres sont jetés dans le Bosphore et les têtes exposées sur les remparts de Constantinople. Le peuple et les soldats prodiguent leurs outrages à ces hideux trophées de la victoire de Phocas!

Maurice était alors âgé de soixante-trois ans. Il en avait régné vingt-sept.

Il restait encore à Phocas de nobles et saintes victimes à immoler. Il avait épargné, on ne sait pourquoi, la femme, les filles et les frères de Maurice. Constantina, fille, épouse et mère d'empereur, essaya de soulever une partie des troupes contre le bourreau de sa famille. Phocas découvre la conspiration et fait décapiter l'impératrice, ses filles et les frères de l'empereur! Théodose, arrêté sur le chemin de la Perse, est conduit à Phocas qui le fait étrangler! Il condamne ensuite au dernier supplice une foule d'innocents soupçonnés de garder un pieux souvenir à la famille impériale [1]!

Il ne se rencontra qu'un seul homme, un vieillard qui osât protester contre tant de crimes. Ce fut Héraclius, alors gouverneur de l'Afrique. Il opposa, pendant huit ans, une résistance de chaque jour aux menaces du centurion qui déshonorait le trône de Constantin. Héraclius disposait, à Carthage, d'une armée qui lui était dévouée. Phocas n'eut pas le courage d'aller l'attaquer. Accablé d'ans et d'infirmités,

1. Theoph. livre VIII, chap. x. Niceph. liv. XVIII, chap. xxxxi. Evagrius, livre V, chap. xxiii.

Héraclius ne put venir en personne à Constantinople pour châtier le misérable assassin de la famille impériale. Il équipa une flotte et en confia le commandement à son fils, appelé aussi Héraclius. Il plaça à la tête de son armée de terre, son neveu Nicétas. Celui-ci prit le chemin de l'Égypte et de l'Asie, et se dirigea vers les rives du Bosphore. Héraclius fit voile vers Constantinople. Il était convenu que celui des deux cousins qui, le premier, renverserait Phocas, serait nommé empereur. Favorisée par les vents, la flotte d'Héraclius mouilla, dans les eaux de l'Hellespont, le 4 octobre 610. A cette date, Nicétas était à peine arrivé à Alexandrie.

A la vue des vaisseaux libérateurs, la population de Constantinople, depuis longtemps foulée par le tyran, se déclare contre lui et le dépose. L'armée, en garnison dans la ville impériale, se réunit aux habitants et fait entendre des clameurs contre l'usurpateur, qu'elle avait, quelques années auparavant, porté en triomphe au palais des Césars. Phocas s'était caché dans les souterrains de cette demeure. Ses soldats le découvrent, lui arrachent sa robe de pourpre, jettent sur ses épaules un manteau en étoffe noire, en lambeaux, lient les mains du tyran derrière le dos, et le traînent pieds nus et tête nue à Héraclius, qui lui fait trancher la tête. Monté sur le trône par la trahison et le crime, Phocas en descendit avec la honte et la mort qu'il n'avait que trop méritée. Il ne savait ni lire ni écrire. C'était un monstre à figure humaine. Plongé dans tous les vices, il ne considéra le pouvoir suprême que comme un moyen de s'en-

richir, et de donner carrière à ses débauches, à sa cruauté.

Le libérateur de Constantinople et de l'Orient, Héraclius, fut proclamé empereur le 5 octobre 610. Lorsque Nicétas arriva à Constantinople, la révolution était consommée. Il se soumit sans murmure à la fortune de son cousin. L'empereur lui fit élever une statue équestre à Constantinople, lui donna sa fille en mariage, et lui accorda un rang distingué dans ses armées.

Prince instruit, religieux, équitable, loyal et courageux, Héraclius releva pour un moment la dignité de l'empire.

Les dilapidations de Phocas avaient épuisé les revenus de l'État. Pendant ses huit années de tyrannie et de lâcheté, les Perses s'étaient rendus maîtres de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Arménie. Le clergé de Constantinople vendit les vases sacrés pour faire face aux dépenses de la guerre d'Héraclius contre les Perses. Cette guerre fut glorieuse et profitable à l'empire. Héraclius, à la tête d'une armée nombreuse, chassa les Perses des contrées qu'ils avaient envahies, pénétra jusqu'au cœur de la Médie, saccagea les villes de Chosroès II, vainquit ses troupes sur tous les points, lui fit cinquante mille prisonniers, lui enleva ses trésors, les apporta à Constantinople, où le peuple, l'armée et le sénat lui décernèrent, comme à Bélisaire, les honneurs du triomphe. Monté sur un char attelé de quatre éléphants, le monarque fait porter devant lui le bois de la vraie croix qu'il avait obtenue des Perses. Ceux-ci l'avaient

enlevée à Jérusalem, en 615. Héraclius partit ensuite pour la ville sainte (629), emportant avec lui le bois sacré. Arrivé dans le jardin des Oliviers, l'empereur chargea la sainte croix sur ses épaules, et, suivi du clergé, de la population, il marcha pieusement dans la *voie douloureuse*, et déposa sur le Calvaire cette croix arrosée du sang du Sauveur six cents ans auparavant. Pompe auguste, spectacle magnifique que l'Église a voulu consacrer par la fête de l'*Exaltation de la Croix*, qu'elle célèbre le 14 septembre.

En 626, pendant qu'Héraclius battait les Perses sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, les Abares, profitant de son absence, vinrent mettre le siége devant Constantinople. La population de la cité impériale et les troupes que l'empereur y avait laissées en garnison, parvinrent, non sans combats, à obliger les barbares à la fuite. L'héroïsme d'Héraclius semblait avoir pénétré dans tous les cœurs.

Mais prêtons un instant l'oreille aux cris de guerre qui se font entendre, dans les dernières années du règne d'Héraclius, du côté d'Antioche, de Damas, d'Alexandrie et de la Palestine. Une invasion bien autrement formidable que celle des Abares s'est répandue sur ces antiques rivages. Elle se montre avec un caractère et des conditions de durée et de succès inconnus jusqu'ici. Elle a pour drapeau le grand nom d'Allah (Dieu); pour mot d'ordre, la prière; pour mot de ralliement, la conquête du monde!

Mahomet a paru! La Mekke, sa patrie, l'a vu pauvre, orphelin, n'ayant reçu pour tout héritage de ses parents que cinq chameaux et une esclave éthio-

pienne. Il a été pasteur de troupeaux dans les champs de Médine. Puis, son oncle, Abutaleb, l'a emmené avec lui lorsqu'il conduisait ses caravanes marchandes aux foires de Bassora et de Damas. Maintenant, la capitale de l'Arabie revoit Mahomet puissant et fort, éloquent et guerrier, apôtre et conquérant. Il dit à ses concitoyens que Dieu a créé tous les hommes, qu'il les a distribués en nations, et qu'il l'a placé dans la meilleure des nations, la nation arabe! que le Créateur a distribué chaque nation en tribus, et qu'il l'a placé dans la meilleure des tribus, la tribu des Coreïsites! qu'il a divisé les tribus en familles, et qu'il l'a fait naître dans la meilleure des familles, la famille d'Abda-Allah, fils de Motaleb! Il dit qu'il est le meilleur des hommes, qu'il frappera le premier à la porte du paradis, et que son tombeau sera le premier ouvert au jour du jugement. Il publie qu'Abraham l'a demandé à Dieu, que Jésus l'a annoncé au monde, et que la noble Aména, sa mère, a vu une grande lumière briller de l'orient à l'occident le jour qu'elle l'a mis au monde!

Il raconte son voyage nocturne à travers les espaces, sur sa jument ailée, Elborak (l'Étincelante); il l'a attachée, à Jérusalem, à l'endroit même où les prophètes avaient coutume d'attacher leurs coursiers. Dans le temple de Salomon, il s'est entretenu avec Abraham, Moïse, Jésus, et a fait sa prière avec eux. Il est monté au ciel par une échelle lumineuse; il a passé entre les étoiles, ces globes immenses, suspendus aux cieux avec des chaînes d'or; il a traversé les sept cieux de diamants, d'émeraude, de saphirs, de

topazes, d'airain, d'or et d'hyacinthes; il a vu des légions d'anges, des troupes de patriarches et de prophètes lui rendant hommage comme à l'apôtre de Dieu! L'Éternel l'a touché de sa main puissante, et a imprimé sur son front le sceau des prophètes! Il a lu, en caractères éblouissants, ces mots gravés sur le trône de la divine majesté : *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète!*

Il dit qu'il a été envoyé pour rétablir le culte antique, et pour lui rendre sa pureté; qu'Abraham et Ismaël, pères des Arabes, n'étaient ni juifs, ni chrétiens, *mais vrais croyants;* qu'ils n'adoraient qu'un seul Dieu; qu'ils ne commirent jamais l'impiété sacrilége de lui associer d'autres divinités. Il déclare une guerre d'extermination à l'idolâtrie. « Le glaive est la clef du ciel, s'écrie Mahomet; une nuit passée sous les armes compte plus que deux mois de prières! Celui qui succombe dans une bataille est absous! les cieux lui sont ouverts! ses blessures sont éclatantes comme le vermillon, et parfumées comme l'ambre! » Il grave en caractères de feu les principes de la fatalité dans l'âme des Arabes. Qui peut donc arrêter la mort? ses pas sont plus rapides que les pas des gazelles! La mort! mais ce n'est qu'un pont jeté entre le temps et l'éternité! L'éternité! elle sera douce, heureuse! Des fleuves de lait, de miel et de vins exquis roulent leurs flots parfumés dans le paradis, que le prophète promet aux pauvres et sauvages enfants des brûlants déserts d'Arabie. Il ravit, exalte leur imagination en peignant avec les plus vives couleurs les jouissances sensuelles réservées *aux vrais croyants.*

Des eaux jaillissantes, des arbres, des fruits délicieux, des lits d'or ornés de pierreries, des épouses toujours jeunes et toujours belles, seront la récompense de ceux qui n'adoreront qu'un seul Dieu, et qui ne reconnaîtront qu'un seul prophète, Mahomet!

La parole entraînante et poétique de cet homme extraordinaire, sa noble et belle figure, son port de roi, l'irrésistible séduction de son sourire et de son regard puissant, sa vaste intelligence, sa justice envers ses semblables, son intrépidité dans les combats, subjuguent, enchantent les imaginations dans ces déserts où la tente arabe a été de tout temps la demeure chérie de la poésie et des passions guerrières. Dans un festin où Mahomet réunit ses plus ardents et ses plus fanatiques admirateurs, le jeune et bouillant Ali se lève, étend sa main menaçante, et dit: *Je jure d'abattre la tête et de plonger mon cimeterre dans le ventre de tout homme qui doutera de la mission de Mahomet!*

Le serment d'Ali exprimait toute la pensée du prophète de la Mekke : *l'islamisme ou la mort!* A coup d'épée, et aussi par l'ascendant de son génie, Mahomet convertit à sa religion, dans l'espace de dix ans, les peuples répandus entre l'Euphrate et Mokka, entre la mer Rouge et le golfe Persique. Il meurt empoisonné, en 632, en reposant sa tête sur le sein de la belle et douce Aïscha (la bien vivante), fille d'Abou-Bek, la plus aimée de ses dix-sept femmes. « Dieu, dit-il en expirant, pardonne-moi mes péchés! je vais rejoindre mes amis qui sont au ciel! »

Les dernières paroles de Mahomet, comme toutes

celles qu'il prononça pour s'accréditer auprès des Arabes, avaient pour but de tromper l'imagination des hommes. Ce Coran qu'il feignit de recevoir du ciel, il le composa dans la retraite, empruntant à nos livres saints le dogme de l'unité de Dieu. Il multipliait les merveilles pour faire paraître sa mission plus divine, et sa parole religieuse ne fut qu'une longue imposture. L'Évangile a conquis le monde en glorifiant la souffrance et en promettant les félicités invisibles; Mahomet a soumis la moitié de l'univers en flattant le côté grossier de l'homme, en promettant les félicités brutales. Les chrétiens ont vaincu en se faisant égorger, les mahométans en égorgeant.

En 634, à la tête de cent mille soldats de l'Yémen et des Sarrasins d'Afrique, convertis à l'islamisme, Abou-Bek, premier calife (successeur) de Mahomet, avait conquis l'Irak (Mésopotamie) et la Syrie. En mourant, il désigne Omar pour le remplacer, et lui donne le titre de roi.

« La gloire me suffit, dit Omar; qu'ai-je besoin d'une couronne?

— La couronne a besoin de toi, répond Abou-Bek. »

Omar obéit, et se fait appeler *Almoumenin* (prince des fidèles). Le troisième commandeur des croyants s'empare des principales villes de la Syrie, du littoral de l'Égypte, bat les armées d'Héraclius, et, le 15 mai 637, il entre en vainqueur dans Jérusalem, monté sur un chameau, qui portait un sac de froment, un sac de dattes, un plat de bois et une bouteille de cuir remplie d'eau. Une mosquée s'élève sur

l'ancien parvis du temple de Salomon. L'emblème religieux du pâtre de Médine se dresse insolemment en face du Calvaire de Jésus-Christ. Il y restera jusqu'à ce que l'épée de Godefroi vienne le briser. Mais cet emblème reparaîtra en dominateur quatre-vingt-dix ans après; et le pèlerin chrétien du XIX[e] siècle le retrouvera encore sur les montagnes de Sion.

Les premières conquêtes de l'islamisme dans l'empire d'Orient, constituent une des plus profondes révolutions qui se soient accomplies dans le monde. Les contre-coups de cette révolution font déjà chanceler le trône de Constantinople, depuis longtemps ébranlé. Désormais, la lutte est engagée entre les soldats de Mahomet et ceux des empereurs des rives du Bosphore. Elle ne finira que le jour où le croissant remplacera la croix plantée par Justinien sur la coupole de Sainte-Sophie.

CHAPITRE XV.

Mort d'Héraclius. — Provinces enlevées par les musulmans à l'empire d'Orient. — Constantin III et Héracléonas, empereurs. — Mort de Constantin III. — Exil de l'impératrice Martine et de son fils Héracléonas.— Constant II.— Les monothélites.— Type de Constant II, condamné par le saint-siége.—L'empereur persécute le pape Martin. — Constant II fait assassiner son frère. — Remords de l'empereur. —Il quitte Constantinople. — Va à Rome. — En pille les églises.— Meurt assassiné à Syracuse. — Constantin Pogonat. — Révolte de l'armée. — Elle demande trois empereurs à la fois. — Punition des coupables. — Premier siége de Constantinople par les mahométans. — Invention du feu grégeois. — Mort de Constantin Pogonat. — Justinien II. — Ses crimes. — Son exil. — Le patrice Léonce, empereur, est déposé par Absimare. — Justinien lui fait couper la tête. — Bardane. — Anastase II.— Théodore III, empereur malgré lui. —Léon III lui succède.—Deuxième siége de Constantinople par les musulmans. — Ils sont repoussés. — Léon III défend d'honorer les images. — Les iconoclastes. — Persécution cruelle. — Bibliothèque de Constantinople ; incendie. — Démêlés entre le pape et l'empereur de Constantinople (de 641 à 741).

Les époques que nous racontons ne sont pas fertiles en grandes choses; le génie, la patriotisme, les hautes vertus ne sont point là pour ranimer et soutenir le récit. On voudrait se détourner du spectacle monotone de ces crimes, de ces violences parties d'en bas et d'en haut, de ces perpétuelles ignominies; mais l'histoire ne choisit pas: elle raconte; elle embrasse tout. Elle dit le bien pour le signaler à l'admiration du monde entier; elle dit le mal pour le flétrir, en tirer d'utiles leçons. Quand sur ce triste fond

de misères, de forfaits et de lâchetés se détache une noble figure, le regard la saisit avec amour comme pour se consoler du tableau. C'est ainsi que la figure d Héraclius nous est apparue comme une sorte de bonne fortune historique au milieu de cet immense abaissement de l'empire; son courage, son dévouement, sa noble piété nous frappaient et nous charmaient, et pour nous tout spectacle s'effaçait devant ce sublime spectacle du vainqueur des Perses portant triomphalement sur ses épaules le bois de la vraie croix et montant ainsi la *voie douloureuse* comme jadis on montait au Capitole. Héraclius mourut le 11 février 641, après trente ans de règne. Rien ne devait rester de ses victoires; la Providence avait condamné l'empire; mais les coups portés par les Arabes à ce colosse affaissé, devaient être des coups sérieux et définitifs : aux Arabes appartenaient désormais la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine. Aucune force n'était plus capable d'arrêter les démembrements des États dont Constantinople était la capitale.

Il était dans la destinée des grands hommes de ces suprêmes époques romaines de ne rien laisser après eux. Héraclius, par son testament avait partagé le pouvoir entre deux fils qui appartenaient à deux lits différents; ces deux fils étaient Constantin III et Héracléonas; ni l'un ni l'autre ne régnèrent: Constantin III fut empoisonné par une mère rivale, Héracléonas fut déposé et proscrit comme sa mère. Du milieu de ces crimes et de ces proscriptions sortit le pouvoir d'un enfant, Constant II, fils de Constantin III, proclamé empereur à l'âge de onze ans.

Tant que Constant II fut mineur, le sénat gouverna à sa place. Lorsque le jeune empereur pût gouverner lui-même, il se jeta comme un fou dans les disputes religieuses au lieu de défendre un empire menacé de toutes parts. Dans ce relâchement des cœurs et cette décadence des esprits, il y avait toujours place pour une secte nouvelle; les *monothélites* eurent leur tour; on appelait ainsi les sectaires qui, sans nier les deux natures en Jésus-Christ, niaient toute volonté de la part de la nature humaine unie à la nature divine dans la personne du Sauveur du monde. Le côté humain du fils de Marie n'existait plus; rien n'était plus contraire au dogme catholique du Dieu homme, dogme attesté avec la dernière évidence par toutes nos écritures et par les témoignages de tous les Pères. En ce temps-là les subtilités théologiques atteignaient de leur contagion d'aussi fermes esprits qu'Héraclius lui-même; il avait partagé l'erreur des monothélites, qu'il exposa dans son écrit condamné par le pape Jean IV dans un concile; mais le pieux empereur s'était soumis du moment que le saint-siége avait parlé. Il était tout simple que les nouveaux hérétiques exploitassent le nom d'Héraclius sans tenir compte de sa soumission. On vit un jour affiché aux portes des églises de Constantinople *l'ecthèse* ou l'écrit d'Héraclius déjà condamné; les catholiques s'en plaignirent à Constant II et au patriarche Paul qui firent disparaître les affiches. Constant II n'était pas homme à s'en tenir là; d'ailleurs le patriarche Paul le poussait habilement dans la voie contraire à la foi romaine. Le jeune empereur se pré-

senta comme un conciliateur entre les orthodoxes et les monothélites dans un édit connu sous le nom de *Type*, édit qui maintenait l'hérésie tout entière. Rome condamna le *Type* au concile de Latran en 649. Ce ne fut plus la manie théologique, ce fut l'orgueil blessé qui inspira Constant II après la sentence du concile de Latran. Il accusa le pape Martin d'avoir favorisé l'entrée des Sarrasins en Sicile, et donna ordre à l'exarque de Ravenne de s'emparer du pontife et de l'amener à Constantinople. Ces ordres impies furent exécutés. Martin, arraché du Vatican, fut traîné jusqu'à Constantinople, enfermé dans une prison pendant trois mois et puis jeté dans l'exil où il mourut de misère (655).

Constant II avait un frère appelé Théodose. C'était un prince de grande espérance. L'empereur le contraignit d'embrasser la vie monastique. Le lâche et soupçonneux Constant redoutait encore Théodose alors même que ce jeune prince avait renoncé dans son cloître aux intérêts de la terre. Constant le fit assassiner en 659. Il avait reçu, un mois auparavant, la communion des mains de son frère. Le ver rongeur du remords qui fouille toujours dans l'âme du coupable, et qui ne meurt jamais, troublait les nuits de Constant II. Le spectre de Théodose lui apparaissait dans ses songes. Il tenait, d'une main, une torche enflammée, de l'autre, un calice plein de sang; le fantôme le présentait aux lèvres de Constant II, et lui disait : *Bois, Caïn*[1]!

1. Théophane. *An.* XX, p. 289.

L'horreur de ce crime avait soulevé l'indignation publique à Constantinople contre Constant II. On le menaçait de mort. Il eut hâte de s'éloigner de la cité impériale. Il dit qu'il voulait transférer le siége de son gouvernement à Rome, fit préparer secrètement un navire et s'y embarqua. Il chargea un de ses officiers de lui amener sa femme et ses trois fils, Constantin, Tibère et Héraclius. Le peuple prévenu à temps ne les laissa pas sortir du palais impérial. L'empereur partit seul. Debout sur le pont du navire qui le conduisait vers le Tibre, il tourna la tête vers Constantinople et cracha sur la ville, comme pour lui témoigner son mépris. Il arriva à Rome au mois de juillet 663. Le pape Vitalien et son clergé l'accueillirent en grande pompe. L'empereur resta douze jours dans la ville éternelle, et en pilla les églises. Les ornements des sanctuaires et les vases sacrés échappés à la rapacité des Goths et des Vandales, devinrent la proie du petit-fils d'Héraclius. Constant II se retira à Syracuse, où il vécut dans le libertinage. Un de ses officiers l'assomma dans son bain, en 668. Il avait alors trente-huit ans. Il n'emporta dans son sépulcre que l'exécration de ses sujets [1].

Constantin Pogonat (le Barbu) ou Constantin IV succéda à Constant II au trône de Constantinople. Le nouvel empereur donna le titre d'Auguste à ses frères, Tibère et Héraclius; mais il ne leur accorda aucune participation dans les affaires du gouvernement. Les soldats, qui disposaient plus que jamais du

1. Théophane. Cédrène. Nicéphore.

pouvoir, voulurent trois empereurs à la fois. Campés à Chrysopolis (Scutari), sur la côte asiatique du Bosphore, en face de Constantinople, ils déclarèrent Augustes, avec les mêmes attributions que Pogonat, Tibère et Héraclius. *Nous adorons les trois personnes de la sainte Trinité*, disent-ils, *nous voulons être gouvernés sur la terre comme on l'est dans le ciel. Il nous faut trois empereurs à la fois!* Les prétoriens étaient, à leur insu, dans la logique; du moment qu'il était accepté que le pouvoir partait de leurs rangs, pourquoi voudrait-on qu'ils eussent gardé l'idée et le sentiment de l'ordre dans leur façon de comprendre l'autorité dans le monde? Ils avaient le droit de faire un empereur; pourquoi n'en auraient-ils pas fait trois? pourquoi pas cinq? pourquoi pas dix? Pourquoi s'arrêter en si beau chemin et ne pas forger autant de couronnes qu'il y avait d'ambitions à rassasier?

Cependant la mutinerie des troupes prenait un caractère grave. Constantin IV s'en alarmait. Théodore, son ministre, coupa court à la sédition. Il se présenta au milieu des soldats, et leur dit que l'empereur était disposé à combler leur vœu; il ajouta qu'il était nécessaire, auparavant, de s'entendre avec le sénat qui était assemblé pour s'occuper de cette grande affaire. Le ministre proposa aux principaux officiers de l'armée de se rendre avec lui dans le palais des sénateurs. La proposition est acceptée. Les officiers passent le détroit. Arrivés sur la rive d'Europe, Théodore les fait pendre à des potences placées de manière que les soldats de Chrysopolis

puissent voir leurs chefs. Cette prompte exécution les frappa de terreur; ils prirent la fuite. L'empereur, soupçonnant ses frères de complicité dans cette conjuration burlesque, ordonna qu'on leur coupât le nez.

Ce fut sous le règne de Constantin Pogonat que les musulmans vinrent, pour la première fois, mettre le siége devant Constantinople. La flotte ennemie enveloppait la cité depuis le château des Sept-Tours, situé sur la Propontide, jusqu'à l'embouchure du Bosphore. Elle était commandée par le vaillant Kalé et Yésid, fils du calife Moavia. Un vieillard vénéré de tout l'équipage se montrait sur un des vaisseaux sarrasins. C'était Youb, l'ami de Mahomet, celui-là même qui lui avait donné asile et protection dans sa maison de Médine lorsque le prophète arabe fut chassé de la Mekke. Youb racontait à ses compagnons que Mahomet lui avait souvent dit que la conquête de Constantinople était promise aux vrais croyants. Il échauffait leur courage et faisait passer dans leur âme le fanatisme qui brûlait la sienne. Youb mourut pendant le siége, et fut pieusement enterré dans un lieu où s'élève aujourd'hui un faubourg de Constantinople qui porte son nom.

Le feu grégeois, qui venait d'être inventé par un Syrien nommé Callinique, détruisit en grande partie les navires musulmans et leurs machines de guerre. Ils se retirèrent dans le port de Cyzique, sur la rive gauche de l'Hellespont. Mais ils renouvelèrent, chaque été, pendant sept ans, leurs belliqueuses tentatives contre Constantinople. Toujours le feu grégeois por-

ait le ravage sur leurs navires, et les obligeait à la uite. On a longuement parlé de ce feu grégeois qui oua un si grand rôle dans les armées jusqu'à l'invenion de la poudre à canon. Ce feu, qui brûlait dans 'eau, était plus meurtrier que les fusées à la Congrève. Il est de la nature du feu ordinaire de s'élever. Le feu grégeois, au contraire, se traînait en bas, et uivait toutes les directions qu'on voulait lui donner. On remplissait certains tubes des matières inflammables qui le composaient et on les lançait sur les vaisseaux ennemis. Le secret du feu grégeois avait été perdu. On le retrouva en France sous Louis XVI. Ce bon et malheureux roi défendit à ses ministres d'en faire usage et voulut qu'on ensevelît dans une nuit éternelle cette funeste découverte.

Constantin Pogonat fut un prince sage et courageux. Il lutta avantageusement contre les Sarrasins. Par le concile général qu'il convoqua à Constantinople en 680, il rendit la paix à l'Église. Il mourut en 685, après un règne de sept ans, marqué par des actes qui ont honoré son nom.

Pogonat laissa sa couronne à son fils, Justinien II, âgé de seize ans. Une guerre désastreuse entreprise par Justinien II contre les Bulgares et les Sarrasins, eut pour résultat la perte de l'Afrique. L'empereur avait dans ses troupes un corps auxiliaire d'Esclavons qui le trahirent. Arrivé à Constantinople, après sa défaite, l'empereur fit jeter à la mer les femmes, les enfants et les vieillards esclavons qui se trouvaient dans cette ville. Justinien II devint bientôt l'objet de l'exécration publique. Il avait formé le

projet de massacrer en masse, pendant une nuit, les habitants de la cité impériale. Informé de cet horrible dessein, le patrice Léonce s'empare de l'empereur, lui fait couper le nez et l'exile à Chersonèse. Léonce est proclamé empereur, et déposé deux mois après par l'armée, qui nomme à sa place un soldat nommé Absimare. Celui-ci fait mutiler Léonce, et le jette dans un cloître. Justinien II s'échappe de son exil et vient secrètement à Constantinople à la tête d'une bande de Bulgares. Il s'empare de Léonce, d'Absimare, leur coupe la tête, et fait pendre aux créneaux des remparts de Constantinople, à la porte du palais impérial une foule de victimes, et fait passer au fil de l'épée les habitants de Chersonèse. Trois mille soldats proclament empereur le général Bardane. Attaqué par Bardane sur les bords de la mer Noire, Justinien II est vaincu et décapité (711).

Bardane prend le nom de Fileppique. Il est monothélite, et veut qu'on considère comme nul et non avenu le concile de 680, qui a condamné cette hérésie. Le peuple se révolte contre Fileppique, qui est conduit enchaîné à l'hippodrome où on lui crève les yeux avec une aiguille rougie au feu (3 juin 713).

Artémius, premier secrétaire d'État et grand trésorier, est nommé empereur, et prend le nom d'Anastase II. Il envoie une armée contre les Sarrasins qui ravageaient la Phénicie, en confie le commandement au diacre Jean, qui est en même temps général des troupes; l'armée refuse d'obéir, égorge le diacre, et prononce la déchéance d'Anastase II.

Les soldats cherchent partout un homme pour en

faire un empereur, et ne le trouvent pas. Ils rencontrent, enfin, sur les côtes de la Mysie, un receveur des impôts publics, appelé Théodose, et lui offrent le sceptre. Celui-ci prend cette offre pour une plaisanterie et passe outre. Les soldats insistent, Théodose va se cacher dans les montagnes voisines. Les soldats le découvrent et l'entraînent de force à Constantinople en criant : *Théodose III Auguste ! Longues années à Théodose III !* Le patient est conduit dans l'église de Sainte-Sophie où il subit la couronne des mains du patriarche aux applaudissements de la multitude. On fait prendre à Anastase II l'habit monastique et on le relègue à Salonique (716).

Léon, fils d'un pauvre paysan de l'Isaurie, était parvenu, de grade en grade, à celui de maître de la milice. Il commandait l'armée d'Orient en 716. Les Sarrasins assiégèrent la ville d'Amorium, en Galatie. Léon va les combattre. En le voyant venir les musulmans, qui n'étaient pas en mesure de se défendre, le saluent du titre d'empereur ! L'armée de Léon, qui ne songeait pas à élever son général au rang suprême, proclame Léon Auguste ! L'Isaurien arrive à Constantinople avec ses troupes. Le peuple l'accueille par ses acclamations. Théodose III est déposé, et va mourir en solitaire à Éphèse, non sans maudire les soldats. Ils l'avaient violemment arraché à ses paisibles fonctions de receveur, et n'avaient placé sur sa tête la couronne des Césars que pour la lui ravir un an après.

Ce dégradant spectacle du Bas-Empire au VIIIe siècle n'échappait pas aux musulmans. Déjà ils cou-

vraient les Grecs de leur mépris, et croyaient que l'heure de la chute de cet empire, chute annoncée par Mahomet à Youb, allait sonner. Au mois d'août 717, une flotte sarrasine de dix-huit cents voiles mouille dans les eaux de la Propontide. Elle est commandée par le calife Soliman (Salomon). Léon l'Isaurien, ou Léon III, veut entrer en négociation avec le chef des croyants. Soliman lui répond qu'on ne transige pas avec les vaincus, qu'il a désigné par avance la garnison qui doit occuper Constantinople, et qu'il ne reste à l'empereur qu'à se soumettre à son autorité. Cette insolence allume la colère de Léon III qui jure de détruire la flotte mahométane ou de s'ensevelir sous les ruines de son empire, fait passer sa vaillance dans le cœur des soldats et des habitants de Constantinople. Le peuple et l'armée volent aux armes, et suivent l'empereur sur les remparts du haut desquels ils font pleuvoir une grêle de pierres sur les assiégeants. Léon III équipe une flottille, monte un de ses navires, fond sur les vaisseaux ennemis, les couvre de brûlots renfermant le feu grégeois, et l'escadre musulmane n'offre bientôt plus qu'un vaste embrasement. L'armée de Soliman périt presque tout entière. Ce grand désastre lui causa un tel chagrin qu'il en mourut. Constantinople célébra avec des transports de joie sa délivrance et la gloire de Léon III. L'Église grecque fête encore aujourd'hui l'anniversaire de cette mémorable journée.

Par ses exploits, Léon l'Isaurien sauva, à cette époque, Constantinople et ce qui restait de l'empire.

Six ans après il allait mêler son nom à d'horribles malheurs. Oubliant que Jésus-Christ n'a établi dans son Église que des apôtres et des prophètes, des pasteurs et des docteurs et non pas des rois pour la gouverner[1], Léon III prétendit être le chef de la religion comme il était le chef de son empire. Il fut le premier et l'implacable ennemi du culte des images, et voulut l'anéantir. On raconte qu'étant encore enfant, et vivant dans la cabane de son père, dans les montagnes de l'Isaurie, il entendit des juifs maudire et flétrir les images des chrétiens. L'enfant les écoutait avec une grande attention et paraissait partager leur indignation. Un de ces israélites lui dit, en plaisantant : « *N'est-ce pas, mon ami, que tu détruirais toutes ces figures impies, si tu étais empereur ?* — Je jure, répondit le jeune Léon qui portait alors le nom de Conon, je jure que je n'en laisserais pas subsister une seule ! » Il se souvint de ce serment une fois placé sur le trône : il déclara, dans son édit de 726, que pour reconnaître les bienfaits dont Dieu l'avait comblé depuis son avénement à l'empire, il voulait détruire *l'idolâtrie* introduite dans l'Église ; que les images de Jésus-Christ, de la Vierge, des saints étaient des idoles auxquelles on rendait des honneurs dont Dieu était jaloux, et ordonnait de les enlever ou de les mettre en pièces, si on s'opposait à sa volonté.

Cet édit fut présenté à la signature de Germain, patriarche de Constantinople, qui refusa de le si-

1. Saint Paul, épître aux Corinthiens, chap. XII, vers. 28.

gner. Il dit à l'empereur qu'il calomniait les chrétiens en les accusant d'*adorer* les images ; qu'ils les honoraient seulement ; qu'ils les considéraient, en quelque sorte, comme des portratis de famille ; que les images des saints ne servaient qu'à exciter les chrétiens à la vertu en leur rappelant des actions saintes comme le seraient les discours des gens de bien ; qu'en se prosternant devant l'image de Jésus-Christ, on n'adorait pas des couleurs appliquées sur du bois, mais bien le Dieu invisible qui est dans le sein du Père qui est au ciel ; que la peinture était une histoire abrégée de la religion pour les chrétiens et non point une idolâtrie ; qu'il ne fallait pas confondre un culte absolu avec un culte relatif ; que chez les païens, une idole détruite était un dieu de moins, s'ils n'en faisaient pas une autre semblable, mais qu'une abomination pareille était inconnue aux enfants de l'Évangile [1].

Léon III, homme ignorant et grossier, ne comprenant rien ou feignant de ne rien comprendre aux observations si simples et si saisissables du prélat, lui enjoignit de nouveau d'adopter son édit, et le menaça de la mort et de l'exil s'il continuait à opposer des obstacles à ses ordres. *Souvenez-vous*, lui dit le patriarche, *que vous avez pris Dieu à témoin de ne rien changer à la tradition de l'Église !* L'empereur lui donna un soufflet et le fit déposer par le sénat. Germain se dépouillant alors du pallium, dit au tyran : *Ma personne est soumise aux ordres absolus du*

1. Fleury. *Histoire ecclésiastique*, livre XLII.

prince, mais ma foi ne cède qu'à un concile! L'intrépide athlète de Jésus-Christ était alors âgé de quatre-vingts ans. L'empereur l'exila, et plaça sur le siége patriarcal un prêtre appelé Anastase, vendu à Léon III. En ce moment commença la destruction des images! L'on vit des bandes de soldats de l'Isaurien se ruer dans les sanctuaires de la prière et dans les maisons particulières, broyer les images et massacrer ceux qui s'opposaient à leurs brigandages. On les appela iconoclastes (briseurs d'images). L'empereur confisqua à son profit un grand nombre de statues d'or et d'argent, des vases précieux représentant les saints mystères, des pierreries ornant les couronnes de la vierge Marie si vénérée dans l'empire, et fit mettre en pièces un grand crucifix d'airain placé par Constantin Ier sous un des portiques du palais impérial. Les habitants de Constantinople entouraient ce crucifix d'une vénération particulière. Des femmes du peuple se jetèrent sur l'écuyer de l'empereur qui l'avait brisé et le massacrèrent. Ce fut le signal d'une affreuse boucherie. Ces femmes furent mises à mort avec une foule de catholiques. On faisait enduire de poix les martyrs. On entassait sur leurs têtes plusieurs images auxquelles on mettait le feu, puis on jetait aux chiens les cadavres calcinés[1].

La célèbre bibliothèque de Constantinople, fondée par Constance, prodigieusement enrichie par Julien et ses successeurs, comptait plus de cent vingt mille

1. Le Beau. *Histoire du Bas-Empire*, livre LXIII.

volumes lorsqu'elle fut brûlée sous le règne de Zénon (475). Ce prince la rétablit. Justinien I[er] mit ses soins à l'augmenter et quelques empereurs suivirent son exemple. Elle contenait trente-six mille volumes sous le règne de Léon III. La bibliothèque, qui était publique, était renfermée dans une basilique située entre le palais impérial et l'église de Sainte-Sophie. Cette basilique, nommée *l'Octogone*, à cause de huit superbes portiques par lesquels on pénétrait dans son enceinte, était la résidence de plusieurs savants dont le chef s'appelait œcuménique (universel) à cause de sa vaste érudition. C'étaient des professeurs de belles-lettres et de théologie payés par l'État. La jeunesse studieuse de Constantinople accourait à leurs leçons. L'église attenante à la bibliothèque était desservie par seize religieux. Ces prêtres et les professeurs formaient une académie renommée pour son savoir et ses vertus. Les empereurs consultaient ces savants hommes dans les affaires importantes. Des sénateurs, des prélats illustres étaient sortis de cette docte compagnie, qui jouissait à Constantinople d'un grand crédit. L'empereur voulut lui faire adopter son édit contre les images. Les prêtres et les professeurs le refusèrent, et combattirent respectueusement, mais avec force, l'opinion du prince. Ne pouvant les persuader, Léon III prit le parti de les exterminer. Pendant une nuit de l'année 730, il fit brûler les livres, la basilique et ceux qu'elle renfermait[1]. Le sauvage Isaurien surpassa en

1. Zonare, livre XV.

barbarie le calife Omar quand il condamna aux flammes la bibliothèque d'Alexandrie.

Depuis 730 jusqu'en 741, époque de la mort de Léon III, les chrétiens d'Orient, restés fidèles aux cultes des images, furent livrés à des tourments qui rappelèrent, par leur cruauté, ceux des Néron et des Domitien. Les orthodoxes étaient brûlés vifs, écartelés. Le ménologe des Grecs est rempli de martyrs qui souffrirent les plus affreux supplices sous les règnes de Léon III et de son successeur.

Le concile tenu à Rome en 732 anathématisa l'empereur, et consacra le respect dû aux images. La séparation entre l'Église d'Occident et l'Église d'Orient commença à cette époque. Léon III détacha de la juridiction du saint-siége, la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, et soumit ces contrées au patriarcat de Constantinople. Lassés des intrigues, de la mauvaise foi et des perpétuelles hérésies des Grecs, les catholiques romains conférèrent au pape la puissance souveraine et ne reconnurent plus la domination du monarque byzantin[1]. Depuis Constantin le Grand l'exaltation des papes au pontificat recevait la sanction des empereurs. Cet usage cessa à partir du successeur de Léon III. Les fureurs de ce prince et les persécutions incessantes des rois lombards, déterminèrent le pape Grégoire III à implorer l'appui de Charles Martel, l'héroïque vainqueur des Sarrasins. Il lui envoya des ambassadeurs, qui remirent solennellement au prince français les clefs du tombeau de

1. Voy. Théophane, Cédrène, Zonare et Nicéphore.

saint Pierre. L'aïeul de Charlemagne posa sa main puissante sur ces clefs vénérées, se déclara le défenseur du saint-siége et dit que désormais ni l'empereur de Constantinople, ni le roi des Lombards, n'ouvriraient sans sa permission le tombeau du prince des apôtres ! Dès cet instant l'indépendance des papes était moralement accomplie ; quelques années plus tard (757) Pépin le Bref la scellait de sa vaillante épée.

CHAPITRE XVI.

Constantin Copronyme succède à Léon III.— Il est iconoclaste et persécute les orthodoxes. — Il est déposé. — Artabarde, empereur. — Copronyme reprend le sceptre. — Concile iconoclaste tenu à Constantinople, en 754.—Mort de Copronyme.— Léon IV lui succède. — Sa mort. — Origine d'Irène. — Règne de cette impératrice. — Sa déposition. — Sa mort. — Nicéphore Ier lui succède. — Sa mort.— Michel Rhangabe, empereur.— Son abdication. — Léon IV ou Léon l'Arménien, empereur (de 741 à 811).

Constantin V, surnommé Copronyme à cause de sa malpropreté, succéda à son père, Léon III, et le surpassa en impiété. Du haut de la chaire de Sainte-Sophie, le patriarche Anastase jura, sur la vraie croix, que Copronyme avait nié en sa présence la divinité de Jésus-Christ et qu'il avait blasphémé son saint nom. Il couvrit l'empire de deuil et de ruines dans sa persécution contre les orthodoxes qui refusèrent de s'associer à l'hérésie des iconoclastes. Les chrétiens pouvaient appliquer à cette époque de désolation et de meurtre, ces paroles de l'Évangile : « Et le temps vient où quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu. Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon père, ni moi[1]. »

Constantin V s'attira bientôt la haine publique, et

1. Saint Jean, chap. XVI.

fut déposé. On proclama empereur Artabarde, son beau-frère. Mais Copronyme qui avait une incontestable bravoure, et qui ne manquait pas d'habileté, réunit six mille soldats sous son commandement, assiégea Constantinople, où Artabarde s'était enfermé, prit la ville par famine, et la livra au pillage de ses prétoriens. Artabarde et deux fils de cet empereur d'un moment, eurent les yeux crevés par les ordres de Copronyme. Il fit fouetter le patriarche Anastase en plein hippodrome, le mit ensuite sur un âne, le visage tourné vers la queue, et ordonna qu'on le promenât ainsi dans les rues de Constantinople. Cependant, ce prélat conserva l'épiscopat. « L'empereur, dit Théophane, n'aurait pu en trouver un plus mauvais que lui pour le mettre à sa place. » Anastase, en effet, était un des plus ardents iconoclastes de l'empire.

En 754, Copronyme convoqua son fameux concile de Constantinople. Cent trente-huit évêques d'Orient, successeurs des prélats que son père et lui avaient exilés ou égorgés, condamnèrent les images et frappèrent d'anathème ceux qui les honoraient. Nous remarquons, dans les décisions de ce concile, des articles spécialement dirigés contre les peintres et les statuaires. A peine d'excommunication, sans préjudice des châtiments portés par les lois impériales, il leur était défendu de représenter sur la toile, le bois, la pierre, le marbre, l'or ou l'airain, aucune figure religieuse. Raphaël, Michel-Ange, Rembrandt, Rubens, Canova et tant d'autres grands artistes, auraient été mal venus dans cette assemblée d'iconoclastes ! Sous l'ignare et vain prétexte d'épurer la

foi chrétienne par la destruction des images, ces barbares de la pire espèce, muselaient le génie humain, l'étouffaient, et tenaient captive l'imagination des enfants de la terre ; et il existe encore des hommes qui tonnent contre les images ! L'austérité protestante, cette doctrine sans ampleur et sans vie, s'est prise d'enthousiasme pour le concile de 754[1]. A l'exemple de Léon l'Isaurien et de Copronyme, elle crie à la superstition, au scandale, à l'idolâtrie, en voyant dans nos églises les chefs-d'œuvre des grands maîtres ! Laissez-nous donc nos artistes ! Ne garrottez pas leur intelligence, vous autres, les libres penseurs ! Permettez à Raphaël de nous donner la *Transfiguration sur le Thabor, la sainte Famille*, les traits purs et célestes de la mère d'un Dieu ! Permettez aussi à Buonarotti de jeter son *Jugement dernier* à l'admiration des siècles ! Que le pinceau de Rembrandt nous fasse assister à la *Descente de croix*, que celui de Rubens nous montre *Jésus-Christ guérissant les malades*, et que le ciseau de Canova incline sur un crucifix la tête de *Madeleine repentante !*

Copronyme mourut en 775. Il laissa cinq fils : Léon IV, qui régna après lui, Christophe, Nicéphore, Nicétas et Eudoxe. Léon IV fut surnommé Porphyrogénète, parce qu'il était né dans l'appartement de porphyre qui se voyait dans le palais impérial. La dévastation, le pillage et les égorgements des iconoclastes, qui s'étaient ralentis au commencement

1. Voy. l'apologie de ce concile par le calviniste Spannheim, et les éloges que lui donne Gibbon dans son *Histoire de la décadence de l'empire romain.*

de son règne, reprirent bientôt leur fureur. De saints prêtres, des vierges consacrées au service des autels, des personnes de toute condition furent traînés, couverts de sang et chargés de chaînes, dans les rues de Constantinople. On les plongeait dans de ténébreux cachots où ils périssaient de faim et de misère. Pendant ce temps, les Sarrasins ravageaint l'Asie Mineure, s'emparaient de plusieurs villes de cette belle et riche contrée, et soumettaient les chrétiens à une servitude qui dure encore, le *karasch* ou capitation.

Nous avons vu, dans le cours de cette histoire, une pauvre fille, muse harmonieuse des bords du Céphise, devenir l'épouse d'un petit-fils de Théodose le Grand, et s'asseoir, avec lui, sur le trône de Constantinople. Une autre Athénienne, non moins éblouissante qu'Athénaïs, ceignit aussi son front du diadème impérial. Mais Irène, nom qui, en langue grecque, veut dire *la paix*, n'avait pas la candeur, la douce et poétique nature de l'enfant de Leontius. Irène descendait, disait-on, d'une des plus illustres races de la Grèce antique. Les voix de la renommée parlèrent à Constantinople de sa rare intelligence et de son éclatante beauté. Copronyme voulut la voir, l'appela dans sa capitale, en 769, et l'unit à son fils, Léon IV. Irène, qui était catholique, s'était montrée, à Athènes, l'ennemie déclarée des iconoclastes. Copronyme exigea de cette fille, qui avait à peine dix-sept ans lorsqu'elle arriva à Constantinople, un serment par lequel elle devait renoncer à sa foi, et embrasser l'hérésie des briseurs d'images.

L'ambitieuse Irène se souciait peu de cette doctrine

des Pères de l'Église qui défend de commettre le plus petit mal pour obtenir le plus grand bien. Qu'était-ce à ses yeux, qu'un parjure en comparaison de la couronne d'Orient? Elle abjura sa croyance sur le livre des Évangiles. Mais elle parvint, à force d'adresse et de dissimulation, à conquérir la confiance de tout le peuple de Constantinople. Elle laissa apercevoir aux catholiques que, malgré son serment, elle était restée fidèle au culte des images. Les iconoclastes étaient en même temps convaincus qu'ils n'avaient pas de plus ferme appui que l'impératrice, dans cette cour de Byzance d'où partaient alors les arrêts de spoliation et de mort contre les orthodoxes. Irène, cependant, ne put tromper son époux. Léon IV trouva un jour, sous le chevet du lit de sa femme, une image du Christ et une autre de la vierge Marie. A la vue de ces *idoles*, ainsi qu'on appelait à cette époque tout emblème religieux, l'empereur entre dans une violente colère. Irène proteste de son *innocence;* elle dit que des ennemis perfides ont caché ces signes proscrits sous son chevet. Larmes, caresses, mensonges, repentir, serments pour l'avenir, l'impératrice met tout en usage pour désarmer le courroux du prince iconoclaste. Il est inflexible, et chasse sa femme de son palais. Elle n'y rentra qu'après la mort de son mari[1]. Cette mort fut prompte, prématurée. Léon IV n'avait que trente ans. Irène fut soupçonnée de l'avoir fait empoisonner. Quelques historiens contemporains l'ont accusée de ce crime. Le caractère de cette

1. 780.

princesse n'avait que trop accrédité cette opinion. Mais sa disgrâce ne servit qu'à accroître sa popularité, qui grandissait chaque jour. Les catholiques la considérèrent comme une martyre de son zèle religieux; de leur côté, les iconoclastes dirent qu'elle n'avait pas déserté leur communion, et que l'empereur, mal conseillé, l'avait aveuglément et injustement condamnée. Le double jeu d'Irène autorisait les orthodoxes et les hérétiques à la regarder également comme leur future protectice.

De l'union de Léon IV avec Irène, naquit un fils, Constantin VI. Son père l'avait déclaré Auguste et fait couronner dans l'église de Sainte-Sophie, dès son plus jeune âge. Le peuple, l'armée et le sénat, toujours consultés en pareil cas, avaient assisté et applaudi à ce couronnement. Constantin VI n'avait que dix ans lorsque le poison emporta Porphyrogénète dans la tombe. Irène voyait enfin son ambition satisfaite. L'empire était à elle! Bientôt une conspiration se forme: les fils de Copronyme réunissent des partisans décidés à précipiter du trône celle qu'on croyait être l'empoisonneuse de Léon IV.

Irène découvre le complot, exile les conjurés après les avoir fait battre de verges, et oblige ses beaux-frères d'embrasser la carrière ecclésiastique. Ordonnés prêtres en 780, les princes distribuent, le jour de Noël, par les ordres de l'impératrice, la communion aux fidèles assemblés dans l'église de Sainte-Sophie; puis elle les enferme dans le couvent de Saint-Mamas, situé près de Constantinople. En 792, l'armée romaine, en garnison à Syracuse, se mutine,

et déclare qu'elle n'obéira pas à une femme. Les frères de Léon IV, entrés dans le sacerdoce malgré eux, se croient libres d'aspirer au rang suprême. L'armée proclame Nicéphore empereur. Irène châtie les soldats siciliens, fait en même temps crever les yeux à Nicéphore, et couper la langue à ses frères; mais leur présence à Constantinople l'importune toujours; elle les exile à Athènes où elle les fait égorger. La politique d'alors, comme on le voit, avait fait du crime son auxiliaire et son recours.

Charlemagne remplissait l'univers du bruit de sa gloire, lorsque Irène montait sur le trône de Byzance, et s'y maintenait par de longs forfaits. Elle voyait avec effroi son trône menacé et par les Sarrasins et par les mécontents que ses crimes soulevaient autour d'elle. La princesse voulut chercher un appui dans le lointain pays des Francs. En 782, elle envoya des ambassadeurs à Charlemagne chargés de lui demander son amitié et la main de sa fille Rotrude pour Constantin VI.

Le roi des Francs accueillit cette demande avec une vive joie. Cette union pouvait lui promettre le gouvernement de l'empire du monde. Elle pouvait empêcher, retarder, du moins, la chute de la monarchie fondée par Constantin. L'invincible épée qui dominait l'Europe, aurait bien su refouler les Sarrasins au fond de leurs déserts, et rendre à Constantinople sa sécurité et sa splendeur passée. La princesse Rotrude atteignait à peine sa dixième année. Le mariage fut arrêté; on en différa l'accomplissement jusqu'à la majorité des deux enfants. En attendant,

l'eunuque Élie, l'un des ambassadeurs d'Irène, resta auprès de Rotrude pour lui apprendre la langue grecque, les usages de la cour d'Orient et les mœurs des peuples sur lesquels elle semblait appelée à régner.

Mais le bras puissant de Charlemagne devait manquer à l'empire byzantin. Des courtisans avilis de la cour de Constantinople, ne virent dans ce projet d'union qu'une influence étrangère capable de leur enlever des positions dont ils étaient indignes, et qu'ils n'occupaient que pour se gorger d'or aux dépens de l'honneur et de la justice. « Songez, dirent-ils à Irène, songez qu'en unissant votre fils à Rotrude, vous ne vous donnerez point un allié utile dans Charlemagne, mais un maître! » Elle prêta sans peine l'oreille à ces discours intéressés. L'ambitieuse Athénienne, qui n'avait reculé devant aucun crime pour monter au premier rang, n'était pas disposée à en descendre au profit du roi de France, pas même au profit de Constantin VI. Veuve à vingt-huit ans, vivant dans une cour voluptueuse, resplendissante d'esprit et de séduction, voyant à ses pieds les hommes les plus beaux et les plus illustres de son empire, elle traita leurs assiduités avec un suprême dédain. Irène vivait pour régner. Elle ne sentit dans son âme qu'une passion : le pouvoir! Elle lui sacrifia tout, tout excepté son honneur de femme. Sa coquetterie, qui réduisit au désespoir tant de brillants favoris, elle l'employait dans les *affaires de l'État*, auprès du peuple de Constantinople qu'elle avait séduit, fasciné. La politique remplissait ses jours. Seule, elle faisait ses délices.

Le temps de marier Constantin VI était venu. Il attendait impatiemment le jour de son union avec Rotrude. Irène renonça à cette union, et contraignit son fils à épouser une jeune Arménienne, appelée Marie. La trahison d'Irène irrita Charlemagne. Le duché de Bénévent que ce prince avait donné à Grimoald, le dernier de ses fils, fut le prétexte d'une rupture. Le duché de Bénévent était la seule portion de l'Italie qui restât encore à l'empire d'Orient. Irène envoya une armée pour la reprendre. Mais les bataillons de Charlemagne écrasèrent les soldats grecs en Calabre.

Constantin VI s'était longtemps bercé de l'espoir de partager son sceptre avec Rotrude. Marie était jeune et belle; mais il ne l'épousa qu'avec répugnance. Ce mariage forcé l'aigrit contre sa mère qui le retenait dans une tutelle perpétuelle. Constantin VI délaissa sa femme pour se jeter dans des désordres qu'Irène elle-même favorisa. Elle se prêtait à ce qui pouvait rendre son fils odieux. Il se rencontra un abbé Joseph, économe de Sainte-Sophie, pour bénir le mariage du jeune Constantin avec une fille d'honneur nommé Théodota, au mépris des lois impériales et catholiques qui condamnaient le divorce. L'excommunication ne tarda pas à punir le prêtre qui avait transigé avec ses devoirs, et Marie alla cacher sa douleur et sa vie dans un cloître.

En 791, le général Pierre, les deux patrices Théodore et Damien forment un complot contre Irène au profit de Constantin VI. Le prince ntre dans la conjuration. L'œil pénétrant de l'impératrice la dé-

couvre. Les conspirateurs sont arrêtés, mutilés et condamnés à l'exil. Irène inflige à son fils la punition qu'on donne aux enfants, et le retient captif dans son palais. Elle exige ensuite du sénat et de l'armée qu'elle soit reconnue seule souveraine et que le serment d'obéissance et de fidélité ne soit prêté qu'à Irène. Tout cède à sa volonté.

L'empire prospérait sous son règne. Le commerce et l'agriculture renaissaient. Le port de Constantinople se remplissait de navires marchands de tous les points du monde. De nouvelles églises se construisaient. La bibliothèque, brûlée par Léon l'Isaurien, réparait peu à peu ses pertes. Des écoles publiques s'ouvraient. Le septième concile général, d'abord convoqué, par Irène, à Constantinople, tenu, ensuite, à Nicée, en 787, avait condamné les iconoclastes et réconcilié l'Église de Rome avec l'Église d'Orient. Les armées de l'impératrice, commandées par des généraux habiles, avaient remporté quelques avantages sur les Bulgares et les Sarrasins. La tranquillité régnait. Les impôts diminués par Irène n'accablaient plus les populations. Le mouvement et la vie animaient les grandes artères de l'empire. Irène était adorée de ses sujets. Partout on chantait ses louanges. Des cris de joie se faisaient entendre lorsque, montée sur un char brillant d'or, attelé de quatre chevaux richement harnachés, elle apparaissait, belle et triomphante, dans les rues de sa capitale. Mais ses armes n'avaient pas toujours été victorieuses. Un homme, aussi illustre par ses talents que par ses vertus, Haroun-el-Raschid, le héros



de l'Orient au VIII[e] siècle, l'ami de Charlemagne, s'était avancé avec une puissante armée, jusque sur la rive asiatique du Bosphore. Irène n'obtint la paix de ce chef des Sarrasins qu'à prix d'or. L'empire de Constantinople devint, à cette époque, tributaire d'un calife comme il l'avait été d'Attila au V[e] siècle.

Irène continuait à garder son fils prisonnier dans son palais. Il restait étranger au gouvernement. Il n'était rien. Sa mère était tout. C'était d'ailleurs un prince sans capacité et de mœurs dissolues. Cependant les légions d'Arménie demandèrent énergiquement la fin de sa honteuse captivité et la déposition de l'impératrice. Leur attitude était menaçante. Les ennemis d'Irène à Constantinople s'agitèrent; cette nouvelle conjuration, dont Constantin VI faisait partie, fut habilement conduite. Irène ne l'apprit que lorsqu'elle éclata. L'impératrice est arrêtée par les ordres de son fils que l'armée venait de reconnaître seul Auguste, et enfermée dans le palais d'Eleuthère, situé sur le bord de la Propontide. Elle avait enfoui dans cette demeure les trésors de l'empire. On les lui demanda, et elle ne consentit à les rendre, après de longs pourparlers, qu'à la condition de rentrer dans ses droits et dans sa liberté. Les embarras et les difficultés du gouvernement auraient écrasé l'impéritie d'un chef comme Constantin VI. On fut forcé de recourir aux mains habiles d'Irène. Il fut convenu que Constantin partagerait son pouvoir avec sa mère. Mais Irène n'avait plus autour d'elle ni estime ni prestige. On la craignait, on ne l'honorait plus. Toutefois la terreur qu'on inspire peut encore prolonger un pou-

voir. C'était la secrète espérance de l'ambitieuse impératrice. Elle sentait la terre trembler sous ses pieds, et son sceptre glisser de ses mains autrefois si puissantes. Elle voyait le sénat, le peuple et l'armée s'éloigner d'elle et tourner leurs regards vers son fils. La haine et la vengeance bouillonnaient dans ce cœur de femme qu'aucun sentiment tendre ne remua jamais. Elle était montée sur le trône en passant sur les cadavres de son époux et de ses beaux-frères; décidée à s'y maintenir, pouvait-elle reculer devant le cadavre de son fils? Elle lui fit crever les yeux, en 797, pendant qu'il dormait dans la chambre même où elle l'avait mis au monde! Il avait alors vingt-sept ans. Les pointes aiguës pénétrèrent si avant dans les yeux du prince qu'il ne tarda pas à en mourir.

Ce crime, qui place le nom d'Irène au rang des noms éternellement maudits, épouvanta l'imagination des peuples. Pendant les dix-sept jours qui le suivirent le soleil s'obscurcit. L'air se chargea de nuages noirs si épais que les navires perdirent leur route au milieu des mers. Les populations regardèrent ces phénomènes comme des signes du courroux céleste contre une mère dénaturée. Ce grand forfait resta quatre ans impuni. Ce ne fut qu'en 801 que la colère publique éclata sur la tête de l'impératrice. La déposition d'Irène fut prononcée par l'armée, le peuple et le sénat. On éleva à l'empire le chancelier Nicéphore. La princesse se réfugia dans le palais d'Éleuthère qui renfermait le reste du trésor impérial. Nicéphore se présenta sans gardes et sans armes devant Irène, lui parla avec respect, et jura

que pas un cheveu de la tête de l'impératrice ne tomberait si elle voulait lui livrer la fortune des Césars. « Nicéphore, lui répondit-elle, tu me connais comme l'univers m'a connue. J'ai voulu régner; les crimes n'ont rien coûté à mon ambition, et tous mes ennemis sont devenus mes victimes : j'ai immolé mon fils et les fils de Copronyme. Je t'ai épargné, toi, Nicéphore, toi qui seul devais m'arracher le sceptre! Je ne te soupçonnais pas! Que ta pitié envers celle que tu as précipitée du trône te mérite au moins la clémence de l'usurpateur qui te détrônera à ton tour! Quant aux trésors de l'empire, tu peux les prendre. Depuis la mort de mon époux, ils m'ont servi à corrompre ceux qui t'ont donné la couronne et qui m'ont trahie[1]! » Que de leçons dans chacune de ces paroles! Irène fit jurer à Nicéphore qu'il lui rendrait sa liberté et qu'il la traiterait toujours en impératrice. Mais le nouveau maître qui, pas plus qu'Irène, ne se croyait engagé par un serment, exila l'impératrice dans l'île de Lesbos. Nicéphore la fit étroitement garder, la condamna à la plus affreuse misère et l'impératrice, découronnée, fut réduite, pour vivre, à filer le lin dans sa cellule solitaire. Elle mourut, dans la patrie de Sapho, âgée de cinquante ans, le 9 août 803. Des historiens byzantins ont vanté la piété d'Irène, et le calendrier grec, ne se souvenant pas de tant de crimes, l'a placée au rang des saintes!

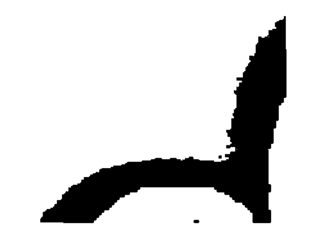
L'empire romain disparut sous le règne d'Irène.

1. *Histoire de l'impératrice Irène,* par l'abbé Mignot.

Le jour de Noël de l'année 800, le pape Léon III déposa une couronne brillante sur la tête du petit-fils de Charles Martel, dans l'église de Saint-Pierre, et s'écria : *Vie et victoire à Charles Auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur d'Occident!* Après la mort d'Irène Nicéphore envoya des ambassadeurs au grand monarque qui le reconnurent empereur d'Occident. On régla les limites des deux empires. L'Istrie, la Croatie, la Dalmatie, moins les villes maritimes de cette contrée, cessèrent d'appartenir à l'empire de Constantinople. Charlemagne ajouta ces diverses provinces à ses vastes États. L'empire fondé par Constantin se démembrait chaque jour. Les Sarrasins en possédaient déjà plus de la moitié. L'Asie Mineure, le Pont, la Thrace, la Macédoine, la Grèce et une partie de l'Illyrie, restaient encore à la couronne de Byzance. Il n'eût pas dépendu de Nicéphore que les Sarrasins ou les Bulgares se rendissent maîtres, s'ils l'avaient voulu, de quelques-unes de ces contrées, car ce fut un prince sanguinaire, vil, lâche et avare. Les Bulgares le brûlèrent vif avec son armée dans une vallée de la Thrace en 811. La joie que causa la mort de ce tyran, a-t-on dit avec raison, fut la seule qu'il eût donnée au peuple pendant huit années de règne.

Un homme dont les douces et paisibles vertus n'étaient pas faites pour un siècle de corruption et d'abâtardissement, Michel Rangabe, grand maître du palais, succéda à Nicéphore. Probe, confiant, religieux, ami du peuple et de la justice qu'il rétablit pour un moment dans son empire, il s'oc-

cupait à réparer les maux profonds du dernier règne, pendant que des intrigants et des ambitieux conspiraient autour de lui. Michel Rangabe avait deux fils aussi vertueux que leur père. Les gens de bien fondaient leur espoir sur cette honnête famille qui semblait ouvrir une ère de bonheur pour le malheureux empire. Les prétoriens, au contraire, la regardaient d'un œil jaloux, et voyaient leur droit d'élection militaire leur échapper. Ils voulurent le ressaisir en précipitant du trône une famille qui aurait pu l'honorer et le fortifier. Léon l'Arménien, que Michel avait comblé de bienfaits, était commandant général de l'armée. Adroit et rusé autant que brave, il s'était fait aimer des soldats, et préparait sourdement avec eux la chute de son souverain et de son bienfaiteur. Michel se vit obligé de déclarer la guerre aux Bulgares qui devenaient de plus en plus redoutables pour l'empire. L'empereur, à la tête de ses troupes, va les attaquer dans la Thrace. Les impériaux étaient sur le point de remporter une éclatante victoire, lorsque Léon, qui avait le commandement des Arméniens et des Cappadociens, prend ignominieusement la fuite avec son corps d'armée. Le reste des troupes fut mis en pleine déroute par les Bulgares. Léon l'Arménien est proclamé empereur par ses soldats. Michel revient à Constantinople. Léon l'y suit de près. Ils arrivent en même temps dans la capitale. Les grands, le sénat et le peuple exhortaient Michel à la résistance. « Non, dit-il, non, je ne veux pas qu'un goutte de sang chrétien soit versée pour ma cause. Je descends d'un trône que je dé-



daigne et sur lequel je suis monté malgré moi. » A ces mots il se dépouille des insignes de son pouvoir, les envoie à Léon en lui déclarant qu'il le reconnaît pour son souverain. L'usurpateur n'osa pas attenter à la vie de Michel. Mais il fit mutiler ses deux fils. Léon les enferma dans un monastère avec leur père où ils vécurent et moururent en pardonnant à leurs ennemis.

CHAPITRE XVII.

Les Bulgares au Champ des morts de Constantinople. — Origine de cette nation, ses mœurs, sa puissance. — Les Bulgares sous les murs de Constantinople, en 811. — Entrevue de Léon V et de Crum, roi des Bulgares dans la vallée des Eaux-Douces d'Europe. — Trahison de l'empereur. — Crum ravage la Thrace et s'empare d'Andrinople, dont les habitants sont réduits en esclavage. — Léon V taille les Bulgares en pièces, en 817. — Traité de paix. — Serments de l'empereur et du roi des Bulgares. — Michel le Bègue. — Mort tragique de Léon V. — Michel le Bègue, empereur. — Révolte du général Thomas. — Sa défaite. — Sa mort. — Michel le Bègue veut rétablir l'ancienne religion des Hébreux. — Théophile, fils de Michel le Bègue, lui succède. — Réunion des plus jolies filles de l'empire dans le palais de Constantinople. — Théophile choisit Théodora. — Revers de Théophile. — Sa sévérité dans sa justice. — Son luxe. — Nouvelles persécutions contre les orthodoxes. — Fin des iconoclastes. — Le général Théophobe. — Son beau caractère. — Sa mort tragique. Mort de Théophile. — Michel III lui succède. — Régence de Théodora. — Michel III meurt assassiné (de 811 à 867).

Le voyageur d'Occident qui va aujourd'hui à Constantinople, s'arrête avec curiosité sous les ombrages frais du grand Champ des morts, rendez-vous ordinaire des jeux et des plaisirs publics, devant des groupes d'hommes à la physionomie dure et sauvage. Leur tête est surmontée d'un bonnet à poils de forme pointue; ils portent un large pantalon d'étoffe grossière ; une peau de chèvre ou de mouton couvre leurs épaules, sur lesquelles descend en désordre une longue et épaisse chevelure. On voit à leurs pieds des sandales de cuir attachées avec

des cordes au-dessus de la cheville. Ils ont la taille moyenne ; les traits de leur figure sont fortement caractérisés. Ces hommes dansent et tirent des sons discordants d'une outre à laquelle est fixé un tuyau de bois de cerisier. On leur jette quelques paras (pièces de monnaie). Puis, ils vont s'asseoir sur la rive droite du Bosphore, fument silencieusement leur tschibouk (pipe) en portant leurs regards distraits vers les beaux paysages de Scutari. Ce sont des Bulgares, débris errants de cette intrépide nation qui, entrée en lutte avec l'empire romain au milieu du VIe siècle, ne fut définitivement vaincue, par les Ottomans, que dans la dernière moitié du XIVe. Les Bulgares vont se mêler à l'histoire de Constantinople jusqu'à cette époque. Disons donc un mot de leur origine, de leurs mœurs, de leur puissance.

Les Bulgares, originaires de la Tartarie, occupaient les bords du Volga, Balga ou Bulga dans le IVe siècle et tirèrent leur nom de ce fleuve. Ils s'établirent, un peu plus tard, entre le Don et le Bog, dans une contrée à laquelle ils donnèrent le nom de *Seconde Bulgarie*. Les Bulgares ne se livraient à aucun commerce, ne cultivaient pas la terre, vivaient de rapines, buvaient le lait de leurs juments dont ils mangeaient la chair. Au Ve siècle, les Bulgares habitaient quatre mille cinq cents villages dans les provinces de la Russie et de la Pologne. On a vanté leur chasteté, leur patience dans les souffrances, leur bravoure dans les combats. Leur drapeau avait pour emblèmes le chien fidèle et le loup vorace. Leurs armes étaient un lourd bouclier grossièrement

sculpté, un carquois rempli de flèches empoisonnées, une longue corde qu'ils jetaient de loin et avec laquelle ils saisissaient leur ennemi avec un nœud coulant. Cette dernière arme effrayait beaucoup les Romains. Mais leur contact avec les nations civilisées leur fit bientôt adopter l'épée, la lance et le casque. Ils adoraient un dieu maître du tonnerre et une foule de divinités auxquelles ils immolaient des victimes humaines. En 865, le christianisme pénétra parmi eux et adoucit leurs mœurs féroces.

Les richesses de l'empire d'Orient excitèrent leur cupidité. Leur première invasion dans cet empire, invasion formidable que le bras seul de Bélisaire put arrêter et réprimer, porte la date de 559. Le général de Justinien les refoula au delà du Danube. Mais ils reparurent les années suivantes dans la Thrace et la Macédoine, et arrivèrent plus d'une fois jusqu'aux portes de Constantinople qu'ils menacèrent de la flamme et du pillage. Leur victoire remportée sur Michel Rangabe en 811, redoubla leur courageuse audace. Cinquante mille Bulgares, ayant à leur tête Crum, leur roi, se trouvaient sous les murs de la cité impériale six jours après le couronnement de Léon l'Arménien ou Léon V.

La dernière défaite des impériaux en Thrace mettait Léon V hors d'état de repousser l'ennemi par la force. Il n'avait pas d'armée. A peine commençait-il de lever des troupes en Asie. Il négocia avec Crum. L'entrevue entre le chef des barbares et l'empereur eut lieu dans la vallée des Eaux-Douces d'Europe, à l'embouchure du Cydaris. Il fut convenu entre les

deux princes qu'ils se verraient sans armes et qu'ils ne seraient escortés, chacun, que de six hommes également désarmés. Dans ses propositions de paix Crum exigeait de l'empereur : 1° un tribut annuel ; 2° une somme d'argent payée à l'instant même ; 3° cinquante jeunes filles grecques ; 4° des étoffes de soie. Une cinquième condition exprimait tout le caractère du chef barbare ; il déclara à l'empereur qu'il ne quitterait pas Constantinople sans s'être donné la joie d'enfoncer sa lance dans la *Porte dorée* de cette ville !

Pendant que Crum, assis à terre, parlait ainsi à l'empereur, des archers postés par Léon V dans une masure voisine, fondent, à l'improviste, sur le roi des Bulgares. En les apercevant, celui-ci se lève, saute sur son coursier et prend la fuite au triple galop. Il reçoit dans le dos une flèche dont la blessure causa sa mort quelque temps après. Une terreur panique saisit les barbares en voyant leur chef s'éloigner ainsi. Ils se débandent et suivent Crum à travers monts et vallées. La trahison de l'empereur allume la soif de la vengeance dans l'âme indignée du roi des Bulgares. Il met la Thrace à feu et à sang, fait le siége d'Andrinople, s'empare de cette importante ville, la pille et emmène avec lui, de l'autre côté du Danube, quinze mille Andrinopolitains qu'il réduit en esclavage.

Les Bulgares reparaissent dans les terres de l'empire en 817, conduits par Mortagon, successeur de Crum. Léon V va les attaquer avec ses légions et les taille en pièces à Mésembrie (Missevitza), ville située

sur le Pont-Euxin. Après cette bataille, une paix de trente ans fut conclue entre l'empereur et le roi bulgare. On a remarqué que Léon V, en signant ce traité, jura de le respecter en invoquant les dieux des barbares et en leur immolant des victimes, tandis que, de son côté, Mortagon, prenait Jésus-Christ à témoin de respecter le même traité.

Peu scrupuleux en fait de croyances religieuses, Léon V professait toutes celles qui pouvaient le mieux servir ses intérêts ou son ambition. La facilité avec laquelle il adoptait les doctrines les plus diverses, les plus opposées, lui avait fait donner par ses contemporains le surnom de *Caméléon*. Il devint, cependant, un iconoclaste furieux; et son règne vit reparaître les persécutions de Léon l'Isaurien, de Copronyme et de Léon IV.

Le trône de Constantinople avait toujours été et devait être jusqu'au bout un jeu au plus fin, au plus fort ou au plus féroce. C'était la conséquence rigoureuse de son institution : *l'élection militaire*. L'expérience a prouvé que ce régime était le pire de tous. Nous lui préférerions, quant à nous, la plus mauvaise des républiques.

Un ancien soldat, né parmi les Athingans, peuplade sauvage de la haute Phrygie, un marchand de chevaux sachant à peine lire et ne sachant pas écrire, un homme adonné au vin, au libertinage, Michel le Bègue, autrefois l'ami et le compagnon d'armes de Léon V, était parvenu, à force de bassesses et d'intrigue, aux plus hautes dignités militaires. Il ne manquait pas de bravoure. Son langage grossier et

brutal, ses allures soldatesques lui avaient valu une certaine popularité dans les troupes. Il aspira à la pourpre, conspira, fut arrêté, jugé et condamné par l'empereur à être brûlé vif dans la fournaise des bains du palais. La condamnation, prononcée le 24 décembre 820, devait recevoir son exécution le lendemain, jour de Noël. Théodosie, femme de Léon V, supplia son mari de ne pas profaner ce grand jour par la mort de Michel. « S'il est coupable, ajouta-t-elle, je ne demande point sa grâce ; je demande seulement que la punition soit différée et que les cris de douleur d'un misérable ne viennent pas se mêler, demain, à nos saints cantiques.

— J'accorde ce que vous me demandez, répondit Léon à sa femme ; plaise à Dieu qu'en voulant sauver mon âme vous n'exposiez pas mon corps au poignard des assassins ! »

Léon charge Michel de chaînes et l'enferme dans une des tours de son palais. Le prince, tourmenté par de noirs pressentiments, ne pouvant goûter un moment de sommeil durant cette nuit du 24 au 25 décembre, se lève, va dans la tour du prisonnier et le voit profondément endormi. A côté de lui son geôlier dort aussi. Léon sort du cachot en faisant un geste menaçant. Une troisième personne se trouve dans la tour. C'est un ami de Michel, appelé Théotiste. Il avait obtenu la permission de ne pas abandonner le captif. Théotiste, qui a feint de dormir pendant la visite de l'empereur dans la tour, réveille Michel, après le départ de Léon, et lui dit ce qui vient de se passer. Le danger fait naître des expédients. Théotiste

va prier l'empereur de lui permettre d'aller chercher un confesseur réclamé par le condamné. L'empereur fait un signe affirmatif. Théotiste sort du palais, pour annoncer aux principaux conjurés que Michel est déterminé à les dénoncer au prince s'ils ne viennent pas le sauver. Le clergé du palais, qui logeait à Sainte-Sophie, vient, selon l'usage, chanter matines dans la chapelle de la demeure impériale au commencement de la troisième veille de la nuit. Déguisés en clercs, quatre conjurés, cachant des épées sous leur surplis, se glissent, à la faveur des ténèbres, parmi les ecclésiastiques. L'empereur assiste à cet office du jour de Noël. A un signal convenu, les conjurés se précipitent sur lui en brandissant leurs glaives. Léon court au sanctuaire, saisit une croix d'argent qu'il trouve sous sa main et s'en sert comme d'une arme offensive. Il lutte avec intrépidité pendant quelques instants. Mais les assassins le prennent à bras le corps et le terrasse au pied de l'autel. *Grâce ! grâce ! au nom du sanctuaire !* s'écrie l'empereur. *Ce n'est pas le moment des grâces*, répond l'un des conjurés ; *c'est celui des vengeances !* Et, prenant le prince par les cheveux, il lui tranche la tête.

Un moment après Michel le Bègue est emporté, les fers aux mains et aux pieds, du fond de son cachot sur le trône des Césars. Ne trouvant pas les clefs des chaînes, dont s'était saisi Léon V, on les brise à coups de marteau. Michel est proclamé empereur par les quatre meurtriers de Léon. Les officiers du palais, étonnés, tremblants, accourent en foule, lui rendent hommage, et les conjurés répétaient en chœur ces pa-

roles du Psalmiste : *La tristesse durera toute la nuit, et la joie paraîtra avec le jour !*

Cette sanglante tragédie s'était dénouée dans les ténèbres, alors que Constantinople était plongée dans le repos. Les habitants de la grande cité n'apprirent qu'ils avaient un nouveau maître qu'en voyant, dans la matinée du 25 décembre, la tête de Léon V au bout d'une pique plantée dans l'hippodrome. Ils accablèrent d'outrages l'idole qu'ils encensaient la veille, et se mirent à crier : *Michel II Auguste ! Longues années à Michel II !*

Léon V laissait quatre fils. Michel les traita comme son prédécesseur avait traité ceux de Michel Rangabe : il les fit eunuques, et les enferma dans un monastère [1].

Quelque temps après, Thomas, commandant général des armées d'Orient, réunit ses troupes à celles des Sarrasins pour détrôner Michel II, et se mettre à sa place. Les musulmans le proclamèrent empereur à Antioche. Jacob, patriarche de cette ville, le couronna. Les armées alliées vinrent assiéger Constantinople. Bien que Michel II n'inspirât, au fond, que du mépris aux habitants de Byzance, ils n'hésitèrent pas à prendre son parti contre celui qui osait livrer son pays à l'étranger. Thomas, coupable du crime de lèse-nation, leur paraissait, avec raison, plus exécrable que l'assassin de Léon V, et ils opposèrent au traître une intrépide résistance. Le feu grégeois, des flots de plomb fondu, de l'huile et de

1. Cédrène. Théophane. Ducange. Jam. Byz.

l'eau bouillante, du sable brûlant jetés dans les yeux des ennemis. Tous les moyens de défense d'un peuple indigné et au désespoir furent employés contre les troupes alliées. Les Constantinopolitains et un corps de Bulgares venus à leur secours, forcèrent les assiégeants à se retirer. Thomas se réfugia à Andrinople avec les débris de son armée. Après cinq mois de combats, Michel II s'empara du traître et le fit mettre à mort.

Que dirons-nous de Michel le Bègue? Il arracha violemment de son cloître une religieuse, Euphrosine, et la contraignit à l'épouser. Aux sanglants désordres dont il couvrit l'empire, il voulut ajouter les ténèbres de l'ignorance dans lesquelles il était lui-même plongé. Il proscrivit l'enseignement des belles-lettres et celui de la religion. Il appartenait à la secte des *pauliciens* ou *melchisédéciens*. Ces sectaires, moitié chrétiens, moitié juifs, pratiquaient les cérémonies du culte mosaïque auxquelles ils mêlaient les superstitions païennes des Samaritains. Michel II fit de grands efforts pour ressusciter l'antique religion des Hébreux. Il changea, dans son palais, l'époque de la pâque et la célébration du dimanche en celle du jour du sabbat. De nombreuses synagogues s'ouvrirent et se construisirent sous son règne. Il ne reconnut pas Jésus-Christ pour le Messie et plaça Judas au nombre des saints. Michel II, entreprenant de réhabiliter le nom flétri du traître de l'Évangile, rappelle Julien l'Apostat voulant donner un démenti à la parole divine en essayant de rebâtir le temple de Jérusalem.

Le melchisédécien couronné mourut d'une colique néphrétique au mois d'octobre 829, après avoir opprimé les Grecs pendant neuf ans. Sous son règne les Sarrasins se rendirent maîtres de la Sicile, de Crète, et fondèrent la ville de Candie. Lorsqu'on apprit à Constantinople la perte de l'île de Sicile, Michel II dit à Irénée, l'un de ses ministres : *Je vous félicite de n'avoir plus le soin d'administrer une île si éloignée : vous voilà délivré d'un lourd fardeau. — Seigneur*, répondit Irénée, *il ne vous faut plus que deux ou trois soulagements pareils pour être vous-même débarrassé de l'empire.*

Michel II eut pour successeur son fils, Théophile, qui avait environ vingt ans à son avénement au trône. Songeant à se marier, il fit rechercher les plus jolies filles de ses États, et ordonna qu'on les lui amenât à Constantinople. En 830 un grand nombre de beautés, fleurs brillantes de l'Asie Mineure, de la Thrace, de la Grèce et de l'Archipel, furent réunies dans une salle du palais appelée Margarita (Perle). Elles étaient rangées sur deux files. Comme le pâtre du mont Ida, Théophile tenait dans sa main une pomme d'or qu'il devait donner à la plus belle, en la proclamant impératrice. Une profonde anxiété régnait dans la gracieuse phalange pendant que l'empereur, debout et le front ceint du diadème, promenait ses regards sur toutes ces figures de femmes, dont une, une seule, devait être reine. Une Ionienne, nommée Icasie, attirait surtout l'attention du prince par l'éclat de sa beauté et la noblesse de sa race. Il s'approcha d'elle. Au moment où l'empereur allait lui donner la pomme,

il s'écria, en admirant Icasie : *Que de maux sont entrés dans le monde par une femme!* Ce propos ne parut pas aimable à la belle Ionienne. *Veuillez ne pas oublier, seigneur*, dit-elle à l'empereur avec une douce fierté, *que les plus grands biens ont aussi été donnés au monde par les femmes.* Théophile trouva Icasie trop hardie : *Que d'esprit vous avez!* lui répondit l'empereur. Il vit, à côté d'elle, une Paphlagonienne, appelée Théodora, qui disputait la palme de la beauté à la fille d'Ionie. Le prince lui donna la pomme en lui disant : *C'est vous qui serez ma femme!* et il ajouta, en élevant la voix : *Gloire et longue vie à l'impératrice Théodora!* Cette acclamation resta sans écho parmi cet essaim de jeunes filles. Chacune d'elles se croyait digne de la couronne d'Orient, digne de cette pomme, prix de la beauté, que la Discorde semblait avoir jetée une seconde fois au milieu de ces vanités de femmes pour faire naître la haine et la vengeance. Icasie leva fièrement la tête, et sortit silencieuse du palais pour aller s'enfermer dans un monastère où elle passa sa vie. L'historien Le Beau révoque en doute la réunion des jeunes filles dans la salle *Marguerite*[1]. Ce fait est, cependant, attesté par le plus grand nombre des historiens byzantins. Il est, d'ailleurs, parfaitement conforme aux mœurs d'Orient. Ajoutons que les Russes, qui ont emprunté aux Grecs la plupart de leurs lois, ont suivi cet usage jusqu'au XVIIe siècle. Lorsque les Czars se mariaient, on rassemblait, non pas les

1. Le Beau. *Histoire du Bas-Empire*, livre LXIX.

jeunes filles de tous les rangs et de toutes les provinces, mais toutes celles de la principale noblesse : elles attendaient au palais le choix de leur souverain[1].

Les nombreux revers que Théophile essuya dans ses guerres contre les Sarrasins, l'ont fait surnommer *l'infortuné*. Il fut presque toujours battu, mais ne se montra jamais lâche dans les batailles. Il était instruit, aimait les lettres, les sciences et les protégeait. Ce qu'il appelait sa justice, n'était que de la cruauté. A peine arrivé au pouvoir, il réunit autour de lui les principaux personnages de son empire, et leur dit hypocritement qu'il voulait réparer une injustice de son père : récompenser ceux qui avaient élevé Michel II au trône par l'assassinat de Léon V. Les meurtriers se montrèrent. Théophile les fit décapiter dans l'hippodrome. L'un d'eux dit à l'empereur, au moment où la hache allait tomber sur sa tête : *Vous n'obéissez pas à un sentiment d'équité en m'arrachant à la vie, mais à un affreux caprice. Pouvez-vous oublier que j'ai sauvé la vie à votre père en le délivrant de Léon ? Et ne savez-vous pas que vous me devez votre couronne ?*

Pétronas, beau-frère de Théophile et capitaine de ses gardes, avait fait bâtir, à Constantinople, un palais en face de la maison d'une pauvre veuve. Elle se plaignit à l'empereur que cette demeure lui interceptait l'air et la lumière. Le prince ordonna la dé-

1. Voy. Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, chap. LVIII, t. IX, édition de 1812.

molition du palais de Pétronas, et il en donna les matériaux et l'emplacement à la veuve. Le capitaine se plaignit, à son tour, de la sévérité de l'empereur. Pour toute réponse Théophile le fit fouetter en plein hippodrome. Ce châtiment ignominieux publiquement infligé, n'empêcha pas Pétronas de vivre à la cour, ni de parvenir à de nouvelles dignités. Ce fait donne une idée de la dégradation des mœurs dans le Bas-Empire au IXe siècle. Les sentiments d'honneur avaient disparu de la cour de Constantinople pour n'y laisser que la honte et l'esclavage vêtu d'or et de soie.

Le luxe, un luxe effréné, grandissait, se déployait en raison de l'effacement des caractères et de l'anéantissement des vertus civiques. Dans un moment où la misère des populations était à son comble, à une époque néfaste où l'empire, semblable à un vieil édifice lézardé de la base au sommet, menaçait de crouler et d'ensevelir sous ses débris peuples et rois, fortunes et institutions, Théophile dépensait des sommes énormes à l'embellissement de la demeure des Césars, bâtissait de splendides palais sur tous les points de Constantinople, du Bosphore et de la Propontide. La place de la Sigma, dans la capitale, offrait à l'œil enchanté les arbres les plus rares, des portiques superbes, une fontaine jaillissante dont le vaste bassin était revêtu de lames d'or et d'argent. Dans chaque saison, ce bassin se remplissait de fruits exquis; on les livrait au pillage du peuple, pendant que l'empereur et toute sa cour assistaient à ce spectacle, imaginé pour amuser Théophile.

Les historiens contemporains ont parlé d'un arbre

à rameaux d'or placé dans la salle du trône. Une infinité de petits oiseaux d'or, qui, par des ressorts, faisaient entendre d'harmonieux concerts, se montraient sur cet arbre, travail merveilleux d'un bijoutier de Constantinople. Des deux côtés de l'entrée du palais impérial, apparaissaient deux lions d'or massif, dont les rugissements imitaient ceux des lions véritables.

Théophile fut le dernier et le plus violent persécuteur des orthodoxes. Constantinople était rempli d'espions chargés par l'empereur de lui signaler les catholiques, qui ne pouvaient plus vénérer qu'en secret les images de Jésus-Christ, de Marie et des saints. Les prisons se rouvrirent pour les orthodoxes, les fouets, les chevalets, tous les instruments de supplice reparurent, le sang des chrétiens coula de nouveau par torrents. Un peintre de Constantinople, nommé Lazare, coupable d'avoir retracé sur la toile des scènes ou des images religieuses, eut les mains brûlées par les ordres de Théophile.

L'empereur fit graver avec un fer rouge, sur le front de deux moines catholiques, Théodore et Théophane, leur condamnation comme *coupables du crime d'idolâtrie*. Théophile voulut assister à leur supplice pour jouir de leurs souffrances. *Seigneur*, lui dit Théophane, *ces caractères que vous imprimez sur mon front seront ineffaçables. Vous les lirez un jour devant le tribunal du souverain Juge!* Les deux religieux expirèrent dans les tourments.

Les musulmans s'étaient rendus maîtres d'une partie de la Perse en 780. Un Persan, issu de la race

royale des Sassanides, expulsé de sa patrie, était venu chercher un refuge à Constantinople, et y fut suivi de trente mille soldats de sa nation qui se mirent au service des empereurs byzantins. Le noble Persan mourut dans la pauvreté, et laissa un fils appelé Théophobe. Léon V le prit sous sa protection et lui fit donner une éducation brillante. Théophobe, jeune homme d'un noble caractère, estimé de tous, s'était distingué par son courage et ses talents dans les guerres contre les Sarrasins. Théophobe devint l'ami, le compagnon d'armes de Théophile. L'empereur lui avait conféré la dignité de patrice et donné sa sœur Hélène en mariage.

En 841, Théophobe commandait, à Synope, les troupes auxiliaires, formées, en grande partie, de Persans. Elles le proclamèrent empereur. Il refusà le sceptre et blâma énergiquement ses compatriotes qu'il traita de rebelles. Théophobe accourut à Constantinople, raconta loyalement à son beau-frère ce qui s'était passé à Synope, et lui jura sur son épée qu'il n'aurait pas un serviteur plus dévoué et plus fidèle que Théophobe. Il est des moments, dans la vie des nations corrompues, où on ne croit plus à la vertu. Ces moments étaient depuis longtemps arrivés pour le Bas-Empire. Un beau caractère n'excitait plus que la dérision. Théophile ne crut pas au dévouement désintéressé de son beau-frère. Il ne le regarda plus que comme un ennemi, le dépouilla de ses dignités et le jeta dans un cachot. Il y avait un an que le général languissait dans les fers lorsque l'em-

pereur tomba dangereusement malade. Sentant sa fin approcher, et se torturant sur un lit de douleur, l'empereur demanda qu'on lui apportât la tête de Théophobe à l'instant même. Des assassins la lui présentèrent dans un plat d'argent. La saisissant par les cheveux, il dit, avec une joie féroce : *Bientôt je ne serai plus Théophile; mais toi, tu n'es plus Théophobe!* Il expira dans d'effroyables convulsions, en prononçant cette dernière parole (20 janvier 842).

Théophile laissa un fils, Michel III, qu'il avait déclaré Auguste en venant au monde. Michel n'avait que trois ans lorsqu'il monta sur le trône. La princesse Théodora gouverna sagement l'empire pendant treize ans, en qualité de régente. En 855, Michel III, qui fut un des princes qui ont le plus horriblement avili le rang suprême, outragea sa mère ; puis, il la chassa de son palais, lui fit raser la tête et l'enferma pour toujours dans un monastère. Michel III vécut comme Néron et mourut comme Héliogabale. Le 24 septembre 867, des conjurés, à la tête desquels se trouvait Basile, associé depuis un an à l'empire, poignardèrent Michel III au milieu d'un festin.

En ce temps-là, dit Léon le Grammairien, *il tomba du ciel sur Constantinople une pluie de sang et de petites pierres tachetées de sang*[1]. Le vieil historien ajoute que les peuples en furent effrayés. Il y avait, en effet, dans de tels phénomènes, que la science de cette époque ne s'expliquait pas, une sorte de con-

1. *Vie de l'empereur Michel III.*

damnation de tant de crimes se succédant au sein de l'empire, de sinistres présages bien faits pour frapper les imaginations. On oubliait Dieu sous ces flots d'iniquités qui allaient s'amoncelant sans cesse ; mais lorsque, tout à coup, il semblait intervenir par quelque signe visible, la conscience humaine, qui ne saurait mourir, en était épouvantée.

CHAPITRE XVIII.

Histoire de Basile. — Basile empereur. — Son règne. — Ses lois. — Sa mort. — Photius. — Schisme grec. — Mort de Photius. — Appréciation de son œuvre et caractère du schisme (de 867 à 891).

Nous aimons les races illustres et leur prestige, mais nous aimons aussi ces destinées soudaines qui partent de l'obscurité pour monter à la gloire. Si, en l'absence de toute loi constitutive, le pouvoir byzantin eût appartenu au génie ou à la vertu, nous applaudirions, et notre admiration s'attacherait à cette succession d'hommes supérieurs couronnés par les acclamations populaires. Mais tel ne fut pas le sort du trône de Constantin; sauf des exceptions qui rayonnent dans cette dramatique histoire, c'est le vice ou l'imbécillité qui se montrent à nous revêtus de la puissance. Pourquoi ne pas mieux choisir, dira-t-on, quand on peut mieux choisir? C'est que le dernier mot d'un empire sans règle établie, n'est plus autre chose que l'extravagance ou le hasard. Les fantaisies prennent la place des lois, et comme les passions mauvaises finissent par y établir leur tyrannie, il faut des Césars à leur image: voilà en peu de mots la cause profonde et permanente de cette suite monstrueuse d'empereurs que l'histoire se fatigue à flétrir.

En voici un, Basile, qu'il faudra d'abord détester

comme les autres, et qu'il nous sera permis de louer dans les derniers temps de sa vie.

Né d'une pauvre et obscure famille, dans un village près d'Andrinople, Basile avait été au nombre des captifs traînés par les Bulgares au delà du Danube en 813. Il était alors encore au berceau. Il grandit dans l'exil et le malheur. Mais il brisa ses fers en 851, et vint chercher du travail et du pain à Constantinople. Ne possédant rien, et n'espérant pas trouver un abri dans quelque hôtellerie de la cité impériale, il se coucha tristement, un soir, sur les marches de l'église de Saint-Diomède, située en dehors des remparts. Nicolas, gardien de cette église, vit ce mendiant, en eut compassion et lui donna l'hospitalité. Bientôt, il attacha Basile au service de la maison du prince Théophile, cousin de Michel III. Basile était habile à élever des chevaux, et son maître lui confia ses haras. L'empereur avait un superbe cheval arabe; mais ce noble animal était indomptable : les écuyers les plus adroits n'avaient pu encore le dresser. Michel III, impatienté, ordonne qu'on lui coupe les jarrets. Théophile demande un sursis à l'exécution de la sentence impériale; il parle de son serviteur Basile comme d'un homme capable de dompter le nouveau Bucéphale. Le cheval rebelle est conduit à l'hippodrome, où une foule immense est réunie. Basile arrive, prend d'une main la bride du cheval, porte doucement l'autre à son oreille, et saute sur le coursier, qui part comme l'éclair; il le fait tourner, retourner à volonté; il l'arrête, le fait caracoler, le lance de nouveau dans l'arène; le fougueux cheval

devient obéissant et doux comme un mouton. Des applaudissements éclatent dans le cirque; on crie : *Vive Basile !*

Michel III assiste à ce spectacle avec Théodora, sa mère. L'empereur, enthousiasmé, nomme sur-le-champ Basile son premier écuyer. Puis il dit à l'impératrice :

« Quel habile cavalier on m'a donné là!

— Mon fils, répond la princesse, ce cavalier détruira notre maison[1]. »

Cette prédiction n'excita qu'un sourire d'incrédulité sur les lèvres de Michel III. En 854, il nomma Basile grand chambellan. Le général Bardas, frère de l'impératrice Théodora, était parvenu à éloigner de ce poste éminent un de ses ennemis, le capitaine Damien; il essaya vainement d'en éloigner aussi Basile; en apprenant l'élévation de celui-ci, Bardas dit : *Nous avons écarté le renard pour faire place au lion, qui nous dévorera tous.*

Bardas, homme cruel et compagnon de débauche de Michel III, reçut le titre de César en 856. Il espérait succéder à son neveu au trône impérial. Mais Basile minait dans l'ombre son autorité. Il se prêta à tous les désordres de l'empereur et le domina. Son influence grandissait de jour en jour. Basile avait une femme simple, vertueuse, appelée Marie; il la répudia pour épouser Ingérine, une des concubines de l'empereur. Il livra, en échange, sa sœur Thécla au jeune prince. Après ce trafic honteux, Basile

1. Léon le Grammarien. *Vie de Michel III.*

n'avait plus que deux pas à franchir pour arriver au trône : la mort de Bardas et celle de Michel III.

Il persuada à l'empereur que Bardas conspirait et qu'il voulait l'assassiner. Michel conçut, dès lors, le projet de se défaire de son oncle par un meurtre. Mais Basile ne voulut pas immoler son rival à Constantinople même. Sous prétexte d'aller reconquérir l'île de Crète, occupée par les Sarrasins, on fit des préparatifs pour cette expédition. On donna à Bardas le commandement d'un corps d'armée dans cette campagne. Mais le César fut averti de ce qui se tramait contre lui. Il en instruisit le patriarche Photius, et lui demanda son appui.

Michel, Bardas et Basile assistaient à la messe, dans l'église de Sainte-Sophie, le jour de l'Annonciation (866). Après la consécration, l'évêque fit jurer à l'empereur et à son chambellan qu'ils n'attenteraient pas à la vie du César.

Photius trempa une plume dans le sang de Jésus-Christ et fit signer à Michel et à Basile qu'ils ne conservaient dans leur âme aucun sentiment criminel contre Bardas. Ces exécrables serments furent suivis de vives protestations d'amitié en présence du Dieu vivant et des fidèles assemblés dans la basilique.

L'expédition simulée partit de Constantinople, le 7 avril 866. L'armée de terre, dans laquelle se trouvaient Michel, le César et Basile, campa sur le bord de la mer, à quelques lieues de la capitale. Basile ne cessait d'entretenir Michel des projets d'usurpation de son oncle. L'empereur fait appeler Bardas sous sa tente.

« *Quoi!* dit-il à Basile en lui montrant le César, *me laisseras-tu égorger par ce traître?*

— *Sauvons l'empereur!* » s'écria Basile.

En prononçant ces mots, il se précipite sur Bardas et le perce de part en part avec son épée. Il rendit l'âme à l'instant même.

L'armée revint à Constantinople. En abordant au port, l'on vit sur les hauteurs de Péra, un moine qui se mit à crier de toutes ses forces, en s'adressant à Michel III : *Triomphez, seigneur, vous avez versé le sang de votre oncle, de votre second père! ce sang retombera sur vous!* L'empereur ordonna de couper la tête à ce moine. On lui dit qu'il était fou et qu'il fallait avoir pitié de lui. Il lui laissa la vie.

Au mois de mai 866, Michel III associa, dans l'église de Sainte-Sophie, Basile à sa couronne et le déclara Auguste. Et la foule s'écria : *Longues années à Michel et à Basile!*

Nous savons comment, un an après, Basile arrachait la vie à son bienfaiteur et son collègue.

La première moitié de la carrière de Basile fut donc déshonorée par des bassesses et des forfaits; la seconde moitié fut marquée par de grandes vertus et une grande gloire. Son caractère rappelle celui du premier des empereurs romains. A l'exemple d'Octave Auguste, Basile voulut faire oublier, devenu maître de l'Orient, les crimes du chambellan.

Les scandaleuses dépenses de Michel III avaient épuisé le trésor public. Par des impôts sagement répartis et consciencieusement perçus, Basile fit renaître la richesse dans l'empire et dans les coffres

du gouvernement. « Un trésor acquis par de lourdes et injustes contributions, disait-il, n'est qu'une paille que le feu consume promptement, et qui embrase tout l'édifice qui la renferme. » Il réorganisa de fond en comble les diverses branches de l'administration de son empire. Il en chassa les incapables, les pervers et les remplaça par des hommes intelligents et probes. La vénalité dans les charges judiciaires disparut, et l'équité régna. Le commerce, l'agriculture, les sciences, les arts, l'industrie, fleurirent sous le règne de Basile. Des églises, des hôpitaux, des établissements d'instruction publique s'élevèrent par ses soins à Constantinople et dans d'autres grandes villes. En moins de deux ans, l'empereur répara les désastres de ses prédécesseurs.

Il organisa une armée formidable sur des bases solides. On y vit reparaître l'antique discipline qui avait fait autrefois la force des légions romaines. Les Sarrasins, qui s'étaient depuis longtemps joué de l'empire grec, trouvèrent, dans Basile, un maître redoutable, un héros invincible. Il les expulsa des côtes d'Italie qu'ils avaient envahies, et les poursuivit, en personne, dans l'Asie Mineure, le Pont, l'Arménie, en Cappadoce, en Mésopotamie, au delà de l'Euphrate, où les aigles romaines n'avaient point osé se montrer depuis Héraclius. Il les chassa des gorges du Taurus où ils s'étaient réfugiés, et leur livra plus de vingt batailles dont il sortit vainqueur. Il écrasa la secte des pauliciens qui avait pris les armes contre l'empire, et rentra plusieurs fois à Constantinople chargé de gloire et de butin. A son retour

d'une de ses belles campagnes, le patriarche de la capitale déposa solennellement sur son front victorieux une couronne de laurier qu'il n'aurait pas échangée, disait-il, contre une couronne d'or et de diamants.

Basile se montra clément envers ses ennemis, juste et reconnaissant à l'égard de ses soldats qui avaient partagé ses dangers et ses triomphes. L'un d'eux, appelé Théophylacte, lui sauva courageusement la vie et la liberté dans un engagement. Ce modeste soldat, se dérobant à la vue de son souverain après sa noble action, se cacha dans les rangs de l'armée; Basile le chercha lui-même, le reconnut, et lui offrit des titres et des honneurs. « Seigneur, lui dit Théophylacte, je suis né pauvre. Le sort ne m'a point destiné aux dignités dont vous voulez m'honorer. Je n'ai aucune ambition; je préfère à toutes les faveurs de la fortune l'honneur de vous avoir servi. Si, cependant, votre générosité veut que je reçoive un prix pour une action si simple, je ne vous demande que quelques arpents de terre pour faire subsister mon vieux père. »

Basile donna à ce soldat un domaine impérial. Théophylacte ne se doutait pas alors qu'un jour l'un de ses fils, Romain Lecapenus, serait un des successeurs de l'empereur Basile.

Ce prince n'oublia pas Nicolas, le gardien de l'église de Saint-Diomède, qui l'avait charitablement recueilli dans sa cellule, en 851, lorsque, pauvre et mendiant, il le trouva couché sur la pierre du temple chrétien; il l'éleva à la dignité d'économe de Sainte-

Sophie et de syncelle (officier) du patriarche; il plaça honorablement tous les membres de la famille de Nicolas.

Basile était chéri de ses sujets, craint et respecté des ennemis de l'empire. Après avoir rétabli les finances en désordre, reconstitué une administration qui, sous le règne de Michel III, était un véritable brigandage; quand il eut formé une nombreuse et vaillante armée avec laquelle il avait battu les Sarrasins, alors que le travail et la prospérité publique répandaient partout la joie et la tranquillité, Basile voulut, comme autrefois Justinien, réformer la législation dans ses États.

La langue latine, dans laquelle étaient écrites les lois de Justinien, n'était pas la langue des Byzantins; les recueils anciens furent traduits, ou plutôt paraphrasés en grec; ces versions avaient remplacé le texte original. Tout en conservant un grand respect pour les travaux législatifs de Justinien, ses successeurs y dérogeaient continuellement par de nouvelles institutions. L'abandon de la langue latine, et cette fureur législative, symptôme des nations en décadence, accrurent prodigieusement le nombre des lois. Les livres de Justinien étaient défigurés et leur autorité à peu près disparue. Sous le règne de Michel III et de quelques-uns de ses prédécesseurs, la science du droit était, comme avant Justinien, si étendue et si confuse, qu'elle était livrée à la fantaisie des juges, et les prévarications se renouvelaient sans cesse.

Basile voulut porter la lumière dans ces ténèbres,

poser des principes simples, clairs, précis, et rétablir ainsi l'empire de la justice. Il s'occupa d'une nouvelle rédaction du droit alors en vigueur, et substitua à la législation altérée de Justinien, un corps de lois connu sous le nom de *Basiliques*, qui ne fût définitivement mis en ordre et publié que par son fils et son successeur : Léon VI. Les *Basiliques* conservèrent leur autorité jusqu'à l'anéantissement de l'empire grec, époque à laquelle le Coran prit leur place. Cependant, Mahomet II permit aux Grecs vaincus de conserver leurs juges et leur droit particulier. Les lois de Basile ont gardé chez les Grecs toute leur force. Elles sont encore aujourd'hui le fondement de leur droit civil. En 1830, le célèbre et malheureux Capo d'Istria, chargea une commission de revoir les *Basiliques* ; il les appliqua, en grande partie, à la Grèce régénérée. D'éminents jurisconsultes ont loué les lois de Basile ; il a pris rang parmi les législateurs.

Cet homme extraordinaire mourut le 1er mars 886, dans un âge avancé, après un règne glorieux de dix-huit ans. Il a laissé un petit livre intitulé : *Avis de l'empereur Basile à Léon, son cher fils et son collègue*. Il renferme des conseils, des maximes, dictés par une haute sagesse.

Avant d'expirer, l'empereur dit à son successeur, qui pleurait à son chevet : *Mon fils, défiez-vous de Photius ; cet homme a creusé un affreux abîme sous mon trône.* Le génie de Basile avait sondé la profondeur du mal que le grand schisme de Photius allait faire naître au cœur de l'empire. Ce mal, d'ailleurs, n'était pas nouveau ; les germes en existaient depuis

le concile tenu à Constantinople en 381 [1]. Mais Photius donna sa formule définitive à cette séparation, et l'enfanta avec tous ses périls religieux et politiques. Il arracha la branche du trône, et la branche languit et se dessécha faute de la séve vivifiante qui n'était qu'à Rome. Il établit une *Église grecque*, lorsque Jésus-Christ n'en avait fondé qu'une seule : l'Église catholique (universelle). La division, c'est la mort; l'unité, c'est la vie. Quand sonnera l'heure du danger pour l'empire byzantin, on verra les empereurs recourir aux pontifes romains, maîtres de l'Europe au moyen âge; mais les papes qui, obéissant aux belliqueux instincts de l'Occident chrétien, avaient pu lancer en Orient de formidables armées pour arrêter les flots envahissants de l'islamisme, seront réduits à l'impuissance par la mauvaise foi des Grecs, dans leur désir sincère de sauver Constantinople du joug de Mahomet. Entrons rapidement dans l'histoire du schisme et de ses diverses péripéties.

Et qu'était-ce d'abord que Photius? Issu d'une des plus illustres et des plus riches familles de Constantinople, Photius reçut une éducation brillante. Il était poëte, mathématicien, orateur, grammairien, jurisconsulte, théologien, homme d'État. Sa vaste érudition et son éminent esprit lui ouvrirent de bonne heure le chemin des honneurs. Il fut grand écuyer de Michel III, capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, premier secrétaire de l'empereur.

1. Voy. le huitième chapitre de cet ouvrage.

Dévoré d'ambition, il aspira un moment à l'empire; ne pouvant être César, il songea à se faire pape, et pape byzantin. En 857, le siége patriarcal de Constantinople était occupé par un saint évêque, Ignace, l'un des fils mutilés de Michel Rhangabe. Ignace tonnait contre les impiétés et le libertinage de la cour. Bardas, auquel il refusa publiquement la communion dans Sainte-Sophie, et Michel III, le chassèrent de son palais, de son église, et lui donnèrent Photius pour successeur. C'était leur ancien compagnon de débauche. Il ne pouvait pas être pour eux un censeur intraitable, comme l'avait été Ignace. Photius passa dans l'espace de cinq jours par les divers degrés de la cléricature; il revêtit le pallium le sixième jour.

Des clameurs s'élevaient déjà contre cette ordination sacrilége. Pour les apaiser, Photius voulut surprendre l'approbation du pape Nicolas Ier. Il lui écrivit une lettre artificieuse dans laquelle il prodiguait les mensonges et les flatteries. Il gémissait de ce qu'on avait mis sur ses épaules le fardeau de l'épiscopat, et de ce que le patriarche Ignace, accablé de vieillesse et d'infirmités, s'en était *volontairement déchargé*. Sa lettre était accompagnée d'une profession de foi entièrement catholique. Le pontife refusa son consentement à la nomination de Photius. Il envoya deux légats à Constantinople, Rodoal et Zacharie, tous les deux évêques; ils étaient seulement chargés d'examiner cette affaire, et d'en rendre compte au pape.

En 861, Photius et Michel III convoquèrent un

concile à Constantinople. Trois cent dix-huit évêques le composaient. On y déposa Ignace sous prétexte que son élection n'avait pas été approuvée par l'empereur. Les légats de Rome s'associèrent à la déposition du patriarche. Mais Photius, sentant combien cette mesure était irrégulière, inique, voulut obtenir d'Ignace une démission en règle. Le patriarche la refusa énergiquement. On l'emprisonna alors dans le sépulcre vide de Copronyme, dont Michel III avait récemment jeté les cendres au vent. Ignace fut livré aux plus horribles tourments. Épuisé par les souffrances et la faim, étendu presque sans vie sur le sarcophage impérial, le patriarche vit arriver un homme masqué; cet homme l'accabla de coups de fouet; puis il prit la main d'Ignace, plaça une plume entre ses doigts et lui fit tracer une croix sur un morceau de parchemin; il porta ensuite ce blanc seing à Photius, qui l'attendait; celui-ci écrivit les mots suivants au-dessus de la signature du martyr : « Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré dans l'épiscopat sans décret d'élection, et que *j'ai tyranniquement gouverné l'Église qui avait été confiée à mes soins.* »

Après avoir lu au peuple cette imposture, Photius en remit une copie aux légats chargés de la porter au saint-père. Ils arrivèrent à Rome avec un ambassadeur de Michel III, muni de lettres du faux patriarche et de l'empereur, pour Nicolas Ier. Le pontife ne se laissa pas prendre à ces fourberies. Il convoqua son clergé au Vatican, l'instruisit de tout ce qui s'était passé à Constantinople, et déclara, en

présence de l'envoyé de l'empereur et des prélats romains, qu'il ne consentait ni à la déposition d'Ignace ni à la promotion de Photius. Il reprocha ensuite à ses légats d'avoir infidèlement rempli leur mandat à Constantinople, et les excommunia. Il les désavoua dans des lettres qu'il adressa aux patriarches et aux chrétiens d'Orient. Dans ces lettres, il maintenait les droits d'Ignace au siége patriarcal de Constantinople et repoussait l'ordination de Photius. Ce dernier fabriqua alors une épître qu'il prétendit lui avoir été écrite par Nicolas Ier, et dans laquelle la plus complète approbation était donnée à son ordination. Mais cette fausseté fut bientôt reconnue. Bardas lui-même en fut révolté. Il fit publiquement fouetter un moine inconnu que Photius avait choisi pour complice de cette manœuvre. Mais, grâce au crédit dont ce patriarche jouissait à la cour, ce moine devint, deux ans après, un des ministres de la justice à Constantinople !

En 866, Photius prononça une sentence de déposition et d'excommunication contre Nicolas Ier, et contre ceux qui communiqueraient avec lui. Les deux empereurs, Michel III et Basile, tous les sénateurs de Constantinople, trois légats d'Orient, des magistrats, des généraux et plus de mille évêques ou simples prêtres, signèrent cet acte de déchéance, qui fut adressé au pape et aux chrétiens de l'Asie. Photius lança en même temps une circulaire dans laquelle il disait que l'Église grecque était la première de toutes les Églises et la seule vraie ; qu'elle devait être indépendante de l'Église de Rome, laquelle était entachée

d'erreurs. « Des hommes, sortis des ténèbres de l'Occident, ajoutait Photius en parlant des Latins, sont venus corrompre la pureté de notre foi. S'écartant du grand chemin, et suivant les faussetés de Manès, ils détestent les prêtres engagés dans les liens d'un mariage légitime; mais on voit, chez eux, plusieurs filles devenues femmes sans maris, et plusieurs enfants dont on ne connaît point les pères. Le comble de leur impiété, c'est qu'ils ont osé ajouter au sacré symbole des paroles nouvelles; ils ont dit que le Saint-Esprit ne procède pas du Père seul, mais encore du Fils. Ils admettent ainsi deux principes dans la Trinité, et confondent les propriétés des personnes divines[1]. » Photius faisait ici allusion au *filioque* ajouté au symbole de Nicée par le concile œcuménique tenu à Constantinople sous le règne de Théodose le Grand. Le patriarche, en terminant sa circulaire, appelle les prêtres catholiques des ministres de l'antéchrist et des corrupteurs publics.

Le 26 septembre 867, deux jours après la mort de Michel III, Basile, devenu seul empereur, chassa Photius du siége patriarcal comme perturbateur du repos des peuples. Basile rétablit Ignace. Un an après, le pape Adrien II, anathématisa Photius, et le concile général, tenu à Constantinople en 869, le condamna comme *usurpateur*, *faussaire* et *schismatique*. Il fut exilé. Il composa dans la solitude une généalogie dans laquelle il faisait descendre Basile, fils d'un paysan de Macédoine, de Tiridate, roi d'Arménie,

1. Fleury. *Histoire ecclésiastique*, livre L.

et sa mère, du grand Constantin. L'empereur, qui voulait avoir des aïeux à tout prix, ne résista pas à ce roman séducteur. Il rappela Photius de son bannissement, le logea dans son palais, l'admit à sa table, lui confia l'éducation de ses enfants, et, Ignace étant mort en 878, Basile replaça sur le trône patriarcal de Constantinople le foudroyé de Rome et du concile œcuménique de 869!

Jean VIII occupait alors la chaire de Saint-Pierre. L'empereur lui envoya des ambassadeurs pour lui demander son approbation à la réintégration de Photius. Le patriarche schismatique écrivit en même temps au saint-père. Il prenait dans sa lettre le ton de la plus profonde humilité; il déplorait la violence qu'on lui avait faite pour le rétablir sur le siége de Constantinople. Les Sarrasins désolaient à cette époque les duchés de Bénévent et de Spolette; ils menaçaient même la ville éternelle. Jean VIII avait déjà imploré le secours de l'empereur de Constantinople pour chasser les musulmans de l'Italie. Il se privait d'un puissant appui en refusant à Basile l'approbation qu'il sollicitait en faveur de Photius. Jean VIII l'accorda. Il fit plus, il considéra comme nul et non avenu le concile de 869, qui avait frappé Photius d'excommunication; il le reconnut patriarche légitime de Constantinople, l'absolvant de toute censure ecclésiastique, et déclara excommuniés ceux qui refuseraient de communiquer avec Photius. Cependant le pontife mit trois conditions principales à la validité de l'élection du patriarche : 1° qu'il convoquerait un concile devant lequel Photius demanderait pardon

de ses fautes; 2° qu'il reconnaîtrait la suprématie du saint-siége sur l'Église de Constantinople; 3° qu'aucun laïque ne pourrait plus désormais parvenir de plein saut à la dignité patriarcale.

Basile convoqua le concile en 880. Trois cent quatre-vingt-trois évêques y assistèrent : Photius le présida. Trois légats de Jean VIII y furent présents. Les lettres du pape, dont ils étaient chargés pour l'empereur, pour Photius, furent traduites en grec et défigurées; on en supprima les trois principales conditions posées par le souverain pontife. Le Grec qui servait d'interprète aux légats les trompa. Ce concile ne fut qu'un long concert de louanges et de bénédictions en faveur du *très-illustre et très-saint patriarche Photius*. Tous les prélats d'Orient entrèrent en communion avec lui, et fulminèrent l'anathème contre ceux qui ne le reconnaîtraient pas pour leur premier et légitime pasteur. Cette réunion d'évêques est connue dans les écrits des auteurs ecclésiastiques romains sous le nom de *faux huitième concile*.

Léon VI se souvint de la parole de son père mourant : il fit rédiger un écrit qui contenait tous les crimes de Photius. Un évêque le lut au peuple assemblé dans Sainte-Sophie. Le patriarche schismatique fut déclaré déchu d'une dignité qu'il n'avait jamais légitimement possédée (886). Étienne, frère de l'empereur, lui succéda au trône épiscopal. On enferma Photius dans un monastère de Constantinople, où il mourut en 891, après avoir été anathématisé par les papes Morin II, Adrien III et Formose.

Diverses tentatives ont été faites pour réunir les deux Églises d'Orient et d'Occident; mais cette réunion ne s'est jamais accomplie : la séparation entre la communion grecque et la communion latine existe aujourd'hui comme au temps de Photius.

Il a suffi d'un récit simple et vrai pour caractériser la séparation des deux Églises, pour en faire apprécier les causes. Il est malheureux pour les fondateurs de schisme que leurs propres vies les condamnent, et qu'ils ne puissent pas nous faire illusion sur la sincérité de leurs efforts religieux. Un homme saisi d'ambition veut monter au pouvoir; la vérité devient pour lui un obstacle, l'orthodoxie le gêne; il brise alors la vérité, frappe du pied l'orthodoxie et trahit la foi religieuse, sous prétexte de la restaurer. La Providence permet que les côtés les plus honteux du cœur humain se laissent voir à travers ce travail de destruction chrétienne. Le prétendu réformateur se présente devant les autels avec la conscience souillée, avec le libertinage sur le front, avec tout le cortége des vices, et l'hypocrisie devient sa compagne de toutes les heures. Quand il a fallu traiter avec Rome et se trouver en présence des représentants de la vérité catholique, c'est au mensonge qu'on a dû recourir, c'est la tromperie qui a joué le principal rôle. Ambition d'abord, puis souillure de l'âme, puis imposture enveloppant tous ses actes et se mêlant à tout, telle fut l'œuvre de Photius, œuvre de déchirement et de mort, dont les traces subsistent encore, parce que les racines du mal sont aisément profondes, parce que l'erreur vit d'ignorance et de pré-

jugés, même après que la mauvaise foi n'est plus là pour inspirer et soutenir les funestes luttes contre les principes de la vérité catholique. Ajoutons que si, de nos jours, il y a plus de ténèbres que de mauvaise volonté dans la masse du clergé grec, le vieil esprit de Photius, esprit d'orgueil, de ruse et de détestable subtilité, n'a pas cessé d'animer les chefs de la communion schismatique.

CHAPITRE XIX.

Léon VI. — Régence d'Alexandre. — Celle de Zoé. — Défaite des impériaux en Bulgarie. — Les Bulgares attaquent Constantinople. — Ils sont repoussés. — Romain Lecapenus, empereur. — Le patriarche Théophylacte. — Lecapenus détrôné par ses enfants. — Constantin VII. — Sa mort. — L'impératrice Théophano. — Nicéphore II. Sa mort. — Jémisus, empereur. — Sa mort. — Apparition des Russes à Constantinople. — Basile II et Constantin VIII. — Romain Argyre, empereur. — Hélène, Théodora, Zoé. — Mariage de Romain Argyre avec Zoë. — Mort de Romain Argyre. — Michel V. — Constantin Monomaque. — Sa mort. — Théodora, impératrice. — Sa mort. — Michel Stratiotique, empereur. — Le schisme grec est consommé (de 891 à 1057).

Depuis longtemps l'usage s'était établi de donner des surnoms aux empereurs byzantins. Léon VI reçut celui de *Philosophe*. Ce ne furent point ses vertus qui le lui méritèrent. On lui donna ce titre parce qu'il était versé dans les sciences. Loin de mener la vie d'un *sage*, ce prince se plongea dans des vices qui abrégèrent son existence. Son palais se remplit de concubines. Il se maria quatre fois malgré les lois civiles et religieuses des Grecs qui interdisaient les troisième et quatrième mariages. Il mourut en 911, âgée de quarante-six ans. Zoé, sa dernière femme, l'avait rendu père d'un fils, Constantin VII, dit Porphyrogénète, qui n'avait que six ans à son avénement au trône. La régence fut confiée à Alexandre, fils puîné de l'empereur Basile. Alexandre surpassa son

frère, Léon VI, en débauches, et termina sa vie honteuse en 912, en laissant à son neveu sept tuteurs incapables. Le général Constantin Ducas aspirait à l'empire. Ils le firent massacrer. L'impératrice Zoé, qu'Alexandre avait exilée, après la mort de son époux, rentra au palais, et s'empara de l'autorité au nom de son fils, Porphyrogénète.

En 917, une armée impériale, commandée par Léon Phocas, fut mise en déroute, par les Bulgares sur les bords du fleuve Achéloüs, aujourd'hui Voïoutza, dans la basse Albanie. Enivrés de leur victoire, les barbares, conduits par Siméon, leur roi, vinrent attaquer Constantinople. Les habitants de la capitale et les débris des troupes de Léon Phocas, les repoussèrent. Ce général, comme presque tous les chefs militaires de cette époque, se créait en secret des partisans pour usurper la couronne placée sur la tête d'un enfant et mal défendue par une femme sans pudeur et sans génie. L'amiral Romain Lecapenus, fils de ce soldat qui avait sauvé la vie à Basile, supplanta Léon Phocas. Lecapenus s'insinua dans les bonnes grâces de l'impératrice Zoé, tendit un piége à son rival, lui fit crever les yeux et l'exila. Romain arracha tout pouvoir à Zoé dans le gouvernement. L'amour de cette femme se changea en haine implacable contre Lecapenus. Elle tenta de l'empoisonner. L'amiral la fit raser et l'enferma dans un cloître où elle mourut. Une main inconnue grava ces mots sur son cercueil : *Ci-gît une fille de Babylone.*

Il y avait deux ans que Romain était maître de

l'empire et du jeune empereur. Il ne lui manquait que le titre d'Auguste. Porphyrogénète le lui donna en 919. Lecapenus conféra ce même titre à trois de ses fils, Christophe, Constantin et Étienne. La cérémonie de leur couronnement se fit splendidement dans Sainte-Sophie. Constantin VII y assista. On le voyait triste, abattu. Mais il refoulait dans son âme oppressée les cris de sa douleur. Le regard seul de Romain l'écrasait et le condamnait au silence. Lecapenus nomma le dernier de ses fils, Théophylacte, jeune homme de quinze ans, patriarche de Constantinople! L'élévation d'un enfant à l'épiscopat était sans exemple. Elle était contraire à la discipline ecclésiastique des Grecs et à celle des Latins. L'empereur ne l'ignorait pas. Aussi écrivit-il au pape Jean XI pour lui demander son approbation, qui fut accordée.

Théophylacte déshonora le pallium par ses concussions et ses débauches. Il vendit les évêchés aux plus offrants, et les orgies de son palais attristèrent les cœurs religieux. Il poussait jusqu'à la folie sa passion pour les chevaux, qu'il nourrissait avec du froment broyé, des pignons, des noisettes, des pistaches, des dattes, du raisin sec parfumé, des figues trempées dans des vins exquis; et pendant ce temps-là les pauvres tendaient inutilement la main à la porte de son palais! Un jour Théophylacte interrompit la célébration de la messe pour aller voir une de ses cavales qui venait de mettre bas. Il revint ensuite à Sainte-Sophie achever le reste de l'office divin. Nul scandale n'était épargné à l'Église grecque.

Ce patriarche trouva les cérémonies du culte trop lugubres. Pour les égayer, il y introduisit des jeux bizarres, des danses et des chansons. Mêlées au chant des hymnes, ces chansons alliaient, a dit un auteur, le culte du diable avec celui de la divine majesté[1]. Cet usage monstrueux subsista dans les églises de Constantinople jusqu'à la fin du XIe siècle. Il traversa les mers et se montra dans quelques églises d'Occident.

De nombreux complots s'ourdirent contre Romain au sein même du palais. Il les déjoua tous et punit cruellement ses ennemis. Pendant ce temps les Bulgares s'avançaient jusqu'aux portes de Constantinople. Ils en pillaient les faubourgs et les brûlaient. Les armées impériales purent au moins les empêcher d'entrer en vainqueurs dans la grande ville. Une ligue se forma entre les barbares et les Sarrasins, qui voulaient en finir avec l'empire grec et s'en partager les dépouilles. L'habile Lecapenus parvint à briser cette ligue. Il emprisonna des députés bulgares qui se trouvaient à Constantinople. D'un autre côté, il combla d'honneurs les députés des Sarrasins. Il les chargea de riches présents qu'ils portèrent au calife africain, avec ces paroles de l'empereur : « C'est ainsi que les Romains se vengent des ennemis qu'ils estiment. » Le commandeur des croyants ne voulant pas être vaincu en générosité par le prince de Constantinople, lui écrivit une lettre ainsi conçue : « J'ai reçu tes trésors. Ils sont dignes d'un monarque.

1. Le Beau. *Histoire du Bas-Empire*, livre LXXIII.

A mon tour, je te fais remise de la moitié du tribut annuel que je suis en droit d'exiger de toi. Je renonce à mon alliance avec les Bulgares. Dieu seul est grand et Mahomet est son prophète! Salut! » Lecapenus obtenait en même temps la paix des Bulgares en donnant sa petite-fille, Marie, en mariage au roi de cette nation.

Romain voulait fonder, disait-il une dynastie impérissable. Hélas! Le grand Constantin, le grand Théodose, Justinien, Héraclius avaient eux-mêmes échoué dans une pareille entreprise! Un homme tel que Lecapenus aurait-il mieux réussi que ces puissants monarques? Un principe de mort semblait miner le trône de Constantinople. La durée n'était pas faite pour lui. De basses intrigues avaient porté Romain au pouvoir. Il ne s'y sentait que faiblement assis. Il crut, en élevant sa famille aux grandes dignités, s'entourer de ses enfants comme d'autant de remparts pour défendre sa personne. Romain cachait des vices infâmes sous le manteau de la religion. Ses fils suivaient son exemple et le méprisaient. Ils devinrent ses plus cruels ennemis. Impatients de jouir seuls du rang suprême, ils détrônèrent leur père. Le 20 décembre 944, ils le saisirent dans son lit, pendant son sommeil, et le menacèrent de l'étrangler s'il faisait entendre le moindre cri. Ils le rasèrent, le revêtirent d'un habit de moine, et le transportèrent, la nuit, dans un couvent d'une île de la Propontide. Et le vieillard répétait, en pleurant, ces paroles de l'écriture : *J'ai mis des enfants au monde. Je les ai élevés en honneur, et ils m'ont*

méprisés. Comme le grand prêtre Héli, je suis puni pour mes coupables faiblesses.

Constantin VII sortit enfin de sa longue torpeur, et chassa de son palais les fils dénaturés de Romain Lecapenus. Ils périrent, les uns par le fer, les autres par le poison.

La domination de Romain avait duré vingt-cinq ans. Pendant ce temps Porphyrogénète était toujours resté étranger aux affaires. Il avait quarante ans au moment de la chute de Lecapenus. Jusqu'à cette époque ses jours n'avaient été remplis que par l'étude; l'art de gouverner lui était aussi inconnu dans l'âge mûr que dans sa jeunesse. Son chambellan, Basile, et sa belle-fille, Théophano, le dominèrent comme Lecapenus l'avait dominé : ils tinrent le timon de l'État. Quant à Constantin VII, il continua à s'occuper de littérature, de poésie, d'histoire, de mathématiques, de peinture, de musique, de constructions navales. L'étude fit la joie de sa vie, et il remit les sciences en vigueur. Il ouvrit des cours publics et plaça à leur tête des savants éprouvés. Alexandre, archevêque de Nicée, professait la rhétorique, la poésie, l'histoire à Constantinople, et le patriarche Nicéphore, la géométrie et l'astronomie. L'empereur chargea d'autres savants de la surveillance des classes. Il les visitait lui-même et interrogeait les élèves. Il avait établi des récompenses pour exciter leur émulation; il admettait à sa table les écoliers les plus distingués.

Constantin VII enrichit de plusieurs ouvrages précieux la grande bibliothèque de Constantinople, dont

il prit le soin singulier d'écarter les auteurs latins. Sa préférence était pour les écrivains grecs. La rivalité entre l'Occident et l'Orient se montrait sous toutes les formes et dans toutes les circonstances. Une œuvre immense, à laquelle Constantin VII prit une large part, fut un recueil dans lequel étaient rassemblées les productions du génie de la Grèce païenne et de la Grèce chrétienne. Il n'est resté que des lambeaux de cette utile compilation. Des livres composés par Porphyrogénète sont parvenus jusqu'à nous. Nous possédons, de lui, une description géographique de son empire, un traité de son administration et une vie de l'empereur Basile, son aïeul. Ces ouvrages, et d'autres encore, révèlent un esprit cultivé, un jugement sain, une érudition choisie.

Porphyrogénète était bon, juste, sincèrement chrétien et pénétré de l'amour du bien. Le peuple, qu'il avait comblé de ses largesses, le chérissait. Mais ces douces vertus ne pouvaient convenir à une cour licencieuse. Sa belle-fille, Théophano, femme de Romain II, était sortie de la poussière pour s'asseoir sur le trône de Constantin. Ambitieuse, hautaine, capricieuse, elle prit son beau-père en aversion. L'honnêteté de l'empereur était un blâme continuel de sa conduite. Cette honnêteté l'importunait. *Comme sa vie est longue!* dit-elle un jour en parlant de Porphyrogénète. Cet horrible propos, qui présageait un crime, fut tenu en 958. Le 15 novembre de l'année suivante Théophano faisait empoisonner Constantin VII par la main de son fils, Romain II. Le malheureux empereur avait cinquante-quatre ans.

Romain II vécut en Sardanapale. Il mourut à vingt-quatre ans, épuisé de débauche, le 15 mars 963. Presque tous les historiens ont attribué cette mort à un breuvage empoisonné que lui avait fait prendre Théophano. Romain II laissa deux fils au berceau, Basile et Constantin. Ils avaient été déclarés Augustes en naissant. Leur mère gouverna l'empire en leur nom.

Pendant que Romain II traînait dans la fange la pourpre impériale, et que le palais des Césars était le théâtre de ces tragédies de famille, un vaillant capitaine, Nicéphore Phocas, se couvrait de gloire, loin de Constantinople, et faisait respecter l'empire qu'on déshonorait à la cour. Depuis cent trente-cinq ans les Sarrasins possédaient l'île de Crète. Ils exerçaient une affreuse piraterie dans la Méditerranée dont ils étaient maîtres. A la tête de cinquante mille guerriers, Nicéphore les expulsa de Candie après un siége meurtrier de dix mois. Il les poursuivit en Syrie, leur enleva Alep qu'ils occupaient et les refoula au delà de l'Euphrate. L'armée proclama Nicéphore empereur. Rentré à Constantinople peu de temps après la mort de Romain II, il y reçut les honneurs du triomphe. Le peuple et le sénat ratifièrent par leurs acclamations la nomination de Nicéphore à la souveraine puissance.

Le nouvel empereur avait été un des nombreux favoris de Théophano. Il l'épousa le lendemain de son couronnement, prit ses deux fils sous sa tutelle, et jura, sur le livre des Évangiles, qu'ils régneraient après lui, et avant ses propres enfants, si la Providence lui en donnait.

Nicéphore II mit sur pied une armée que les historiens ont élevée, non sans exagération, à quatre cent mille hommes. Il avait d'habiles généraux, tels que Léon, son frère, Jean Zimiscès qui lui succéda au trône, Manuel et Burzès. L'empereur recommença la guerre contre les Sarrasins en 964. Il prit le commandement général de ses troupes et se signala par de nouveaux exploits. Il battit les musulmans en Cilicie, en Syrie, en Mésopotamie, en Arménie, et leur enleva plusieurs places importantes. Mais il ne sut pas profiter de ses victoires. Il revint à Constantinople sans avoir entièrement rempli la tâche qu'il s'était proposée : c'était de rendre à l'empire ses anciennnes limites, sa force et son éclat d'autrefois. Ses derniers succès sur les musulmans furent même une cause de ruine pour le trésor public et pour les peuples soumis à l'autorité de Nicéphore.

Les revenus ordinaires de l'État ne suffirent pas aux dépenses occasionnées par les guerres de l'empereur. Il tripla les impôts, s'empara des biens des églises, supprima les traitements des professeurs établis par Constantin VII, ceux des sénateurs, des juges, amassa dans ses greniers les céréales de l'empire et les revendit à un prix exorbitant aux particuliers. Ce criant monopole, pratiqué de nos jours par les vice-rois d'Égypte, excita le mécontentement et le murmure du peuple de Constantinople. Au lieu d'adoucir sa misère par de sages mesures, l'empereur l'irrita par sa tyrannie. « Sujets rebelles, s'écriait-il un jour dans l'église de Sainte-Sophie, vous vous plaignez de la cherté des vivres; pour

punir votre audace, j'en ferai monter le prix si haut que vous pourrez porter en blé, dans un pan de votre robe, la valeur d'une pièce d'or. » Il altéra la monnaie frappée à son effigie. Il se faisait payer les impositions en pièces de bon aloi, et ne payait lui-même les grains qu'il achetait qu'en fausse monnaie. Il passait un jour ses troupes en revue dans la place *Smyrneum*, à Constantinople : un vieillard s'approcha de lui et demanda à s'enrôler.

« Pauvre homme! lui dit l'empereur; mais vous n'avez plus assez de force pour manier la lance ou la pique!

— Seigneur, répondit le vieillard, je me sens plus robuste qu'autrefois. Dans ma jeunesse, il me fallait deux ânes pour porter une mesure de blé qui me coûtait une pièce d'or, mais depuis votre heureux règne, je porte aisément sur mes épaules ce qui me coûte le double. »

L'empereur tourna le dos et fit semblant de ne pas entendre.

Nicéphore II enrichit ses soldats aux dépens des citoyens. Il volait ceux-ci pour donner à ceux-là. Il permettait à ses troupes toute licence. Elles pillaient les villes et les villages. On eût dit les Goths, les Vandales ou les Huns revenus dans l'empire pour le dévaster encore. Nicéphore II poussa sa furieuse passion pour le régime du sabre jusqu'à vouloir exiger des évêques réunis en concile, de placer au rang des saints, des martyrs, les soldats morts sur les champs de bataille. Les prélats et les sénateurs parvinrent, non sans efforts, à le détourner d'une idée em-

pruntée à Mahomet. Les militaires devaient naturellement se montrer les admirateurs dévoués d'un prince tel que Nicéphore II. Aussi, chantaient-ils ses louanges lorsqu'il apparaissait dans leurs rangs. Ils l'appelaient *l'étoile du matin, soleil levant, le fléau des Sarrasins*. Puis, ils s'écriaient : *Nations, adorez-le ! Pliez le cou sous la puissante épée du prince des princes*[1] ! Nicéphore avait les qualités d'un héros. Il sut gagner des batailles. Il ne sut pas gouverner l'empire.

Les exactions de l'empereur et les brutalités sans cesse renouvelées de ses soldats, l'avaient rendu odieux au peuple de Constantinople. Nicéphore ne l'ignorait pas. Aussi s'attendait-il, chaque jour, à quelque événement tragique. Il fit construire sur une des sept collines de Byzance une citadelle qui dominait toute la ville. Il s'y croyait plus en sûreté que dans la demeure impériale. On dit que pendant qu'on élevait cette forteresse, l'empereur entendit une voix mystérieuse disant : *Nicéphore! Nicéphore! tu t'environnes de hautes murailles. Fais-les monter jusqu'au ciel : tu n'échapperas pas à ta destinée!* Ce n'est qu'aux oreilles des tyrans que retentissent ces avertissements sinistres. Les princes bons et justes ne les entendent pas.

L'empereur n'avait pas d'ennemi plus terrible que sa femme. Il l'avait passionnément aimée avant son mariage. Elle ne lui inspira dans la suite que du dégoût. L'ardente Théophano, humiliée et délaissée,

1. Relation de l'ambassade de Luitprand à Constantinople.

noua une intrigue nouvelle avec le général Zimiscès. Ce n'était là qu'une bien faible vengeance pour cette femme. Elle demanda au favori du moment la mort de son époux. *Vous serez satisfaite*, répondit Zimiscès. Dans la nuit du 10 au 11 décembre 967, le général et quatre autres conjurés arrivent au pied des murs de la citadelle devenue depuis longtemps la demeure de Nicéphore II. Ils trouvent des paniers suspendus à des cordes. Les femmes de Théophano et l'impératrice elle-même les font monter, par ce moyen, dans une des tours de la forteresse. Les conjurés entrent dans la chambre de l'empereur. Ils le voient couché sur une peau de lion qu'il avait autrefois tué dans les déserts de Syrie, et profondément endormi. Zimiscès le réveille et l'accable d'outrages. Puis, il fait un signe à un des assassins, qui fend le crâne de Nicéphore avec son glaive. *Seigneur, ayez pitié de moi!* dit l'empereur en expirant.

Le peuple, le sénat et l'armée, toute dévouée à Nicéphore II, proclamèrent d'une commune voix Zimiscès empereur. Le sceptre fut le prix de son crime. Il promit, à l'exemple de son prédécesseur, de respecter les droits de Basile et de Constantin, fils de Romain II, et de leur rendre la couronne lorsqu'ils seraient en âge de la porter. Quant à Théophano, Zimiscès, qui la connaissait bien et qui ne voulait pas s'exposer à périr de ses mains, l'enferma dans un monastère, au fond de l'Arménie.

Une nation qui, par ses armes, son commerce, son génie politique devait, plus tard, se placer parmi les plus grandes nations du monde, et devenir, de

nos jours, la redoutable voisine de l'empire ottoman, apparut, pour la première fois, sur les rives du Bosphore, en 865, sous le règne de l'empereur Michel III. Cette nation, jusqu'alors inconnue, était sauvage entre les nations sauvages. Elle sortait des déserts glacés de la Scythie. On appelait les nouveaux venus Rurikschs, du nom d'un de leurs chefs nommé Rurik, d'où est venue la dénomination de Russes. Ces hommes étaient robustes. Leur visage, fortement coloré, avait une expression farouche qui inspirait la terreur. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes féroces qu'ils avaient terrassées dans leurs solitudes. Ils mangeaient la chair de leurs chevaux, grillée sur des charbons, et adoraient des dieux monstrueux auxquels ils immolaient non-seulement leurs prisonniers, mais encore des victimes humaines choisies dans leur propre nation. Dénués de tout, avides de pillage, ce fut vers l'opulente Constantinople qu'ils portèrent d'abord leurs regards pour se précipiter sur les trésors de l'Asie.

Quinze ou vingt mille de ces nouveaux ravageurs d'empires pénétrèrent, par les bouches de l'Euxin, dans le beau détroit qui sépare l'Asie de l'Europe. Ils montaient des barques d'une seule pièce : c'étaient de grands troncs de hêtres ou de bouleaux creusés. Ces navires étaient sans pont, marchaient à la rame, à la voile et portaient chacun soixante et dix hommes avec leurs armes et leurs provisions de bouche. Les barbares longèrent les deux rives du Bosphore et occupèrent le port de Constantinople dans un moment où les troupes impériales, en guerre avec les

musulmans, avaient laissé la capitale presque sans défense. La consternation et l'épouvante se répandirent dans la ville de Constantin, à la vue de ces terribles enfants des régions septentrionales. Ils apparurent aux Constantinopolitains comme des loups dévorants prêts à fondre sur eux. Ils ne songèrent pas à les combattre par les armes, eux qui avaient pu déjà repousser, le glaive à la main, les Goths, les Sarrasins et les Bulgares venus tour à tour les attaquer aux portes de leur riche cité. Il leur sembla, cette fois, que la religion seule pouvait les préserver d'un si grand péril. Le peuple, le clergé, la cour s'avancèrent donc, processionnellement, en chantant des cantiques, vers l'église du palais des Blaquernes. Dans ce sanctuaire était déposé le voile bleu de la vierge Marie. Le patriarche le prit, le trempa pieusement dans la mer, et les flots, calmes et paisibles au moment de l'arrivée des Rurikschs dans la Corne d'or, furent tout à coup violemment soulevés par une grande tempête. Les barques se brisèrent ou s'engloutirent, et ceux qu'elles portaient trouvèrent presque tous la mort au fond des eaux mugissantes. Quelques barbares seulement échappèrent au danger. En apprenant la cause merveilleuse de ce désastre, ils se firent baptiser dans l'église des Blaquernes. Ils retournèrent ensuite dans leur pays, emmenant avec eux un moine qui prêcha l'Évangile à leurs compatriotes. En recevant des Grecs le christianisme, les Russes reçurent en même temps, et sans le savoir alors, le schisme de Photius, qu'ils ont conservé.

En 904 et en 941, les Rurikschs entreprirent de nouvelles expéditions contre Constantinople. Ils rencontrèrent une invincible résistance dans les troupes grecques préparées au combat et commandées par de vaillants généraux. Le feu grégeois dévora les navires des Russes. Des milliers de ces barbares aimèrent mieux se noyer que de devenir la proie des flammes. Ceux qui se réfugièrent sur les côtes de Thrace furent impitoyablement massacrés par les paysans et les soldats. En 971, cent mille Rurikschs, ayant à leur tête Swatoslas, le quatrième de leurs rois, dévastaient cette province et étaient maîtres de la Bulgarie. Zimiscès qui, par sa bravoure, ses talents, son intégrité et son amour du bien public, eût été digne de la couronne s'il ne l'avait pas tenue d'un crime, marcha, en personne, avec ses légions, contre les barbares. Il leur tua plus de quarante mille hommes et les obligea à regagner les rives du Borysthène. Il rentra en triomphe à Constantinople. Un de ses eunuques, auquel il avait reproché une fortune mal acquise, l'empoisonna le 10 janvier 976.

Basile II et Constantin VIII, fils de Romain II et de Théophano, occupèrent le trône ensemble. L'un de ces princes avait vingt ans, l'autre dix-sept. Leur règne se passa en guerres ruineuses contre les Bulgares, les Sarrasins, contre Othon, empereur d'Allemagne, en révoltes entre les généraux de l'empire qui se disputaient le sceptre. Basile II mourut en 1025 et Constantin VIII trois ans après. Ils ne laissèrent point de fils. Constantin VIII avait deux filles, Théo-

dora et Zoé. Il désigna, à son lit de mort, le général Romain Argyre pour son successeur. Romain était marié. Il aimait sa femme, la vertueuse Hélène. En lui donnant l'empire, Constantin VIII lui enjoignit de répudier Hélène et d'épouser Théodora. Romain refusait d'obéir. *Si tu ne fais pas ce que je demande*, lui dit l'empereur mourant, *je te ferai crever les yeux avant la fin du jour*. Informée de la résistance de son mari, Hélène accourt auprès de lui, se jette à ses pieds et le conjure d'accepter l'empire et la main de Théodora. Romain cède aux prières de sa femme. Hélène, après avoir livré au ciseau sa belle chevelure, s'enferme dans un cloître en disant : *Je sauve les yeux et peut-être la vie de mon époux ! que m'importe l'empire ?* En apprenant ce trait de dévouement, Théodora s'écrie : *Vive Hélène ! non, je n'épouserai pas un homme qui sacrifie ainsi une telle femme !* Zoé, moins grande que sa sœur et plus ambitieuse qu'elle, accepta la main de Romain Argyre et le titre d'Augusta.

Romain III, prince faible et dépourvu de talents, régna sans gloire et mourut, empoisonné par sa femme, le 11 avril 1034. Un ancien banquier, appelé Michel, un des plus beaux hommes de Constantinople, épousa Zoé après la mort de Romain III ; Zoé le fit proclamer empereur. Théodora, révoltée de tant d'infamies, éclata en murmures. L'impératrice la relégua dans un couvent et ordonna de crever les yeux à des hommes importants qu'elle accusait de conspirer. Son mari, Michel IV, combattit les Bulgares avec succès. L'adultère et l'assassinat l'a-

vaient porté sur le trône. Le remords entra dans son âme. Il employa ses derniers jours à de bonnes œuvres. Il mourut de repentir le 10 décembre 1041. N'ayant point d'enfant, il donna la pourpre, avant d'expirer, à son neveu Michel, surnommé *Calaphate,* ou plutôt Calfat, parce qu'il avait été, dans sa jeunesse, calfateur de navires.

Ignorant et lâche, Michel V ne jouit qu'un an d'une couronne dont il était indigne. Le peuple de Constantinople le chassa de son palais et de la capitale. La princesse Théodora fut rappelée de son cloître et associée à l'empire avec sa sœur Zoé. Ces deux femmes oublièrent un moment leur vieille haine, et les populations respirèrent sous leur administration intelligente et sage. Mais la paix ne pouvait être longue entre de telles sœurs. Théodora reprochait à Zoé une conduite déréglée. Elle ne put, à la fin, supporter le spectacle d'une cour aussi corrompue, et elle rentra dans son couvent. Zoé se remaria avec Constantin Monomaque et consentit à ce que son nouveau mari appelât dans le palais sa concubine Sclérine, que Monomaque décora du titre d'Augusta ! L'adultère fut élevé en dignité et la demeure des Césars transformée en lieu infâme.

Le peuple de Constantinople, d'abord indigné de tant de scandale, prit le parti de s'y habituer. Les courses de chars et les combats de bêtes féroces dans l'hippodrome faisaient toujours les délices des Constantinopolitains. L'empereur, qui avait entouré ces jeux d'une splendeur jusqu'à lui inconnue, amusait ainsi les habitants de la capitale. Ils ne deman-

daient pas autre chose. La nouvelle de quarante mille soldats grecs égorgés par les Serviens dans un défilé des frontières de la Bulgarie, en 1042, troubla à peine les joies de cette nation pourrie.

Comme nous l'avons déjà vu, le schisme grec avait été accompli dans les esprits par Photius. Mais la fatale division entre l'Église de Rome et celle de Constantinople ne fut définitivement consommée que sous le règne de Constantin Monomaque, en 1053. Michel Cérulaire occupait le trône patriarcal de Byzance. Cet évêque, qui n'avait pas les ruses habiles de Photius, le surpassa en violence. De concert avec Léon, archevêque d'Achride, métropole de la Bulgarie, et avec Nicétas, moine de Stude, Michel Cérulaire, rédigea une lettre synodale, dans laquelle il anathématisait les Latins, en renouvelant les injurieuses accusations de Photius. Nous épargnerons aux lecteurs les détails des *abominations* dont les Latins s'étaient rendus coupables aux yeux des Grecs, *gardiens fidèles de la foi évangélique!* Cérulaire fit fermer, à Constantinople, les églises des Latins, s'empara de leurs monastères et de leurs richesses, excommunia ceux qui avaient recours au saint-siége, et rebaptisa une foule de chrétiens déjà baptisés par des prêtres de l'Église romaine. Le pape Léon IX envoya à Constantinople trois légats, parmi lesquels on remarquait le savant cardinal Humbert. Les envoyés de Rome n'eurent point de peine à réduire en poussière les arguties de Cérulaire et de ses adhérents. Mais, comme il s'agissait bien moins, dans l'esprit du patriarche, d'éclaircir tel ou tel point de

la doctrine, que de ne pas reconnaître la suprématie du saint-siége, il ne prêta qu'une faible attention aux évidentes démonstrations des légats. Pour lui, la question avait cessé d'être théologique; elle se réduisait à ce seul point : que, le siége de l'empire ayant été transféré à Constantinople, ce n'était plus à Rome, mais à la ville de Constantin que devait appartenir la suprématie religieuse. Les démonstrations et les arguments religieux n'étaient donc plus de mise. Les légats du pape firent alors la seule chose qui fût utilement possible; entrés dans l'église de Sainte-Sophie le 16 juillet 1054, ils déposèrent solennellement sur l'autel, en présence du peuple, un acte d'excommunication contre Michel Cérulaire et son parti. Ils sortirent gravement ensuite de la basilique, secouèrent la poussière de leurs pieds et s'écrièrent : *Que Dieu voie, et qu'il juge!* Puis, les ambassadeurs du saint-siége reprirent le chemin de Rome. Photius n'avait pas reculé devant les falsifications pour faire triompher sa cause; Cérulaire gardait ces traditions de déloyauté : il traduisit en grec l'acte d'excommunication, en le dénaturant dans ses parties principales, et ce fut dans ces termes qu'il le lut au peuple. Le patriarche faussaire se donna ensuite le plaisir d'excommunier le pape à son tour, et d'effacer son nom des *diptyques* ou registres ecclésiastiques.

Ces révolutions religieuses touchaient peu Constantin Monomaque. Il mourut de la goutte en 1054; Zoé l'avait précédé de quatre ans dans la tombe. La vertueuse Théodora sortit alors de nouveau de sa re-

traite : le peuple avait conservé son souvenir ; il la proclama impératrice. Lorsqu'elle mourut, en 1056, la nation lui donna des larmes ; elle avait retrouvé quelque repos sous son règne trop court. Théodora, à sa dernière heure, désigna pour lui succéder, un général dont on lui avait vanté l'honneur et la bravoure : c'était Michel Stratiotique, dont la rapide apparition sur le trône de Constantin n'a laissé aucun important souvenir (1057).

CHAPITRE XX.

Isaac Comnène. — Constantin X. — Eudoxie, sa femme, régente. — Histoire de Romain Diogène.— Caractère des Grecs du Bas-Empire. — Michel VII. — L'eunuque Nicéphorise. — Nicéphore III. — Ses deux ministres, Germain et Borile. — Alexis Comnène, empereur (de 1057 à 1080).

Isaac Comnène et Constantin Ducas ou Constantin X ne firent que passer sur le trône de Constantinople. Avant d'expirer, Constantin X déclara sa femme, Eudoxie, impératrice, et donna le titre d'Auguste à ses trois jeunes fils, Michel, Andronic et Constantin. L'empereur demanda à sa femme de ne plus se marier et de rendre la couronne à ses enfants lorsqu'ils auraient atteint leur majorité. Eudoxie, jeune encore, promit tout. Les derniers vœux de Constantin X et les engagements de l'impératrice furent écrits dans le testament de l'empereur, qu'on déposa entre les mains du patriarche Xiphilin. Un officier de vingt-cinq ans, Romain Diogène, devait déranger ce testament. Romain Diogène, dont les historiens contemporains ont vanté la beauté, avait un caractère entreprenant, une grande bravoure. Il s'était déjà signalé par ses exploits contre les Sarrasins. En 1068, un an après la mort de Constantin X, Diogène est accusé de conspirer. Il est jugé et condamné à mort par le sénat de Constantinople.

On va lui trancher la tête. Mais il faut, auparavant, que l'acte de condamnation soit revêtu de la signature de l'impératrice Eudoxie. Elle dit qu'elle veut voir le coupable avant de signer la terrible sentence. On le lui amène chargé de chaînes. Eudoxie avait souvent entendu parler du brillant courage de Diogène. Elle paraît émue en voyant le guerrier condamné à une mort ignominieuse.

« Tant de bravoure, de jeunesse et de beauté, seraient donc livrés au fer du bourreau ! dit tout bas Eudoxie. Cela ne sera pas ! ajouta-t-elle encore plus bas. »

Romain, résigné, calme et fier comme sur un champ de bataille, attache ses yeux sur ceux de l'impératrice. Le saisissement d'Eudoxie redouble. La plume avec laquelle elle se préparait à signer l'arrêt fatal tombe de sa main tremblante. Puis, elle s'écrie :

« Qu'on brise ces fers odieux ! je fais grâce à Diogène ! »

Et, prenant l'acte de condamnation, elle le déchire.

Débarrassé de ses liens, Romain se précipite aux pieds de la princesse. Il les embrasse et les arrose de ses larmes. Eudoxie le relève doucement et le nomme général en chef de ses armées !

La reconnaissance remplit l'âme de Diogène. Eudoxie songe à épouser le général ; mais un obstacle s'oppose à son union avec Romain : l'acte qui la condamne à un éternel veuvage. Elle confie ses peines à un eunuque fidèle. *Espérez !* lui dit celui-ci.

Il va trouver le patriarche dépositaire du testament et lui fait un lamentable tableau de la situation de l'empire. Il le lui présente comme près de devenir la proie des Turcs seldjoukides, nouvellement entrés en vainqueurs à Iconium (Koniah). « Quelle barrière peut opposer une faible femme à ce torrent dévastateur ? ajoute-t-il. Il nous faut un chef, un bras puissant ! Qu'est-ce donc que le testament de Constantin Ducas en présence des dangers qui nous menacent ? C'est une feuille sans valeur, et que le vent emporte ! Le salut de l'empire doit faire taire tous les vains scrupules. Il faut que l'impératrice choisisse un époux qu'elle associera à sa couronne, et cet époux, très-saint patriarche, c'est votre illustre frère, le capitaine Bardas ! c'est sur lui que la princesse a jeté les yeux pour lui donner et sa main et le trône ! Faites donc disparaître l'acte qui enchaîne Eudoxie !

La vertu de Xiphilin n'était pas de celles qui résistent aux grandes épreuves. Bien que son frère fût parfaitement indigne de la pourpre, l'ambitieux prélat sentit son orgueil s'enflammer en pensant qu'un membre de sa famille va être élevé au rang suprême. Il tombe dans le piége que l'eunuque lui dresse. Il lui remet le testament. Celui-ci le porte à Eudoxie qui le jette au feu. Pendant ce temps Xiphilin rassemblait les sénateurs dans son palais et s'efforçait de leur démontrer par de beaux discours la nécessité d'un mariage de l'impératrice avec un homme capable de faire face aux périls de la situation présente.

Dans la nuit du 31 décembre 1067, un moine, secrètement appelé par l'officieux eunuque, bénissait l'union d'Eudoxie et de Diogène dans la chapelle du palais. Le 1[er] janvier 1068, le peuple de Constantinople se réveilla au bruit des fêtes qui lui annonçaient un nouveau maître. On criait dans l'hippodrome : *Vive Eudoxie et Romain Diogène !*

Deux mois après son mariage et son avénement au trône, Romain IV partit avec ses légions pour combattre les Turcs. Longtemps le sort des armes lui fut favorable. Mais, en 1071, la fortune le trahit. Alp-Arslan (le Lion vigoureux), de la dynastie de Seldjouks, régnait alors dans le Khorassan. Il passa l'Euphrate avec quarante mille cavaliers, s'empara de Césarée (Kaïssarieh), capitale de la Cappadoce, conquit l'Arménie, la Géorgie et pénétra jusque dans le cœur de la Phrygie. Romain Diogène alla, avec une armée de cent mille hommes, chercher Alp-Arslan dans le pays situé entre Erzeroum et Van. Les troupes ennemies sont en présence. Dans les rangs des phalanges grecques se trouvent des mercenaires francs, commandés par le fameux Ursel ou Russel de Bayeul, fondateur d'une race royale en Écosse. Ursel et ses compagnons passent à l'ennemi au moment de l'attaque. Cette lâche désertion diminue les forces de Diogène et augmente celles du sultan. L'indignation et la rage bouillonnent dans le cœur de Romain IV. Il harangue son armée et flétrit les traîtres qu'il promet de châtier. Alp-Arslan retrousse de ses mains la queue de son cheval, échange son arc et ses flèches contre une épée et une massue, se

couvre d'un vêtement blanc, se parfume de musc et jure de vaincre ou de mourir. La bataille fut longue et meurtrière. Romain IV fit des prodiges de valeur. Prévoyant sa défaite, il se précipita dans les escadrons turcs pour se faire tuer. Il fut fait prisonnier et conduit au sultan. On le coucha à ses genoux. Selon la coutume des anciens Perses et celle des barbares, Alp-Arslan posa son pied sur le cou du monarque vaincu. Puis, il le releva avec bonté et l'embrassa. Il l'assit à côté de lui et lui dit :

« Quel traitement t'attends-tu à recevoir de moi, Diogène ?

— Si tu es cruel, tu me tueras ; si tu es orgueilleux, tu me traîneras derrière ton char, et si tu écoutes tes intérêts, tu accepteras une rançon et tu me rendras à ma patrie.

— Ne crains rien, Romain ! je suis homme comme toi, exposé aux mêmes revers. Non ! je ne te traiterai pas en prisonnier, mais en empereur. Malheur à celui qui s'enivre de sa fortune, et qui n'en prévoit pas l'inconstance ! Dieu seul est grand ! Mais qu'aurais-tu fait de moi si j'eusse été ton prisonnier ?

— Je t'aurais fait déchirer à coups de verges, répondit fièrement Diogène.

— Eh bien ! moi, répondit Alp-Arslan, en prenant affectueusement la main de l'empereur grec, moi, je te considère comme un frère malheureux. Je me conforme à ta religion qui recommande, dit-on, la clémence et le pardon des injures. »

Le sultan traita splendidement son noble captif. Il

l'admit à sa table, le consola et conversa avec lui comme avec un ami.

Les deux princes conclurent un traité de paix. Diogène s'engagea à payer au sultan un million de pièces d'or pour sa rançon et un tribut annuel de deux cent soixante mille pièces d'or. Alp-Arslan rendit, sans condition, la liberté à tous les prisonniers grecs. Il jeta une riche pelisse d'honneur sur les épaules de Romain IV. L'empereur n'avait point d'argent pour sa route vers Constantinople ; le sultan lui donna dix mille pièces d'or. Après huit jours passés sous la tente hospitalière de son magnanime vainqueur, Diogène lui dit adieu en fondant en larmes. « Je me sépare avec douleur d'un ami tel que toi, dit-il au sultan. Dieu sait dans quelles mains je vais maintenant tomber ! — Mes richesses, mes armes sont à toi, répondit Arslan. Appelle-moi au moment du péril ! Que Dieu soit avec toi et qu'il t'accompagne dans ton chemin ! » Et les deux princes se séparèrent.

Cependant le bruit s'était répandu à Constantinople que Romain était mort. Bientôt Eudoxie reçoit de son mari un message qui dément cette nouvelle. Elle rassemble les chefs de l'armée qui se trouvent à Constantinople, et leur dit que Diogène n'a pas cessé d'être empereur. Mais elle rencontre un implacable ennemi dans Xiphilin auquel on avait arraché par la ruse le testament de Constantin X. Le patriarche court, s'agite. De concert avec le César Jean Ducas, il fait prononcer, par le sénat, la déchéance de Romain IV. Michel VI, fils aîné d'Eu-

doxie, est proclamé empereur. Diogène apprend cette révolution, réunit les débris de ses troupes et se prépare à reconquérir, les armes à la main, sa couronne perdue. Le général Andronic, fils de Jean Ducas, va l'attaquer avec une armée nombreuse. Diogène se retranche dans la ville d'Adana et s'y défend vigoureusement. Mais la famine, plus meurtrière que les armes d'Andronic, fait sentir ses horreurs dans la cité assiégée. Romain IV ne veut pas exposer les habitants d'Adana à une mort affreuse et certaine. Il capitule et abdique. Il promet de passer le reste de sa vie dans un monastère, mais à la condition qu'on ne lui fera subir aucun des horribles traitements que les Grecs de cette époque infligeaient aux vaincus. Cette condition est acceptée par Andronic, par Michel VI. Trois évêques la signent.

Diogène se ressouvint, dans son adversité, de son généreux amis Alp-Arslan. Il lui écrivit en ces termes : « Quand j'étais empereur, je vous promis un million de pièces d'or pour ma rançon. Dépouillé de ma couronne, je vous envoie aujourd'hui deux millions de pièces d'or, ainsi que ce diamant, comme gage de ma reconnaissance. C'est tout ce que je possède. Un vainqueur tel que vous a plus de droits à mon héritage que mes sujets ingrats ! Adieu ! »

Après avoir tracé ces nobles paroles, Diogène se revêtit d'une robe de moine et se livra sans défense au général Andronic, qui versa des larmes généreuses sur le sort de Romain IV. Il lui donna une escorte pour le conduire à Constantinople. Diogène s'arrête, épuisé de fatigue, à Cotyaeum (Kutahiéh),

ville de Phrygie, aujourd'hui cité de l'Anatolie renommée pour ses tapis. Au mépris de la foi jurée, le césar Jean Ducas envoya à Kutahiéh des émissaires chargés d'empoisonner Diogène et de lui crever les yeux si le breuvage mortel ne produisait pas promptement son effet. Le poison n'opérait pas ; on enfonça alors des pointes aiguës rougies au feu dans les yeux de Romain IV. Jean Ducas avait défendu de panser les blessures de l'empereur détrôné. Malgré ses cris déchirants, Diogène fut placé sur une mule et transporté dans l'île de Proté (dans la mer de Marmara), où il expira huit jours après. Eudoxie prit le voile et pleura jusqu'à sa mort le héros qu'elle avait associé à l'empire.

Alp-Arslan apprit la fin malheureuse de Diogène. « Ah ! dit-il, en essuyant une larme, les Roumani (Grecs) sont donc plus féroces que les kandzirs (sangliers) de Sogout-Dagh (mont Taurus) ! Que n'ai-je été là, mon ami, pour t'arracher des mains de tes tschaous (bourreaux) ! » Hélas ! quelque temps après, le sultan périt lui-même assassiné. A Merw, au fond du Korassan, s'éleva un mausolée où l'on lisait l'inscription suivante : « O vous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan montée jusqu'au cieux, regardez ! il est là, maintenant en poussière ! »

Deux figures attachantes viennent de passer sous nos yeux, celle d'Alp-Arslan et celle de Romain IV. Il y a du héros dans Diogène ; aussi dura-t-il peu, et sa nation se hâta en quelque sorte de s'en débarrasser. Le caractère d'Alp-Arslan, humain, généreux, d'une belle élévation morale, fait honte aux

Grecs qui s'agitent au fond de ce tableau. On hésite] à croire que ce personnage qu'on admire ait obéi aux inspirations de l'islamisme, lorsqu'on voit parmi ceux qui se disent chrétiens tant d'affaissement, de corruption et de cruauté. On cherche un peuple gouverné par l'Évangile, on ne trouve plus qu'un amas d'histrions, de lâches et de pervers : ils vont à la barbarie à travers le christianisme corrompu, ou plutôt on dirait que le christianisme, cette religion si féconde en doux et nobles sentiments, cette religion qui avait déjà adouci, changé les mœurs des barbares, n'a point pénétré parmi les descendants des nations policées des rives du Bosphore. On se prend à douter si, malgré les puissants efforts des Pères de l'Église pour fonder le règne du Christ sur ces rivages, la pensée chrétienne a réellement pris racine dans les âmes des générations grecques du Bas-Empire. On songe à la parabole de la semence, et il semble que c'est surtout parmi ces générations qu'elle est tombée dans des épines, et que, les épines étant venues à croître, elles l'ont étouffée, et qu'elle n'a porté aucun fruit. Les barbares immolaient des victimes humaines à leurs dieux altérés de sang; les Grecs les immolent à leur ambition, à leur orgueil, à leur vengeance! Leur christianisme n'est pas celui que les apôtres ont annoncé; c'est un affreux mélange de cérémonies païennes et de foi chrétienne; ce n'est pas là que le cœur de Jésus-Christ s'est retrouvé! Les Grecs des temps où nous sommes arrivé dans le cours de notre travail n'ont pas prêté l'oreille aux enseignements qui découlent de ce cœur divin! Ils

n'ont pas vu les trésors d'amour dont il est le foyer; ils ont eu des yeux pour ne rien voir, des oreilles pour ne rien entendre, un esprit pour ne rien comprendre. Ils ne respectent ni la vertu, ni le malheur, ni la probité, ni la gloire, ni la foi des serments. Il leur est devenu impossible de supporter, comme on l'a dit, ou un bon prince ou de bonnes lois. Ils ne croient ni au dévouement, ni au patriotisme, ni à la justice. Ils souillent tout ce qu'ils touchent, et lancent la boue à tout ce qu'il y a de respectable et de saint, et c'est le schisme qui acheva cette immense corruption. L'imagination croirait voir dans les murs, hors des murs de Constantinople, les mots mystérieux que Daniel expliquait à Balthasar la veille des funérailles de ce prince et de celles de son empire. Nous aussi, nous dirons avec le prophète à cette troupe d'empereurs byzantins : « Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué la fin. Vous avez été pesés dans la balance, et on vous a trouvés trop légers. Votre royaume a été divisé et a été donné à des nations étrangères[1] ! »

Le peuple de Constantinople subissait sans murmure le joug de ses princes *imbéciles ou féroces*, comme les appela Montesquieu. La compression pouvait aussi empêcher l'explosion des haines, mais elle n'empêchait pas le mépris. Souvent les Constantinopolitains flétrissaient leurs despotes par des sobriquets, que l'histoire a conservés. Michel VII, fils d'Eudoxie et successeur de Romain IV, fut sur-

1. Daniel, chap. v.

nommé *Parapinace* (l'Affamé), à cause de son insatiable soif de l'or. Disons, cependant, que ce sobriquet était plutôt adressé au ministre de Michel VII qu'à l'empereur lui-même. Ce ministre était un vil eunuque appelé Nicéphorise. Il gouverna ce prince et l'empire pendant longtemps. Il s'enrichit aux dépens de l'honneur et des contribuables. Michel VII, prince incapable et apathique, eut au moins le sentiment de sa faiblesse, il abdiqua en 1078 et se fit moine. Ses frères, aussi ineptes que lui, renoncèrent à la couronne, qui fut donnée à un vieux général, Nicéphore le Botoniate. Ses jours s'étaient passés dans les camps. Il avait su manier l'épée du soldat; le sceptre tomba de sa main défaillante. Il devint insouciant et plus occupé de la bonne chère que de son gouvernement. Il plaça sa confiance dans deux affranchis, Borile et Germain; ceux-ci brocantèrent en vendant et en revendant les charges publiques, comme ils avaient brocanté dans les marchés de Constantinople, avant d'être ministres, alors qu'ils n'avaient pour vivre que le produit de leur négoce.

En 1080, l'armée impériale était divisée en quatre corps, commandés chacun par un général qui aspirait à la couronne : Brienne, Basilau, Melyssène et Alexis Comnène. Celui-ci fut le plus adroit et le plus heureux. Il vainquit ses adversaires, détrôna Nicéphore III et se mit à sa place le 1er avril 1081. Selon la coutume du temps, le Botoniate fut relégué dans un monastère. Il déclara en y entrant qu'il ne regrettait qu'une chose du pouvoir suprême : *la table*

du palais des Césars! Il s'était sauvé avec tant de précipitation du palais, qu'il n'avait pas songé à se dépouiller de sa robe de pourpre, dont les pans étaient garnis de diamants et de perles fines. L'affranchi Borile les arracha et les vendit un peu plus tard à un joaillier d'Andrinople. Ce fut son dernier pillage du trésor public.

CHAPITRE XXI.

Pillage de Constantinople par les troupes d'Alexis Comnène. — Pénitence publique de l'empereur à ce sujet.—Anne Comnène.—Guerres d'Alexis. — Il demande du secours à l'Occident. — Curieux détails sur le passage des premiers croisés à Constantinople. — Le grand hôpital. — Mort d'Alexis.— Anne Comnène. — Portrait d'Alexis.— Jean Comène, empereur (de 1080 à 1118).

De graves désordres signalèrent, à Constantinople, l'avénement d'Alexis à la couronne. Les troupes, avec lesquelles il entra violemment dans la capitale mal défendue par les soldats de Nicéphore III, étaient composées de Grecs et de barbares. Ces hommes, différents de mœurs, de nation et de langage, étaient cependant animés d'une même pensée : le meurtre et le pillage. Le sang ne coula pas. Les vainqueurs se trouvèrent en présence d'une population qui ne leur opposa aucune résistance, car elle ne regrettait pas l'empereur tombé. Mais l'armée d'Alexis se précipita dans les églises, dans les palais, dans les monastères, dans les maisons particulières, et les ravagea. Les jeunes filles, les femmes mariées furent outrageusement insultées. La soldatesque effrénée traita Constantinople en ville ennemie. La cité indignée rendit le nouvel empereur responsable de la brutalité et de la rapacité des soldats, auxquels Alexis devait, lui, un trône usurpé. Son règne s'inaugurait

donc sous de tristes auspices. Soit par politique, soit par un sentiment sincère de repentir, Comnène voulut expier publiquement les crimes commis en son nom et sous ses yeux. Il mit un terme au pillage de ses troupes, en leur jetant à pleines mains l'or et l'argent qu'il trouva dans les caisses de l'État. Puis, il réunit autour de lui le patriarche, les abbés des monastères voisins et les évêques suffragants de Constantinople. En présence des prélats, des sénateurs et des principaux officiers, Alexis fit la confession de ses fautes. Il déclara qu'il était seul coupable des désordres de ses soldats, en demanda pardon à Dieu et aux hommes, et se montra disposé à subir la pénitence que l'Église lui imposerait. Le synode condamna l'empereur et les chefs de son armée à jeûner pendant quarante jours, à coucher sur la terre nue, à pratiquer les actes d'austérité réservés aux pécheurs publics. Alexis accepta avec les marques d'une grande piété la sentence ecclésiastique. Il porta un cilice sous sa robe de pourpre; il n'eut que la terre pour lit, et qu'une pierre pour oreiller. Il s'abstint pendant quarante jours des affaires de son gouvernement. Sa mère, l'illustre et pieuse Anne Delassère, signa, au nom de l'empereur, les actes du pouvoir.

Anne Comnène, la fille bien-aimée d'Alexis, qui a été l'historien et le panégyriste de ce prince, dit, en parlant de la pénitence de son père : « Ceux qui ne sont jamais tombés dans aucune faute en sont souvent plus superbes. Ceux, au contraire, qui y sont tombés en sont plus humbles. Ils se servent de leurs chutes pour s'abaisser devant Dieu. Ils sont plus pé-

nétrés de leurs sentiments de regret lorsqu'ils se sont élevés par de grandes actions à une haute fortune. Ils redoutent les jugements de Dieu ; ils craignent le châtiment de Saül, dont le Seigneur divisa le royaume en punition de ses crimes. Mon père avait un cœur d'apôtre sous sa robe de pourpre. La crainte de Dieu était trop profondément gravée dans ce noble cœur, pour ne pas ressentir une extrême douleur des excès de ses soldats à Constantinople. Dans cette circonstance, son repentir public fut un de ses triomphes. » On ne peut qu'applaudir à de pareils sentiments.

Le cadre que nous nous sommes tracé ne nous permet pas de raconter les luttes sanglantes entre Alexis et ce fameux Robert Guiscart qui, parti de son manoir de Normandie avec quelques aventuriers, parvint, à force de brigandages, d'astuce, de glorieux exploits, à ranger sous sa bannière les paysans de la Calabre, de la Sicile et de la Pouille. Il enleva à l'empire grec ses dernières possessions en Italie, en Illyrie, menaça Constantinople d'une effroyable invasion, et fut à la veille de s'asseoir en conquérant sur le trône de Constantin et de Théodose. Il nous faut passer sous silence les combats de Comnène avec les Dalmates, les Comans et les quatre cent mille Scythes qui dévastaient la Thrace en 1088 et 1089. Il les détruisit par le fer et par la ruse, arme qu'il maniait encore avec plus de dextérité que le glaive. Mais les Turcs étaient ses ennemis les plus redoutables et les plus acharnés. Leurs escadrons couvraient les contrées qui s'étendent entre la Perse et l'Hellespont. Ils s'étaient avancés jusqu'à Scutari. Du haut des rem-

parts de Constantinople, on avait vu flotter l'étendard de Mahomet, entendu avec effroi le hennissement des coursiers des guerriers échappés naguère des rivages de l'Oxus. Les Turcs étaient maîtres de plusieurs places importantes. Nicée et Nicomédie, villes peu éloignées de la capitale, leur appartenaient. La première de ces deux cités ne fut rendue à l'empereur que par les croisés en 1097; la seconde ne rentra en son pouvoir que par un de ces stratagèmes si familiers à Alexis.

Le sultan Abou-Kasem était maître de Nicomédie et de Nicée ; il avait déjà mesuré ses forces avec celles d'Alexis. Plus d'une fois les armées impériales avaient été battues par les troupes du prince musulman. Nicomédie n'était qu'à vingt lieues de Constantinople, et les incursions des infidèles se renouvelaient sans cesse sur la Propontide. Ne pouvant dompter par les armes ces dangereux voisins, Alexis s'en débarrassa par la ruse. Il persuada à Abou-Kasem qu'il avait tout à perdre, et rien à gagner, dans ses guerres avec l'empire ; que le sultan de Perse était en marche, avec une nombreuse armée, vers la Bithynie, et que c'était pour repousser cet ennemi commun qu'il fallait s'unir et s'entendre. Abou-Kasem, effrayé de l'approche du sultan de Perse, vient, sur la demande d'Alexis, à Constantinople. L'empereur le comble d'honneurs et de présents. Il le loge dans son palais, l'appelle son ami, son frère, et lui confère le titre de *sébastolate* (très-auguste), qu'Alexis avait récemment créé. Il lui montre lui-même les magnificences de Constantinople, les jeux de l'hippodrome,

auxquels Comnène assiste ayant à ses côtés Abou-Kasem et les émirs qui composent sa suite. Le prince chrétien et le prince musulman signent un traité de paix, et forment une ligue contre le sultan de Perse.

Pendant qu'Alexis retient ainsi Abou-Kasem dans sa capitale, une flotte impériale s'empare de Nicomédie et en chasse la garnison mahométane. Le sultan arrive à Nicomédie et trouve cette importante place entre les mains des Grecs! La tromperie d'Alexis soulève son cœur d'indignation; mais il ne peut encore faire éclater sa vengeance sur la tête de Comnène, qui l'a trahi. Les Persans assiégent Nicée. Abou-Kasem vole à la défense de cette ville. Il écrit en même temps à Alexis pour lui demander le secours promis. Comnène ne lit qu'avec un dédaigneux sourire le message du prince musulman. Ne voyant venir aucune troupe auxiliaire de Constantinople, Abou-Kasem s'écrie : « Je présenterai à l'empereur notre traité d'alliance au bout de mon cimeterre! » La mort l'arrêta bientôt dans ses projets d'extermination.

En parlant de la duplicité de son père envers Abou-Kasem, Anne Comnène compare Alexis à Alcibiade. « Cette fraude ingénieuse, dit-elle, ne rappelle-t-elle pas celle du héros athénien lorsque les Lacédémoniens, ne permettant pas de relever les remparts de la ville de Minerve, les Athéniens purent la reconstruire pendant qu'Alcibiade, envoyé en ambassade à Sparte, apporta tant d'utiles longueurs à la conclusion des affaires? »

Timeo Danaos et dona ferentes!

Défiez-vous des Grecs, même quand ils vous font des présents!

L'empire était pressé de toutes parts. Alexis ne pouvait uniquement compter sur ses propres forces pour le délivrer de tant d'ennemis. En 1095, l'Europe s'ébranlait à la voix de Pierre l'Ermite ; elle se préparait à lancer sur l'Asie de vaillantes armées pour venger la chrétienté outragée, en punissant les Sarrasins, possesseurs insolents et barbares du tombeau de Jésus-Christ. Dans ce moment d'agitation immense, Alexis joignit sa voix à celle du célèbre cénobite pour exciter les Latins à la guerre contre les musulmans. Comnène connaissait un haut et puissant seigneur français, Robert, comte de Flandre : il l'avait vu à Constantinople, à son retour d'un pèlerinage en Palestine. C'est à Robert que Comnène s'adressa pour lui demander des secours contre les infidèles qui menaçaient Byzance et l'empire. « Je passe sous silence, disait l'empereur dans sa lettre au comte de Flandre, le massacre d'une foule de chrétiens que la mort a portés au sein de la béatitude éternelle. Ceux que je plains, ceux dont je ne puis taire l'affreuse destinée, sont ces restes échappés au fer des Turcs et réservés à l'orgueil et à la lubricité de ces impitoyables conquérants. Des vierges, arrachées de leurs monastères, des femmes mariées enlevées à leurs maris, à leurs pauvres enfants, sont livrées aux outrages. Si l'on n'apporte aux Grecs un prompt secours, Constantinople, cette ville auguste, va subir le sort d'une grande partie de l'empire, elle va tomber sous une affreuse domination. L'Occident verra-t-il, sans le conjurer, un orage qui peut submerger l'Orient et l'anéantir? Ne nous refusez pas

vos bras pour repousser d'aussi audacieux vainqueurs. Songez que les murs menacés de Constantinople renferment les tombeaux des saints apôtres! Si tant de motifs ne vous touchaient pas, résisterez-vous à l'intérêt qui vous appelle dans nos opulentes contrées? Elles sont remplies de richesses; des ruisseaux d'or y coulent : il vous sera permis d'y puiser. *Les femmes grecques*, ajoutait Alexis, *les plus belles de l'univers, peuvent devenir encore un digne prix de vos exploits*[1].

Un an après, *les portes des Latins*, selon les expressions d'un historien arménien, *s'ouvraient, et d'innombrables armées sortaient de l'Occident.* « Si quelqu'un désire savoir, dit Anne Comnène, le nombre des croisés qui arrivèrent à Constantinople, qu'il compte les grains de sable de la mer, les étoiles qui brillent au firmament, les feuilles et les fleurs qui croissent au printemps. *Mais je n'ai pas le courage*, ajoute la dédaigneuse fille de l'empereur, *d'entreprendre la liste des chefs : les noms barbares des Francs gâteraient mon récit.* »

A l'aspect des bandes affamées et pillardes de Pierre l'Ermite, Comnène, qui avait appelé les Latins à sa défense, fut effrayé du nombre de ses libérateurs. Il put se souvenir alors de cette vieille fable de ce berger indien qui perdit tout par l'accomplissement d'un vœu qu'il avait formé; il demanda de l'eau : le Gange couvrit ses terres et détruisit sa chaumière et son troupeau. Après avoir ravagé les environs de

1. Michaud. *Histoire des croisades*, tome I.

Constantinople, ces premiers pèlerins, indisciplinés, traversèrent le Bosphore et trouvèrent bientôt un immense sépulcre dans les plaines de Nicée. Mais une armée bien autrement redoutable que celle du moine d'Amiens, campait, quelque temps après, dans le beau vallon de Bouyouk-Dèré, sur la rive droite du Bosphore, où le voyageur visite avec respect un vaste platane qui porte le nom de Godefroi de Bouillon. C'était le quartier général du chef de la croisade; mais ses troupes couvraient le plateau de Maltépé, au nord-est de Constantinople. L'élite de l'Europe était là avec son indomptable courage et sa passion des conquêtes.

La noblesse de la Gascogne, du Languedoc, de la Provence, de la Bretagne, du Limousin, de l'Auvergne, de la Lorraine, de la Normandie, de l'Ile-de-France et des autres provinces gauloises, brillait au premier rang dans ces phalanges de la croix. Les casques et les cuirasses d'argent des chevaliers et leurs armes resplendissaient sous le soleil et en reflétaient les rayons éblouissants. Les écharpes aux diverses couleurs, qu'ils avaient reçues de leurs dames et souveraines en quittant le castel féodal, entouraient leur corps en forme de guirlandes. Sur leur poitrine se montrait l'image de la rédemption, devenue leur signe de ralliement, le symbole de leur expédition, l'espoir de la victoire. Qu'il eût été facile à ces héros de s'emparer de Constantinople! L'ambitieux Bohémond, fils de Robert Guiscard, qui avait hérité de la haine de son père contre Comnène, pressait Godefroi de se rendre maître de la

cité impériale. Le pieux et vaillant duc de Lorraine repoussa cette proposition. Il dit qu'il ne s'était armé que pour combattre les infidèles et délivrer le tombeau de Jésus-Christ du joug de la servitude.

Alexis connaissait les intentions hostiles de quelques chevaliers français; aussi, s'empressa-t-il de calmer, par ses présents et ses caresses, leur ardeur guerrière. Il voulut les enchaîner par leur serment de soumission et d'obéissance. Plusieurs d'entre eux hésitèrent à jurer fidélité à Alexis. Raymond, comte de Toulouse, répondit d'abord qu'il n'était pas venu en Orient pour chercher un maître. L'empereur, pour faire plier l'orgueil de Raymond et de ses Provençaux, s'abaissa devant eux. Il flatta tour à tour leur vanité et leur avarice, et s'occupa plus à leur montrer ses trésors que ses armées. « Dans les États en décadence, a dit l'illustre historien des croisades, il est assez d'ordinaire de prendre la richesse pour la puissance, et le prince croit toujours régner sur les cœurs tant qu'il lui reste de quoi les corrompre[1]. » Alexis attira adroitement Bohémond dans son palais, l'y logea et le combla d'honneurs. Un de ses ministres montra au fils de Guiscard une petite chambre remplie d'or et de pierreries. *Il y a là*, dit Bohémond, *assez de richesses pour conquérir un royaume.* —*Eh bien!* répondit le courtisan, *ces richesses sont à vous*. Bohémond refusa d'abord ces trésors; puis, il les accepta.

1. Michaud. *Histoire des croisades*, tome I.

On fixa le jour de la cérémonie du serment. Les chevaliers, bardés de fer et le casque en tête, furent reçus dans une des plus belles salles du palais. Ils y trouvèrent l'empereur revêtu d'une robe de pourpre étincelante de diamants et le front ceint du diadème. Il était assis sur un trône d'or et entouré de toute sa cour. Hugues, comte de Vermandois, qu'Alexis avait longtemps retenu en otage, et Godefroi de Bouillon donnèrent, les premiers, l'exemple de la soumission et du respect; ils plièrent le genou devant le monarque. Les autres chevaliers les imitèrent. L'un d'eux, cependant, refusa le serment : il poussa sa rude fierté jusqu'à aller s'asseoir à côté de Comnène. Baudouin de Hainaut, tirant par le bras le guerrier franc, lui dit :

« Ce que vous faites là, sire comte, n'est pas bien. Quand on est dans un pays, il faut en respecter les usages et les lois.

— Vraiment! répondit-il, en montrant l'empereur; eh! que dites-vous de ce manant qui est assis pendant que tant de grands capitaines sont debout?

— Quelles sont votre naissance et votre patrie? lui demanda l'empereur, en cachant son dépit sous un faux sourire.

— Je suis Français, je m'appelle le comte Robert de Paris, répondit-il hardiment; ma noblesse est illustre et de vieille date! Je ne sais qu'une chose, c'est que, dans mon pays, on voit près d'une église une place où se rendent ceux qui brûlent de signaler leur valeur. J'y ai été souvent sans que personne ait osé se présenter devant moi. »

C'est ainsi que Robert jetait son gant. Aucun des courtisans d'Alexis ne le ramassa.

« Si vous avez longtemps attendu des ennemis sans en trouver, lui dit Alexis, en souriant, vous allez maintenant avoir de quoi vous satisfaire; mais, ne vous mettez jamais à la tête ni à la queue de l'armée; placez-vous au centre. J'ai appris comment il fallait se battre contre les Turcs : le centre est la meilleure place que vous puissiez choisir.

— Ma place, seigneur, n'est qu'au front des batailles! » fit Robert en élevant la voix.

Le preux disait la vérité. Peu de temps après cette scène, qui peint si bien les mœurs chevaleresques du moyen âge, Robert, *cet arrogant barbare*, comme l'appelle Anne Comnène, combattant à la première ligne de l'armée, dans le champ de gloire de Dorylée, tombait héroïquement percé de plusieurs flèches, à côté de Gérard de Chérisey, gentilhomme lorrain.

Mais une foule de comtes et de barons se plaisaient à reconnaître la générosité de l'empereur, et le remerciaient de sa magnifique hospitalité. Constantinople faillit être pour eux une seconde Capoue. Ils trouvaient sur les rives du Bosphore les délices, les trésors, et peut-être aussi les belles épouses grecques dont Comnène avait parlé dans son message au comte de Flandre. Étienne, comte de Blois, écrivit à sa femme une lettre que nous citerons ici : « Je suis heureusement arrivé à Constantinople, lui dit le comte. L'empereur m'a reçu comme son fils et m'a comblé de riches présents. De tous les chefs de

l'armée, je suis celui à qui il a témoigné le plus de confiance, et à qui il accorde le plus de faveur. Il y a plus, ma chère amie, il m'a demandé un de mes fils. Il désire que nous le lui confiions pour l'élever à un tel degré d'honneur, qu'il n'aura rien à envier aux nôtres. En vérité, il n'y a pas un prince tel qu'Alexis sous le soleil[1]! »

Après bien des agressions des croisés contre Alexis, après mille trahisons de l'empereur envers eux, après des rixes sanglantes entre les Latins et les Grecs autour de Constantinople, à la suite de longs pourparlers entre le chef de la croisade et Comnène pour avoir des vivres et des vaisseaux, l'armée d'Occident traversa le Bosphore en 1097, et se mit en marche dans la Bythinie. Elle va délivrer le saint tombeau. Laissez passer la gloire de la France!

Nous ne croyons pas être sorti de notre sujet en rapportant ces curieux détails sur le passage des premiers croisés à Constantinople. Nous avouerons que nous nous sommes arrêté avec une complaisante et patriotique joie devant les preux Français, en les voyant, dans la marche de cette histoire, debout et pleins de courage et de foi, sur les collines, au milieu des vallons de l'antique Byzance. C'était comme une grande et vivante image de la vieille France que nous saluions avec admiration et respect. En contemplant, par la magie des souvenirs, Godefroi et ses héroïques compagnons, nous avons ressenti quelque chose de semblable à l'émotion qui remuait

1. *Histoire des croisades*, tome I

doucement notre cœur lorsque, pèlerin solitaire aux pays d'Homère, de Jacob, de Moïse et du Christ, nous rencontrions parfois, sur nos pas, des compatriotes avec lesquels il nous était donné de nous entretenir de la patrie absente!

Nous terminerons ce chapitre en mentionnant un grand et utile établissement d'Alexis Comnène à Constantinople. Cet établissement, divisé en plusieurs corps de logis, était à la fois un prytanée pour les femmes indigentes, un hôtel pour les invalides militaires, un hospice pour les malades et un asile pour les orphelins. Ce vaste et magnifique édifice s'élevait à l'entrée du Bosphore; il couvrait presque entièrement le cap qu'on nomme aujourd'hui la Pointe du Sérail; il formait comme une seconde ville dans Constantinople; il contenait plus de dix mille personnes. L'empereur, après l'avoir construit, lui consacra d'immenses revenus perpétuels. Il y avait dans l'établissement une belle église dédiée à saint Paul. Alexis y plaça, pour la desservir et pour assister les malades dans leurs derniers moments, un grand nombre de moines d'Ibérie (partie de la Géorgie) qui, chassés de leurs monastères par les musulmans, mendiaient leur pain à Constantinople et étaient à charge à la ville. Il y avait aussi, dans l'édifice d'Alexis, des médecins spécialement chargés des soins des malades et des professeurs destinés à instruire la jeunesse. L'ordre et la propreté y régnaient. L'empereur avait lui-même réglé toutes les dépenses et tous les revenus d'une manière si exacte, que la fraude était impossible. Il avait eu soin, d'ail-

leurs, de placer à la tête de l'établissement des administrateurs vigilants et capables. Une aussi belle institution honore à la fois l'intelligence et le cœur d'Alexis. Comnène, compatissant et doux, visitait souvent, en famille, *le grand hôpital*, ainsi qu'on appelait ce beau bâtiment. Il recommandait particulièrement les orphelins, et les faisait rechercher pour les recueillir, non-seulement à Constantinople, mais dans toute l'étendue de l'empire. Dans la salle qui servait de dortoir aux orphelins, on lisait ces paroles de l'Évangile, écrites en lettres d'or : *Laissez venir à moi les petits enfants !*

« Cet établissement de la piété chrétienne, dit Anne Comnène, est une image fidèle de la multiplication miraculeuse que le Sauveur fit autrefois pour rassasier les sept mille personnes qui l'avaient suivi dans le désert. J'y vois quelquefois, avec un singulier plaisir, une jeune fille servant une vieille femme, un enfant conduisant un aveugle, un homme qui prête ses pieds et ses mains à un autre qui n'en a point, un nourrisson suçant le lait d'une mère qui n'est pas la sienne, des paralytiques soutenus par des hommes forts. L'empereur, mon père, ne pouvait pas dire au paralytique : *Lève-toi et marche*, ni à un aveugle : *Ouvre les yeux*, ni à un boiteux : *Va droit*, cela n'appartenait qu'au Fils de Dieu ; mais mon père donnait à un estropié un valet pour le servir ; il fournissait ce qui était nécessaire à la nourriture des malades et de ceux qui se portaient bien. Qu'Alexandre de Macédoine, s'écrie ici la princesse, se vante tant qu'il lui plaira de la fondation d'Alexandrie, de

Bucéphalie, de Lysimachie, mon père méprisera toujours ces fondations, il se contentera de celle dont je parle[1]. »

Cet enthousiasme nous plaît : on pardonnerait à la piété filiale même l'exagération. Anne est touchante, surtout en racontant la mort de son père dont elle ferma les yeux. Elle comprimait sa douleur pour ne pas augmenter celle de sa mère et de sa sœur Marie, qu'elle appelle *la perle de la maison de Comnène*. Et cependant les *filets de la mort l'enveloppaient et son âme était déchirée*. Elle avait les yeux fixés sur le visage pâle d'Alexis, et prêtait l'oreille aux derniers battements de son cœur. « Mon père rendit l'esprit, dit-elle en sanglotant ; mon soleil se coucha, ma lumière s'éteignit. » Alexis mourut au mois d'août 1118, âgé de soixante et dix ans, après vingt-sept ans de règne. Il était fils de Jean Comnène, qui refusa l'empire en 1059, et neveu d'Isaac Comnène, qui régna après Michel VI. Alexis descendait d'une de ces familles patriciennes qui suivirent Constantin, lorsque ce prince transféra le siége de l'empire à Byzance. Les anciens historiens des croisades ont représenté Alexis sous les plus noires couleurs ; ils n'ont vu en lui que des vices, parce qu'ils ne l'ont jugé que d'après la mauvaise foi de ce prince envers les Latins armés pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Anne Comnène, de son côté, a fait de son père un monarque accompli. Les exagérations se sont montrées de toutes parts à l'égard d'Alexis ;

1. Anne Comnène. *Histoire d'Alexis*, livre XV.

mais l'impartiale histoire est forcée de reconnaître de grandes qualités dans le père d'Anne. Il joignait, à l'ancienneté de sa race, les talents d'un souverain, une merveilleuse facilité d'élocution, une instruction variée et solide ; il avait l'intrépidité d'un vieux Romain; mais la duplicité formait le fond de son caractère; il signait des traités qu'il n'observait que lorsqu'ils tournaient à son avantage; il avait de la douceur et de l'affabilité dans les manières. Plus d'une fois sa vie fut exposée au poignard des conspirateurs; il pardonna toujours. Il était modéré dans le triomphe, et conservait, dans les revers, la mâle énergie d'une âme qui se résigne, mais qui ne désespère jamais. Il tint d'une main ferme et habile le gouvernail du vaisseau de l'empire, et le préserva du naufrage pendant son règne, troublé par trente ans de guerre. Jean Comnène, l'aîné de ses fils, lui succéda au trône de Constantinople.

CHAPITRE XXII.

Vertus de Jean Comnène. — Anne Comnène conspire contre son frère. — Clémence de l'empereur. — Sa mort. — Manuel Comnène, empereur. — Ambassadeurs de Manuel auprès du roi de France. — Bassesses impériales. — Comment elles sont jugées par les Latins. — Louis VII et son armée à Constantinople. — Description de Constantinople par un croisé contemporain. — Trahisons de Manuel. — Sa mort. — Son caractère. — Alexis II, empereur. — Régence de Marie d'Antioche. — Le protosébaste Alexis (de 1118 à 1180).

Jean Comnène porta glorieusement pendant vingt-quatre années la couronne que son père lui avait laissée ; mais son règne se passa dans les camps, loin de Constantinople. Il fut toujours en guerre avec les barbares des régions danubiennes, avec les Turcs et un peu aussi avec les croisés, qui refusèrent de lui rendre Antioche. Jean enleva aux musulmans quelques villes importantes dans l'Asie Mineure et dans la Paphlagonie. Il se couvrit de gloire dans cent batailles, et ses nobles vertus lui méritèrent un surnom qui contrastait avec sa petite taille, son teint basané et l'irrégularité des traits de son visage : on le surnomma Kalo-Joannes (Jean le Beau). Constantinople lui décerna les honneurs du triomphe à son retour d'une de ses expéditions contre les infidèles. Ce triomphe offrit un caractère tout nouveau. L'empereur trouva en entrant dans la ville de Constantin un char brillant d'or et de pierreries ; il était attelé

de quatre chevaux blancs. Jean refusa d'y monter. Il fit placer sur le char une statue de la sainte Vierge : c'est à la protection de Marie qu'il attribuait ses victoires. Le prince, une croix à la main, marchait avec recueillement à la tête du cortége. Il arriva ainsi, non à son palais, ni à l'hippodrome, selon l'ancienne coutume, mais à Sainte-Sophie. Il se prosterna au pied de l'autel du Dieu des armées, et entonna un cantique d'action de grâce.

L'empereur était chéri de son peuple. Ses afflictions lui vinrent de sa famille. Il eut la douleur de voir son neveu Jean, fils de son frère Isaac, et non point Isaac lui-même, comme on l'a dit, abjurer la foi chrétienne pour embrasser celle de Mahomet. L'apostat prit le nom de Zébélis et fut reçu à la cour du sultan d'Iconium (Koniah). On a prétendu que Mahomet II, le conquérant de Constantinople, descendait de Zébélis. Cette tradition romanesque, dont M. de Hammer a fait justice [1], a souvent été adoptée par les Grecs dégénérés [2]. Ils se seraient volontiers consolés de leur servitude et de la perte de leur nationalité en pensant que le sang des Comnènes coulait dans les veines du premier sultan de Stamboul.

Anne, sœur de l'empereur, conspira contre lui. Elle voulait le faire assassiner, et monter ensuite sur le trône de Constantinople avec son mari, Nicéphore Brienne. La princesse s'était créé un parti considé-

1. *Hist. de l'Empire ottoman*, tome I.
2. Voy. Phranza.

rable à la cour et dans l'armée. Elle fixa elle-même le jour et l'heure de l'attentat. Les conjurés, armés de poignards, n'attendaient plus que le mari d'Anne Comnène pour frapper Jean. Brienne recula devant le fratricide ordonné par sa femme. Il prit la fuite au moment d'agir. « La nature, dit alors Anne en parlant de son époux, la nature, en nous formant tous deux, s'est trompée ; elle m'a donné, à moi, l'âme d'un homme, et à Brienne celle de la femme. » L'âme d'Anne Comnène n'avait ici que l'énergie du crime. L'absence de Brienne déconcerta les conspirateurs ; quelques-uns d'entre eux dévoilèrent même la conjuration à l'empereur. Il leur accorda à tous son pardon. Quant à sa sœur, il se contenta de lui confisquer ses richesses, qu'elle employait auparavant dans des desseins pervers. Jean les offrit à Axuk, son digne ministre, qui était d'origine turque. Il s'était réfugié à Constantinople après la prise de Nicée par les croisés. Axuk avait une grande âme et une belle intelligence. Jean avait placé en lui toute sa confiance. Axuk refusa les trésors d'Anne Comnène. « Seigneur, dit-il, à l'empereur, je n'ai pas besoin de ces richesses ; elles ne peuvent m'appartenir en aucune manière : elles sont le patrimoine sacré de votre sœur, et ne doivent pas tomber en des mains étrangères. Prince, ne pardonnez pas à demi ! En oubliant qu'elle était votre sœur, Anne n'a pas cessé de l'être. Oubliez vous-même qu'elle a pu vous haïr, afin qu'elle s'en souvienne pour vous aimer davantage. Donnez-lui les biens qu'elle a perdus ! Grâce ! grâce complète pour Anne Comnène ! ajouta-t-il en tombant aux

pieds de l'empereur.—Ah ! dit Jean, je serais indigne de régner, si je ne savais pas immoler mon ressentiment à la vertu, comme Axuk lui sacrifie son intérêt ! » L'empereur et son vertueux ministre se rendirent au palais de la coupable princesse. Jean embrassa sa sœur et lui restitua ses biens et son amitié. Jean Comnène mourut en 1143, âgé de cinquante-cinq ans, et laissa deux fils, Isaac et Manuel. Il désigna celui-ci pour lui succéder à la couronne, quoiqu'il fût le plus jeune : il lui parut le plus digne. Le règne de Manuel, comme celui de son père, se passa en guerres avec les barbares, les Italiens, les Turcs et les croisés. Il était instruit, spirituel, courageux et fourbe comme tous les Comnènes.

Le grand événement qui marque le règne de Manuel, c'est le passage à Constantinople des deux armées de l'empereur Conrad et de Louis VII ; c'est là surtout que le caractère de Manuel se dessine dans toute sa vérité, c'est là que se révèlent les mœurs de la nation grecque, mises en présence des mœurs fortes et sincères des nations d'Occident. Au premier bruit de la marche du roi de France, l'empereur grec lui avait envoyé des ambassadeurs. Le style des lettres impériales, l'attitude des députés byzantins affligèrent et étonnèrent nos Français par la bassesse des formes. C'étaient des témoignages d'affection auxquels nul ne pouvait croire, c'étaient des louanges extrêmes qui embarrassaient et fatiguaient ces hautes et loyales âmes. Un chroniqueur contemporain, qui suivait le roi de France comme chapelain, se révolte contre le langage du chef de la nation grecque ; il

trouve ce langage indigne d'un empereur, indigne même d'*un mime;* il ajoute qu'il n'entreprendra point de répéter les viles et rampantes expressions des ambassadeurs, parce que, quand même il le voudrait, la langue des Français ne se prêterait pas à de telles bassesses. Un autre témoin de ces plates adulations, Godefroi, évêque de Langres, lassé de ces interminables flatteries, finit par interrompre tout à coup les ambassadeurs grecs, et s'écria : « Frères, ne parlez pas si souvent de la gloire, de la majesté, de la sagesse et de la religion du roi; il se connaît, et nous le connaissons : dites promptement et sans détour ce que vous voulez. »

Dans tous les rangs de l'armée française on entendait répéter ces mots comme un utile avertissement : *Timeo Danaos et dona ferentes.* Manuel demandait aux croisés de respecter toutes les villes de l'empire. Cela parut raisonnable. Il demandait, de plus, que toutes les cités grecques, enlevées par les Turcs, retournassent à leur ancien maître, si elles tombaient au pouvoir des croisés. Cette prétention-là paraissait moins simple. Nos Francs, dès leurs premiers pas sur le territoire de l'empire, éprouvèrent la déloyauté des Grecs : ceux-ci donnaient aux croisés de la fausse monnaie. L'empereur Conrad devança Louis VII sous les murs de Constantinople; il dévasta des palais d'été destinés aux maîtres de Byzance. Les Allemands remarquèrent, dans l'enceinte de la cité impériale, des fossés profonds où l'on avait réuni des bêtes fauves pour les amusements du peuple. Louis VII, parvenu assez près de Constanti-

nople, vit venir de nobles personnages chargés par Manuel de le complimenter, de lui rendre tous les honneurs, et de le supplier d'accepter l'hospitalité impériale. Le roi de France s'aperçut qu'il inspirait un grand effroi; il eùt pitié des terreurs de Manuel, et se rendit chez lui. Le roi et l'empereur grec, assis sur deux siéges égaux, conversèrent ensemble. A voir Manuel, on l'eût cru plein de tendresse pour le monarque des Francs; il l'accompagna à Sainte-Sophie, lui montra les principaux sanctuaires de la cité, et son intimité avec Louis excitait quelques alarmes dans l'armée française; on savait que les traditions du crime ne s'oubliaient pas dans la cour de Byzance. Il y eut quelques excès commis de la part des croisés français aux environs de Constantinople : le roi les fit châtier.

Au point de vue des richesses, et surtout au point de vue de la sécurité, la capitale de l'empire grec tentait fort notre armée; elle fût certainement tombée en notre pouvoir dès ce moment-là, si les Grecs, imaginant une prétendue victoire de l'empereur Conrad dans l'Asie Mineure, n'eussent mis dans l'âme des croisés un vif désir de poursuivre leur route. Nos Français méprisaient trop les Grecs pour respecter leur ville; ils rencontraient leur astuce à chaque détail de leur vie; l'échange des monnaies les ruinait de jour en jour; ils avaient vu de trop près les habitants de Byzance pour croire à une sérieuse défense; ils ne voyaient plus en eux que des femmes, des gens sans énergie, sans franchise, et prêts à devenir cruels lorsqu'ils auraient cessé de craindre.

Odon de Deuil, ce chroniqueur chapelain dont nous avons déjà parlé, fut singulièrement frappé de la bassesse et des vices de cet empire ; l'historien de Constantinople ne saurait passer sous silence les pages où le moine de Saint-Denis peint à la fois la physionomie de Byzance et le caractère de ses habitants :

« Constantinople, dit-il, la gloire des Grecs, riche par sa renommée, plus riche encore par ce qu'elle renferme, a la forme d'un triangle. A l'angle intérieur est Sainte-Sophie et le palais de Constantin, où est une chapelle qui est honorée pour les saintes reliques qu'elle conserve. La ville est entourée de deux côtés par la mer. En y arrivant (par l'Asie ou par la Propontide), on a, à sa droite, le Bras de Saint-Georges (Bosphore), et sur la gauche une espèce de canal (le port ou Corne d'or), qui s'étend jusqu'à deux lieues. Là est le palais des Blaquernes, bâti sur un terrain bas. Cette demeure impériale frappe par sa somptuosité, son architecture et son élévation. Situé sur de triples limites, il offre à ceux qui l'habitent le triple aspect de la mer, de la campagne et de la ville. Sa beauté extérieure est presque incomparable ; sa beauté intérieure surpasse tout ce que j'en pourrais dire ; l'or y brille partout et s'y mêle à mille couleurs. Tout y est pavé en marbre industrieusement arrangé (sans doute en mosaïque). Je ne sais ce qu'il y a de plus précieux ou de plus beau de la perfection de l'art ou de la richesse des matières. On voit aussi sur ce point, à l'extrémité du port, à l'embouchure du Cydaris, d'autres palais superbes, dans lesquels l'empereur et les grands de l'empire passent la belle

saison. Sur le troisième côté du triangle de Constantinople apparaît la campagne. Mais ce côté est fortifié par un double mur, garni de tours, lequel s'étend depuis la mer jusqu'au palais des Blaquernes. Au bas des murs est un espace vide où sont des jardins qui fournissent aux habitants toute sorte de légumes. Des canaux souterrains amènent du dehors des eaux douces dans la ville, car celle que Constantinople renferme est salée, fétide. Dans plusieurs endroits la cité est privée de courants d'air ; car les riches, couvrant les rues par leurs édifices, laissent aux pauvres et aux étrangers les ordures et les ténèbres. Là se commettent des vols, des meurtres et des crimes abominables que l'obscurité favorise. *Comme on vit sans justice dans cette ville, qui a autant de maîtres qu'elle a de riches, et autant de voleurs qu'elle a de pauvres, le scélérat n'y connaît ni la crainte ni la honte. Le crime n'y est puni par aucune loi et n'y vient à la connaissance de personne. Constantinople excelle en tout ; elle surpasse les autres cités en richesses, mais elle les surpasse aussi en vices. Elle est trompeuse, corrompue et sans foi. Cette ville a autant à craindre pour ses trésors qu'elle est redoutable pour ses perfidies et son infidélité. Sans tous ces vices, elle* pourrait être préférée à tous les lieux par son climat tempéré, la fertilité de son sol et le passage facile qu'elle offre à la propagation de l'Évangile. Le Bras de Saint-Georges ressemble à une mer par l'abondance de ses poissons, et à un fleuve par la possibilité qu'on a de le traverser, sans danger, sept ou huit fois dans une même journée. » Un autre

chroniqueur contemporain s'écrie, en parlant de Constantinople : « Quelle grande et noble cité! elle est remplie d'églises et de palais d'une architecture admirable! Que d'ouvrages merveilleux, ciselés en or, en airain, en marbre elle contient! De nombreux vaisseaux apportent aux habitants tout ce qui leur est nécessaire. On y voit des hommes de toutes les nations : les Grecs, les Bulgares, les Alains, les Comans, les Daces, les Anglais, les Français, les Vénitiens, les Italiens, les Turcs, les Juifs, les Crétois et les Arabes s'y mêlent sans se confondre[1]. »

Pendant que l'empereur grec visitait en ami le camp des croisés, dans la vallée des Eaux Douces d'Europe, et qu'il entourait d'honneurs, d'adulations le roi de France et Éléonore d'Aquitaine; pendant qu'il donnait à nos chevaliers le spectacle des jeux de l'hippodrome et de ces tournois brillants qui leur retraçaient comme une vivante image de la patrie, il osait vendre aux croisés de la farine mêlée de chaux, entretenait des liaisons avec le sultan d'Iconium, et tenait les Turcs fort au courant des projets des deux armées, française et allemande. Il est bien certain que Manuel, au milieu de ses protestations d'amour pour les Latins, aurait voulu les voir disparaître par je ne sais quel coup violent de la fortune. Des Grecs comme ceux du Bas-Empire n'auraient pas osé attaquer de front des hommes comme les croisés; mais ils se consolaient de ne pouvoir rien faire à visage découvert, en multipliant secrètement sur leurs pas les ruses coupables et les odieuses perfidies. Du

1. *Chronique de Foucher de Chartres.*

jour où les croisés eurent passé le Bosphore, que nos Latins appellent le canal de Saint-Georges, la déloyauté byzantine les environna en quelque sorte d'ennemis invisibles; tantôt c'étaient des guides qui avaient reçu la coupable mission d'égarer les armées de la croix; tantôt des conducteurs inhumains, obéissant aux ordres de Manuel, conduisaient nos Latins dans des gorges profondes où les attendaient en embuscade le glaive des musulmans. L'histoire est là pour dire que ce ne fut point le sort des armes, mais la trahison grecque qui enfanta les malheurs de la seconde croisade. *Je ne prononcerai pas le nom de cet homme*, dit un vieux chroniqueur en parlant de Manuel, *ce nom n'est point écrit dans le livre de vie.* Nos croisés français, victimes des fourberies de l'empereur grec, regrettèrent bien amèrement de ne pas s'être emparés de Constantinople. Ce fut la peur qui jeta Manuel aux pieds du roi de France avec tant d'humilité et de bassesse; ce fut la peur qui lui inspira cette sourde et déloyale politique, qui avait pour but de compromettre les grandes entreprises des Francs; il savait que le passage de ces armées était un péril pour un empire aussi décrépit que le sien; avec de la franchise et une plus haute intelligence de ses intérêts, Manuel aurait pu lier sa destinée à celle des croisés, qui marchaient contre l'ennemi commun; mais les vieilles haines entre les Latins et les Grecs ne permirent pas cette union qui eût assuré le succès des guerres saintes, et les perfides lâchetés de la politique byzantine suivirent leur détestable cours.

Manuel mourut en 1180, âgé de cinquante-huit ans, après trente-sept ans de règne. Avant d'expirer, il demanda qu'on le revêtit d'une robe de moine. On croyait, à cette époque de corruption, tant d'ignorance, qu'il suffisait, pour gagner le ciel, de mourir sous le vêtement des cénobites. Le froc noir, endossé à la dernière heure, ne pouvait expier ni faire oublier tant de débauches, tant de violences, tant d'exactions, et des trahisons si noires. Manuel avait personnellement de la bravoure ; il se battit avec succès contre les Italiens, les Hongrois, les Turcs ; mais la pourpre impériale n'en fut pas moins déshonorée par ses vices. Deux fois marié, il fut beau-frère de l'empereur Conrad, et gendre de Raymond de Poitiers, prince d'Antioche. Son fils Alexis II, devenu son successeur, avait pour mère la fille de Raymond de Poitiers, cette Marie qu'un historien grec nous montre *fière et légère comme une Française*, et qui, chargée du gouvernement de l'empire pendant la minorité d'Alexis II, s'occupa beaucoup plus de ses plaisirs que des affaires de l'État. Un favori de Marie, Alexis Comnène, petit-fils de Jean le Beau, grand maître de la garde-robe et protosébaste, gouvernait l'empire. Ce Comnène manquait de talent, d'énergie et de moralité ; la race de ce nom finissait honteusement et misérablement, comme toutes les choses grecques de ce temps. C'est dans le sang et la boue que la famille des Comnènes allait disparaître à son tour.

CHAPITRE XXIII.

Histoire d'Andronic Comnène. — Isaac l'Ange empereur. — Il est détrôné par son frère. — Le jeune Alexis va implorer pour son père les secours de l'Occident. — Ils lui sont accordés. — L'armée des croisés débarque à Scutari. — Ambassade de l'empereur grec aux chefs de la croisade. — Réponse de Conon de Béthune à l'envoyé de l'empereur (de 1180 à 1203).

Le caractère extraordinaire du général Andronic Comnène, duc de Naïsse, neveu de l'empereur Manuel, ses aventures, ses crimes, la beauté de son visage, sa haute taille, son âme infernale cachée sous les formes les plus séduisantes, rappellent quelques-uns des héros enfantés par l'ardente et sombre imagination de l'auteur de *Don Juan*, du *Giaour* et du *Corsaire*. Andronic serait une dramatique figure de roman. Nous esquisserons les principaux traits de cette vie si étrange, si orageuse.

Tandis que Manuel scandalisait Constantinople par ses débauches, Andronic semblait vouloir le surpasser en libertinage. Tous deux paraissaient unis d'une étroite amitié : la conformité des mœurs les rapprochait. Eudoxie, sa cousine, suivait partout Andronic. Elle vivait au milieu des batailles, dans les camps, et n'avait plus d'autre demeure que la tente du duc de Naïsse. Marie, sa sœur, femme vertueuse, avait épousé Jean Cantacuzène. Manuel, frère de Marie, servait, comme Cantacuzène, dans

l'armée d'Andronic. Les prières et les larmes de Marie n'avaient pu arracher Eudoxie à l'infamie. Jean Cantacuzène et Manuel résolurent d'y mettre un terme en assassinant le général. Depuis longtemps Eudoxie était avertie de leurs desseins. Elle se tenait sur ses gardes, et suppliait le duc de Naïsse de s'armer de précaution contre ses ennemis. Loin de partager les mêmes craintes, Andronic poussa la témérité jusqu'à ne plus vouloir de sentinelles autour de sa tente. En 1152, l'armée impériale était campée dans la plaine d'Issus, célèbre par la gloire d'Alexandre. Une nuit, Eudoxie entend du bruit, se lève, sort de la tente et voit briller, à la lueur des étoiles, les armes de quelques soldats commandés par son frère et par Cantacuzène. Elle réveille le général, lui demande à genoux de prendre des habits de femme et de sauver sa vie à la faveur de ce déguisement. *Andronic ne mourra pas en jupons*, s'écrie le duc de Naïsse. Il revêt sa cuirasse, saisit ses armes, fond sur les soldats qui cernent sa demeure, en tue deux ou trois, franchit une haie et va se réfugier sous la tente de l'empereur, qui ne fit que rire de cette première aventure.

Andronic aspirait à l'empire. Eudoxie avait deviné ses projets ambitieux. « Songe, lui dit-elle un jour, à l'amitié qui te lie à l'empereur Manuel. » *On est ami jusqu'à la pourpre*, répondit le général. Deux fois il attenta à la vie de Manuel. L'empereur le fit arrêter et l'enferma dans une des tours du palais impérial à Constantinople. Après douze années passées dans ce cachot, Andronic s'échappe pen-

dant une nuit du mois de septembre 1165; il trouve à la porte Dorée une sentinelle qui lui barre le passage avec sa lance; il lui dit qu'il n'est qu'un prisonnier pour dettes, la prie de lui laisser escalader les remparts de la cité, lui donne en même temps un magnifique diamant qu'il porte à son doigt; la sentinelle prend le bijou, détourne la tête, et le duc de Naïsse saute par-dessus les murailles de Constantinople, trouve au pied des remparts un ami courageux qui lui donne un coursier rapide et de l'or; il monte à cheval, vole du côté de la Thrace, traverse les déserts de la Moldavie, les monts Carpathes et va demander un asile à Hiéroslaf, grand-duc de Russie, qui résidait à Kiow. Touché de ses longs malheurs, le prince russe le reçoit en frère et lui promet de le protéger.

Depuis quatre siècles, les Ungres (Hongrois) descendants des Huns, s'étaient constitués en nation puissante dans l'ancienne Pannonie. Ils étaient, après les Turcs, les plus redoutables ennemis de l'empire grec. C'étaient aussi de dangereux voisins pour les Russes. Une alliance entre Manuel et le czar était devenue nécessaire pour repousser les Hongrois. Manuel envoya des ambassadeurs à Hiéroslaf pour demander et conclure cette alliance. Ils étaient en même temps chargés de la part de l'empereur des plus vives protestations d'amitié pour le duc de Naïsse. Manuel, oubliant le passé, accordait, par une lettre authentique, son pardon au général. L'influence que le duc de Naïsse ne tarda pas d'exercer sur l'esprit de Hiéroslaf, détermina cette

alliance. Andronic marcha à la tête d'une cavalerie russe du Borysthène au Danube, où il rejoignit l'armée impériale. Il se conduisit en héros au fameux siége de Semlin, qui coûta cinquante mille hommes aux Hongrois. Sorti de Constantinople, quelques mois auparavant, comme un homme voué à une mort ignominieuse, Andronic rentra dans cette ville, en 1166, presque en triomphateur, à côté de Manuel. Le duc de Naïsse attirait tous les regards, et son nom remplissait toutes les bouches. On aimait sa bravoure et son caractère aventureux. Manuel le nomma gouverneur de la Cilicie. Il était à son poste au commencement de l'année 1167.

Eudoxie, qu'il avait épousée dans sa prison, était morte. Philippa, seconde fille de Raymond de Poitiers, prince d'Antioche, et sœur de l'impératrice Marie, avait une grande réputation de beauté. Son père n'existait plus. Elle vivait à la cour de Bohémond III, dans la capitale de la Syrie. Andronic voulut voir la belle Française. Il va à Antioche avec un brillant cortége. Il est magnifiquement reçu par Bohémond III. Philippa ne fut point indifférente aux brillantes manières et au récit des aventures d'Andronic. Celui-ci l'enleva audacieusement et la conduisit en Cilicie. Cela fit grand bruit à la cour de Constantinople. L'impératrice Marie en fut irritée. Manuel ordonna au duc de Naïsse de rendre Philippa à sa famille, et le menaça de la prison dont il avait si longtemps éprouvé les rigueurs s'il refusait d'obéir. Bravant le courroux de Marie et les ordres de l'empereur, Andronic écrivit à Manuel une lettre où,

s'armant du souvenir des scandaleuses débauches de son oncle, il lui dit qu'il ne lui appartenait pas de lui donner des leçons de morale. Manuel répondit par un arrêt de mort à cette insolente lettre. Andronic ne l'attendit pas en Cilicie. Ne se souciant plus de Philippa, il l'abandonna lâchement à ses remords, à ses larmes, et alla, lui, chercher un refuge à Jérusalem, auprès du roi Amaury. Nous ne suivrons pas le général dans ses nouvelles aventures à la cour d'Amaury et à la cour du sultan de Perse. Il avait soixante ans lorsqu'il apprit tout à coup que l'empereur Manuel n'existait plus. *A moi le sceptre de Byzance!* s'écria-t-il en retrouvant au fond de son âme sa vieille et ardente ambition.

La cour de Constantinople était livrée à tous les déchirements, à tous les désordres. Dans de nombreuses lettres adressées au patriarche, aux sénateurs, Andronic déplorait les malheurs et les hontes de l'empire et se présentait comme son sauveur. Il montrait un grand attachement pour Alexis II, ce jeune prince abandonné à une mère sans vertu et à un ministre infâme. Le duc de Naïsse disait que l'adversité avait purifié son cœur, que le malheur l'avait instruit, que, selon la parole de l'Apôtre, il s'était dépouillé du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau. Il ne parlait que de la gloire, de la religion et des droits sacrés du jeune empereur qu'il respectait et qu'il voulait faire respecter. Ces belles protestations retentissent dans tous les cœurs : on appelle Andronic, on implore son secours. Il quitte la cour du sultan de Perse, trouve en Paphla-

gonie une armée impériale qui le salue de ses acclamations, se met à sa tête et entre triomphalement à Constantinople au mois de mai 1182. Il se rend au palais des Césars, se prosterne aux pieds d'Alexis II et jure de lui être fidèle. Il joue si bien son rôle que ceux-là même qui le connaissent le mieux sont dupes de son hypocrisie. Le général se fait conduire au tombeau de Manuel et porte ses lèvres sur la pierre sépulcrale en poussant des gémissements. Ceux qui l'accompagnent veulent l'arracher à ce spectacle. « Non, dit-il, laissez-moi ici. Mais retirez-vous : j'ai besoin d'être seul. » Les personnages de sa suite se placent à quelque distance. Andronic dit alors avec l'expression d'une joie féroce : « Je ne te crains plus, mon vieil ennemi ! tu ne sortiras de cette tombe qu'au son de la trompette du dernier jour ! Tu m'as poursuivi comme un vagabond dans tous les pays de la terre ! tu m'as abreuvé des douleurs de la prison et de l'exil ! c'est maintenant mon tour ! je vais fouler aux pieds ta cendre et ta postérité ! »

Devenu maître de l'empire, Andronic ne mit plus de bornes à sa cruauté. Il immola une foule d'hommes qui avaient autrefois traversé son ambition et fit étrangler l'impératrice Marie dans la tour du palais où il était resté douze ans captif. La sentence des juges devait être revêtue de la signature de l'empereur. Andronic dirigea la main d'Alexis II, et fit signer à un enfant de treize ans l'arrêt de mort de sa mère ! L'armée et le sénat proclamèrent le duc de Naïsse empereur, et le patriarche le couronna

dans Sainte-Sophie en 1183. Après avoir communié avec Alexis II, Andronic prit dans ses mains le saint calice et, levant les yeux au ciel, il dit: « Je jure par le corps et par le sang du Sauveur du monde de n'accepter le diadème que pour en diminuer le poids à mon cousin Alexis II et pour affermir son pouvoir! » Quinze jours après ces horribles blasphèmes, des satellites d'Andronic étranglaient Alexis II dans son lit avec la corde d'un arc. Ils portèrent son cadavre au monstre qui, le poussant du pied, dit : « Ton père était un fripon, ta mère une prostituée, et toi un imbécile. » Alexis II avait été fiancé à Agnès, fille de Louis VII. Elle avait quatorze ans au moment de l'assassinat du jeune empereur. Andronic la contraignit à l'épouser. Et le patriarche de Constantinople consentit à bénir cette union! Le clergé grec fit plus : réuni en synode, il releva Andronic du serment qu'il avait prêté à Manuel, à son malheureux fils, et lui donna l'absolution de ses crimes! Les lettres de rémission, commençant par une invocation à la sainte Trinité, furent placardées aux portes des églises de Constantinople. Pour récompenser les évêques du service qu'ils venaient de lui rendre, Andronic daigna leur permettre d'entourer son trône dans les cérémonies publiques. Mais il les en chassa bientôt. Ces évêques durent regretter d'avoir vendu leur âme à si bas prix.

Brousse et Nicée refusèrent courageusement de reconnaître le pouvoir d'Andronic. Le tyran les assiégea, les prit d'assaut et en fit égorger les habitants. Passant avec une effroyable gaieté d'un champ

de carnage aux voluptés de sa cour, Andronic tressait de ses mains dégoûtantes de sang des guirlandes dont il ornait le front des comédiennes qui remplissaient son palais. Mais sa santé, autrefois si robuste, se ressentait de tant d'agitations. Les années lui pesaient. Pour ranimer sa hideuse vieillesse, il faisait usage d'un breuvage que lui préparaient des médecins égyptiens. Tant de débauches et d'atrocités avaient changé en haine la confiance qu'Andronic était parvenu à inspirer à force de mensonges aux Constantinopolitains. L'affreux empereur, devenu soupçonneux, ne se montrait plus en public et redoutait quelque châtiment terrible. Des barbares avaient remplacé les soldats grecs qui formaient autrefois sa garde; encore les tenait-il éloignés de ses appartements. Il ne comptait plus que sur la fidélité d'un dogue énorme qui passait les nuits enchaîné à la porte de la chambre d'Andronic. Mais rien ne pouvait le défendre contre l'exécration de tout un empire. Un rival sans mérite et un peuple désarmé précipitèrent du trône celui qui n'en avait franchi les marches qu'à travers des flots de sang. En 1185, les Constantinopolitains proclament Isaac l'Ange empereur, courent au palais impérial, ils en enfoncent les portes, s'emparent d'Andronic, lui arrachent un œil, lui coupent les bras, l'attachent sur un chameau et le promènent ainsi dans les rues de la cité. Une femme lui jette à la face une chaudière d'eau bouillante. Andronic est conduit à l'hippodrome où on le pend par les pieds entre deux colonnes dont l'une est surmontée d'un loup, l'autre

d'une truie. Son corps sert de but aux archers : il est percé de mille dards. Pendant ce long supplice, Andronic conserve tout son courage : aucune plainte, aucun gémissement ne sort de sa poitrine. Voyant un soldat qui va lui fendre le ventre avec son glaive, il dit seulement : *Pourquoi écraser ainsi un roseau brisé?* Il expire, et la multitude en fureur jette son corps dans le souterrain de l'hippodrome, tombeau des bêtes féroces. Si une grande et utile leçon ne ressortait pas de tant de crimes, nous renoncerions, pour notre part, à les retracer ; mais tous ces scélérats couronnés reçurent, même ici-bas, la punition de leurs forfaits.

Avec Andronic finit à Byzance la dynastie des Comnènes. Elle dura plus d'un siècle. Après la conquête de Constantinople par les Latins, des descendants d'Andronic fondèrent à Trébizonde, capitale de la Colchide, une ombre d'empire qui disparut dans le xv[e] siècle. La famille des Comnènes produisit des hommes d'esprit et de vaillants capitaines ; elle ne compta qu'un seul empereur d'une vertu sans tache, Jean Comnène (Kalo-Joannes). Le peuple de Constantinople était las de cette famille, qui n'avait suivi, même au milieu de sa gloire, qu'une politique tortueuse, basse et égoïste. Isaac l'Ange descendait, par sa mère, d'Alexis I[er]. A peine était-il sur le trône que les Constantinopolitains se révoltèrent contre lui. « Plus de Comnènes ! s'écriaient-ils en plein hippodrome ; c'est une famille abâtardie et qui ne nous donne que des tyrans ! Plus d'Anges ! c'est une race stérile qui ne produit que des avortons ! » En 1195,

Alexis l'Ange détrône son frère Isaac, lui fait crever les yeux et l'enferme dans un cachot. Le fils de l'empereur tombé, nommé Alexis comme son oncle, âgé de douze ans, prend la fuite et va implorer pour son père les secours de l'Occident. Il se réfugie auprès de Philippe de Souabe, son beau-frère.

Une cinquième croisade se préparait en ce moment en Europe. Elle avait pour but de reconquérir la Palestine que les armes du puissant Saladin avaient récemment enlevée aux Latins. Prêts à partir (1203) pour les rives du Jourdain, les croisés français et vénitiens, réunis à Zara en Illyrie, virent arriver dans leur camp le jeune Alexis accompagné des ambassadeurs de Philippe de Souabe. — Rappelant aux croisés tout ce que les armées de Godefroi, de Conrad et de Louis VII avaient souffert de la perfidie des Grecs, les députés allemands les exhortaient à ne pas laisser derrière eux une ville ennemie et à s'assurer la conquête de Jérusalem par celle de Constantinople. Le jeune Alexis promettait, en son propre nom et au nom de son père captif, d'entretenir pendant un an l'armée libératrice des Latins, de leur payer cent mille marcs d'argent pour les frais de la guerre ; il s'engageait, par un serment prêté sur l'Évangile, à faire cesser le schisme d'Orient et à réunir l'Église grecque à l'Église romaine. Les comtes et les barons font éclater leur enthousiasme à la vue d'Alexis, jurent de briser les fers de son père et de le rétablir sur son trône. Le spectacle d'un enfant roi errant sur la terre étrangère et demandant au nom de Dieu, de l'honneur, de venger l'innocence et le malheur était

de nature à enflammer ces valeureux champions de la croix pour lesquels Dieu et l'honneur étaient tout. Le plus grand nombre des chevaliers voyait avec joie la réunion des deux Églises, qui devait être l'ouvrage de leurs armes. La croisade ne leur semblait pas s'éloigner de son véritable objet, car travailler à l'unité catholique était, aussi bien que la guerre contre les musulmans, une œuvre sainte que Dieu devait bénir. Cependant le pape Innocent III refusa son approbation à l'expédition contre Constantinople. La servitude des chrétiens de la Palestine, leurs longues et profondes misères touchaient plus son cœur que les malheurs d'Isaac l'Ange et de son fils. Il reprochait aux croisés de *regarder en arrière comme la femme de Loth*. « Que personne, disait le pontife romain, ne se flatte qu'il soit permis d'envahir et de piller la terre des Grecs, sous prétexte qu'elle n'est pas assez soumise, et que l'empereur de Constantinople a usurpé le trône sur son frère ; quelque crime qu'il ait commis, ce n'est pas à vous d'en juger : vous n'avez point pris la croix pour venger l'injure des princes, mais celle de Dieu[1]. » Les chevaliers reçurent avec respect les remontrances d'Innocent III ; mais ils ne changèrent rien à la détermination qu'ils avaient prise. Ceux qui avaient entendu parler des richesses de Constantinople pouvaient croire qu'ils ne reviendraient pas sans profit de cette brillante expédition.

Nicétas, sénateur et trésorier de l'empire, historien impartial, et dont le livre abonde en traits de mœurs,

1. Baronius. *Lettres d'Innocent III*, année 1203.

en détails curieux, ce magistrat si grave et qui a été comme le Jérémie de Constantinople saccagée et conquise par les Latins, nous apprend qu'Alexis ne fit rien pour la défense de sa capitale menacée. La mollesse dans laquelle il était plongé le rendait incapable d'agir. Des citoyens courageux s'étaient présentés dans les forêts de Belgrade et de l'Euxin pour avoir des arbres destinés à la construction des vaisseaux. Ces forêts, réservées pour les chasses de l'empereur, étaient gardées par des eunuques avec un soin aussi scrupuleux que les païens gardaient les bois consacrés à leurs dieux ; les eunuques menaçaient du dernier supplice ceux qui auraient osé y toucher dans un intérêt national. Le duc Michel, amiral et beau-frère de l'empereur, avait vendu les gouvernails, les ancres, les voiles et les cordages des navires. L'empereur, noyé dans le vin et la débauche, se moquait des préparatifs des Francs, et la ville était abîmée dans la volupté comme cette ancienne Sibaris si fameuse autrefois par ses débordements. Les chefs de l'armée grecque, continue Nicétas, étaient plus timides que des cerfs. Comment auraient-ils eu le courage de combattre des hommes qu'ils appelaient des anges exterminateurs, des statues de bronze !

La flotte des croisés, composée de trois cents navires montés par vingt mille guerriers, dont cinq mille Vénitiens et quinze mille Français, entra dans le Bosphore au mois de juin 1203. L'armée d'Occident débarqua à Scutari, en face de Constantinople, et dressa ses tentes dans la plaine où se montre aujourd'hui le champ des morts des musulmans. A la

tête des Vénitiens on voyait le doge Dandolo, vieillard aveugle, octogénaire, mais qui n'avait de la vieillesse que ce qu'elle nous donne de vertus et d'expérience[1]. Les principaux chefs des Français étaient Baudouin, comte de Flandre, Jacques d'Avesne, Louis, comte de Chartres, Henri, comte de Saint-Paul, les comtes Gauthier et Jean de Brienne, Renaud de Boulogne, Matthieu de Montmorency, Hugues et Robert, comtes d'Amiens, Simon de Montfort, déjà célèbre par son courage dans les guerres contre les musulmans ; Conon de Béthune, orateur, poëte et valeureux guerrier ; Geoffroi de Villehardouin, qui a si pittoresquement et si fidèlement retracé les exploits de la cinquième croisade ; Boniface, marquis de Montferrat, *prince fort courageux et des plus prisés au fait de la guerre*. Il fut proclamé chef suprême de l'expédition contre Constantinople, *au vergier de l'abbaye de Nostre-Dame de Soissons, au lieu et place de feu Tibault, comte de Champagne, en recevant pour cet effet son argent et ses gens*[2].

Une population immense, accourue pour voir les croisés, ces vaillants hommes, *hauts comme leurs piques*, dit Nicétas, couvrait les remparts de Constantinople. L'usurpateur Alexis envoya aux chevaliers un député italien nommé Rossi. Il leur dit que son maître s'étonnait qu'ils fussent venus *sans motifs* porter la guerre dans un empire chrétien ; l'empereur les menaçait de les en chasser par le glaive s'ils n'évacuaient

1. Michaud. *Histoire des croisades*.
2. Villehardouin.

pas promptement ses États. Après le discours de Rossi, Conon de Béthune, *qui estoit un sage chevalier, éloquent et bien disant*, se leva et, parlant au nom de l'armée, répondit en ces termes à l'envoyé d'Alexis : « Bel sire, vous nous venez alléguer que vostre maistre s'estonne pourquoy nos seigneurs et nos barons sont ainsy entrez dans son empire et dans ses terres; vous savez trop bien qu'ils ne sont pas entrez sur le sien, puisqu'il occupe à tort et contre Dieu ce qui doit appartenir à son neveu que vous voyez icy avec nous, fils de son frère, l'empereur Isaac, qu'Alexis a déloyalement et méchament et à tort fait aveugler et privé de l'empire. Mais s'il lui vouloit demander pardon, nous employierions nos prières à ce qu'il lui pardonnast et lui donnast de quoy vivre honorablement. Au reste, à l'avenir ne soyez si téméraire ny si hardy de venir icy pour de semblables messages[1]. » Ce fier langage était une déclaration de guerre, et l'ambassadeur s'en retourna tout triste vers Alexis. Les Grecs se préparèrent au combat. Et, parmi les Latins, *il n'y eut cœur si asseuré, ny si hardy qui ne frémit, et non sans raison, car oncques si grande affaire ne fust entreprise. Chascuns regardoit ses armes*[2].

1. Villehardouin.
2. *Idem.*

CHAPITRE XXIV.

Conquête de Constantinople par les Latins.

Les invasions multipliées des barbares, des Sarrasins, des Turcs, avaient depuis longtemps porté l'épouvante au sein des provinces de l'empire d'Orient. Un grand nombre de familles riches s'en étaient peu à peu éloignées pour s'établir à Constantinople, où leurs fortunes et leur vie leur paraissaient plus en sûreté. Au moment de l'arrivée des conquérants latins sur les rives du Bosphore, Byzance, qui était devenue le refuge des sciences, des arts, le dépôt des archives de l'univers romain, renfermait dans ses murs toute la puissance de l'empire grec, son opulence, son existence politique. La cité comptait plus d'un million d'habitants, elle possédait six cents millions de richesses de notre monnaie[1], et les troupes qui la défendaient s'élevaient à cent cinquante mille hommes, en y comprenant deux mille Pisans et quatre ou cinq mille *varangues,* soldats mercenaires au service des empereurs grecs depuis deux siècles. Les forces maritimes des Constantinopolitains se bornaient, en 1203, à vingt galères en mauvais état[2];

1. Michaud. *Histoire des croisades,* t. III, p. 277, édition de 1826.
2. Nicétas.

mais les deux mers de Constantinople, la triple enceinte de ses imposantes murailles flanquées de hautes tours, ses fossés profonds et une population au désespoir, pouvaient inspirer aux Latins de sérieuses craintes sur le succès de leur entreprise. Ils ne virent pas, sans doute, avec indifférence, tant de moyens de défense entre les mains de leurs ennemis. Mais la crainte devait-elle trouver place dans l'âme de ces héros d'Occident, qui se vantaient de *ne redouter que la chute du ciel*[1]! Pendant qu'ils délibéraient, à cheval, dans la plaine de Scutari, et qu'ils se distribuaient les corps d'armée qu'ils allaient conduire à la conquête de Byzance, les évêques et les ecclésiastiques qui avaient suivi les croisés, les exhortèrent à se confesser, à faire leurs testaments, *car ils ne savoient pas l'heure à laquelle il plairoit à Dieu de les appeler, et à faire sa volonté d'eux; c'est ce qu'ils firent avec zèle et dévotion*[2].

Le 10 juillet, au lever du soleil, les clairons retentissent dans le camp des croisés, les Francs sont sous les armes, les chevaux sellés et couverts de leurs longs caparaçons; les chevaliers, le casque en tête et la lance en main, fléchissent le genou, invoquent le Dieu des armées, donnent le signal du départ, et les phalanges d'Occident s'ébranlent au cri de *Dieu le veut! Dieu le veut!* Embarqués dans des bateaux plats, quinze mille Français traversent le Bosphore en moins d'une heure, voient soixante et

1. Nicétas.
2. Villehardouin.

dix mille Grecs, commandés par l'empereur, rangés en bataille sur la rive comprenant la distance qui s'étend, aujourd'hui, entre la pointe de Top-Khana et le palais de Bekchestache, se disputent l'honneur d'aborder les premiers au rivage, sautent tout armés dans la mer, touchent à terre, fondent dans les rangs ennemis et les dispersent. Les Grecs, effrayés de ce choc impétueux rentrent en désordre à Constantinople. Alexis lui-même, va se cacher honteusement dans son palais de Bucaléon, *laissant ses pavillons et ses tentes à l'abandon, où les nostres gagnèrent beaucoup*[1]. Les Français courent à la citadelle de Galata, s'en emparent, pendant que la flotte vénitienne, commandée par Dandolo, brise la chaîne qui fermait l'entrée du port, et s'avance triomphalement dans la Corne d'or, après avoir mis en pièces les faibles galères byzantines. *Et on peut dire qu'on ne prit jamais terre et mer avec plus de hardiesse et de braverie*[2]. Les Grecs font une sortie le lendemain; les croisés en tuent un grand nombre et forcent une seconde fois les autres à la fuite. Les Latins livrent un assaut général à Constantinople; les Vénitiens assiégent la ville par mer, pendant que les Français montent à la brèche du côté de la terre. Vingt-cinq tours tombent au pouvoir des Vénitiens; sur l'une de ces tours flotte l'étendard de Saint-Marc. Les Grecs et les croisés luttent avec acharnement. Le vieux Dandolo est au milieu de la mêlée, et sa blanche chevelure sert

1. Villehardouin.
2. *Idem.*

de signe de ralliement à ses compagnons d'armes. Mais les principales forces d'Alexis sont concentrées sur le point attaqué par les Français qui sont repoussés. Ils se retirent en bon ordre à l'ouest de la porte Sélivrée, et se rangent en bataille. Les Vénitiens voient leur retraite du haut des tours : les Grecs vont fondre sur les Français. « Pourquoi nous endormir ici, dans une conquête devenue inutile si nos alliés périssent, s'écrie l'intrépide Dandolo ; volons au secours de nos frères ! Dieu et saint Marc nous y appellent. ! » Les Vénitiens tombent à l'improviste sur le flanc de l'armée grecque, et les Français lui lancent une nuée de dards et de javelots. Une terreur panique s'empare des Byzantins, et l'empereur ordonne la retraite. Théodore Lascaris, son gendre, dont les Latins et les Grecs ont vanté la bravoure, supplie Alexis de poursuivre les croisés dans leurs retranchements ; l'empereur refuse de continuer le combat, et rentre dans Constantinople avec son armée. Bientôt il abandonne sa capitale, sa famille, ses soldats, et va, pendant la nuit, se cacher du côté de la Thrace, emportant avec lui tout l'or qu'il trouve dans son palais. Des courtisans courent au cachot où Isaac l'Ange gémit depuis huit ans, jettent sur ses épaules une étoffe de pourpre, l'emportent au palais de Blaquernes, et lui rendent hommage comme à leur légitime souverain. Malgré les témoignages de respect qui frappent son oreille, le vieillard aveugle et malade, ne sait pas encore si on le conduit au supplice par les ordres de son frère, ou s'il est rétabli dans son pouvoir. On l'entoure, on le

rassure, on lui apprend, pour la première fois, que son fils est vivant et qu'il est autour de Constantinople avec une armée libératrice. Matthieu de Montmorency, deux nobles vénitiens, et Villehardouin arrivent en députation auprès de l'empereur. « Sire, lui dit le maréchal de Champagne, avec la rude franchise des chevaliers, sire, nous avons rempli nos promesses, c'est à vous maintenant à remplir celles qui ont été faites en votre nom. Nous vous avons rétabli dans vos droits; votre fils, resté parmi nos seigneurs et nos barons, ne rentrera à Constantinople que lorsque vous aurez ratifié les traités qu'il a conclus avec nous. Vous devez remettre l'Église d'Orient sous l'obéissance du saint-siége de Rome; vous devez nous payer deux cent mille marcs d'argent, fournir à notre armée des vivres pendant un an, et envoyer avec nous, dix mille hommes de guerre en Palestine. — Certes, répondit l'empereur, ces traités sont de haute conséquence, et je ne vois pas comment nous pourrons les accomplir. Toutefois, vous avez tant fait pour moi et pour mon fils, que lors même qu'on vous donnerait tout l'empire, vous l'auriez mérité[1]. » Isaac signa ces traités et jura de les observer. Les chevaliers conduisirent bientôt après le jeune Alexis à son père. Leur première entrevue émut tous les assistants. « Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient vus, dit Villehardouin; après avoir souffert la pauvreté, ils se voyaient rentrés, contre toute espérance, dans la dignité impériale. Ainsi fut

1. Villehardouin.

déménée grande joye, tant en la ville pour le recouvrement des légitimes princes, que dehors, au camp, par pèlerins, pour l'honneur de la belle victoire qu'il avoit plu à Dieu de leur octroyer. » Mais l'allégresse dont parle le vieux chroniqueur se changea bientôt en mécontentement chez les Constantinopolitains; ils ne virent pas sans douleur Isaac et son fils vider les caisses de l'État, et fondre les statues des saints, les vases sacrés, pour payer aux croisés une partie de la somme qu'ils leur devaient.

La haine des Grecs contre les Latins subsistait tout entière. Les Byzantins regardaient les croisés comme des barbares, des idolâtres; on avait vu les schismatiques laver et purifier les autels des églises de Constantinople, où des prêtres latins avaient célébré la messe. De leur côté, les croisés considéraient les Grecs comme des intrigants, des traîtres, des hérétiques, et les méprisaient. La soumission de l'Église de Constantinople à l'Église de Rome était, comme on l'a déjà vu, le principal article des traités conclus entre les croisés et les deux empereurs. Les Francs demandèrent l'accomplissement de cette promesse; et le patriarche, du haut de la chaire de Sainte-Sophie, déclara, en présence des chevaliers et du peuple de Byzance, qu'il reconnaissait *Innocent troisième du nom, pour successeur de saint Pierre, premier vicaire de Jésus-Christ.* A ces mots, les schismatiques crurent voir la désolation et l'abomination dans le saint lieu; et s'ils pardonnèrent au patriarche *un si grand scandale*, c'est dans l'étrange persuasion où ils étaient que le chef de leur Église avait trompé les

Latins, et que l'imposture de ses paroles rachetait, à leurs yeux, le crime du blasphème et la honte du parjure[1].

Le jeune Alexis passait des jours et des nuits entières à jouer dans le camp des Latins. Ce qui le faisait surtout mépriser des Grecs, accoutumés au respect dû aux empereurs tant qu'ils étaient debout, sauf à les traîner aux gémonies quand ils étaient renversés, c'étaient les insolentes familiarités que prenaient avec lui les croisés; souvent les Vénitiens lui arrachaient le diadème enrichi d'or et de pierreries, qui couvrait son front, pour le mettre sur leur tête, tandis qu'ils coiffaient Alexis d'un bonnet de laine à la mode de leur nation[2]. Ce détail curieux a fait dire à un historien[3], qu'on pouvait regarder cette familiarité des croisés vénitiens *comme l'effet ordinaire de la richesse des marchands et de la liberté des républiques*. Cependant, les Constantinopolitains éclatèrent en murmure contre Alexis, qui se dégradait ainsi, et le jeune empereur cessa de reparaître au camp des Latins. Mais ses promesses aux croisés ne s'accomplissaient pas : placé entre ses libérateurs, qui exigeaient la pleine observation des traités, et le peuple de Constantinople qui lui reprochait de le ruiner et de ruiner l'État au profit des étrangers, Alexis demeurait dans l'inaction et mécontentait tout le monde. *Tant de difficultés et de chicaneries finirent par ennuyer les barons*. Des députés de l'armée

1. Michaud. *Histoire des croisades*.
2. Nicétas.
3. Gibbon.

d'Occident déclarèrent à Isaac, à son fils, que s'ils ne tenaient pas leurs serments, les croisés, qui avaient la trahison en horreur, ne se souviendraient plus qu'ils avaient été leurs alliés, qu'ils cesseraient de recourir à des prières, mais à l'épée; ils offraient à Alexis leur amitié qui l'avait replacé sur son trône, ou leur haine qui pouvait l'en faire descendre. *Nous vous apportons*, ajoutèrent-ils, *la guerre avec tous ses fléaux, ou la paix avec tous ses bienfaits : choisissez*[1].

Ce langage si fier et si plein de hauteur irrite Alexis et ses conseillers. Les Grecs se préparent à la guerre, et tentent de brûler, pendant la nuit, la flotte des croisés mouillée dans la Corne d'or. Les Latins parviennent à sauver leurs vaisseaux d'une destruction totale; mais ils ne pardonnent pas à Alexis sa perfidie et son ingratitude. « Ce n'est point assez pour l'empereur, disent-ils, d'avoir manqué à ses serments, il a voulu incendier la flotte qui l'a ramené triomphant au sein de son empire! Le temps est venu de réprimer par le glaive les entreprises des traîtres, et de punir de lâches ennemis qui ne connaissent d'autres armes que la fourberie et la ruse; et, semblables à de vils brigands, ne savent porter leurs coups que dans l'ombre et le silence. » Les Grecs et les Latins se déclarent une guerre d'extermination. Déjà les croisés ont mis le feu aux quatre coins de la cité, et les Byzantins jurent de vaincre ou de mourir sur les débris fumants de leurs maisons. La

1. Villehardouin.

foule armée inonde les rues de Constantinople, pousse des clameurs contre Alexis, coupable d'avoir conduit, dans son intérêt personnel, les étrangers au sein de sa patrie désolée, et déclare qu'elle ne le reconnaît plus pour empereur. Ducas, surnommé Mursuffle, parce qu'il avait les sourcils joints ensemble, enlève Alexis de son palais, l'enferme dans une prison, l'étrangle de ses propres mains, et le peuple proclame Mursuffle Auguste. Isaac meurt de désespoir en apprenant l'assassinat de son fils. Le crime de Ducas soulève l'indignation des croisés; ils veulent venger Alexis, disant que celui qui a commis un tel *homicide n'a droit de tenir terre ni seigneurie*[1], et qu'une nation qui couronne ainsi le meurtre et la trahison, doit être traitée sans miséricorde. Cependant Mursuffle ose demander une entrevue aux chefs des croisés et faire des propositions de paix. Les comtes et les barons français refusent avec horreur de voir le bourreau d'Alexis; mais Dandolo, que Nicétas appelle le *prudent des prudents*, consent à une conférence avec Mursuffle. L'usurpateur promet de donner aux croisés l'argent et les secours qui leur sont dus, mais il ne peut se résoudre, dit-il, à subir le joug de l'Église de Rome. « Je m'étonne, lui répond le doge avec mépris, qu'après avoir outragé les lois divines et humaines, vous mettiez tant d'importance à des opinions religieuses! Est-ce donc que la religion des Grecs autorise la trahison et le parricide? » Et le noble vieillard retourne au camp sans

1. Villehardouin.

avoir voulu conclure le traité de paix avec Mursuffle. Les chevaliers tiennent conseil et font leurs préparatifs de guerre. Confiants dans leur bon droit et leur vaillance, ils se partagent d'avance les dépouilles de l'empire et de la capitale dont ils se promettent la conquête. Un acte rédigé en face des remparts menaçants de Constantinople, établit qu'on élira, après la victoire, un empereur choisi parmi les chefs de la croisade, lequel aura le quart du butin ainsi que les palais des Blaquernes et de Bucaléon. Le reste du butin sera partagé entre les Vénitiens et les Français. On convient que le régime féodal sera appliqué aux provinces données aux chevaliers qui les auront le mieux méritées par leur bravoure.

L'expérience avait appris aux croisés à ne pas diviser leurs forces, mais à les concentrer sur un seul point afin de mettre plus d'unité, plus d'ensemble dans l'action et partant de mieux s'assurer le succès. Les murailles de Constantinople étant plus hautes du côté de la terre que partout ailleurs, et présentant plus de difficulté pour l'assaut, les croisés se décidèrent de n'attaquer la ville impériale que du côté de la mer. Ils mettent sur leurs trois cents navires tout ce qu'ils ont de richesses, de provisions de bouche, de chevaux, d'armes, de machines de guerre, placent leur flotte en une seule ligne, s'avancent bannières déployées au son des trompettes dans la Corne d'or, jurent de conquérir la capitale de l'empire grec ou de mourir les armes à la main et vouent à l'infamie ceux qui penseraient à la retraite. Toutes leurs forces se réunissent contre les

remparts qui bordent le port de Constantinople. « Cette ordonnance ainsi rangée pour donner l'assaut, dit Villehardouin, contenant de front une étendue d'une demi-lieue française, étoit véritablement une chose belle et magnifique à voir. »

Les Latins commencent l'attaque le 9 avril 1204 et sont repoussés avec des pertes. Déterminés à pénétrer en vainqueurs dans Constantinople ou à mourir glorieusement, les croisés renouvellent l'assaut trois jours après. Cent mille Grecs garnissent les remparts, lancent à l'aide de leurs machines de guerres d'énormes blocs de pierres sur les assiégeants, jettent du sable brûlant et de l'eau bouillante dans leurs yeux, le feu grégeois court en serpentant autour des navires et dans les navires des Latins, et une nuée de flèches tombe sur la tête des croisés. Plus le danger est grand, plus les Francs redoublent d'ardeur et d'intrépidité, leurs arbalètes et leurs catapultes se meuvent avec fracas, ébranlent les murailles et les tours. Quinze mille bras dressent les échelles, chefs et simples soldats montent à la file, gagnent les créneaux et livrent aux Grecs un combat meurtrier. *Alors l'assaut fut rude et furieux*, dit Villehardouin qui était lui-même sur la brèche; *et les cris s'élevèrent si grands qu'il sembloit que la terre dust s'abismer.* André d'Urboise, chevalier français, et Pierre Alberti, Vénitien, arrivent les premiers au sommet des remparts et crient *victoire!* en agitant leur lance. Mais dans la mêlée un soldat français prend Alberti pour un Grec, le tue, reconnaît son erreur et veut se donner la mort de désespoir. *Un*

guerrier chrétien ne s'arrache pas la vie, lui dit Henry de Hainaut, *réserve tes coups pour combattre les Grecs!* Ce soldat se précipite au milieu des Byzantins et tombe percé par le glaive ennemi. Le courage des croisés devient de la rage. Les Grecs, saisis d'effroi, se sauvent en désordre. Ceux qui résistent sont égorgés. L'armée d'Occident entre dans la ville au bruit des clairons. *Lors vous eussiez vu abattre Grecs de tous costés, les nostres gagner chevaux et palefrois, et tomber tant de morts et de blessés qu'ils ne se pourroient nombrer*[1]. Un guerrier français, nommé Bracheux, *qui avait une taille de géant et dont le casque paraissait aussi haut qu'une tour*[2], s'élance dans le camp de Mursuffle, et brandit son glaive en poussant de grands cris. Les soldats grecs ne peuvent supporter la présence de cet intrépide croisé et se sauvent en désordre. La ville est remplie de terreur et de désespoir. « C'était un spectacle horrible que de voir femmes, vieillards, enfants, courir çà et là éperdus, à demi morts de frayeur, se lamentant piteusement et demandant merci[3]. » Mais les vainqueurs auxquels se réunit la colonie latine de Constantinople lontemps foulée, persécutée par les Byzantins, sont sans pitié; ils passent au fil de l'épée tout ce qui s'offre à leurs coups et mettent pour la troisième fois le feu à une ville devenue leur conquête. Au milieu de ce désastre, et pendant que les croisés massacraient et pillaient les Constantinopoli-

1. Villehardouin.
2. Nicétas.
3. Villehardouin.

tains, le clergé grec proclama un nouvel empereur dans Sainte-Sophie, car Mursuffle avait lâchement pris la fuite. L'assassin d'Alexis ne rentra, prisonnier, à Constantinople, quelques mois après, que pour être précipité, par les Latins, du haut de la colonne de Théodose, dont le fût apparaît encore aujourd'hui dans l'enceinte des murs du grand sérail. Le clergé choisit pour succéder à Mursuffle le brave Théodore Lascaris, qui *montra aux Latins*, dit Nicétas, *que la vertu romaine n'était pas tout à fait éteinte*. Lascaris, voulant ranimer les courages abattus, s'adressa au peuple, aux troupes : « C'est à vos armes, leur dit-il, que la Providence a confié le salut de la ville impériale! si la patrie succombe, vous aurez peu de regrets d'abandonner la vie, et vous trouverez peut-être quelque gloire à mourir le jour même où doit succomber le vieil empire des Césars. Nos remparts sont détruits, mais non pas nos armes! que nos boucliers nous servent de murailles! Il nous reste du fer et du feu pour détruire nos ennemis! ne souffrons pas qu'une poignée de barbares renversent un empire et anéantissent une gloire de vingt siècles. » Mais le peuple est sourd aux patriotiques paroles de Lascaris, et les troupes ne promettent de le servir qu'autant qu'il payera la solde d'avance! Il y avait encore un homme chez les Grecs de Constantinople à cette heure suprême : il n'y avait plus de nation!

Cependant les croisés continuaient leurs ravages dans Constantinople, et leur brutalité ne connaissait plus de bornes; ne respectant ni l'honneur des femmes, ni les biens des citoyens, leur rapacité,

leur licence n'épargnaient pas plus les églises que les maisons des riches et celles des pauvres. Ils pillèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, et *si oncques ne fut si riche saccagement*[1]. Pendant que les soldats vainqueurs pillaient Constantinople, des prêtres latins, *ne voulant pas rester les poches vides tandis que tout le monde s'enrichissait*, songèrent aussi à faire leur butin. La chronique allemande du moine Gunther, écrite sous la dictée de Martin Litz, abbé de Paris, au diocèse de Bâle, nous a laissé un récit curieux des pieux larcins de ce prêtre à Constantinople. Ce récit, qui peint si bien les mœurs de ce temps, nous montre Martin défendant le *sacrilége, si ce n'était pour des choses sacrées.* Le moine s'introduisit dans une église renfermant de précieuses reliques. Il y vit un vieillard d'une belle figure et portant une longue barbe : c'était un prêtre grec. *Perfide vieillard*, lui dit Martin, *montre-moi les reliques que tu conserves ou attends-toi à la mort !* Le vieillard effrayé ouvrit un coffre de fer et lui montra les trésors que *Martin estimait plus que toutes les richesses de la Grèce.* A cette vue l'abbé de Paris plongea ses mains dans le coffre, et remplit de reliques les pans de sa robe. Martin sortit ensuite de l'église et se rendit dans un des navires des Latins. Ceux qui connaissaient l'abbé lui demandèrent quel était le butin qu'il venait d'enlever. *Tout va bien*, leur répondit-il, d'un air joyeux; à quoi ceux-ci répliquèrent : *Deo gratias.* Remar-

1. Villehardouin.

quons que la dévotion des chrétiens pour les reliques n'était pas tout à fait désintéressée; les saintes dépouilles d'un apôtre ou d'un martyr étaient pour une église la source de bons revenus, et l'histoire peut dire que, parmi les conquérants de Byzance, l'abbé Martin, chargé de reliques, ne fut pas des plus mal partagés[1].

Les Français raillaient les Constantinopolitains après les avoir vaincus et dépouillés. Ils se couvraient de leurs robes de soie peinte, mettaient les coiffures des Grecs sur la tête de leurs chevaux, et attachaient au cou de ces animaux les cordons que les Byzantins laissaient pendre derrière; quelques-uns des Latins se promenaient dans les rues tenant dans leurs mains des rouleaux de papier, des écritoires, des plumes, comme pour montrer que les Grecs n'étaient à leurs yeux que des scribes ou de simples copistes[2].

Nous n'entreprendrons pas de raconter toutes les profanations dont les églises grecques furent le théâtre après la prise de Constantinople. Les Latins, qui ne ménageaient pas plus les schismatiques qu'ils n'auraient ménagé des musulmans, entrèrent à cheval dans Sainte-Sophie et chargèrent leurs montures des trésors du plus riche sanctuaire du monde. Ils s'enivrèrent dans les calices et les ciboires ornés de pierreries, les volèrent ensuite, mirent en pièces l'autel de la Vierge, chef-d'œuvre de l'art, et jouèrent

1. *Notice* de M. Poujoulat, sur Henri de Valenciennes, nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France, t. I.

2. Nicétas.

aux dés sur le marbre représentant Jésus-Christ assis au milieu de ses apôtres. Une femme, que Nicétas appelle une *servante du démon*, *une prêtresse des Furies*, *une boutique d'enchantements*, s'assit dans la chaire patriarcale, y entonna une chanson impudique et dansa dans l'église. « Voilà, s'écrie ici l'historien de Byzance, ce que nous promettaient ces hausse-cols dorés, cette humeur fière, ces sourcils élevés, cette barbe rase, cette main prête à repandre le sang, ces narines qui ne respirent que la colère, cet œil superbe, cet esprit cruel, cette prononciation prompte et précipitée! Voilà les œuvres de ces hommes qui voulaient se faire passer pour plus religieux observateurs du *Décalogue* que les Grecs! »

Les Constantinopolitains imploraient l'humanité des comtes et des barons, se pressaient autour de Montferrat en criant : *Saint roi marquis, ayez pitié de nous!* Les chefs de la croisade parvinrent à faire cesser le carnage et les désordres de tous genres qui suivirent les premières heures de la conquête; mais il se livrèrent eux-mêmes au pillage de la ville et, sur ce point, les soldats français ou vénitiens imitaient les exemples des comtes et des barons. Ces vaillants chevaliers, qui faisaient profession d'ignorance, qui ne signaient leurs noms qu'avec le pommeau de leur épée, ne virent dans les chefs-d'œuvre de l'art décorant les places publiques de Constantinople, cette ville devenue depuis des siècles le musée de l'univers, que des masses informes qu'on devait détruire pour s'enrichir de leurs débris. Les monuments de marbre ne tentèrent pas la cupidité des vainqueurs, mais ils dé-

molirent les statues, les colonnes d'or, d'airain, de bronze, et les convertirent en monnaie. C'est ainsi qu'ils abattirent, sur la place de Constantin, les statues colossales de Junon, de Pâris; dans la place du Taurus, la statue équestre de Théodose tenant un globe de la main gauche et montrant, de la main droite, un trophée posé au sommet d'une colonne voisine; dans l'hippodrome, une statue colossale d'Hercule attribuée à Lysippe; un âne et son conducteur qu'Auguste plaça dans sa colonie de Nicopolis pour rappeler une circonstance qui lui avait présagé la victoire d'Actium; la louve allaitant Romulus à laquelle Virgile fait allusion en décrivant le bouclier d'Énée; le sphinx au visage de femme, traînant derrière lui d'affreux animaux; Hélène, avec un sourire rempli de charme; les conducteurs des chars qui avaient remporté le prix de la course étaient représentés à la porte orientale du cirque, et mille autres chefs-d'œuvre dont Nicétas nous a laissé une curieuse description. Toutes les merveilles de l'art en métal tombèrent sous le marteau des croisés. « Ce que l'antiquité avait jugé d'un grand prix, dit l'historien grec, devint tout à coup une matière commune; ce qui avait coûté d'immenses trésors, fut changé, par les Latins, en pièces de monnaie de peu de valeur. O reine des villes qui a pu nous séparer de toi? quelle consolation trouverons-nous en sortant de tes murs, aussi nus, s'écrie ailleurs Nicétas, que nous sommes sortis du sein de nos mères? Devenus la fable des étrangers, les compagnons des animaux qui habitent les forêts, nous ne pourrons

plus visiter ton auguste enceinte, et nous ne volerons qu'avec crainte autour de toi comme des passereaux dont le nid est dispersé! O reine féconde qui étais autrefois parée de la pourpre de tes empereurs, te voilà maintenant dans la boue et privée de tes légitimes enfants! » Villehardouin, après avoir brièvement indiqué les effroyables désordres qui suivirent la prise de Constantinople, dit naïvement : *Ainsi se passèrent les fêtes de Pâques fleuries.*

Dans ce rapide récit de la conquête de Byzance par les Latins, nous n'avons pas cherché à voiler les excès des vainqueurs. A quoi serviraient des efforts contre la vérité historique? Mais nous devons nous hâter de dire en réponse même aux plaintes de Nicétas, que l'Église catholique condamna énergiquement les désordres, les violences qui accompagnèrent la prise de la grande cité. Innocent III, dans une lettre solennelle[1], n'admettait pas que les lois de la guerre dans une ville prise d'assaut pussent autoriser des soldats chrétiens à se livrer au meurtre, au pillage, à la débauche. Il importe aussi de ne pas oublier que les chefs du clergé de la croisade ne cessèrent de recommander la modération et la miséricorde. Ajoutons encore que ces emportements de la victoire et tant de déplorables scènes furent surtout l'œuvre de cette soldatesque qu'il est si difficile de retenir dans tous les temps. Aux époques de civilisation la plus avancée l'histoire des villes prises d'assaut est toujours une lamentable histoire.

1. *Gesta Innocentii III*, chap. xciv.

CHAPITRE XXV.

Baudouin, comte de Flandre, empereur de Constantinople. — Son caractère. — Partage de l'empire grec entre les Vénitiens et les Français. — Gouvernement féodal appliqué à l'empire français d'Orient. — Bataille d'Andrinople. — Louis de Blois. — Baudouin est fait prisonnier. — Sa mort horrible. — Malheureux état de l'empire. — Des secours sont vainement demandés à l'Europe. — Henri de Hainaut succède à Baudouin son frère. — Caractère de ce prince. — Ses vertus, son règne. — Il meurt empoisonné. — Pierre de Courtenay, empereur. — Sa fin tragique. — Robert de Courtenay lui succède. — Son caractère. — Réponse de Philippe de Courtenay en refusant l'empire. — État des affaires des Latins et de l'empire grec à l'avénement de Baudouin II. — Jean de Brienne, empereur. — Son portrait. — Son caractère. — Ses exploits. — Sa mort. — Triste règne de Baudouin II. — Les Grecs reprennent Constantinople. — Causes de la chute de l'empire latin. — Considérations (de 1204 à 1261).

Devenus maîtres de Constantinople, les croisés chargèrent six nobles vénitiens et six ecclésiastiques français d'élire un empereur. Trois des principaux chefs de la croisade, Dandolo, Boniface, marquis de Montferrat, et Baudouin, comte de Flandre, étaient également dignes de la pourpre. Les Vénitiens s'opposèrent à l'élection du doge. Ces républicains, jaloux de leur indépendance, auraient cru leur liberté perdue si Dandolo se fût assis sur le trône de Byzance. Le vertueux vieillard s'associa lui-même à cette patriotique opposition, et renonça sans peine au diadème des Césars. On lui accorda un grand privilége : tout en recevant le titre de



despote, qui lui assignait le second rang dans l'empire, on le dispensa, seul, de rendre foi et hommage au futur souverain de Constantinople. Longtemps les suffrages se balancèrent entre Boniface et Baudouin. Montferrat, commandant en chef de la croisade, illustre par sa naissance, plus illustre encore par ses grandes qualités, semblait être appelé au sceptre de Byzance; mais ses possessions territoriales étaient en Lombardie, tandis que celles de son compétiteur se trouvaient en France, où il disposait de toute une province riche et belliqueuse. Les vainqueurs de Constantinople appartenaient, en majorité, à la nation française. La France pouvait particulièrement s'intéresser à la conservation de la conquête de Constantinople, et fournir, au besoin, des secours à l'empire latin, auquel on s'était empressé de donner le nom de *Nouvelle France*. Ces raisons, et d'autres encore, firent tomber le choix sur Baudouin, prince vaillant, âgé de trente-deux ans, pieux, de mœurs pures, descendant de Charlemagne, parent du roi de France, et qui avait dans sa famille une longue suite de héros chrétiens. On l'éleva sur un bouclier, et il reçut solennellement la couronne impériale dans Sainte-Sophie, le 23 mai 1204. Les Latins le saluèrent de leurs acclamations, et les Grecs, accoutumés à changer souvent de maîtres, n'acceptèrent cependant qu'avec un morne silence celui qu'on venait de leur donner. Bien que les auteurs byzantins aient eux-mêmes rendu justice aux vertus du comte de Flandre, les plaies des vaincus étaient trop récentes, et leur haine contre les croisés trop enve-



nimées pour accueillir avec joie l'empereur français. Après son élection, et peu de jours avant son couronnement, Beaudouin Ier avait distribué les principales dignités de l'empire à quelques-uns des seigneurs français L'empereur donna le titre de maréchal de Romanie (Thrace) à Geoffroy de Villehardouin ; celui de sénéchal à Thierry de Los ; il nomma Conon de Béthune grand maître de la garde-robe ou provestiaire ; Machaire de Sainte-Ménéhould, grand échanson ; Miles de Brabant, bouteiller ; et grand-queux Manassès de l'Isle.

Douze chevaliers français et douze patriciens de Venise, appelés à faire le partage de l'empire grec, ainsi qu'il avait été convenu avant la prise de Constantinople, voulurent dédommager Montferrat de l'exclusion du trône impérial, en le nommant roi de Thessalonique ou de Macédoine, et joignirent à ce royaume l'île de Candie, que Boniface vendit plus tard à la république vénitienne. Les États de Baudouin Ier comprirent Constantinople, la Bithynie, la Thrace, toute la Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, et les plus importantes îles de l'Archipel. Les Cyclades et les Sporades, les îles de la côte orientale de l'Adriatique, les côtes de la Propontide et celles de l'Euxin, tombèrent en partage aux Vénitiens. On stipula que leurs possessions en Orient garderaient, comme Venise elle-même, leur indépendance vis-à-vis le nouveau maître de Byzance. Telle fut l'origine de ces grands établissements commerciaux ou comptoirs vénitiens, qui subsistèrent dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée

longtemps après la conquête de l'empire grec par Mahomet II.

Par un traité conclu entre l'empereur Baudouin, le légat du pape, le patriarche de Constantinople et les principaux barons, la quinzième partie de tous les biens de l'empire fut laissée aux églises que la conquête avait mises entre les mains du clergé latin, *non compris les maisons et les cloîtres qui leur appartenaient*[1]. Un grand nombre d'églises, d'hôpitaux devinrent le partage des chevaliers du temple de Saint-Jean de Jérusalem, avec l'obligation de se soumettre à tous les devoirs de la vassalité et du service militaire. Les villes, les provinces formant l'empire français, furent divisées et subdivisées en une infinité de fiefs donnés aux comtes, aux barons, aux simples chevaliers, sous les mêmes conditions de redevance et de service militaire que les fiefs de la France. Venise eut des princes de Naxos, des ducs de Paros, des sires de Mycone, de Samos, d'Andros, de Melos, comme la France eut des ducs d'Athènes, des princes d'Achaïe, des sires de Thèbes, des seigneurs d'Argos, de Corinthe, des barons de Sparte et de Calamata. « Ainsi des chevaliers français, a dit Michaud, dictèrent des lois dans la ville d'Agamemnon, dans la cité de Minerve, dans la patrie de Lycurgue et celle d'Épaminondas! Étrange destinée des guerriers de cette croisade, qui avaient quitté l'Occident pour conquérir la ville et la terre de Jésus-Christ, et que la fortune conduisait dans des lieux

1. Du Cange.

remplis du souvenir des dieux d'Homère et de la gloire profane de l'antiquité[1] ! »

Les Latins n'eurent pas plutôt déposé les armes qu'ils se virent obligés de les reprendre pour livrer de nouveaux combats qui furent, hélas, une première calamité pour l'empire naissant. Dès l'avénement de Baudouin Ier au trône de Byzance, Johas, roi de Bulgarie, envoya des ambassadeurs à l'empereur français, pour solliciter son amitié et contracter une alliance avec lui. Baudouin qui aurait pu, avec plus de prudence et de sens politique, trouver un allié puissant dans le roi des Bulgares, ne sut que le blesser, l'irriter, s'en faire un cruel ennemi en recevant ses envoyés avec orgueil. Il chargea les ambassadeurs de dire à leur maître, que les terres qu'il possédait avaient été violemment usurpées autrefois aux empereurs grecs, qu'il ne lui accorderait son pardon que s'il les restituait à l'empire et que s'il venait incliner humblement son front devant son trône. Le roi barbare frémit de rage en entendant ces paroles et jura d'en tirer vengeance. Les Grecs dispersés dans la Thrace n'eurent garde de négliger une telle occasion pour essayer de ressaisir l'empire qu'ils venaient de perdre : ils réunirent leurs forces à celles des Bulgares contre les Latins. Vers la fin de l'année 1205, les nouveaux alliés égorgèrent des Français et des Vénitiens établis dans les villes de la Thrace. Henri de Hainaut, frère de Baudouin, se trouvait en ce moment au delà de l'Hellespont avec

1. *Histoire des croisades*, t. III.

une grande partie des troupes impériales. L'empereur lui donna l'ordre de venir le rejoindre; mais Henri, occupé à combattre les Grecs en Asie, n'arrive pas assez promptement à Constantinople. Baudouin, n'écoutant que son courage et son indignation contre les assassins de ses sujets, vole dans la Romanie avec une poignée de guerriers, rencontre plus de quarante mille Bulgares ou Comans près d'Andrinope, leur livre bataille; il est vaincu et fait prisonnier par Johas, après avoir vu tomber à ses côtés ses plus vaillants compagnons d'armes; c'étaient Étienne, comte du Perche, Renaud de Montmirail, Matthieu de Valincourt, Gaulthier de Neuilly, Jean de Friaise et Louis, comte de Blois qui, mortellement blessé et renversé de son destrier, au milieu des rangs ennemis, répondit à un de ses chevaliers qui voulait le retirer de la mêlée : *Non, laisse-moi! je veulx morir dans la bataille! Ne plaise donc le Dieu que jamés me soit reproché que je fuye le combat, et laisse l'empereur*[1]! Tous les guerriers ne donnèrent pas cet exemple d'héroïsme; il y en eut qui s'en retournèrent à Constantinople avant la bataille. Villehardouin tait les noms de ces chevaliers *félons* pour ne pas vouer leur mémoire à la honte!

Après avoir fait subir à Baudouin Ier une horrible mort, Johas livra son cadavre aux oiseaux de proie, et le crâne de l'empereur, enchâssé dans de l'or, devint la coupe du roi barbare dans ses festins (1206). La sanglante défaite d'Andrinople réduisit les Français à toute extrémité. La fleur de la chevalerie avait

1. Villehardouin.

péri. De toutes leurs conquêtes dans la Thrace, il ne leur resta que Sélyvrée et Rodosto. Trois barons français allèrent implorer les secours de l'Europe qui fut sourde à leur voix. L'enthousiasme des croisades s'éteignait peu à peu dans cet Occident où elles avaient pris jadis naissance avec tant d'ardeur et d'éclat. L'esprit des croisades avait changé, d'ailleurs, dans l'expédition contre Constantinople : la pensée politique s'était substituée à l'élan religieux, et le désir de conquérir des royaumes au profit des ambitions personnelles n'était pas, comme la religion, de nature à enflammer les cœurs des pèlerins chrétiens. Il eût été plus facile, et cela se vit quelques années plus tard dans la croisade de saint Louis, il eût été plus facile d'armer les peuples de France, d'Italie, d'Allemagne contre les infidèles, que d'exciter leur enthousiasme pour une cause qui n'offrait plus à ses défenseurs que des malheurs certains et des dangers sans gloire[1]. Il se trouva, même parmi les vainqueurs de Constantinople, un grand nombre de chevaliers qui abandonnèrent l'empire qu'ils avaient fondé; ils retournèrent en France après avoir vendu leurs fiefs. On les pria *à chaudes larmes d'avoir compassion de leurs princes et seigneurs restés en la bataille ; mais ils partirent sans penser que celui-là fait très-mal qui, par crainte de la mort, fait chose reprochable à toujours*[2].

C'était particulièrement au clergé que les chevaliers vendaient leurs terres d'Orient, de sorte que les fiefs

1. Voy. Michaud, *Histoire des croisades*, t. III.
2. Villehardouin.

tombant en mainmorte, les nouveaux acquéreurs n'étaient plus tenus de servir l'empereur dans les guerres. Alarmé d'un tel état de choses, Henri de Hainaut, frère et successeur de Baudouin Ier au trône impérial, défendit, par une loi, l'aliénation des fiefs. Cette mesure politique contraignit d'abord une foule de chevaliers à ne pas quitter leurs domaines; mais sous prétexte que ces fiefs avaient été donnés ou vendus aux églises, aux monastères, contre la disposition de cette loi, plusieurs seigneurs voulurent s'en emparer. Alors le pape, auquel les plaintes du clergé étaient parvenues, protesta contre la loi impériale, et la déclara nulle et non avenue. Respectant l'autorité du saint-siége, la première de toutes les autorités à cette époque, et ne voulant pas se brouiller avec le pape qui pouvait, dans un moment de péril, lui envoyer des secours, Henri de Hainaut mit fin à cette querelle par une transaction dont le souverain pontife se contenta.

Si la bravoure, le dévouement, l'habileté unie à la plus parfaite loyauté, une intelligence élevée, une vertu sans tache, la passion de l'amour du bien, un esprit doux, conciliant et ferme à la fois, des qualités aimables, avaient suffi pour asseoir l'empire latin sur des bases inébranlables, Henri de Hainaut eût été assurément l'homme choisi par la Providence pour accomplir une aussi glorieuse mission. Il put, du moins, pendant ses dix années de règne, environner d'une gloire nouvelle les armes françaises, en reprenant aux Bulgares la Thrace dont ils s'étaient rendus maîtres, en les poursuivant, l'épée dans les

reins, jusqu'au delà du Danube, et conclure avec Phrorilas, successeur de Johas, une paix honorable. Henri battit les Grecs en Bithynie, les obligea à une trêve heureuse pour l'empire, les protégea contre les injustes et impolitiques persécutions que leur fit subir le cardinal Pélage, légat du saint-siége, et procura aux populations de ses États reconquis, quelques années de paix et de prospérité. Henri traita les Grecs avec la même douceur et la même justice que les Latins; il les admit dans sa cour, dans la magistrature et dans ses armées. Il joignait la bonté à la beauté. *Quand il était armé et appareillé et monte sur son destrier, il avait bien l'air d'un prince qui a terre à garder et à gouverner*[1]. Ce bon et vaillant prince mourut empoisonné, le 11 juin 1216, âgé de quarante-deux ans. Des historiens ont attribué ce crime à sa femme, fille de Johas, héritière de la férocité de ce roi, et qui pouvait avoir gardé une haine implacable contre son époux, l'ennemi juré de son père. D'autres auteurs ont pensé que les Grecs avaient commis cet attentat. Du Cange dit que les bienfaits dont Henri avait comblé les Grecs, lui avaient gagné leur affection, et qu'on ne pourrait leur imputer ce forfait sans les accuser de la plus noire ingratitude. Le savant investigateur des temps passés fait ici bien de l'honneur aux Grecs. Ce ne serait pas la première fois qu'ils se seraient montrés lâchement ingrats et perfidement criminels.

Toutes les monarchies de l'Europe, au XIII[e] siècle,

1. Henri de Valenciennes.

avaient peu à peu reconnu et confirmé les lois de succession au trône, qui font la sûreté des peuples et des souverains, a dit judicieusement Gibbon. Imitant les exemples de la mère patrie, et frappés des bouleversements produits dans l'empire grec par l'absence de toute loi constitutive, les Français de Constantinople avaient adopté ces mêmes lois de succession. Malheureusement Baudouin Ier n'eut que des filles de son mariage avec Marie de Champagne; et Henri de Hainaut, qui s'était marié deux fois, mourut sans postérité. Il laissa une sœur, Yolande, femme de Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et petit-fils de Louis le Gros. Pierre dominait sur de vastes possessions et jouissait d'une grande réputation de sagesse et de valeur. Dans la malheureuse et sanglante guerre contre les albigeois, on avait admiré sa modération et sa justice. Les barons de Constantinople le choisirent pour succéder à Henri, dont il était le plus proche parent. L'étroite parenté qui unissait Pierre de Courtenay à Philippe Auguste ne fut pas une des moindres causes de son élévation au trône de Constantin. Pierre reçut magnifiquement, dans son castel de Courtenay, dont on voit encore des débris à quelques lieues de Sens, les députés de Constantinople, qui lui apportèrent la grande nouvelle de son avénement à la souveraine puissance. *Les dames*, dit un vieux chroniqueur, *désarmèrent les chevaliers, et les damoiselles les écuyers jeunes d'âge. Et il y eut maints tournois et joutes essayées.* Courtenay accepta l'empire, vendit ou engagea la plus riche partie de son patrimoine, fit annoncer sur les

bords de l'Yonne une levée de gens de guerre, reçut, avec sa femme, à Rome, dans l'église de Saint-Laurent, la couronne impériale des mains du pape Honoré III, et les deux époux partirent pour Byzance, suivis de Jean Colonna, légat du saint-siége, de cinquante chevaliers *portant bannières*, *montant destriers* et de cinq mille archers. Pierre s'arrêta devant la ville de Durazzo, alors au pouvoir de Théodore l'Ange, le plus grand ennemi des Latins, tandis que sa femme et ses *quatre damoiselles* continuèrent, sous bonne escorte, leur route vers les rives du Bosphore, où elles arrivèrent en 1217. Forcé de lever le siége de Durazzo, Courtenay se remit en marche à travers les montagnes de l'Albanie. Théodore l'Ange lui en ferma le passage, dispersa sa petite armée, fit déloyalement prisonnier l'empereur qu'il immola dans sa prison en 1218, sans que ce malheureux prince eût pu voir la capitale de son empire. Yolande avait pris les rênes du gouvernement en arrivant à Constantinople. Elle y mourut de douleur, en 1219, en apprenant la fin tragique d'un époux qu'elle chérissait. Elle laissa quatre fils et sept filles. Philippe de Courtenay, l'aîné de ses fils, était appelé, par droit de succession, à régner à Constantinople. Il était resté en Occident où on lui apporta le sceptre de Byzance. *Je ne le prendrai pas*, répondit-il, *c'est trop fragile; j'aime mieux mon marquisat de Namur!* Cette parole nous montre combien la pourpre impériale que Baudouin Ier, et surtout Henri de Hainaut avaient portée avec gloire, était peu enviée, à cette époque, par les hauts ba-

rons d'Occident, et combien on avait peu de confiance dans la solidité et la durée de l'empire latin. La couronne fut donnée à Robert de Courtenay, frère de Philippe, prince pusillanime et sans talent. Robert régna sans éclat et termina tristement sa vie, en 1228, ne laissant aucun héritier. Baudouin II, son frère, qui n'avait que onze ans au moment de sa mort, lui succéda au trône de Constantinople. Narjot de Tourcy fut chargé de la régence.

Les affaires des Latins se trouvaient dans le plus déplorable état. Byzance leur appartenait encore, non l'empire. Plusieurs princes s'en étaient disputé les lambeaux. Baudouin II régnait à Constantinple; Alexis Comnène, petit-fils du féroce Andronic, à Trébizonde; Théodore, despote d'Epire, le meurtrier de Pierre de Courtenay, à Thessalonique, et Ducas Vatace, le plus puissant de tous, à Nicée, où il avait recueilli l'héritage de Lascaris, ce prince grec qui, seul, au milieu des ruines amoncelées dans Constantinople, après la prise de cette ville par les Latins, n'avait pas désespéré du salut de sa patrie. Presque toutes les possessions des barons, dans l'Asie, la Thrace et la Grèce étaient tombées au pouvoir des Grecs, et leur drapeau avait remplacé sur la plupart des villes de la Macédoine et de la Morée le gonfanon des chevaliers. Tous les héros de la croisade, Dandolo, Montferrat, Louis de Blois, Montmorency, Villehardouin, Conon de Béthune et tant d'autres preux fondateurs de l'empire latin, n'étaient plus là pour le défendre : ils étaient morts. Sentant la nécessité d'avoir à leur tête un prince

capable de sauver ce qui restait de cet empire, les barons de Constantinople appelèrent à leurs secours un vieux croisé dont le nom avait glorieusement retenti en Europe et en Asie : c'était Jean de Brienne, fils d'Érard II, comte de Brienne, en Champagne, et d'Agnès ds Montbéliard. Par son mariage avec Marie, petite-fille du roi Amaury, Jean avait porté un moment la couronne de Jérusalem, et s'était signalé, pendant vingt-cinq ans, dans les guerres contre les infidèles. Privé de son trône et ne pouvant le conquérir faute d'argent et de soldats, il commandait, en 1228, les troupes du pape Grégoire IX contre Frédéric II, empereur d'Allemagne, ce prince excommunié d'abord pour ne pas être allé avec une armée, malgré son serment, en Palestine, excommunié, ensuite, pour avoir fait un voyage à la terre sainte sans le consentement du souverain pontife. Jean de Brienne, couvert de nobles cicatrices, avait quatre-vingts ans à cette époque; mais il conservait encore tout son courage, toute sa vigueur d'esprit, toute sa force physique. Sa belle et imposante figure et sa haute taille, son air grave et martial, son front resplendissant de l'éclat des batailles, tout dans Jean de Brienne commandait l'admiration et le respect. On le regardait comme l'espoir, le soutien de cet empire fondé par la bravoure des chevaliers, et qui, menacé, maintenant, par des ennemis formidables, chancelait sur sa base et semblait être arrivé à sa dernière heure. Mais Brienne, roi de Jérusalem, dédaigna de gouverner l'empire de Constantinople en qualité de régent; il dit qu'il voulait

régner comme empereur, qu'il donnerait sa fille en mariage au jeune fils de Yolande et qu'après sa mort la couronne impériale retournerait à Baudouin II ou à ses héritiers. Ces conditions furent acceptées, le pape les sanctionna et Brienne, suivi de cinq mille combattants, partit pour Byzance où il reçut la couronne de Constantin en 1231. Jean de Brienne fit renaître la confiance dans tous les cœurs; et les seigneurs de Constantinople croyaient voir revivre en lui un autre Dandolo.

Les poëtes du XIIIe siècle ont comparé Jean de Brienne à Achille, à Hector, à Roland, à Judas Macabée, et nous comprenons leur enthousiasme pour un homme tel que le nouvel empereur de Constantinople. Ses prodigieux exploits rappellent, en effet, ceux des héros d'Homère et ceux des chevaliers de la Table ronde. Brienne cherchait des combats par le monde et la possibilité d'une défaite n'entrait pas dans sa pensée. Il ne savait et ne voulait que briser des lances dans les batailles, vaincre ou mourir l'arme au poing. Sa brillante victoire remportée sous les murs de Byzance, en 1235, sur les Grecs et les Bulgares coalisés contre l'empire latin, qu'ils avaient juré d'anéantir, semble appartenir aux temps fabuleux et, véritablement, nous n'y ajouterions pas foi si elle n'était attestée par tous les historiens contemporains. Quarante mille hommes, commandés par l'empereur Vatace et par Azan, roi de Bulgarie, campent aux portes de Constantinople et se préparent à en faire le siége. Jean de Brienne, âgé de plus de quatre-vingts ans, n'attend pas l'ennemi sur

les remparts de Constantinople d'où il aurait peut-être pu le repousser à l'aide de la population de la grande cité; il prend son armure, monte à cheval, rassemble dans la place du Taurus soixante chevaliers et deux mille archers, seules forces dont il dispose : « Mes biaux amis, leur dit-il d'une voix tonnante, les Grecs et les Bulgares sont à nos portes; ils nous insultent et nous bravent! il faut les occire! et si l'heure présente est la dernière heure de l'empire, qu'elle soit marquée, au moins, par un dernier élan de courage! Vive Dieu! saint sépulcre! chevauchons contre l'ennemi! » Ces paroles embrasent le cœur des soldats et des chevaliers. Brienne sort de la ville avec sa petite armée et se précipite dans les rangs des confédérés. Un combat de géants s'engage et dure cinq heures. De quarante escadrons ennemis, trois seulement échappent à l'invincible épée de Brienne. Puis, il rentre triomphalement dans Constantinople, et le soir de cette mémorable journée, des milliers de voix, rendant grâces au Très-Haut, entonnaient le *Te Deum* dans Sainte-Sophie. Les Grecs et les Bulgares renouvelèrent leur tentative contre Constantinople un an après; ils furent battus, repoussés avec la même bravoure et le même succès. Mais c'était déjà alarmant pour l'empire qu'ils eussent osé l'attaquer avec tant d'acharnement. Brienne, accablé d'ans et de blessures, allait disparaître de ce monde, et laisser sans défense la ville de Constantinople. L'empereur avait souvent demandé à Dieu de lui révéler le jour de sa mort. Les nuits qui la précédèrent il avait vu, dans un

songe, un vieillard vénérable lui montrant la corde et les sandales de la pénitence, et lui disant que la volonté du ciel était qu'il mourût en habit de frère mineur. Dans la nuit du 22 au 23 mars 1237, Brienne vit une légion d'anges, et consulta son chapelain sur l'heure de sa mort. *Biau sire*, lui dit ce prêtre, *l'heure approche.* Brienne se confessa, communia, et demanda qu'on le revêtît de l'habit de Saint-François. Et le 23 mars, au lever du jour, il expira en disant : « Mon doux Jésus! plût à Dieu, qu'après avoir été revêtu des habits somptueux dans la pompe du siècle, je pusse, comme je le souhaite ardemment, couvert de cet habit et du sac de la pénitence, suivre votre sainte pauvreté et humilité! » Remarquons, comme une chose singulière, que Jean de Brienne destiné, jeune encore, à la vie monastique, s'était échappé de l'abbaye de Clairvaux, tant il désirait, alors, se jeter dans les périls des combats[1].

On a dit avec raison que les premières pages de cet empire français fondé par des mains de géant, étaient de l'épopée, ses dernières, de la mauvaise chronique. Nous n'avons pas le courage de suivre Baudouin II, le dernier et le plus infortuné des empereurs latins, dans ses nombreex voyages en Italie, en France, en Angleterre, mendiant des secours pour soutenir son empire qui s'écroulait, et vendant, à prix d'or, les reliques, monuments vénérés de la Passion du Sauveur, depuis longtemps renfermées dans les églises de Constantinople. Louis IX

1. *Chronique de Mouskes.*

les acheta et les plaça dans la Sainte-Chapelle à Paris où elles se trouvent encore. Après avoir parcouru l'Europe en suppliant, Baudouin II n'avait ni troupes, ni argent. Il fit enlever l'or des églises de Byzance, le plomb qui les couvrait pour convertir ces métaux en monnaie. N'ayant plus rien à vendre l'empereur donna aux Vénitiens Philippe, son fils unique, en gage en échange d'une somme modique.

Enfin, dans la nuit du 24 au 25 juillet 1261, vingt mille Grecs, commandés par Stratégopulus, général de l'empereur Michel Paléologue qui régnait à Nicée, pénétrèrent sans obstacle dans Constantinople où ils avaient des intelligences secrètes, et Baudouin II se réveilla au bruit des cris mille fois répétés : *Vive l'empereur Michel ! longues années à Paléologue !* Baudouin épouvanté ne songea qu'à la fuite. Il traversa dans les ténèbres les rues de Constantinople, s'embarqua dans un navire à l'ancre dans la Corne d'or, et alla annoncer lui-même à l'Occident la complète destruction de son empire. Les Latins de Byzance suivirent son exemple, excepté les marchands génois, vénitiens et pisans autorisés par Michel Paléologue à continuer leur commerce dans la ville impériale.

L'empire latin avait duré cinquante-sept ans. Il tomba faute de défenseurs et faute d'argent. Les Français n'eurent avec eux ni agriculteurs, ni artisans, ni commerçants : ils n'eurent que des guerriers trop peu nombreux pour se maintenir longtemps au milieu de populations ennemies, popula-

tions qu'ils avaient vaincues, dépouillées, offensées dans leurs mœurs et dans leurs croyances, et qui conservaient au fond de leur âme leur vieille haine contre les Occidentaux. On cherche en vain des colonies latines dans l'empire grec : on ne voit que des chevaliers se battant pour gagner de la gloire et des provinces contre des millions de Grecs qui se battaient, eux, pour des intérêts nationaux. Le gouvernement féodal appliqué dans l'empire latin fut aussi une cause de déchirement et de ruine pour l'œuvre qu'avait fondée la bravoure des Francs. Les seigneurs se disputèrent entre eux, et souvent le glaive à la main, leurs possessions particulières, et méconnurent plus d'une fois l'autorité de l'empereur. « Missire comte, disait un jour le sage Conon de Béthune au seigneur Blandras qui, sous prétexte de conserver le royaume de Salonique au fils de Montferrat, voulait le garder pour lui, et refusait foi et hommage à l'empereur Henri; missire comte, ne faisons pas chose par quoi Constantinople soit abaissée. Rendez à monseigneur Henri, notre sire à tous, ce qui lui appartient. Si nous allons rancunant, bien vois que nous perdrons tout le pays, et nous-mêmes seront perdus; et nous mourrons en haine mortelle les uns contre les autres. Si nous nous entre-guerroyons, les Grecs en seront les premiers moult joyeux. Tout ceci, missire comte, tourne à la honte et au décroissement de l'empire[1]. » Vingt mille hommes tels que les croisés de cette époque avaient

1. *Mémoires de Henri de Valenciennes.*

bien pu par des miracles de bravoure, escalader les remparts de la plus grande ville du monde et s'asseoir en vainqueurs sur ses éclatants débris, mais ils ne réunissaient pas toutes les conditions d'un établissement utile et durable. Grâce à sa puissance maritime, Venise put conserver, comme nous l'avons indiqué plus haut, pendant la durée du second empire grec, et même après la chute définitive de cet empire, le plus grand nombre de ses comptoirs dans la Méditerranée; mais la France perdit tout avec le dernier de ses empereurs de Byzance; notre nation n'a gardé de la magnifique expédition contre Constantinople que le souvenir de la gloire militaire de quelques-uns de ses plus héroïques enfants.

Une observation très-importante se présente à nous pour expliquer la destinée de l'empire latin de Byzance. Les guerriers de l'Occident auraient dû prendre Constantinople un siècle plus tôt; si les armées de la première croisade s'étaient décidées à conquérir la capitale de l'empire grec, elles auraient à la fois assuré le succès des expéditions d'outre-mer et donné à l'empire franc des bords du Bosphore de sérieuses conditions de durée. Au commencement du XIIIe siècle, quand les compagnons de Baudouin, de Boniface et de Dandolo, frappèrent leurs grands coups, l'esprit des guerres religieuses s'était considérablement affaibli; il n'était guère permis d'espérer qu'un appel fait à l'Europe par les empereurs français de Constantinople, remuât beaucoup les âmes. Mais si dès les premiers jours on s'était accoutumé à regarder Constantinople comme le

boulevard de l'Orient, et comme, en quelque sorte, la clef de la terre sainte; si on avait fait entrer fort avant dans les esprits cette idée que pour marcher sûrement vers Jérusalem et pour maintenir la domination chrétienne en Palestine, il ne fallait pas laisser derrière soi les trahisons et les embûches de l'empire grec, un grand intérêt religieux se serait attaché à la conservation de Constantinople, et les vainqueurs de Byzance, commençant leur œuvre aux dernières années du XIe siècle, auraient eu devant eux cent ans d'enthousiasme religieux pour défendre et affermir leur conquête. Quel grand spectacle eût alors donné le monde! et quelles eussent été les destinées de cet Orient, se relevant tout d'abord, et à cette belle hauteur, sous les drapeaux de la croix et de la civilisation évangélique! Mais la Providence ne permit point que de telles résolutions triomphassent dans les conseils des premiers chefs des armées chrétiennes; elle voulait que ces beaux pays d'Orient d'où est partie toute lumière traversassent d'autres épreuves et d'autres siècles de ténèbres avant de remonter à la vérité, à la dignité, à la grandeur morale.

CHAPITRE XXVI.

Paroles d'un vieillard à l'occasion de la prise de Constantinople par les Grecs. — État de l'empire byzantin après la chute de l'empire latin. — Michel Paléologue fait crever les yeux à Jean Lascaris. — Schisme occasionné par ce crime. — Superstitions des Grecs. — Baudouin II implore les secours de l'Occident pour être replacé sur son trône. — Michel Paléologue conjure le danger par la ruse. — La réunion des Églises grecque et latine est proclamée au concile de Lyon, tenu en 1274. — Comment elle est accueillie à Constantinople. — Charles d'Anjou, roi de Sicile, se dispose à marcher contre Michel Paléologue. — Le pape Nicolas IV arrête cette entreprise. — Michel Paléologue entre avec Jean de Procida dans la conjuration qui aboutit aux Vêpres siciliennes. — Règne honteux d'Andronic II. — État de l'empire grec après sa mort. — Andronic III, ses belles qualités. — Règne de Cantacuzène. — Guerres civiles. — Bayezid-Ylderim dicte des lois à Constantinople. — L'approche de Tamerlan l'oblige à lever le siége de cette ville. — Manuel Paléologue et Jean Paléologue. — Leurs voyages en Occident. — Concile de Florence, de 1439, où la réunion des deux Églises est de nouveau proclamée. — Comment elle est encore accueillie à Byzance. — Curieux détails. — Croisade contre les Turcs. — Le pape Eugène IV. — Victoire des chrétiens sur les musulmans dans la Bulgarie. — Traité de paix aussitôt conclu que violé. — Le cardinal Julien. — Mourad II. — Bataille de Varna. — Mort de Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne. — Victoire de Mourad II. — Paroles du sultan après la bataille. — Résultat de la bataille. — Mort de Jean Paléologue II. — Avénement de Constantin Paléologue (de 1261 à 1449).

Un vieillard vénérable, nommé Tornice, versa des larmes quand on lui annonça la prise de Constantinople par les Grecs, ses compatriotes. *Quoi! vous pleurez,* lui dit-on, *et nous avons reconquis notre patrie!* « Eh! ne voyez-vous pas, répondit-il, que

rons d'Occident, et combien on avait peu de confiance dans la solidité et la durée de l'empire latin. La couronne fut donnée à Robert de Courtenay, frère de Philippe, prince pusillanime et sans talent. Robert régna sans éclat et termina tristement sa vie, en 1228, ne laissant aucun héritier. Baudouin II, son frère, qui n'avait que onze ans au moment de sa mort, lui succéda au trône de Constantinople. Narjot de Tourcy fut chargé de la régence.

Les affaires des Latins se trouvaient dans le plus déplorable état. Byzance leur appartenait encore, non l'empire. Plusieurs princes s'en étaient disputé les lambeaux. Baudouin II régnait à Constantinple; Alexis Comnène, petit-fils du féroce Andronic, à Trébizonde; Théodore, despote d'Epire, le meurtrier de Pierre de Courtenay, à Thessalonique, et Ducas Vatace, le plus puissant de tous, à Nicée, où il avait recueilli l'héritage de Lascaris, ce prince grec qui, seul, au milieu des ruines amoncelées dans Constantinople, après la prise de cette ville par les Latins, n'avait pas désespéré du salut de sa patrie. Presque toutes les possessions des barons, dans l'Asie, la Thrace et la Grèce étaient tombées au pouvoir des Grecs, et leur drapeau avait remplacé sur la plupart des villes de la Macédoine et de la Morée le gonfanon des chevaliers. Tous les héros de la croisade, Dandolo, Montferrat, Louis de Blois, Montmorency, Villehardouin, Conon de Béthune et tant d'autres preux fondateurs de l'empire latin, n'étaient plus là pour le défendre : ils étaient morts. Sentant la nécessité d'avoir à leur tête un prince

capable de sauver ce qui restait de cet empire, les barons de Constantinople appelèrent à leurs secours un vieux croisé dont le nom avait glorieusement retenti en Europe et en Asie : c'était Jean de Brienne, fils d'Érard II, comte de Brienne, en Champagne, et d'Agnès ds Montbéliard. Par son mariage avec Marie, petite-fille du roi Amaury, Jean avait porté un moment la couronne de Jérusalem, et s'était signalé, pendant vingt-cinq ans, dans les guerres contre les infidèles. Privé de son trône et ne pouvant le conquérir faute d'argent et de soldats, il commandait, en 1228, les troupes du pape Grégoire IX contre Frédéric II, empereur d'Allemagne, ce prince excommunié d'abord pour ne pas être allé avec une armée, malgré son serment, en Palestine, excommunié, ensuite, pour avoir fait un voyage à la terre sainte sans le consentement du souverain pontife. Jean de Brienne, couvert de nobles cicatrices, avait quatre-vingts ans à cette époque; mais il conservait encore tout son courage, toute sa vigueur d'esprit, toute sa force physique. Sa belle et imposante figure et sa haute taille, son air grave et martial, son front resplendissant de l'éclat des batailles, tout dans Jean de Brienne commandait l'admiration et le respect. On le regardait comme l'espoir, le soutien de cet empire fondé par la bravoure des chevaliers, et qui, menacé, maintenant, par des ennemis formidables, chancelait sur sa base et semblait être arrivé à sa dernière heure. Mais Brienne, roi de Jérusalem, dédaigna de gouverner l'empire de Constantinople en qualité de régent; il dit qu'il voulait

régner comme empereur, qu'il donnerait sa fille en mariage au jeune fils de Yolande et qu'après sa mort la couronne impériale retournerait à Baudouin II ou à ses héritiers. Ces conditions furent acceptées, le pape les sanctionna et Brienne, suivi de cinq mille combattants, partit pour Byzance où il reçut la couronne de Constantin en 1231. Jean de Brienne fit renaître la confiance dans tous les cœurs; et les seigneurs de Constantinople croyaient voir revivre en lui un autre Dandolo.

Les poëtes du XIII[e] siècle ont comparé Jean de Brienne à Achille, à Hector, à Roland, à Judas Macabée, et nous comprenons leur enthousiasme pour un homme tel que le nouvel empereur de Constantinople. Ses prodigieux exploits rappellent, en effet, ceux des héros d'Homère et ceux des chevaliers de la Table ronde. Brienne cherchait des combats par le monde et la possibilité d'une défaite n'entrait pas dans sa pensée. Il ne savait et ne voulait que briser des lances dans les batailles, vaincre ou mourir l'arme au poing. Sa brillante victoire remportée sous les murs de Byzance, en 1235, sur les Grecs et les Bulgares coalisés contre l'empire latin, qu'ils avaient juré d'anéantir, semble appartenir aux temps fabuleux et, véritablement, nous n'y ajouterions pas foi si elle n'était attestée par tous les historiens contemporains. Quarante mille hommes, commandés par l'empereur Vatace et par Azan, roi de Bulgarie, campent aux portes de Constantinople et se préparent à en faire le siége. Jean de Brienne, âgé de plus de quatre-vingts ans, n'attend pas l'ennemi sur

les remparts de Constantinople d'où il aurait peut-être pu le repousser à l'aide de la population de la grande cité ; il prend son armure, monte à cheval, rassemble dans la place du Taurus soixante chevaliers et deux mille archers, seules forces dont il dispose : « Mes biaux amis, leur dit-il d'une voix tonnante, les Grecs et les Bulgares sont à nos portes ; ils nous insultent et nous bravent ! il faut les occire ! et si l'heure présente est la dernière heure de l'empire, qu'elle soit marquée, au moins, par un dernier élan de courage ! Vive Dieu ! saint sépulcre ! chevauchons contre l'ennemi ! » Ces paroles embrasent le cœur des soldats et des chevaliers. Brienne sort de la ville avec sa petite armée et se précipite dans les rangs des confédérés. Un combat de géants s'engage et dure cinq heures. De quarante escadrons ennemis, trois seulement échappent à l'invincible épée de Brienne. Puis, il rentre triomphalement dans Constantinople, et le soir de cette mémorable journée, des milliers de voix, rendant grâces au Très-Haut, entonnaient le *Te Deum* dans Sainte-Sophie. Les Grecs et les Bulgares renouvelèrent leur tentative contre Constantinople un an après ; ils furent battus, repoussés avec la même bravoure et le même succès. Mais c'était déjà alarmant pour l'empire qu'ils eussent osé l'attaquer avec tant d'acharnement. Brienne, accablé d'ans et de blessures, allait disparaître de ce monde, et laisser sans défense la ville de Constantinople. L'empereur avait souvent demandé à Dieu de lui révéler le jour de sa mort. Les nuits qui la précédèrent il avait vu, dans un

songe, un vieillard vénérable lui montrant la corde et les sandales de la pénitence, et lui disant que la volonté du ciel était qu'il mourût en habit de frère mineur. Dans la nuit du 22 au 23 mars 1237, Brienne vit une légion d'anges, et consulta son chapelain sur l'heure de sa mort. *Biau sire*, lui dit ce prêtre, *l'heure approche*. Brienne se confessa, communia, et demanda qu'on le revêtît de l'habit de Saint-François. Et le 23 mars, au lever du jour, il expira en disant : « Mon doux Jésus! plût à Dieu, qu'après avoir été revêtu des habits somptueux dans la pompe du siècle, je pusse, comme je le souhaite ardemment, couvert de cet habit et du sac de la pénitence, suivre votre sainte pauvreté et humilité! » Remarquons, comme une chose singulière, que Jean de Brienne destiné, jeune encore, à la vie monastique, s'était échappé de l'abbaye de Clairvaux, tant il désirait, alors, se jeter dans les périls des combats[1].

On a dit avec raison que les premières pages de cet empire français fondé par des mains de géant, étaient de l'épopée, ses dernières, de la mauvaise chronique. Nous n'avons pas le courage de suivre Baudouin II, le dernier et le plus infortuné des empereurs latins, dans ses nombreex voyages en Italie, en France, en Angleterre, mendiant des secours pour soutenir son empire qui s'écroulait, et vendant, à prix d'or, les reliques, monuments vénérés de la Passion du Sauveur, depuis longtemps renfermées dans les églises de Constantinople. Louis IX

1. *Chronique de Mouskes.*

les acheta et les plaça dans la Sainte-Chapelle à Paris où elles se trouvent encore. Après avoir parcouru l'Europe en suppliant, Baudouin II n'avait ni troupes, ni argent. Il fit enlever l'or des églises de Byzance, le plomb qui les couvrait pour convertir ces métaux en monnaie. N'ayant plus rien à vendre l'empereur donna aux Vénitiens Philippe, son fils unique, en gage en échange d'une somme modique.

Enfin, dans la nuit du 24 au 25 juillet 1261, vingt mille Grecs, commandés par Stratégopulus, général de l'empereur Michel Paléologue qui régnait à Nicée, pénétrèrent sans obstacle dans Constantinople où ils avaient des intelligences secrètes, et Baudouin II se réveilla au bruit des cris mille fois répétés : *Vive l'empereur Michel! longues années à Paléologue!* Baudouin épouvanté ne songea qu'à la fuite. Il traversa dans les ténèbres les rues de Constantinople, s'embarqua dans un navire à l'ancre dans la Corne d'or, et alla annoncer lui-même à l'Occident la complète destruction de son empire. Les Latins de Byzance suivirent son exemple, excepté les marchands génois, vénitiens et pisans autorisés par Michel Paléologue à continuer leur commerce dans la ville impériale.

L'empire latin avait duré cinquante-sept ans. Il tomba faute de défenseurs et faute d'argent. Les Français n'eurent avec eux ni agriculteurs, ni artisans, ni commerçants : ils n'eurent que des guerriers trop peu nombreux pour se maintenir longtemps au milieu de populations ennemies, popula-

tions qu'ils avaient vaincues, dépouillées, offensées dans leurs mœurs et dans leurs croyances, et qui conservaient au fond de leur âme leur vieille haine contre les Occidentaux. On cherche en vain des colonies latines dans l'empire grec : on ne voit que des chevaliers se battant pour gagner de la gloire et des provinces contre des millions de Grecs qui se battaient, eux, pour des intérêts nationaux. Le gouvernement féodal appliqué dans l'empire latin fût aussi une cause de déchirement et de ruine pour l'œuvre qu'avait fondée la bravoure des Francs. Les seigneurs se disputèrent entre eux, et souvent le glaive à la main, leurs possessions particulières, et méconnurent plus d'une fois l'autorité de l'empereur. « Missire comte, disait un jour le sage Conon de Béthune au seigneur Blandras qui, sous prétexte de conserver le royaume de Salonique au fils de Montferrat, voulait le garder pour lui, et refusait foi et hommage à l'empereur Henri ; missire comte, ne faisons pas chose par quoi Constantinople soit abaissée. Rendez à monseigneur Henri, notre sire à tous, ce qui lui appartient. Si nous allons rancunant, bien vois que nous perdrons tout le pays, et nous-mêmes seront perdus ; et nous mourrons en haine mortelle les uns contre les autres. Si nous nous entre-guerroyons, les Grecs en seront les premiers moult joyeux. Tout ceci, missire comte, tourne à la honte et au décroissement de l'empire[1]. » Vingt mille hommes tels que les croisés de cette époque avaient

1. *Mémoires de Henri de Valenciennes.*

reins, jusqu'au delà du Danube, et conclure avec Phrorilas, successeur de Johas, une paix honorable. Henri battit les Grecs en Bithynie, les obligea à une trêve heureuse pour l'empire, les protégea contre les injustes et impolitiques persécutions que leur fit subir le cardinal Pélage, légat du saint-siége, et procura aux populations de ses États reconquis, quelques années de paix et de prospérité. Henri traita les Grecs avec la même douceur et la même justice que les Latins; il les admit dans sa cour, dans la magistrature et dans ses armées. Il joignait la bonté à la beauté. *Quand il était armé et appareillé et monte sur son destrier, il avait bien l'air d'un prince qui a terre à garder et à gouverner*[1]. Ce bon et vaillant prince mourut empoisonné, le 11 juin 1216, âgé de quarante-deux ans. Des historiens ont attribué ce crime à sa femme, fille de Johas, héritière de la férocité de ce roi, et qui pouvait avoir gardé une haine implacable contre son époux, l'ennemi juré de son père. D'autres auteurs ont pensé que les Grecs avaient commis cet attentat. Du Cange dit que les bienfaits dont Henri avait comblé les Grecs, lui avaient gagné leur affection, et qu'on ne pourrait leur imputer ce forfait sans les accuser de la plus noire ingratitude. Le savant investigateur des temps passés fait ici bien de l'honneur aux Grecs. Ce ne serait pas la première fois qu'ils se seraient montrés lâchement ingrats et perfidement criminels.

Toutes les monarchies de l'Europe, au XIIIe siècle,

1. Henri de Valenciennes.

avaient peu à peu reconnu et confirmé les lois de succession au trône, qui font la sûreté des peuples et des souverains, a dit judicieusement Gibbon. Imitant les exemples de la mère patrie, et frappés des bouleversements produits dans l'empire grec par l'absence de toute loi constitutive, les Français de Constantinople avaient adopté ces mêmes lois de succession. Malheureusement Baudouin Ier n'eut que des filles de son mariage avec Marie de Champagne; et Henri de Hainaut, qui s'était marié deux fois, mourut sans postérité. Il laissa une sœur, Yolande, femme de Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et petit-fils de Louis le Gros. Pierre dominait sur de vastes possessions et jouissait d'une grande réputation de sagesse et de valeur. Dans la malheureuse et sanglante guerre contre les albigeois, on avait admiré sa modération et sa justice. Les barons de Constantinople le choisirent pour succéder à Henri, dont il était le plus proche parent. L'étroite parenté qui unissait Pierre de Courtenay à Philippe Auguste ne fut pas une des moindres causes de son élévation au trône de Constantin. Pierre reçut magnifiquement, dans son castel de Courtenay, dont on voit encore des débris à quelques lieues de Sens, les députés de Constantinople, qui lui apportèrent la grande nouvelle de son avénement à la souveraine puissance. *Les dames*, dit un vieux chroniqueur, *désarmèrent les chevaliers, et les damoiselles les écuyers jeunes d'âge. Et il y eut maints tournois et joutes essayées*. Courtenay accepta l'empire, vendit ou engagea la plus riche partie de son patrimoine, fit annoncer sur les

CHAPITRE XXVI.

Paroles d'un vieillard à l'occasion de la prise de Constantinople par les Grecs. — État de l'empire byzantin après la chute de l'empire latin. — Michel Paléologue fait crever les yeux à Jean Lascaris. — Schisme occasionné par ce crime. — Superstitions des Grecs. — Baudouin II implore les secours de l'Occident pour être replacé sur son trône. — Michel Paléologue conjure le danger par la ruse. — La réunion des Églises grecque et latine est proclamée au concile de Lyon, tenu en 1274. — Comment elle est accueillie à Constantinople. — Charles d'Anjou, roi de Sicile, se dispose à marcher contre Michel Paléologue. — Le pape Nicolas IV arrête cette entreprise. — Michel Paléologue entre avec Jean de Procida dans la conjuration qui aboutit aux Vêpres siciliennes. — Règne honteux d'Andronic II. — État de l'empire grec après sa mort. — Andronic III, ses belles qualités. — Règne de Cantacuzène. — Guerres civiles. — Bayezid-Ylderim dicte des lois à Constantinople. — L'approche de Tamerlan l'oblige à lever le siége de cette ville. — Manuel Paléologue et Jean Paléologue. — Leurs voyages en Occident. — Concile de Florence, de 1439, où la réunion des deux Églises est de nouveau proclamée. — Comment elle est encore accueillie à Byzance. — Curieux détails. — Croisade contre les Turcs. — Le pape Eugène IV. — Victoire des chrétiens sur les musulmans dans la Bulgarie. — Traité de paix aussitôt conclu que violé. — Le cardinal Julien. — Mourad II. — Bataille de Varna. — Mort de Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne. — Victoire de Mourad II. — Paroles du sultan après la bataille. — Résultat de la bataille. — Mort de Jean Paléologue II. — Avénement de Constantin Paléologue (de 1261 à 1449).

Un vieillard vénérable, nommé Tornice, versa des larmes quand on lui annonça la prise de Constantinople par les Grecs, ses compatriotes. *Quoi! vous pleurez,* lui dit-on, *et nous avons reconquis notre patrie!* « Eh! ne voyez-vous pas, répondit-il, que

l'empire est au pillage! Tous les biens viennent des campagnes, et nous n'avons plus de campagnes! Nos guerriers s'amolliront dans le luxe et les voluptés de Byzance! Les Turcs descendront de leurs montagnes, passeront en Europe et s'empareront de Constantinople. Voilà pourquoi je pleure! » La raison du vieux Tornice lui montrait, deux siècles à l'avance, la destruction totale de l'œuvre du grand Constantin. A l'avénement de Michel Paléologue, les provinces de l'Asie, reconquises par l'empereur Vatace, étaient livrées à la rapacité des gouverneurs grecs, qui s'enrichissaient de la sueur et du sang du peuple; les paysans des montagnes d'Arganton, qui avoisinent Nicée et Nicomédie, levaient l'étendard de la révolte et proclamaient un empereur de leur choix; le despote d'Épire, les Comnène de Trébizonde, Ducas l'Ange de Salonique et Guillaume de Villehardouin, petit-fils du célèbre maréchal de Champagne, dernier prince français de l'Achaïe, refusaient d'obéir à Michel Paléologue; et les Turcs, profitant de ces désordres, pillaient les campagnes de l'Anatolie (Asie Mineure) et s'emparaient de plusieurs villes. La discorde régnait à Constantinople même; Michel Paléologue avait fait crever les yeux à un enfant de neuf ans, son pupille, Jean Lascaris, légitime empereur des Grecs, petit-fils de Vatace, et s'était fait déclarer seul Auguste par ses soldats, dont il avait acheté les suffrages. L'horreur de ce crime souleva l'indignation publique, et le patriarche Arsène lança les foudres de l'Église sur celui qui l'avait commis. Effrayé de la colère populaire qui grondait

autour de lui, et de la réprobation de l'évêque, Michel déclara qu'il était prêt à subir la pénitence ecclésiastique imposée aux coupables repentants; mais Arsène connaissait l'empereur, il savait que la religion n'avait jamais été qu'un instrument de politique entre ses mains; il nia la sincérité de son repentir et répondit qu'un sacrifice seul pouvait expier un tel forfait : l'abdication de l'usurpateur. Michel ne se montra pas disposé à payer si cher son absolution, et le patriarche refusa son pardon. Un synode composé d'évêques vendus à Paléologue, prononça la déposition de l'inflexible pontife, qui fut exilé dans une île de la Propontide. Un schisme effréné, qui dura un demi-siècle, se forma à cette occasion, et se termina par une scène de superstition burlesque qui rappelle les *jugements de Dieu* extirpés, non sans efforts, par l'Église latine, du sein des sociétés du moyen âge. Les *arsénites* et les *synodistes*, ainsi qu'on appelait les deux camps ennemis, écrivirent leurs plaintes sur deux parchemins séparés et les jetèrent dans un brasier ardent; les deux sectes invoquèrent, chacune pour son compte, la très-sainte Trinité, et convinrent que celui des deux partis dont le parchemin serait dévoré par les flammes, ferait acte de soumission à celui dont le précieux écrit sortirait intact de l'épreuve du feu. Les *arsénites* et les *synodistes* n'avaient pas imaginé que les deux parchemins pussent être brûlés en même temps; c'est ce qui arriva cependant, et cet accident, que la superstition n'avait pas voulu prévoir, leur fit dire *qu'on devait céder à la puissance de*

l'empereur, comme les parchemins avaient cédé à celle du feu[1]. Telles étaient les querelles et les événements qui tenaient en émoi le peuple, le clergé et les empereurs de Constantinople, pendant que l'empire périssait faute de patriotisme, d'honneur et de courage.

Cependant Baudouin II, l'empereur fugitif de Byzance, implorait les secours de l'Occident pour être replacé sur son trône, comme il les avait implorés, quelques années auparavant, pour ne pas en être précipité. Touchés de ses malheurs, les papes auxquels il s'était adressé, exhortaient les princes de France et d'Italie à prendre les armes pour sa cause. Déjà le bouillant comte d'Anjou et de Provence, frère de saint Louis et roi de Sicile, se préparait à marcher sur Constantinople à la tête d'une armée nombreuse. Il avait donné sa fille en mariage à Philippe de Courtenay, fils de Baudouin II, et voulait rendre au père de son gendre la couronne de Constantin. Michel Paléologue conjura ce danger en recourant à la ruse. Il fit partir de Constantinople vingt-cinq députés chargés de remettre au pape Grégoire X une lettre autographe par laquelle, abjurant le schisme, il souscrivait une profession de foi catholique et demandait la réunion de l'Église grecque à l'Église romaine. Cette importante question, si souvent débattue et toujours entravée par les Byzantins, qui ne la mettaient en avant que dans les moments de péril pour l'empire, reçut une solu-

1. Pachymère, livre VI, chap. XXVII; et livre VII, chap. XXII.

tion solennelle au concile de Lyon, tenu en 1274. Mais revenus à Constantinople, les ambassadeurs de Michel, parmi lesquels se trouvaient des moines, des évêques et des sénateurs, furent accueillis par les imprécations du peuple et du clergé, qui les traitèrent d'hérétiques et d'apostats. Les signataires grecs de l'acte de réunion et de soumission au saint-siége, n'étaient pas hommes à souffrir le martyre pour la foi jurée : ils foulèrent aux pieds ce qu'ils avaient fait à Lyon. L'on vit, dans ce temps, un patriarche de Constantinople, Veccus, rédiger, de sa main, un serment d'obéissance à Rome, et mettre, ensuite, au *nombre des compagnons de Judas* ceux qui abjureraient *le schisme* et qui reconnaîtraient la suprématie de l'Église latine[1]. Michel, qui n'avait demandé la réunion que dans un intérêt personnel, y renonça quand il se vit à l'abri du danger qui l'avait menacé. Mais Paléologue et Andronic II, son fils, qu'il avait associés à sa couronne, continuaient à entretenir les souverains pontifes dans la pensée que la réunion était réellement accomplie, malgré les obstacles qu'elle rencontrait à Constantinople. Peu confiant dans ces déclarations et ces promesses, Charles d'Anjou, qui détestait les Grecs, renouvela ses préparatifs de guerre contre Paléologue en 1278; Nicolas III, dont il était vassal comme roi de Sicile, l'arrêta dans sa belliqueuse entreprise. Le comte de Provence, imposant silence à son désespoir, s'inclina devant les ordres formels du pape, et mordit de rage le sceptre

1. *Leo Allatius*, p. 67.

d'ivoire qu'il tenait toujours dans sa main. Charles pressentait quel ennemi lâche et cruel il avait dans Michel Paléologue. Pendant que cet empereur berçait les papes dans de fallacieuses promesses de réunion des deux Églises, et qu'il enchaînait le bras terrible du comte d'Anjou, il donnait trente mille onces d'or pour l'armement de la flotte du roi d'Arragon contre les Français de Palerme, recevait dans sa cour Jean de Procida, et entrait avec cet agent secret de la maison de Souabe, dans cette ténébreuse conjuration qui devait aboutir aux *Vêpres siciliennes*[1] (1282). Cet horrible massacre, qui acheva de détruire tous les desseins de Charles sur l'Orient, assura à Michel Paléologue la conservation de Constantinople.

Le double jeu de Michel dans ses négociations avec Rome, ne le sauva ni des foudres du saint-siége, ni de la malédiction des Constantinopolitains. Il mourut au mois de septembre 1282, excommunié par le pape Martin IV; les Grecs, qui le comparaient à Julien l'Apostat, vouèrent son âme à la damnation éternelle. De concert avec les moines et les évêques, Andronic II, prince sans talent, sans cœur et sans courage, refusa à son père les honneurs de la sépulture ecclésiastique. *On l'enterra comme un chien*, dit un vieil historien. Andronic II suivit une conduite opposée à celle de son prédécesseur; il rompit ouvertement avec Rome, et persécuta les Grecs récemment convertis à la foi catholique. L'on vit partout,

1. *Histoire de Sicile*, de Égly, t. I.

comme au temps des Constance, des Valens, des Léon l'Isaurien, des Copronyme, des délateurs, des victimes et des supplices. Quand on implorait la clémence d'Andronic en faveur de tel ou tel ecclésiastique ou laïque qui avait embrassé la foi romaine, il répondait qu'il ne faisait aucune exception parmi les *azymites*[1], et qu'il *les jugeait tous par quelques-uns, comme il reconnaissait l'amertume de la mer par une seule goutte qu'il mettait sur ses lèvres.* Son règne de cinquante ans ne fut qu'un abaissement continu pour l'empire qui s'en allait en lambeaux.

« Que ma situation est différente de celle du fils de Philippe, disait Andronic III, en montant sur le trône de Byzance après Andronic II, son aïeul : Alexandre se plaignait que son père ne lui laisserait rien à conquérir ; hélas ! mon grand-père ne m'a presque rien laissé à perdre ! »

L'empire, en effet, se trouvait alors dans un pitoyable état. Les Turcs étaient maîtres d'une grande partie de l'Anatolie ; les Bulgares dévastaient la Thrace ; les Serviens étendaient leur domination du côté du Danube ; dix ou douze mille aventuriers catalans, venus en Orient pour défendre l'empire moribond, avaient été lâchement trahis par Andronic II, et s'étaient vengés en mettant ses troupes en déroute et en brûlant les environs de Constantinople ; les marchands génois, établis à Galata, dictaient des lois à Andronic II, et les corsaires de l'Archipel et de la

1. On appelait *azymites* ceux qui communiaient avec du pain azyme ou sans levain.

mer Noire pillaient impunément les navires grecs mouillés dans la Corne d'or et le Bosphore.

Andronic III, dont la jeunesse s'était passée au sein des plaisirs, déploya sur son trône une indomptable énergie ; il organisa une flotte et une armée de terre, battit les Bulgares, les Serviens, les musulmans, leur reprit quelques provinces qu'ils avaient enlevées à l'empire, et le gouvernement impérial retrouva un peu de gloire et de repos. Une mort paisible termina la trop courte carrière d'Andronic en 1341.

Jean Paléologue, son fils, âgé de neuf ans, lui succéda. Avant d'expirer, Andronic III désigna pour tuteur du jeune empereur et pour régent de l'empire, Jean Cantacuzène, son compagnon d'armes et son ami. Caléas, patriarche de Constantinople, Anne de Savoie, mère de Jean Paléologue et veuve d'Andronic III, voulurent, chacun au profit d'une ambition personnelle, arracher le gouvernement à Jean Cantacuzène, qui ne tarda pas à se faire proclamer empereur par son armée.

« Les guerres civiles, avait dit Andronic III, rendent le corps de l'État semblable à celui d'un frénétique qui ronge ses membres avec ses propres dents, et qui se déchire lui-même les entrailles. » Le sage empereur avait prévu les malheurs qui, après sa mort, allaient tomber sur l'empire. Deux partis se formèrent : les *cantacuzains* et les *paléologues*. Le règne de quatorze ans de Jean Cantacuzène fut marqué par d'affreuses discordes intestines. Il en a lui-même retracé le lugubre tableau dans une histoire estimable malgré sa prolixité.

La Thrace, abandonnée par ses habitants décimés et ruinés, fut réduite à une solitude aussi triste que la sauvage Scythie, et les populations des autres provinces, sans asile et sans pain, se livraient aux musulmans, ou invoquaient la mort pour finir leur misère.

Plusieurs fois Cantacuzène fut excommunié par le patriarche qui voulait régner à sa place, parce que, disait-il, *l'Église doit gouverner l'empire, comme l'âme gouverne le corps.* Le sénat avait déclaré Cantacuzène ennemi de l'empire dans un moment où ce prince en était le plus ferme appui. Dégoûté du pouvoir suprême, dont il n'avait connu que les amertumes, Cantacuzène échangea, en 1355, sa robe de pourpre contre celle d'un cénobite, et s'enferma dans un monastère du mont Athos, où il vécut encore vingt ans.

A cette époque de dépérissement et de perturbation profonde, le peuple et l'État étaient ruinés: les grands seuls étaient riches. La fortune de Cantacuzène, qui fut pillée avant et après son abdication, était immense: mille paires de bœufs labouraient ses terres; ses pâturages renfermaient deux mille juments poulinières, mille étalons, deux cents chameaux, trois cents mulets, cinq cents ânes, cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille porcs, des milliers de moutons; il possédait de nombreux palais à Constantinople, des villas aux environs de cette capitale, une riche vaisselle d'or et d'argent, beaucoup de bijoux et de trésors monnayés.

Après avoir détaillé l'état de sa fortune et en avoir

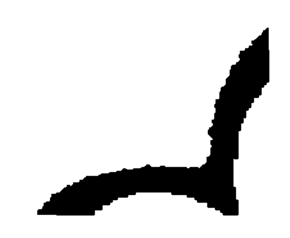
raconté le pillage, Cantacuzène fait cette simple réflexion : « L'empereur fut en un moment dépouillé de toutes ses richesses sans en témoigner son ressentiment par des paroles indignes de lui ; tout ce qu'il regretta, c'est qu'elles n'eussent pas profité à l'État, auquel il les avait destinées. Que la volonté de Dieu soit faite ! » Dans sa résignation toute chrétienne, le monarque déchu, auquel on reprochait de s'être emparé injustement de la couronne du jeune Paléologue, pouvait se rappeler cette parole, que lui avait adressée un vieil évêque, après son élévation au rang suprême : *Vous saurez un jour, seigneur, que personne ne peut manger des figues vertes sans que les lèvres en soient piquées et enflées*[1]. Cependant ce prélat rendait en même temps hommage aux éminentes qualités de Cantacuzène, et disait que Dieu *avait ordonné qu'il montât sur le trône.* Rien ne manquait à ce prince pour sauver les débris de l'empire et pour ranimer le souffle de vie qui restait encore à ce corps décrépit et menacé d'une entière et prochaine dissolution. Cantacuzène, descendant des paladins de France, appartenait à une famille de héros, dont les annales byzantines racontaient les exploits depuis le commencement du XIe siècle ; brave, spirituel, instruit, probe, ami de la justice et du bien public, Cantacuzène n'avait accepté le sceptre que dans une pensée de dévouement et de salut ; les factions, les intrigues des courtisans et des eunuques de l'impératrice Anne de Savoie, lui dressèrent

1. Cantacuzène, livre III, chap. XXVII.

de continuelles embûches, paralysèrent ses efforts, et l'empire, à son déclin, ne retira ni profit, ni gloire de ses nobles intentions, de son patriotique courage.

Mais l'empire était perdu. Qu'est-ce donc qu'un homme, un homme seul, quand il n'y a plus de nation; et quand des ennemis formidables, jeunes, pleins d'ardeur et de vie, sont là, debout, l'œil étincelant, dévorés de la passion des conquêtes, et n'attendant que l'heure propice pour mettre à mort et déchirer un colosse affaissé? Quel triste spectacle donne l'empire grec depuis l'abdication de Cantacuzène jusqu'au jour où Mahomet II arrive aux portes de Constantinople avec ses invincibles bataillons! Un Andronic, fils de Jean Paléologue Ier, détrôna son père; celui-ci fit crever les yeux à son fils, et ramassa ensuite sa couronne dans le sang et la boue. Il mourut épuisé de débauches en 1391, après avoir subi les humiliations de Bayezid-Ylderim (la Foudre), qui lui avait défendu de réparer les remparts de Byzance. Les princes, que les liens du sang et le sentiment de leurs malheurs auraient dû réunir, se disputaient avec fureur les lambeaux de la poupre impériale. Tous les crimes que l'ambition avait inspirés autrefois pour obtenir le sceptre du monde romain, on les commettait encore pour régner sur quelques misérables cités[1]. En 1395, Bayezid ou Bajazet somma Manuel Paléologue, successeur de Jean, de lui livrer Constantinople. « Par la faveur d'Allah (Dieu), lui disait le sultan, mon invincible cimeterre

1. Michaud. *Histoire des croisades.*



a réduit sous mon obéissance presque toute l'Asie et une partie de l'Europe; il ne te reste plus que ta capitale, sors de cette ville, remets-la dans mes mains, ou tremble pour toi et ton malheureux peuple! »

Le farouche sultan daigna consentir à un arrangement qui préserva Byzance de ses coups; pour prix d'une trêve de dix ans, Manuel s'engagea à lui payer un tribut annuel de trente mille écus d'or. Bajazet fit construire une mosquée dans Constantinople et y établit un kadi (juge) chargé de rendre la justice aux marchands mahométans de cette ville. Ces dégradantes conditions que Manuel se sentit cependant heureux de voir ratifiées par le prince ottoman, furent, pour les Turcs, un commencement de prise de possession de Byzance. Quelques années après Ylderim bloquait cette ville avec une imposante armée; il était sur le point de la prendre par famine lorsque Tamerlan ou Timour, le fléau de l'Asie pendant trente-cinq ans, apparut tout à coup dans la Galatie et menaça les Ottomans d'une extermination générale. Bayezid accourut à sa rencontre, et fut vaincu et fait prisonnier par l'empereur Mogol dans les plaines d'Angora en 1402. La victoire de Tamerlan retarda d'un demi-siècle la chute de Constantinople.

C'était toujours vers l'Occident que les empereurs byzantins tournaient leurs regards pour chercher des défenseurs et des appuis; mais l'Occident, si souvent trompé par la mauvaise foi grecque, restait sourd aux supplications des princes mendiants des bords du Bosphore. Accompagné du célèbre maré-

chal Boucicaut qui, en 1399, était venu prêter son bras puissant à l'empire grec aux abois, et qui le sauva un moment des armes ottomanes, Manuel Paléologue parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre pour solliciter inutilement des secours. Il revint à Constantinople sans armée, mais chargé des présents des monarques de l'Europe. Charles VI, roi de France, qui le reçut à Paris, avec une magnificence toute royale, lui assura une pension de mille écus. Un successeur de Constantin, de Théodose, de Justinien figura sur la liste des pensionnaires d'un successeur de Clovis, de Charlemagne et de Philippe Auguste. Ainsi la fortune se jouait des têtes couronnées. Les empereurs de Constantinople, autrefois maîtres de l'Occident et de l'Orient, imploraient, maintenant, à deux genoux, les armes des Francs pour prolonger encore leur débile existence, et ne recevaient qu'une aumône. Manuel mourut d'une attaque d'apoplexie en 1425, et laissa sa couronne à son fils Jean Paléologue II, qui, tremblant en présence des Ottomans, se rendit, en montant sur le trône, le vassal du sultan Amurat ou Mourad Ier.

« Mon fils, disait avant de mourir Manuel à Jean Paléologue II, mon fils, notre siècle misérable n'offre aucun champ à l'héroïsme ni à la grandeur. Notre situation exige moins un empereur belliqueux qu'un économe circonspect des débris de notre fortune. Il ne nous reste pour toute ressource contre les Turcs, que leur crainte de notre réunion avec les Latins, et la terreur que leur inspirent les intrépides nations de l'Occident. Dès que vous serez pressé

par les infidèles, faites-leur entrevoir ce danger. Proposez un concile, entrez en négociation avec Rome, mais prolongez-les toujours, éludez la convocation de cette assemblée et faite en sorte de ne satisfaire les Latins que par des paroles[1]. »

Toute la politique grecque par rapport à l'Occident est révélée dans ces tortueuses instructions d'un père à son fils. Jean Paléologue ne les suivit pas de point en point. Fondant un dernier espoir pour le salut de son empire dans la réunion des deux Églises, ce prince s'embarqua, en 1437, sur huit galères du pape Eugène IV, et se dirigea vers l'Italie, accompagné de plusieurs évêques, de sénateurs et de quelques-uns de ses officiers. Deux cents personnes, dont le souverain pontife paya les frais de voyage, composaient le cortége impérial. Les Grecs passèrent deux ans en Italie et les dépenses de ce séjour furent aussi à la charge d'Eugène IV. Après de longs débats sur les quatre questions qui divisaient les schismatiques et les catholiques romains, l'usage du pain azyme dans la communion, la procession du Saint-Esprit, la nature du purgatoire et la suprématie du pape, l'union des deux croyances religieuses fut de nouveau proclamée au concile de Florence en 1439. Le pape promit alors de secourir l'empire de Byzance. Deux Grecs, Démétrius, frère de l'empereur et Marc, évêque d'Éphèse, refusèrent seuls de signer l'acte de réunion. L'historien Syropulus, présent au concile, fait remarquer avec un grand

1. Phranza, livre II, chap. XIII.

sérieux qu'un troisième opposant se montra au sein de la docte assemblée : le chien fidèle de Jean Paléologue ! ce chien, ordinairement tranquille au pied du trône de l'empereur, fit entendre des hurlements furieux pendant la lecture de l'acte de réunion; on employa inutilement les caresses et les coups de fouet pour le faire taire. Syropulus ne manque pas de faire observer que les aboiements frénétiques de ce chien étaient comme une protestation contre une œuvre désapprouvée par le ciel et par la nation grecque.

D'autres cris pleins de rage attendaient Paléologue et sa suite sur les bords du Bosphore; les scènes tumultueuses qui s'étaient produites à Constantinople après le concile de Lyon de 1274, se renouvelèrent en 1439. L'indignation des Constantinopolitains éclata avec fureur contre les évêques signataires de l'acte de réunion ; le repentir public des prélats put seul apaiser la colère de la multitude. Ils dirent que l'argent des Italiens les avaient corrompus. « Oui, s'écrie ici l'historien Ducas, oui, vous avez reçu de l'argent à Florence; mais l'avez-vous rapporté ? non ! vous l'avez gardé, et vous avez vendu votre foi ! vous êtes plus coupables que Judas, car il rapporta aux Juifs le prix de sa trahison. Dieu, qui connaît votre prévarication, en a différé le châtiment. Le feu est allumé dans Jacob, et la colère est montée sur Israël ! » La trahison grecque était, en effet, la cause première de l'anéantissement de l'empire : le schisme le minait depuis six siècles; c'est là une vérité historique, et des Byzantins l'ont même reconnu[1].

1. Voy. Ducas, chap. xxxiv.

Fidèle à sa promesse, Eugène IV exhorta les princes d'Occident à s'armer pour la délivrance des Grecs. Mais la France et l'Angleterre épuisées par la longue guerre qui troubla ces deux nations, n'étaient pas en mesure de lever des armées pour secourir Paléologue. Les Français, qui étaient restés indifférents en présence de la monarchie chancelante de Baudouin II, ne firent rien pour empêcher la destruction de l'empire grec. La pusillanimité des empereurs byzantins et l'état de vassalité dans lequel ils s'étaient placés vis-à-vis des sultans, leur attiraient le mépris des princes d'Occident. Lorsque le pape demanda à l'empereur d'Allemagne de défendre Constantinople, ce monarque répondit avec humeur que les Grecs avaient ouvert aux Turcs les portes de l'Europe *et mis le loup dans la bergerie*. Les Génois et les Vénitiens, qui avaient des intérêts en Orient, les Polonais et les Hongrois qui pouvaient, les premiers, après la chute des Grecs, être victimes d'une invasion musulmane, obéirent seuls au cri d'alarme poussé par le chef de la catholicité. En 1442 une croisade contre les Turcs fut prêchée dans les diètes de Pologne et de Hongrie.

Ladislas Jagellon, prince vaillant, juste, pieux, adoré de ses sujets, réunissait, en ce moment, sur sa tête la couronne de ces deux nations belliqueuses : il fut proclamé chef de la guerre sainte. A ses côtés brillait le fameux Jean Hunyade, son général, connu dans le monde chrétien pour ses exploits, et dont le nom seul inspirait un tel effroi aux Ottomans qu'ils lui avaient donné le nom de

Jean le Maudit. Le pape accorda à Ladislas le denier de saint Pierre, et une flotte de cinquante galères équipées aux frais d'Eugène IV, cingla vers le Bosphore. Il se fit représenter dans les rangs de l'armée du roi de Hongrie par son légat, le cardinal Julien, prélat d'un caractère intrépide et d'un génie ardent. Les phalanges catholiques traversèrent le Danube, s'avancèrent triomphalement jusqu'à Sophie, capitale de la Bulgarie, et remportèrent deux victoires mémorables sur les Turcs commandés par le sultan Amurat ou Mourad II (juillet 1444). Les chemins de Constantinople leur étaient ouverts. Ils s'endormirent dans leur triomphe. Ladislas conclut avec Mourad II une trêve de dix ans, jurée d'une part sur l'Évangile, de l'autre sur le Coran. Le cardinal Julien, qui s'était opposé à cette paix imprudente, fulmina, en paroles violentes, l'anathème contre les guerriers chrétiens qui l'observeraient. Un serment solennel liait cependant le roi de Hongrie et son armée. Soutenant cette doctrine sacrilége des Ottomans qui ne se croyaient pas obligés de tenir une parole donnée à des infidèles, le légat du pape releva les croisés de leur serment, leur donna l'absolution du parjure, les détermina à rompre immédiatement la trêve et à recommencer la guerre[1]. Des palatins hongrois, ne voulant pas manquer, eux, à la foi jurée, et mécontents aussi d'un traité qui avait rendu leurs exploits inutiles, abandonnèrent

1. Voy. le discours du cardinal dans les historiens Callimaque et Bonfini.

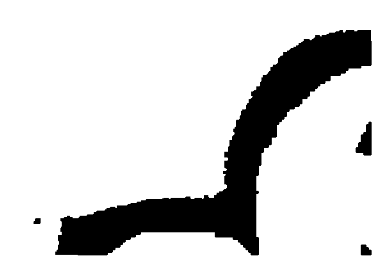
l'armée de Ladislas qui se trouva réduite à vingt mille hommes. Elle se remit en marche à travers les plaines de la Bulgarie, s'empara de plusieurs villes récemment conquises par les Turcs et vint camper près de la cité de Varna qu'elle occupa sans coup férir.

Après le traité de paix conclu entre les chrétiens et les musulmans, Mourad II, voulant passer le reste de sa vie dans la tranquillité et *poser*, comme il le disait lui-même, *son pied sur le coussin du repos*, avait renoncé au pouvoir au profit de son fils Mahomet II; prenant la robe et le bonnet de derviche (moine), le sultan s'était enfermé dans une tour que nous avons visitée à une demi-lieue de Magnésie de l'Hermus, belle et riche cité musulmane, appelée aujourd'hui *Magnissa.* En apprenant la levée de boucliers des chrétiens violateurs de leur serment, Mourad II quitte sa retraite, se met à la tête de soixante mille soldats, invoque le prophète arabe, supplie Jésus-Christ lui-même de venger l'outrage fait à son nom par des guerriers parjures, fait attacher à son étendard le traité de paix signé avec Ladislas, vole contre ses ennemis *et le vent de la gloire souffla sur les drapeaux musulmans* [1].

Le 10 novembre, au lever du soleil, Mourad II arrive avec toutes ses forces près de Varna, et trouve l'armée chrétienne rangée en bataille dans la plaine marécageuse qui s'étendait alors entre Mauropolis, bourg de cette ville, et le promontoire de Kalliacré. Hunyade charge l'aile gauche des musulmans com-

1. Coggia-Effendi.

mandée par le Beglerbery-Karadja, l'entame et la met en déroute; les Valaques, sous les ordres d'un noble palatin, culbutent l'aile droite; le sultan désespère du salut de son armée et se dispose à prendre la fuite, lorsque Karadja, saisissant la bride du cheval de Mourad, lui dit : *Seigneur ! n'abandonnez pas vos troupes ! mourez s'il le faut ! mais mourez avec gloire ! vous ne fuirez pas !* L'empereur turc reprend courage et remercie de la voix et du geste son intrépide général. En ce moment Ladislas se précipite avec sa cavalerie dans le centre de l'armée ottomane où brillent les diamants placés sur le turban de Mourad; le roi de Hongrie fait des prodiges de valeur; de nombreux guerriers ottomans tombent sous le tranchant de son glaive; il se fait jour jusqu'au lieu où se trouve le sultan qui brise son cimeterre sur le casque du prince chrétien; une lutte à mort allait s'engager entre les deux chefs des armées ennemies, lorsque Ladislas, environné de nombreux soldats turcs, tombe percé de mille coups. Un vieux janissaire, Khodja-Khisir, coupa la tête de Ladislas, la mit au bout de sa lance et, la montrant aux Hongrois, leur dit d'une voix de tonnerre : *Giaours* (infidèles), *voilà votre roi !* Ce spectacle jeta la consternation parmi les chrétiens qui se débandèrent et prirent la fuite. Le cardinal Julien, voulant payer de sa vie ses désastreux conseils, mourut l'arme au poing dans les rangs ennemis. Dix mille chrétiens et un plus grand nombre de Turcs couvrirent le champ de bataille de leurs cadavres. *Mais la victoire*, dit Coggia-Effendi, *semblable à une jeune fiancée, écarta*



son voile importun, et se montra radieuse aux yeux du triomphant monarque. Pourtant Mourad II ne témoigna aucune joie de son triomphe. Triste et silencieux, il promenait ses regards sur la terre semée de corps morts : *Pourquoi cette tristesse après une si grande victoire ?* lui dit son vizir. *Mais ne vois-tu donc pas tous ces vrais croyans étendus sur la poussière ?* répondit le sultan ; puis il ajouta : *Deux victoires pareilles détruiraient mon empire !* Mais la bataille de Varna n'assura pas moins aux Turcs leur domination dans les provinces d'Europe qu'ils avaient conquises ; elle leur permit d'en conquérir de nouvelles, tandis que les pertes de l'armée chrétienne furent irréparables. Jean Paléologue, pour lequel les catholiques avaient péri, s'éteignit sans gloire, en 1449. Son frère, Constantin, dont la mort héroïque devait honorer, au moins, la chute du Bas-Empire, le remplaça sur le trône.

CHAPITRE XXVII.

Phase nouvelle de cette histoire. — Un mot sur les croisades. — Dispositions de l'Occident pour Constantinople au xv[e] siècle.— Présages et visions prophétiques. — Origine de l'empire ottoman. — Erthogrul. — Osman. — Caractère et progrès des Ottomans depuis leur origine à Sugut jusqu'à leur entrée à Constantinople. — Dépopulation de cette ville au milieu du xv[e] siècle. — Querelles religieuses. — Haines des Grecs contre les Latins.—Paroles du grand-duc Notaras; celles du presbytérien Knox. — Gennadins. — Conquête de Byzance depuis longtemps convoitée par les sultans ottomans. — Paroles de Mahomet II à ce sujet. — Prophéties touchant la prise de Constantinople par les Turcs. — Construction par Mahomet II d'une forteresse sur la rive européenne du Bosphore. — Réclamation de Constantin Paléologue à ce sujet.—Réponse du sultan. — Autre réponse de l'empereur grec. — Topographie de Constantinople. — Ses anciens remparts. — Leur état présent. — La porte Dorée. — Mahomet II campe avec son armée devant Constantinople (de 1449 à 1453).

Nous entrons dans une phase nouvelle de cette histoire, et cette phase marque une grande époque dans les annales humaines. Constantinople, autrefois capitale du monde romain, et maintenant dernier boulevard de la chrétienté en Orient, Constantinople va changer de nom, d'institutions, de croyance, de physionomie. Par sa mémorable victoire de Poitiers, Charles Martel arrêta, en 732, la marche envahissante de l'islamisme en Europe; mais depuis l'avénement du calife Omar (634), jusqu'à la fin du xi[e] siècle, les musulmans étendaient leur puissance en Afrique, en Palestine, en Syrie, en Mésopotamie,

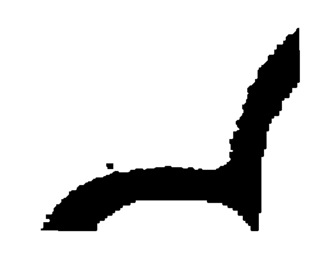
dans l'Asie Mineure, en Perse; leur domination violente sur les bords du Jourdain souleva les nations d'Occident, et provoqua les croisades; les armées victorieuses, portant pour bannière la croix de Jésus-Christ, renversèrent le pouvoir des disciples du prophète arabe à Nicée, à Dorylée, à Édesse, à Antioche, à Jérusalem, à Saint-Jean d'Acre, et opposèrent une digue infranchissable au flot toujours montant de l'islamisme. Sans les croisades, sans ces guerres magnifiques et préservatrices que le XVIIIe siècle, dans sa haine insensée contre la religion chrétienne, avait voulu flétrir du nom de *sanglante folie*[1], Constantinople aurait subi deux cents ans plus tôt le joug du Coran, et l'Occident n'eût peut-être pas échappé au sort de la Grèce et des rives du Bosphore; mais au XVe siècle, plus rien n'arrêtait ou ne détournait le courant terrible qui poussait les Ottomans vers Byzance. L'esprit des croisades n'existait plus; les monarchies de l'Occident, livrées entre elles à des dissensions, à des guerres incessantes, songeaient à leur propre conservation, à leur agrandissement, à la consolidation de leur puissance, et ne portaient plus que des regards distraits ou même indifférents du côté de l'Asie. Cet état de choses en Europe et la faiblesse de l'empire grec firent la force des mahométans à cette époque. Avant d'arriver à l'heure suprême de la chute définitive du Bas-Empire, il importe de jeter un rapide coup d'œil sur l'origine, le

1. C'étaient les deux mots consacrés par les philosophes du XVIIIe siècle. Un vieux reste du voltairianisme les répète encore aujourd'hui.

caractère et les progrès des Ottomans, jusqu'au jour où ils entrent en vainqueurs dans Constantinople.

Les événements merveilleux qu'on trouve toujours au berceau des empires ne sauraient être entièrement passés sous silence par l'historien, car ces événements aident à comprendre l'esprit d'une époque et le caractère du peuple dont on veut étudier la destinée. Les nations, comme les individus, préparent leur fortune ou leur ruine, selon que le sentiment de leur force ou de leur faiblesse leur inspire des présages de grandeur ou d'abaissement. Les fables qui présidèrent à la naissance, à la mort de Romulus, le nom de *ville éternelle* donné à Rome, ne furent pas une des moindres causes de la puissance des anciens maîtres du monde; et le prestige de ce nom subsistait encore alors même que les vices qui tuent les sociétés avaient pris la place, chez les Romains, des mâles vertus qui les font vivre. « Les songes, a dit un philosophe[1], contiennent moins de mystères que le peuple ne croit, et un peu plus que ne pensent les esprits forts. » Les légendes et les songes prophétiques rapportés avec une complaisance singulière par les historiens orientaux, au sujet de l'origine de la dynastie ottomane, expriment poétiquement les préoccupations, les espérances qui remplissaient l'imagination des Turcs des XIIIe, XIVe et XVe siècles, c'est-à-dire l'envahissement du monde et la propagation du Coran par le glaive des combats : c'était

1. Bayle.

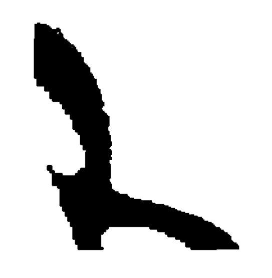


toute la pensée de Mahomet implantée dans l'âme de tout homme qui embrassait sa doctrine[1].

En 1231, Erthogrul (l'homme au cœur droit), sorti, avec une tribu nombreuse, des bords orientaux de la mer Caspienne, s'avança vers l'occident de l'Anatolie, rencontra deux armées qui se combattaient, prit la généreuse résolution de secourir le plus faible, et son intervention décida la victoire; les vaincus étaient des Mogols; les vainqueurs, des Turcs Seldjoukides, commandés par Aladin, sultan d'Iconium. « La Providence m'a conduit vers toi, lui dit Erthogrul après le combat; je te baise la main comme à mon protecteur. Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète! » Aladin embrassa Erthogrul, jeta sur ses épaules une pelisse d'honneur, et lui donna, en propriété, la belle et riche vallée de Sugut (le saule), située à sept lieues de Dorylée, et à douze de Lefké, l'ancienne Leuca du Sangare. Erthogrul menait une vie patriarcale dans cette vallée et pratiquait l'hospitalité. Il nourrissait son cœur des préceptes du Coran et lisait souvent ce livre. « Puisque tu as lu ma parole avec tant de respect, lui dit, une nuit, dans son sommeil, une voix céleste, tes enfants, les enfants de tes enfants, seront honorés de génération en génération. » Erthogrul mourut dans une grande et heureuse vieillesse, et fut enterré à Sugut, où nous avons visité son tombeau ombragé de beaux cyprès et de chênes toujours verts.

Osman, son fils, dont le nom signifie *briseur de*

1. Voy. ce que nous avons dit du caractère de l'islamisme dans le XIV[e] chapitre de cet ouvrage.



jambes, n'adopta pas, comme son père, la tranquille vie de pasteur; d'abord vassal du sultan d'Iconium, il leva bientôt une armée, conquit son indépendance, battit monnaie, se rendit maître d'une partie de la Bithynie, fonda l'empire ottoman et lui donna son nom. Quoiqu'il appartînt à cette forte race tartare d'où sont sorties les différentes nations généralement connues sous la dénomination de *turques*, il appela ses soldats *Osmanlis* (fils d'Osman); et les musulmans de l'Anatolie, de la Mésopotamie, de Constantinople, de la Turquie d'Europe, qui ont conservé une grande vénération pour la mémoire d'Osman, se croient offensés quand on leur donne le nom de *Turcs;* ils veulent être appelés *Osmanlis* comme les compagnons du fils d'Erthogrul dont ils descendent : mais l'histoire les appelle indifféremment *Turcs*, *Ottomans* et *Osmanlis*.

Osman aimait la belle Malkathoun (femme-trésor), fille du noble scheik Édébaly, du pays d'Eski-Scher (Dorylée). La main de la jeune fille lui était refusée; mais Osman disait que la patience était la clef de toute jouissance, que la résignation dans l'amour méritait la couronne du martyre à celui qui en était pénétré, et il espérait, il espérait toujours. Un soir, couché sous la tente hospitalière d'Édébaly, Osman fit un songe: il crut voir sortir de ses reins un arbre dont les verdoyants rameaux couvraient la terre entière. Le Caucase, l'Hémus, le Taurus, l'Atlas, supportaient ce gigantesque dôme de feuillage. Des racines de l'arbre jaillissaient le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube. Des villes ornées de mosquées, de

tours, de pyramides, de palais surmontés de croissants, se déployaient dans des horizons sans limites. A l'extrémité des branches de cet arbre s'allongeaient des épées nues, dont les pointes se tournaient vers les différentes villes de l'univers, et surtout vers Constantinople. Cette ville, placée entre deux mers et deux continents, ressemblait à un anneau enchassé entre deux diamants. Osman allait mettre cet anneau à son doigt lorsqu'il se réveilla[1].

Ce songe, si plein de grandeur, présageait la puissance future de la dynastie des Osmanlis; le fils d'Erthogrul le raconta au scheik Édébaly. « Tu seras grand parmi les hommes, dit-il à Osman, je te donne ma fille! » Un vieux derviche, qui avait vu, quelques jours auparavant, planer un vautour royal sur la tête d'Osman, et qui avait révélé au fils d'Erthogrul sa glorieuse destinée, unit les deux époux; et le gendre d'Édébaly, voulant récompenser le solitaire, lui fit bâtir une cabane et une mosquée sur le bord d'une rivière. Osman termina, en 1326, sa longue carrière à Sugut, où son tombeau vénéré se trouve encore. On lui annonça, avant d'expirer, la conquête de Brousse, capitale de la Bithynie, par son fils Ourkhan. « Allah! Allah! s'écria-t-il, je te rends grâces! Je meurs, ou plutôt je m'endors au bruit d'une grande victoire de mon fils! » Ourkhan était lui-même accouru à Sugut pour apprendre cette nouvelle à son père. « Je quitte la terre sans regret, lui dit Osman en posant ses mains défaillantes sur la

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman.*

tête de son fils; je quitte la terre sans regret puisque je laisse un successeur tel que toi! Sois juste, bon, clément, protége tes sujets et propage la loi du prophète! Dieu seul est Dieu et Mahomet est son envoyé! »

Telle est la figure d'Osman; il y a en lui quelque chose d'antique et de jeune à la fois, quelque chose de fort, de vivace, une séve surabondante qui se communique à tous ses compagnons, à ses premiers successeurs au pouvoir souverain; on sent la vie circuler à grands flots dans ces hommes passionnés, religieux, fanatiques, pleins d'imagination et d'ambition ardente; et l'intrépidité, la vigueur des Osmanlis de ce temps forment un saisissant contraste avec la pusillanimité et la décrépitude de la nation grecque, en présence de laquelle ils se trouvent; ce spectacle n'avait été encore donné au monde qu'aux IV[e] et V[e] siècles, alors que d'innombrables barbares envahirent et brisèrent l'empire pourri d'Augustule.

Dans l'espace de cent vingt-six ans, c'est-à-dire depuis la mort d'Osman jusqu'en 1452, un an avant la prise de Constantinople par les Turcs, les six premiers successeurs du fils d'Erthogrul, Ourkhan, Mourad I[er], Bajazet I[er], Mahomet I[er], Mourad II et Mahomet II, enlevèrent à l'empire grec l'Asie Mineure, la Thessalie, la Thrace, une partie de la Bulgarie, plus de la moitié du littoral de la mer Noire, quelques îles de l'Archipel et la rive gauche du Bosphore. Le siége de leur gouvernement était à Brousse, capitale de la Bithynie ou Andrinople.

Lorsque Constantin Paléologue monta sur le trône

(1449), son empire était réduit à Constantinople, à Lesbos, à l'Achaïe et à la Morée, encore ces provinces, gouvernées par des princes grecs, ne reconnaissaient-elles qu'imparfaitement la souveraineté de l'empereur de Byzance ; de sorte qu'on peut dire, sans s'éloigner de la vérité historique, qu'à l'avénement de Constantin Paléologue ou Dragosès, nom qu'il tenait de sa mère, l'empire se trouvait enfermé dans l'enceinte des remparts de Constantinople. Les Turcs pressaient cette ville de toutes parts, l'étouffaient, ne lui permettaient plus de vivre. Byzance, dont la population s'élevait à un million d'habitants quand elle fut conquise par les croisés (1204), en comptait à peine deux cent mille, deux cent cinquante ans après. Les mortalités, les émigrations successives, résultats ordinaires des longues guerres, des révolutions et des misères qu'elles enfantent, avait réduit à ce nombre la population de cette grande ville. Quatre mille neuf cent soixante-dix mille soldats grecs et deux mille vénitiens ou génois, composaient les seules forces de Constantin Paléologue lorsque Mahomet II, qui disposait de trois cent mille combattants, se préparait à faire le siége de Constantinople[1], et chose triste à dire, jamais les querelles religieuses et la haine des schismatiques contre les Latins n'éclatèrent avec plus de fureur qu'au moment même où l'empire allait tomber faute de défenseurs. Constantin Paléologue, ce héros digne des plus beaux siècles de l'histoire, ce modèle du plus pur patriotisme, se vit

1. Phranza, livre III.

en butte aux sarcasmes, aux malédictions de ses affreux compatriotes quand, en présence d'un péril imminent, il fit connaître sa pensée d'appeler les Occidentaux au secours de l'empire. « Non! s'écriaient les Grecs sur les places publiques et dans les cabarets, non! nous ne voulons pas être secourus par les Latins! Loin de nous le culte des azymites! » Et le grand-duc Notaras disait : « Quant à moi, j'aimerais mieux voir à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pape! » Ces dernières paroles rappellent celles du presbytérien Knox, qui disait, en parlant des catholiques romains : « J'aimerais mieux voir débarquer vingt mille ennemis en Écosse que d'y voir célébrer une messe! » Knox et Notaras sont de la même famille, et chez eux la haine religieuse, la plus implacable de toutes, étouffe dans leur cœur le sentiment du patriotisme.

Cependant le pape Nicolas V avait envoyé à Constantinople, en 1452, le cardinal Isidore, son légat; et quelques personnages importants parmi les Grecs, signèrent avec lui l'acte de réunion accepté au concile de Florence en 1439. Accablés d'injures par les schismatiques opposés à la réunion, ceux qui l'avaient jurée leur répondaient tout bas : « Ayez patience! attendez que la ville soit délivrée du grand Dragon (Mahomet II), et vous verrez alors si nous sommes sincères et réconciliés avec les azymites! » Mais le peuple de Constantinople, lâche et vil en présence des musulmans, qui chaque jour menaçaient son existence politique et sociale, ne suivait pas les conseils des faux *réconciliés*; il n'avait pas la



patience d'attendre sa délivrance pour se déchaîner contre la réunion. Un énergumène appelé Scholarius, de l'ordre des sénateurs, s'était déguisé en moine, avait pris le nom de Gennadius, et tonnait, du fond de son couvent, contre les catholiques. « Pourquoi abandonnez-vous la vérité, disait-il aux Constantinopolitains; en perdant votre foi vous perdez votre ville! Ne comptez pas sur les Italiens. En vous livrant à eux vous vous soumettez à une servitude étrangère! » Apparemment qu'à l'exemple de Notaras, le sénateur préférait l'esclavage des Turcs à la liberté qui aurait pu lui venir du pape. Plus tard, Scholarius reçut de Mahomet II la récompense de ses efforts contre la réunion des deux Églises. Le destructeur de l'empire grec lui donna le bâton pastoral, symbole du patriarcat de Constantinople[1].

Nous avons vu Bayezid entreprendre le siége de Constantinople et le lever soudainement pour combattre le terrible Timour, qui détruisit son armée et le fit prisonnier. Deux fois Mourad II, le vainqueur de Varna, attaqua Byzance, mais sans succès. Les sultans convoitaient cette ville depuis un siècle; toute leur politique, tous leurs efforts se dirigeaient sur elle; c'était le brillant joyau aperçu par Osman dans son rêve; et les épées mystérieuses qu'il avait vues se tourner contre Byzance, s'étaient montrées en réalité dans les mains de ses successeurs. Le désir de s'emparer de la cité de Constantin brûlait l'âme de Mahomet II; cette idée le tourmentait, l'obsédait; il

1. Voy. l'historien Ducas.

dessinait les murailles de Constantinople, marquait les points d'attaque, l'emplacement des batteries et des machines de siége; il ne dormait plus. Au milieu d'une nuit, ayant mandé son vizir Khalil-pacha, « Tu vois, lui dit le sultan, le désordre de ma couche, j'y ai porté le trouble qui m'agite et me dévore; désormais il n'y aura plus pour moi de repos ni de sommeil que dans la capitale des Grecs! Je te demande de m'aider à prendre Constantinople! — Le même Dieu qui t'a donné une si grande portion de l'empire romain, lui répondit le vizir, ne t'en refusera pas la capitale! Tes serviteurs et moi nous sacrifierons nos vies et nos fortunes pour exécuter tes volontés. » Quelle résolution, et comment résister à des hommes pareils!

Les prophéties exercèrent, à cette époque, une grande influence, et sur l'esprit des musulmans déterminés à prendre Constantinople, et sur l'esprit des Grecs persuadés que les derniers jours de leur empire étaient arrivés; ces prophéties annonçaient depuis huit siècles que les disciples du Coran se rendraient maîtres de Byzance. « Les croyants, avait dit Mahomet à Eyoub, son porte-étendard, qui périt devant la cité de Constantin, en 672, les croyants s'empareront de Constantinople; le meilleur prince sera celui qui fera cette conquête, et la meilleure armée sera la sienne[1]. » Ces paroles, qu'Eyoub avait si souvent répétées aux Arabes du VIIe siècle, au point de les déterminer à tenter sept

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman.*

fois dans peu d'années la prise de Constantinople, ces paroles circulaient dans les rangs de l'armée de Mahomet II, et ce sultan les ajoutait même à son namaz (prière de midi des musulmans). Quant aux Grecs, cette prophétie les frappait de terreur, et ce fut en vain que, pour ranimer leur courage abattu, on leur parlait d'une prédiction contredisant celle du prophète de la Mecque ; pendant que le fils de Mourad II assiégeait Byzance, des imposteurs disaient sur les places publiques et dans les églises, que les Turcs entreraient bien dans Constantinople, mais qu'ils en seraient aussitôt chassés par un homme de condition obscure, armé d'une épée qu'un ange, descendu du ciel, placerait dans sa main. On voit dans tout ceci que les Grecs n'avaient plus de pensées arrêtées pour le salut de leur empire. Ils prononçaient d'avance eux-mêmes, comme par instinct, leur arrêt de mort.

En 1452, six mille ouvriers dirigés par Mahomet II en personne, construisirent, sur la rive droite du Bosphore, dans l'espace de trois mois, une forteresse à laquelle le sultan donna le nom significatif de Boghaskesen (coupe-gorge). Elle s'éleva en face d'Anatolie-Hissar, autre forteresse déjà bâtie, par Mahomet Ier, sur la rive gauche du canal. Ces deux citadelles, qui existent encore aujourd'hui, avaient pour but d'intercepter le commerce des Latins et des Grecs dans la mer Noire, d'affamer Constantinople et de fermer le passage du Bosphore aux navires qui auraient pu venir au secours de cette ville. Les églises situées sur les deux rives du canal

furent démolies par les Ottomans, et leurs débris servirent à la construction de Boghaskesen; Mahomet II fit égorger les chrétiens qui osèrent se plaindre de la destruction et de la profanation de leurs sanctuaires. Alarmé de cet audacieux empiétement et indigné du massacre de ses sujets, Constantin Paléologue adressa d'abord des réclamations modérées au sultan, auxquelles Mahomet II répondit par des injures : « C'est sur le champ de bataille de Varna, dit le commandeur des croyants, que mon père, Mourad II, de glorieuse mémoire, fit le serment d'élever une forteresse en face d'Anatolie-Hissar; ce serment, je l'accomplis. Avez-vous le droit, ajouta Mahomet en s'adressant aux députés de Paléologue, avez-vous le droit d'examiner ce qu'il me plaît de faire sur mon territoire? Ces deux rivages sont à moi; celui d'Asie, parce qu'il est habité par les Ottomans; celui d'Europe, parce que vous ne savez pas le défendre. Allez dire à votre maître que le sultan qui règne aujourd'hui ne ressemble point à ses prédécesseurs, et que leurs vœux n'allaient pas aussi loin que va aujourd'hui ma puissance. Je vous permets de vous retirer; mais je ferai écorcher vifs ceux qui m'apporteront désormais de semblables messages. »

La réponse de Paléologue fut celle d'un chrétien et d'un guerrier : « Puisque ni les serments, ni les traités, ni la soumission, écrivit-il au sultan, ne peuvent assurer la paix, poursuis tes attaques impies; ma confiance est en Dieu seul; il changera ton cœur ou te livrera Constantinople; je me soumettrai à lui



sans murmure; mais tant qu'il n'aura pas prononcé son arrêt, je remplirai mes devoirs, je défendrai mon peuple, et je saurai vaincre ou mourir avec lui. » Mahomet II continua ses préparatifs de guerre contre Byzance, et Paléologue, menacé dans sa capitale, se mit en mesure de la défendre.

Le savant du Cange et Banduri ont minutieusement décrit dans des *in-folio* les nombreuses portes et les murailles extérieures de Constantinople telles qu'elles étaient au moment de la conquête de cette ville par Mahomet II; nous ne répéterons pas ce qui a été écrit sur cette matière; pour faciliter l'intelligence des opérations du fameux siége de 1453, nous nous bornerons à quelques indications topographiques, à donner une idée des remparts de Byzance sous les empereurs grecs, et à constater leur état présent. Constantinople, on le sait, a la forme d'un triangle. Le côté méridional est baigné par la Propontide ; le côté septentrional, par le port ou Corne d'or; le nord-ouest, ou la base du triangle, regarde la campagne. Le port, comme nous l'avons dit dans le premier chapitre de cet ouvrage, s'étend sur une longueur de deux lieues; la partie des remparts contre lesquels se brisent les flots de la Propontide, a une lieue de distance ; la longueur des murailles depuis la pointe occidentale de la mer de Marmara, pointe marquée par le château des Sept-Tours, jusqu'à l'angle qui domine l'extrémité septentrionale de la Corne d'or où s'élevait le palais de Blaquernes, est de deux lieues : ce qui donne cinq lieues pour tout le circuit de Constantinople.

Les Mégariens, premiers fondateurs de Byzance, dont la cité n'occupa que le promontoire appelé aujourd'hui *pointe du Sérail*, avaient fortifié avec un soin particulier, le côté de la ville qui borde la Propontide ; la continuelle agitation des vagues de la mer leur avait paru plus redoutable que les machines de siége des ennemis ; Constantin et ses successeurs partagèrent cette opinion et rehaussèrent ces remparts avec tant de solidité qu'ils passaient pour imprenables : toujours la ville fut vainement attaquée sur ce point ; maintenant ces remparts sont largement crevassés en différents endroits et ne résisteraient pas à la moindre attaque. Les murailles qui bordent la Corne d'or, moins formidables, autrefois, que ceux de la Propontide, sont aujourd'hui en mauvais état. Flanquées de grandes tours de formes diverses, les murailles qui longent le continent, hautes de quinze mètres et d'une épaisseur de six mètres, présentaient, et présentent encore, une triple enceinte chacune séparée par un fossé large et profond. Vingt-neuf fois ces imposantes fortifications, ouvrage de Théodose et de quelques-uns de ses prédécesseurs, avaient lassé le courage des ennemis de Constantinople lorsque Mahomet II les détruisit en partie ; mais nous croyons, d'après l'examen des lieux, et l'étude approfondie de l'histoire de ce temps, que ce sultan eût lui-même échoué dans son entreprise si, en 1453, Byzance eût été moins dépourvue de défenseurs. La longue et héroïque résistance qu'une poignée de combattants opposa à Mahomet II prouve seule la vérité de cette assertion.

Nous avons compté dix-neuf portes à Constantinople depuis la porte Dorée, située près du château des Sept-Tours, jusqu'à la porte des Jardins dans le voisinage du grand Sérail. Les cinq portes qu'on voit sur la ligne des remparts qui regardent la campagne, ligne principalement attaquée par Mahomet II, sont Caligaria (Egri-capoussi ou porte Courbée) ; la porte d'Andrinople, celle de Saint-Romain (Top-capoussi ou porte du Canon) ; celle de Sélivrée et la porte Dorée, aujourd'hui murée à cause d'une prophétie annonçant que les chrétiens entreront un jour en vainqueur dans Constantinople par cette porte. La porte Dorée, l'un des plus beaux monuments de l'antique cité de Constantin, était le point de départ des triomphateurs. Théodose, dont on lit encore le nom au frontispice, y avait placé une statue de la Victoire, après ses batailles remportées sur les barbares et sur Maxime. Nous y avons vu des fragments de marbre remarquablement travaillés. Six belles colonnes de granit d'une seule pièce, dont deux de chaque côté et deux servant d'imposte, apparaissent encore à la porte Dorée.

On ne saurait rien imaginer de plus riant, de plus pittoresque que l'aspect actuel des remparts de Constantinople du côté de la terre. Les fossés, presque entièrement comblés, sont convertis en jardins où croissent des arbres fruitiers et d'abondantes moissons, des cyprès, des sycomores et des platanes; le lierre enlace de ses mille bras les tours octogones et leurs créneaux ; des fentes des murailles bâties en briques et en pierres de taille d'une grande dimen-

sion, s'échappent des touffes de caroubiers, d'arbousiers, d'oliviers sauvages et de plantes grimpantes. « Pourquoi, disions-nous, en 1837, à un vieux cafetier turc établi depuis trente ans dans une cabane adossée à la porte Dorée, pourquoi les sultans n'ont-ils pas réparé ces belles murailles ? — A quoi bon des réparations de ce genre ? nous répondit-il tout en fumant son narguille ; d'abord, ces grandes ruines attestent la gloire de nos ancêtres ; ensuite, ce serait une folie de construire ou de réparer des murs qui ne sauraient résister à la mine et au bombardement ; ce sont des remparts de guerriers qu'il faut maintenant aux villes menacées. Que Dieu éloigne de nous les ennemis du Coran, et que la porte Dorée reste toujours fermée ! Voilà ! » La prophétie dont nous avons parlé plus haut, et dont le cafetier musulman parut singulièrement frappé en prononçant ces derniers mots, nous rappela ces paroles d'un écrivain célèbre : *Les Turcs sont aujourd'hui ce qu'ils étaient en 1453, un camp de Tartares assis sur une terre européenne*[1]. Ce camp, qui n'a pas été levé depuis quatre siècles, Mahomet II l'établit en face des remparts de Constantinople, le 6 avril 1453, avec ses trois cent mille hommes, ses machines de siége et son artillerie, car il avait adopté l'usage de la poudre à canon, récemment introduit dans les armées d'Occident.

1. Joseph de Maistre.



CHAPITRE XXVIII.

Conquête de Constantinople par les Turcs. — Beau caractère de Constantin Paléologue. — Sa mort sublime. — Mahomet II. — Ses crimes. — Son caractère. — Son portrait (de 1453 à 1481).

Dès le commencement du siége, Mahomet II attaqua la ville, comme nous l'avons déjà dit, du côté de la terre. Ses troupes, échelonnées depuis la porte Dorée jusqu'à la porte de Bois (Odoun-capoussi) qui domine la Corne d'or et le faubourg d'Eyoub, occupaient un espace d'environ deux lieues. Le sultan, entouré de douze cents janissaires, sa garde prétorienne, dressa sa tente derrière la colline qui fait face à la porte anciennement appelée Caligaria, et à laquelle les Turcs ont donné le nom d'Egri-capoussi (porte Courbée). Tous les historiens ont parlé du monstrueux canon de Mahomet II, le plus grand dont l'histoire fasse mention ; ce canon, fondu à Andrinople par un ouvrier hongrois nommé Urbain ou Orban, fut péniblement transporté de cette ville à Constantinople sur trente chariots réunis, traînés par cinquante paires de bœufs ; cette énorme bouche à feu, qui lançait un boulet de six cents livres à une distance de plusieurs milles, produisit plus de bruit que de ravage ; elle creva pendant le siége et broya l'ouvrier qui l'avait fondu. Le canon d'Urbain fut braqué en face de la

porte Saint-Romain, appelée aujourd'hui, à cause de cela, Top-capoussi (porte du Canon). Elle est située entre Egri-capoussi et la porte d'Andrinople. Nous avons vu sur la porte Saint-Romain, par laquelle Mahomet II fit son entrée triomphale à Byzance, des boulets de granit dont les Turcs se servirent pendant le siége de 1453. Ce sont des trophées que les Ottomans de nos jours montrent avec orgueil aux voyageurs européens.

Mahomet II foudroya la ville avec quatorze batteries de moindre calibre que le canon d'Urbain. « Le feu vomi par ces instruments au corps d'airain, dit Coggia-effendi dans son style oriental, jetait le trouble et la douleur parmi les *giaours ;* la fumée qui s'en échappait rendait le jour semblable à la nuit sombre, et la face du monde devint aussi obscure que la noire destinée des infidèles. En même temps les flèches, partant de l'arc comme des messagères du trépas, annonçaient aux ennemis le jugement du destin, et les balistes envoyaient aux gardiens des tours et des murailles *les arrêts du Coran.* » Les assiégés, bravant les attaques multipliées des Turcs, faisaient pleuvoir sur eux une grêle de traits, de javelines, et leurs mousquets, lançant chacun dix balles de la grosseur d'une noix, portaient la mort dans les troupes ottomanes. Quand les Turcs dressaient leurs échelles au pied des remparts, les Grecs versaient sur leurs têtes des flots de feu grégeois, d'huile bouillante et d'énormes pierres, roulant avec fracas du haut des murailles, écrasaient les assaillants obligés de se retirer après avoir laissé des

centaines de morts et de blessés dans les fossés. Les Grecs avaient de l'artillerie; mais ils s'en servirent avec moins de succès que les musulmans. L'intrépide et vigilant Paléologue encourageait ses soldats par sa parole et son exemple; il était partout où se montrait le danger; l'empereur ne goûtait plus de repos; il passait ses jours à combattre et ses nuits à ordonner, à surveiller les réparations des murailles ébranlées ou détruites par les assiégeants; il faisait déblayer les fossés dans lesquels les Turcs avaient jeté, pour les combler, des troncs d'arbres, des pierres, des tonneaux remplis de terre et même leurs chariots. Chaque matin le sultan revoyait avec une sorte de désespoir les remparts réparés et les travaux du siége rendus inutiles par le courage et l'intelligence des chrétiens. « Je jure par tous les prophètes, s'écria-t-il un jour, que je n'aurais jamais cru les Grecs capables de faire de si grandes choses en une seule nuit [1]. » Cependant le petit nombre de Grecs et de Génois (8000) défenseurs de la ville, diminuait chaque jour à la suite de tant de combats; mais ceux qui restaient conservaient toute leur énergie, et juraient de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la sainte cause qui avait armé leurs bras.

Le siége durait depuis un mois et les Turcs n'avaient pas gagné un pouce de terrain, lorsqu'on vit s'avancer du fond de la Propontide cinq vaisseaux armés en guerre, dont l'un appartenait à

1. Phranza.

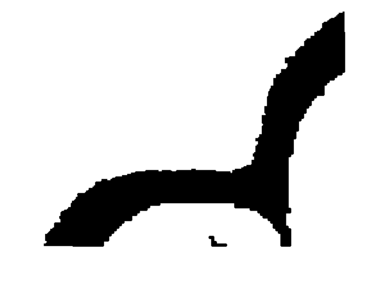
Constantin Paléologue et les autres aux Génois. C'étaient des libérateurs, et les Constantinopolitains les saluèrent de leurs acclamations. Par une manœuvre habile et des prodiges de valeur, les cinq vaisseaux firent simultanément une décharge d'artillerie sur trois cents navires turcs rangés en forme de croissant en face du port de Byzance, dont deux chaînes de fer leur fermaient l'entrée. Douze mille Ottomans périrent dans ce combat, et ceux de leurs navires qui échappèrent aux boulets des Francs, gagnèrent les hauteurs du Bosphore. La flotte amie entra triomphalement dans la Corne d'or aux applaudissements des assiégés. « Les chrétiens, dit Coggia-effendi, en parlant de cette victoire des Francs, les chrétiens, semblables à des tortues qui sortent de leurs écailles, montrèrent leurs têtes au-dessus des murailles et vomirent des menaces contre les *fidèles ;* ceux-ci furent tellement découragés qu'on parla de paix ; mais les scheiks et les ulémas déterminèrent le sultan à poursuivre la guerre. » Écumant de rage après cet échec des musulmans, Mahomet II ordonna qu'on mît à mort le capitan pacha (amiral), qui s'appelait Baltaogli, comme convaincu de lâcheté. Il lui fit grâce à la prière des janissaires; mais il voulut que l'amiral lui fût amené chargé de chaînes. L'ayant fait coucher à ses pieds, le sultan lui marcha sur le corps, lui appliqua de sa propre main cent coups de sa lourde massue, puis il confisqua ses biens et l'exila. La déroute de la flotte turque, à cette époque, fit naître une opinion qui existe encore parmi les Otto-

mans : c'est que Dieu leur avait destiné l'empire de la terre, et avait réservé la domination de la mer aux chrétiens.

Mahomet II désespérait de s'emparer de Constantinople s'il ne l'attaquait pas du côté du port, où les remparts, comme nous l'avons remarqué dans le siége de cette ville par les croisés, étaient plus accessibles que partout ailleurs. Mais les deux chaînes de fer fermaient toujours l'entrée de la Corne d'or et les cinq vaisseaux venus au secours de Byzance avaient pointé leurs canons en face de Kadi-Keui. La partie septentrionale du port n'offrait pas assez d'eau pour les gros vaisseaux des Grecs et des Génois ; les navires plus légers des Ottomans pouvaient y mouiller. Le sultan conçut l'idée de les transporter par terre sur ce point. Cette audacieuse entreprise, qui s'accomplit dans une seule nuit, n'était pas nouvelle ; sans parler d'Annibal qui introduisit de cette manière de nombreux vaisseaux dans le golfe de Tarente, et d'Octave Auguste qui employa le même moyen pour transporter ses vaisseaux à travers l'isthme de Nicopolis dans le golfe d'Ambracie, le patricien Nicétas, au xe siècle, fit passer ainsi ses galères dans le port de Corinthe, et les Vénitiens, en 1435, transportèrent leur flotte de l'Adige au lac de Garda. Les navires de Mahomet II, au nombre de quatre-vingts, partirent du point du Bosphore où s'élève aujourd'hui le palais de Bekschistache, glissèrent, à force de bras et de poulies, sur de fortes planches enduites de suif et de graisse, s'avancèrent derrière le Grand Champ des

Morts, gravirent la colline de Péra et furent lancés dans le port par le vallon encaissé de Saint-Dimitri, à l'ouest de Galata. Après cette opération, le sultan fit construire en peu de temps un bateau sur lequel il plaça des batteries destinées à répondre aux vaisseaux génois et à foudroyer la ville. « Lorsque les Grecs eurent vu cette merveille, dit un historien turc[1], ils comprirent que leur ruine allait s'accomplir; aussi la parole s'éteignit dans leur bouche et le feu du désespoir s'alluma dans leur cœur. » Une prédiction répandue parmi les Constantinopolitains annonçait que leur ville tomberait quand on verrait des flottes *voguer sur la terre*. La fatale prophétie s'accomplissait à leurs yeux. Cependant trois barques légères, montées, chacune par dix jeunes Grecs, glissèrent, pendant une nuit obscure, à travers les vaisseaux ottomans et tentèrent de les incendier; mais les Turcs, avertis par les Génois de Galata qui, durant le siége, trahirent à la fois et les Ottomans et les Constantinopolitains, dans la pensée de se ménager l'appui des vainqueurs quels qu'ils fussent, les Turcs, disons-nous, veillaient; les jeunes Grecs furent aperçus, faits prisonniers, égorgés, et le lendemain, au lever du jour, les Ottomans montrèrent aux assiégés les têtes ensanglantées de leurs compatriotes; la représaille fut prompte : Paléologue avait des captifs musulmans, il les fit décapiter; leurs têtes furent placées sur les remparts de manière à être vues des assiégeants.

1. Solak-Zadeh.



La lutte devenait chaque jour plus acharnée. Cependant Mahomet II, guidé par on ne sait quel sentiment, fit des propositions de paix à Constantin; il lui offrit, à condition de lui livrer Constantinople, une principauté dans la Morée. L'empereur répondit que la Morée lui appartenait, qu'il la donnerait au sultan s'il désirait la paix, mais qu'il n'abandonnerait jamais Constantinople et son peuple. « Constantinople! s'écria le sultan irrité du refus de Paléologue, sera, dans peu de jours, mon trône ou mon tombeau! » Il annonça à son armée un assaut général pour le 29 mai et enflamma l'ardeur de ses soldats en leur promettant, comme récompense de leur courage, les belles femmes grecques, les captifs, le pillage de Constantinople, ne se réservant pour lui que la ville et ses édifices. Il promit même le gouvernement de la plus opulente province de son empire à celui de ses soldats qui, le premier, monterait sur les murs de l'empire grec [1]. Mahomet II, à cheval, tenant dans sa main une massue d'or, jura par le prophète de la Mecque, par l'âme de son père, par ses enfants et par son cimeterre, que le Coran triompherait dans Constantinople. D'immenses acclamations répondirent à son

1. Les conquérants de tous les âges ont excité le courage de leurs soldats par des promesses plus ou moins sincères de gagner des richesses tout en gagnant de la gloire; au mois de mai 1798, le général Bonaparte disait, à Toulon, en partant pour l'Égypte: « Je promets à chaque soldat qu'au retour de l'expédition il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre. » (*Histoire de Napoléon*, par M. de Norvins, t. I, p. 314.)

discours. Et les derviches, parcourant les rangs de l'armée, disaient : « Heureux ceux qui vont cueillir la palme du martyre ! malheur aux lâches qui songeraient à la fuite ! » Le camp des Turcs fut tout à coup illuminé le 28 mai au soir. Les soldats se livraient à des danses et faisaient retentir l'air de chants d'allégresse. Les musulmans célébraient d'avance leur victoire ! Bien différent était le spectacle qu'offrait en ce moment l'intérieur de Constantinople ! Les habitants de tout âge, de tout sexe, de toute condition, couraient dans les rues, entraient dans les églises en poussant des cris de désespoir : *Kyrie eleison ! Kyrie eleison !* disaient-ils, en tombant à genoux au pied des saints autels ; *Seigneur, détournez de nous votre juste colère et délivrez-nous de nos ennemis !*

Cependant Constantin Paléologue conservait son magnifique caractère. Dans cette nuit funéraire du 28 au 29 mai, l'héroïque empereur se rendit à Sainte-Sophie, se confessa, communia, demanda pardon à ceux qu'il aurait pu offenser durant sa vie ; puis il rentra dans son palais qu'il ne devait plus revoir, prit ses armes, monta à cheval, rassembla sa poignée de braves soldats dans l'hippodrome : « Compagnons ! leur dit-il d'une voix ferme, voilà notre dernier triomphe ou notre dernière heure ! que notre courage surmonte tous les périls ! Vos ancêtres ont dompté le monde armé contre eux ! Depuis des siècles Constantinople a résisté aux attaques des barbares ! Récemment encore, Mourad II s'est vu repoussé loin de nos remparts ! Il y a peu de jours votre

vaillance a fait reculer les soldats de Mahomet ! Nos fossés, nos champs, leurs retranchements même sont jonchés de leurs morts ! Encore un jour de courage, mes amis, et tout est sauvé ! Nous défendons ce que les hommes ont de plus sacré : notre religion, notre patrie, notre liberté ! La gloire nous attend ! la patrie nous appelle ! Les ombres de nos héros nous contemplent ! marchons ! je partagerai avec vous tous les périls du combat, comme tous les fruits de la victoire ; mais si Constantinople tombe, si mes compagnons périssent, je ne leur survivrai pas ! — Oui ! nous mourrons tous ou nous vaincrons avec vous ! victoire et longue vie à Constantin Auguste ! » s'écrièrent les guerriers. Ils s'embrassèrent en versant des larmes et, se dévouant à la mort, allèrent occuper les postes qui leur étaient assignés. L'empereur se plaça à la porte Saint-Romain avec trois cents hommes d'élite.

L'assaut général, annoncé par le sultan, commença le 29 mai aux premières lueurs du jour. Toute l'artillerie ottomane foudroya en même temps la ville du côté du port et du côté de la terre. Bientôt les échelles des assiégeants sont dressées au pied des remparts et les musulmans montent à la brèche. L'empereur debout, sur la porte Saint-Romain, se bat comme un lion à côté de son cousin Théodore Paléologue, Démétrius Cantacuzène et Justiniani, noble génois renommé pour sa bravoure et ses talents militaires. Il est huit heures du matin et les Turcs sont toujours repoussés. Mais Justiniani reçoit une balle dans la main et demande à l'empereur la

permission de se retirer : « Votre blessure n'est pas grave, lui dit Paléologue; restez ici! ne nous abandonnez-pas! Et par quelle voie sortirez-vous de la ville? nous sommes cernés de toutes parts! » — *Je suivrai la voie*, répond Justiniani, *que Dieu a ouverte aux musulmans;* il abandonna le poste de l'honneur, et cet acte de lâcheté ternit toute une vie de gloire. La retraite du général génois jette la consternation parmi les assiégés. A dix heures du matin les Turcs sont maîtres de la ville, pénètrent dans son enceinte et massacrent tout ce qui s'offre à leurs coups. La noire fumée du canon enveloppe la cité et se mêle à la poussière des remparts qui s'écroulent. Les blessés et les mourants remplissent l'air de leurs cris. Le peuple épouvanté court en foule dans Sainte-Sophie et demande à Dieu de lui envoyer l'ange exterminateur qui, selon la prophétie, devait sauver Constantinople à la dernière heure du péril.... « Misérables Grecs! s'écrie l'historien Ducas, vous recourez maintenant à des prophéties! vous attendez un ange pour vous sauver! Ah! si au milieu des malheurs qui vous environnent un ange descendait du ciel et qu'il vous promît d'exterminer vos ennemis à la condition de souscrire à la réunion des deux Églises, vous repousseriez ce moyen de salut, ou vous ne l'accepteriez que pour vous parjurer encore! Ceux qui déclaraient il y a peu de jours qu'ils aimeraient mieux tomber au pouvoir des Turcs que d'être secourus et sauvés par les Latins, savent si je dis la vérité! » Mais les Ottomans envahissent Sainte-Sophie après en avoir brisé les portes à coups de hache; ils ou-

tragent les femmes, les religieuses au pied des autels, égorgent les hommes, les enfants et pillent les trésors du sanctuaire. En moins de deux heures cinquante mille Constantinopolitains sont réduits en esclavage pour être dispersés sur la surface de l'empire asiatique de Mahomet II; d'autres Grecs, plus heureux, se précipitent dans des galères chrétiennes mouillées dans la Corne d'or et dans le Bosphore, et font voile vers l'Italie emportant, avec les douleurs de la patrie perdue, de précieux manuscrits des auteurs de la Grèce antique et des Pères de l'Église, nobles monuments de l'esprit humain dérobés aux flammes, et destinés à embellir les bibliothèques de Florence où ils sont encore. Par une coïncidence remarquable, le naufrage des lettres à Constantinople, devenue la proie des barbares de l'islamisme, arrivait au moment même où l'art de Gutenberg, qui devait perpétuer la pensée de l'homme, venait d'être découvert dans une ville de la Germanie; et les Médicis, ces amis passionnés des productions de l'intelligence, recevaient les trésors de la littérature grecque, les livraient à l'imprimerie et la renaissance des lettres et des arts s'accomplissait en Occident.

Cependant Paléologue et quelques-uns de ses intrépides compagnons quittent la porte Saint-Romain et volent à la porte Caligaria par laquelle des flots de Turcs entrent dans la ville. Le carnage est horrible devant cette porte. Les chrétiens et les musulmans se prennent à bras le corps et s'égorgent. Le glaive de l'empereur abat plus d'un infidèle. Mais

ses guerriers succombent sous le nombre. En les voyant morts autour de lui et n'espérant plus sauver la ville, Paléologue dit en sanglotant : « Quoi ! mes fidèles compagnons ont cessé de vivre, mon empire est perdu et moi j'existe encore ! me faudra-t-il tomber vivant entre les mains des Turcs ! ne se trouvera-t-il pas encore un chrétien pour me tuer ! » Au même instant deux janissaires le percent de part en part avec leurs cimeterres, et le corps de l'empereur reste confondu parmi les victimes. Il avait quarante-neuf ans, était veuf et ne laissait aucune postérité. Avec quel religieux respect n'avons-nous pas contemplé cette porte d'Egri-capoussi où Paléologue tomba avec tant de gloire ! car nous ne connaissons pas dans l'histoire un plus solennel et plus dramatique spectacle que celui du dernier des Constantins convaincu de la perte de son empire et voulant mourir avec lui. Ce martyr du patriotisme semblait n'être monté sur le trône que pour s'offrir en holocauste comme une victime expiatoire des crimes commis par un si grand nombre de ses prédécesseurs ; mais sa belle mort est plus glorieuse, a dit Gibbon, que la longue prospérité des Césars de Byzance.

Après son entrée à Constantinople Mahomet II fit rechercher le cadavre de l'empereur chrétien, qu'on trouva sous un monceau de morts ; sa chaussure de pourpre parsemée d'aigles d'or le fit reconnaître ; un Turc coupa la tête à ce corps déchiré par cent blessures et la porta au sultan qui, après l'avoir considérée avec une joie féroce, ordonna

de la mettre au sommet d'une colonne de bronze de la place *Augustéon*. Il l'envoya ensuite aux gouverneurs musulmans des provinces de l'Asie et de la Thrace comme le trophée de sa conquête.

L'empire grec, qui se mourait depuis six siècles, et auquel Mahomet II n'ôta que son dernier souffle de vie, périt donc le 29 mai 1453, l'an de l'hégire 831, onze cent vingt-trois ans après la fondation de Constantinople par le fils de sainte Hélène. Réduit à la seule ville de Byzance sous Constantin Paléologue et son prédécesseur, cet empire, autrefois si vaste et si puissant, finit, selon la belle image de Montesquieu, comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan. Les Constantinopolitains qui, en d'autres temps, avaient si vaillamment et si efficacement défendu leur ville contre les barbares, n'opposèrent aucune résistance aux Ottomans en 1453. Paléologue, ses soldats grecs et les troupes auxiliaires de Génois, montrèrent seuls du courage. La plupart des grands avaient fui lâchement la capitale avant le siége, emportant avec eux leurs richesses qu'ils auraient pu utilement employer à la défense de la ville, et le peuple recourut à des superstitions grossières pour être sauvé quand il aurait dû s'armer pour combattre les infidèles. Lorsque Mahomet II se préparait à attaquer Constantinople, Paléologue avait chargé deux moines, versés dans l'art des constructions, de réparer les remparts de la cité menacée; les travaux ne s'accomplirent pas, et les sommes qui leur avaient été consacrées furent enfouies dans la terre par ceux-là mêmes qui les

avaient reçues. Le grand-duc Notaras, qui aimait mieux, avait-il dit, voir le turban de Mahomet à Constantinople que la tiare du pape, vint, après la chute de la cité, déposer, en tremblant, ses trésors aux pieds du vainqueur : « Pourquoi, lui dit le sultan indigné, n'as-tu pas employé cet or à la défense de ton prince et de ton pays ? — La volonté de Dieu était, répondit Notaras, que ces trésors t'appartinssent. — Eh bien ! répliqua Mahomet II, c'est à Dieu que j'en suis redevable, non à toi. » Toutes ces lâchetés et toutes ces infamies ne se produisent que chez les peuples corrompus, décrépits et qui ont perdu le sens moral ; elles se montrèrent à Rome, sous le règne d'Honorius, en 410, lorsque Alaric Ier saccagea cette ville ; ses habitants, au nombre de douze cent mille, à cette époque, n'opposèrent au roi des Goths d'autres armes que leurs richesses pour fléchir sa colère ; il railla les descendants des conquérants du monde et prit leur ville et leurs trésors. Ni les Romains, ni les Constantinopolitains n'étaient plus dignes de posséder leur noble pays. « Un royaume, a dit l'éternelle Sagesse, est transféré d'un peuple à un autre à cause des iniquités, des violences et de la mauvaise foi qui y règnent. » Dieu, qui fixe le terme des empires comme celui des hommes, permet donc qu'une nation succède à une autre, mais l'humanité dont il connaît seul la fin dernière, ne s'affranchit jamais des douleurs dont le Sisyphe de la Fable est l'image.

Une ombre de tristesse passa sur le front de Mahomet II quand il entra dans le palais désolé et solitaire

bâti par Constantin le Grand, embelli et successivement habité par cent monarques; frappé du néant des grandeurs humaines, le sultan répéta ce distique d'un poëte persan : « L'araignée file sa toile dans la demeure des empereurs et la chouette fait retentir les voûtes royales d'Efraisiab de son chant lugubre[1]. » Mais les transports de la victoire remplacèrent bientôt cette poétique tristesse ; dans un splendide festin donné par Mahomet II aux principaux chefs de son armée, le sultan but du vin en dépit du Koran ; à moitié ivre, il ordonna à un de ses eunuques de lui amener le plus jeune fils du grand-duc Notaras, âgé de quatorze ans, et dont on lui avait vanté la beauté. Dans cette occasion Notaras se releva dans sa dignité en expiant ses fautes par le martyre : « Jamais, dit-il à l'eunuque, mon enfant ne servira aux plaisirs infâmes de ton maître ! Plutôt ma mort et celle de tous les miens qu'une telle souillure dans ma famille ! » Mahomet II arracha cet enfant des bras de son père, l'enferma dans son palais et fit décapiter Notaras et ses deux autres fils. N'ayant pu se saisir de l'historien Phranza, l'ami, le ministre de Constantin Paléalogue, Mahomet II fit étrangler son fils, âgé de quatorze ans, après l'avoir outragé. Quand il eut détrôné la nombreuse famille de Comnène qui régnait à Trébizonde, il lui donna le choix entre le Koran et la mort qu'elle préféra à l'apostasie. Le sultan condamna Paul d'Erizzo, gouverneur de Négrepont, à être scié en deux ; Anne d'Erizzo, fille de cet illus-

1. Cantemir.

tre Vénitien, jeune, belle, et fiancée à un prince italien, fut traînée dans la tente de Mahomet II : « Bourreau de mon père, lui dit l'héroïque jeune fille en résistant à ses violences, ne vois-tu donc pas que tu me fais horreur ! » Changeant son amour en fureur, le sultan lui fit couper la tête en sa présence. Le roi de Bosnie et trois princes bosniaques qui s'étaient soumis aux armes du conquérant de Byzance, eurent le même sort. Il fit scier en deux trois cents insulaires de Lesbos et cinq cents Grecs qui formaient la garnison de Modon. Le consul de Venise, celui d'Espagne et leur famille furent égorgés par ses ordres à Constantinople. Redoutant l'influence d'une foule de seigneurs byzantins qui s'étaient cachés après le sac de Constantinople, Mahomet II publia une loi par laquelle il les invitait à se rendre auprès de lui munis de leurs titres de noblesse ; il leur promettait de leur accorder le rang dont ils jouissaient avant la conquête. Plusieurs d'entre eux se présentèrent au sultan qui les fit décapiter sur les marches de la cour de son palais. Pour s'assurer la tranquille possession du trône, Mahomet II assassina son frère encore à la mamelle ; puis, dans son *Kanouname*, sorte de code qu'il rédigea à la suite de la prise de Constantinople, il décréta le fratricide, érigea le meurtre en principe et en fit une loi d'État. Se fondant sur ce précepte du Coran que *le désordre est plus pernicieux que le meurtre*, Mahomet II dit : « La plupart des légistes ont déclaré que ceux de mes illustres fils ou petit-fils qui monteront au trône pourront faire exécuter leurs frères afin d'assurer le repos du monde. » Et cette

horrible jurisprudence, écrite en traits de sang dans les fastes de l'empire ottoman, est restée en vigueur jusqu'à nos jours parmi les successeurs du vainqueur de Byzance. « Mahomet II, a dit Voltaire, était le prince *le mieux élevé, le plus poli de son temps*[1] ; il appelle *archives de mensonges* les livres des auteurs chrétiens qui ont fait connaître les atrocités dont ce sultan s'est souillé, et ne veut ajouter foi qu'aux historiens musulmans, lesquels ne font jamais mention des supplices infligés par les empereurs turcs, soit à des criminels, soit à des innocents. Voltaire s'est fait l'apologiste de Mahomet II, couvert de crimes de tous genres, et n'a pas trouvé une bonne parole pour Constantin Paléologue, tombant en héros avec son empire ; mais l'empereur chrétien s'était confessé et avait communié la veille de sa mort sublime, et cet acte de dévotion à cette heure suprême n'excita probablement que le mépris ou le dédain dans l'âme de l'ennemi du christianisme. Voltaire s'est étudié à falsifier l'histoire, à mentir toutes les fois que la religion de Jésus-Christ s'est trouvée sous sa plume; il est odieusement ridicule dans presque tout ce qu'il dit et dans ce qu'il ne veut pas dire de la conquête de Constantinople par les musulmans.

Mahomet toléra le christianisme dans cette ville; mais cette tolérance, inspirée par la politique, et non par une pensée de liberté religieuse, comme Voltaire a voulu le faire accroire, devint un instrument de servitude entre les mains du sultan victorieux; il

1. *Histoire générale*, t. VII, p. 492, édit. de 1817.

s'empara de la moitié des églises, spolia les richesses qui leur étaient affectées, et laissa l'autre moitié des sanctuaires chrétiens aux disciples de l'Évangile devenus ses esclaves. Sainte-Sophie fut le premier sanctuaire chrétien qu'il convertit en mosquée sous le nom d'*Aya Sophia* qu'elle conserve encore chez les Turcs. Les tableaux des saints furent arrachés et mis en lambeaux et les statues d'or et d'argent, les vases sacrés oubliés par les pillards musulmans dans les églises livrées à leurs profanations, grossirent le trésor du sultan. Les habits sacerdotaux servirent de housses aux chevaux et aux chiens des gens de guerre. Ils promenèrent dans les rues un crucifix sur lequel ils avaient mis un bonnet de janissaire, et disaient aux chrétiens, en leur montrant l'image de la Rédemption : *Giaours ! voilà votre Dieu !* « La conquête de Constantinople, dit Coggia-effendi, fit taire le bruit détestable des cloches et disparaître des églises (devenues des mosquées) les idoles qui les souillaient. Cette ville, ainsi conquise, devint la demeure des unitaires ; et la clef de ce séjour enchanté qui rivalise avec la citadelle du ciel, *ouvrit la serrure de bien des choses difficiles.* » Cette conquête, en effet, fut suivie de celle de la Grèce entière, de la Valachie, de la Bosnie, de la Servie, de la Crimée, de plusieurs îles de l'Archipel, et de l'Albanie. Cette dernière province, érigée en royaume par le fameux Scanderbeg, l'un des plus redoutables ennemis des Turcs, ne tomba au pouvoir de Mahomet II qu'après vingt-quatre ans de guerre. Le sultan ne vit échouer sa fortune que devant les remparts de Bel-

grade (1456), au pied desquels le vaillant Hunyade, roi de Pologne et de Hongrie, tua vingt mille musulmans, et sous les murs de Rhodes, héroïquement défendus par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ayant à leur tête le fameux d'Aubusson, grand maître de l'ordre (1480). L'Occident, qui n'avait rien pu faire ou rien voulu faire pour sauver Constantinople, fut saisi d'effroi en apprenant la chute du Bas-Empire. Mahomet II porta ses armes jusque dans le Frioul et s'empara de la ville d'Otrante, dont il massacra la garnison. L'Italie et l'Allemagne furent à la veille d'éprouver le sort de Constantinople et de la Grèce. Des murmures s'élevèrent contre le pape Nicolas V, auquel on reprocha de n'avoir pas prêché une croisade pour repousser les infidèles. Ce qui est historique, c'est que le souverain pontife supplia vainement les puissances de l'Europe de s'armer contre les Turcs et Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui avait fait des préparatifs pour la guerre sainte, fut le premier à manquer à ses promesses de combattre les ennemis du nom chrétien. Désespérant de soulever l'Occident pour la défense de la chrétienté menacée, Calixte III, successeur de Nicolas V au trône pontifical, voulut du moins implorer la protection du ciel en faveur des Hongrois, auxquels Mahomet II faisait une guerre d'extermination. Le pape ordonna que chaque jour, à midi, on sonnât les cloches dans toutes les paroisses de l'Europe, afin d'avertir les fidèles de prier pour les Hongrois qui combattaient contre les Turcs. Calixte III accordait les indulgences à tous les chrétiens qui, au son des

cloches, réciteraient le *Pater* et l'*Ave Maria*. Telle fut l'origine de l'*Angelus*, que les usages de l'Église catholique ont consacré et conservé de nos jours[1].

Pendant le siége de Constantinople (1453), le fameux Eyoub (Job), le compagnon de Mahomet et son porte-étendard, apparut en songe à un scheik et lui révéla, dit la légende, le lieu où ses restes étaient ensevelis. La miraculeuse découverte de cette sépulture, habilement exploitée par Mahomet II, qui voulait frapper l'imagination de son peuple fanatique, contribua puissamment à la chute de Byzance. Après sa victoire, le sultan éleva une mosquée et un *turbeh* (mausolée) à la mémoire d'Eyoub. C'est dans cette mosquée, située dans le faubourg de ce nom, que les empereurs turcs, à leur avénement au trône, vont ceindre le sabre du prophète, cérémonie qui répond au sacre de nos anciens rois. Mahomet II fit construire deux autres mosquées à Constantinople, dont l'une est un des plus beaux monuments de l'islamisme. Au-dessus de la porte d'entrée de cette mosquée on lit en lettres d'or ces prophétiques paroles attribuées au fondateur du mahométisme : *Les musulmans s'empareront de Constantinople. Heureux le prince, heureuse l'armée qui en feront la conquête !* Des imarets (cuisines publiques), des médressés (colléges), des hôpitaux, des karavansérai (hôtelleries pour les voyageurs), une maison de fous, des fontaines publiques, une bibliothèque renfermant des ouvrages

1. Michaud. *Histoire des croisades*, t. V.



turcs, arabes et quelques exemplaires d'Aristote, échappés au ravage des soldats osmanlis, s'élevèrent, par les soins de Mahomet II, à Constantinople. Il fit bâtir, sur les ruines de l'église des Apôtres et sur celles des tombeaux des empereurs chrétiens qui se trouvaient dans ce sanctuaire, un palais appelé aujourd'hui le *Vieux-Sérail;* il fut la résidence de Mahomet II et de plusieurs de ses successeurs. Les Turcs donnèrent à Constantinople le nom d'Islamboul (plénitude de l'Islamisme); ils l'appelèrent aussi Oumédunya (mère du monde); mais la capitale de l'empire ottoman est généralement désignée sous le nom de Stamboul (la bien gardée).

Mahomet II mourut le 3 mai 1481, dans la trente-deuxième année de son règne et la cinquante-deuxième de son âge, au moment où il se préparait à étendre encore les bornes de son empire. Ce prince, auquel les historiens turcs ont justement donné le titre de *Conquérant*, a dû toute sa célébrité à la chute du Bas-Empire, comme certains individus doivent l'immortalité de leurs noms à un acte éclatant auquel ils se sont trouvés mêlés, bien plutôt qu'à leur génie propre. Doué d'une vive intelligence et d'une de ces volontés de fer qui poussent toujours les hommes en avant et les déterminent à tout vaincre, Mahomet II n'eut cependant pas de génie, et presque toutes ses conquêtes furent des conquêtes faciles; il se vit réduit à l'impuissance toutes les fois qu'il se trouva en face d'un ennemi en état de lui résister. Huit mille guerriers renfermés dans Constantinople le tinrent cinquante-trois jours en échec; Scanderbeg lui résista pendant

plus de vingt années dans les montagnes de l'Albanie ; Hunyade et les chevaliers de Rhodes, contre lesquels il avait dirigé toutes ses forces, écrasèrent ses armées. Sa puissance ne grandit qu'en raison de l'extrême faiblesse de l'empire grec et de l'indifférence de l'Occident pour Constantinople. Mahomet II avait des mœurs abominables et sa férocité nous est connue. On a dit et répété que ce prince savait le persan, l'arabe, le chaldéen, le syriaque, le grec, le latin, et qu'il écrivait dans ces diverses langues ; ce sont là des fables dont une savante critique historique a fait justice[1]. Mahomet II savait le turc, voilà tout ; mais ce prince avait l'esprit cultivé et protégea les sciences et les arts. Sous le nom d'*aouni* (le secourable), il composa des poésies qui nous sont inconnues ; mais il justifia ce titre par les nombreux secours qu'il accorda aux peintres, aux architectes, aux poëtes de son empire et à ceux des pays étrangers. Son caractère était profondément dissimulé ; il s'étudiait à ne jamais laisser pénétrer sa pensée. L'un de ses vizirs le voyant un jour occupé à des préparatifs de guerre, lui demanda respectueusement quel pouvait être le motif de ces nouveaux armements. « Si un poil de ma barbe le savait, répondit brusquement Mahomet, je l'arracherais et le jetterais au feu ! » Sa cruauté naturelle était cachée sous des formes douces, polies : le sultan prononçait une sentence de mort en souriant et en caressant sa barbe. Un écrivain turc a

1. Voy. le III[e] vol. de l'*Histoire de l'empire ottoman*, de M. de Hammer.



bizarrement retracé son portrait physique ; il compare son nez aquilin à un bec de perroquet reposant sur des cerises ; sa barbe noire était aussi épaisse que des fils d'or joints ensemble, et sa moustache ornait ses lèvres comme des feuilles de *barolie* posées sur un bouton de rose. Ses yeux noirs étaient petits, vifs et brillants. Ses joues, pleines et rondes étaient nuancées de teintes rouges et blanches. Sa taille était moyenne et bien prise. Il montait à cheval avec une rare perfection et personne mieux que lui ne savait dompter les plus fougueux coursiers. Il portait le large pantalon, la robe flottante, les brodequins jaunes terminés en pointe, et son turban, composé d'étoffes de soie de diverses couleurs, avait la forme cylindrique. Le sultan aimait le luxe et la magnificence extérieure ; ses vêtements, ses armes, comme la bride, la selle, les caparaçons de son cheval de bataille, resplendissaient d'or et de pierreries. Son tombeau s'éleva à Constantinople dans une des mosquées qu'il fit construire et qui porte son nom. Longtemps les pays occidentaux baignés par la Méditerranée s'étaient crus menacés par le vainqueur de Byzance, et ses victoires avaient surtout glacé d'effroi les peuples d'Italie, aux yeux desquels l'étendard de Mahomet s'était déployé sur les côtes napolitaines. Rome, qui n'avait pu arrêter le progrès des armées musulmanes depuis la prise de Constantinople, tressaillit de joie à la nouvelle de la mort de Mahomet II. Le pape ordonna des prières, des fêtes, des processions solennelles, qui durèrent trois jours dans la ville pontificale ; et pendant ces trois jours l'artillerie du

château Saint-Ange ne cessa de se faire entendre. On remerciait le ciel d'avoir délivré la chrétienté de son plus formidable ennemi. Cette allégresse succédant à la terreur universelle, nous fait mieux comprendre que les longs récits de l'histoire l'épouvante que Mahomet II avait répandue parmi les chrétiens d'Occident.



CHAPITRE XXIX.

Un dernier regard sur le Bas-Empire.

Il en est des faits historiques comme de certains chiffres : ils sont plus instructifs, ils parlent plus haut que de longues et brillantes dissertations. Le champ de la fantaisie s'ouvre si facilement à une imagination ardente! Le style, ce don du ciel, cette ravissante harmonie du langage, qui ne devrait retentir que pour célébrer le beau, le grand, le vrai, le style a quelquefois été mis, de nos jours, au service des systèmes, des théories dans le domaine de l'histoire. Des systèmes, des théories en histoire! ces mots se contredisent, et choquent le bon sens. C'est comme si on voulait établir que l'hiver n'est pas l'hiver, mais le printemps; que l'été est en tout point semblable à l'automne; que l'ordre des saisons est mal réglé et, qu'enfin, Dieu s'est trompé dans la merveilleuse organisation des lois de la nature.

Que les systèmes et les théories aient leur libre carrière en philosophie, dans l'ordre des idées abstraites, cela se comprend, jusqu'à un certain point; mais nous les bannissons, quant à nous, des travaux historiques. L'histoire est ce qui est; elle n'est pas à faire, elle est faite; et nul n'a le droit, ni le pouvoir de la changer. Chacun, dira-t-on, peut-être, écrit

l'histoire *à son point de vue;* si cela était ainsi, il faudrait renoncer à la vérité historique, car chacun pourrait *découvrir* une vérité différente, et, de vérité, il n'y en a qu'une, une seule. Tacite, cet immortel modèle, n'a pas écrit l'histoire à *son point de vue;* son génie a buriné les événements et peint le cœur humain dans les faits. Les plus foudroyants discours sur Néron et son règne, ne seraient jamais parvenus à montrer, comme le simple récit de Tacite, le monstrueux fils d'Agrippine dans toute la noirceur de son âme et l'horreur de ses actes. Les historiens des temps anciens et ceux des temps modernes dont les noms sont une autorité, n'ont pas mis des systèmes, des théories, des libelles ou des panégyriques à la place des annales des nations; ils ont procédé par les faits et les jugements qui naturellement en découlent; et nous, le plus humble parmi les humbles, le dernier d'entre les derniers, nous nous sommes efforcé dans la première partie de ce travail, et nous nous efforcerons jusqu'au bout, de nous inspirer des leçons des maîtres dans l'art d'écrire l'histoire.

Nous nous sommes particulièrement appliqué, jusqu'à la dernière heure du Bas-Empire, à montrer, par l'exacte exposition des faits, des événements, les rares époques de grandeur de cet empire, et les principales causes de sa chute. Nous avons vu Constantin fonder, avec la grande ville de Constantinople, un ordre nouveau dans la politique, dans les lois, à l'aide de la religion chrétienne dont il fut le premier disciple couronné. La Providence permit

que la nombreuse famille de ce grand homme disparût rapidement de ce monde. Dieu foudroya le dernier rejeton de cette famille au moment où, philosophe insensé, armé du pouvoir souverain, il se consumait en impuissants efforts pour détruire le règne du Christ sur la terre, et faire revivre le vieux monde païen, couché dans la poussière, comme il avait voulu, malgré les arrêts du ciel, rebâtir sur ses ruines le temple juif à Jérusalem.

Après Julien les hérésies lèvent audacieusement la tête et s'imposent violemment au monde par la tyrannie de quelques empereurs; la ferme attitude des Pères de l'Église, leur génie, leur foi livrent à ces hérésies une guerre incessante, et les sectaires qui, souvent, n'étaient que des factieux politiques, sont, en partie, réduits à néant par les lois sévères de Théodose. Les splendeurs impériales reparaissent avec ce grand prince qui, au sein de la toute-puissance, donne, au monde étonné, le spectacle d'un despote, devant qui tout tremblait, se courbant devant les reproches religieux d'un prêtre chrétien et ses sévérités méritées! Pendant le long et mémorable règne de Justinien, Bélisaire représente, à lui seul, la gloire militaire des vieux jours romains; et Justinien, basant sa législation sur les principes chrétiens, lègue à la postérité des lois qu'elle admirera toujours. Mais là finissent, à peu près, si l'on excepte le bon et vaillant Héraclius, l'étonnant Basile et quelques autres Césars byzantins, les temps glorieux du Bas-Empire. A partir des successeurs de Basile, l'histoire de Constantinople nous offre le repoussant spec-

tacle des meurtres, des parjures, des lâchetés sous toutes les formes et dans presque toutes les circonstances.

Le pouvoir militaire s'arroge plus que jamais le droit de nommer les empereurs, et ne reconnaît d'autre loi que celle du sabre. Le schisme de Photius allume les haines des Grecs contre les Latins, à ce point de préférer l'esclavage des Turcs à la liberté qui aurait pu venir du pape. De nombreuses tentatives de réunion des deux Églises, seul espoir de salut pour l'empire, s'accomplissent, se rompent successivement, et cela toujours par la mauvaise foi grecque. C'est vraiment une chose curieuse que cette persévérance du caractère grec dans l'art de la dissimulation. « Je ne leur dispute, disait Cicéron en parlant des Grecs, je ne leur dispute ni les lettres, ni les arts, ni l'élégance du langage, ni la finesse de l'esprit, ni l'éloquence; et s'ils ont encore d'autres prétentions, je ne m'y oppose point; mais quant à la *bonne foi et à la religion du serment*, *jamais cette nation n'y a rien compris;* jamais elle n'a senti la force, *l'autorité* (AUCTORITAS, ce mot est remarquable), le poids de ces choses saintes. D'où vient donc ce mot si connu : *Jure dans ma cause*, *et je jurerai dans la tienne?* donne-t-on cette phrase aux Gaulois et aux Espagnols? Ceux même qui n'entendent pas la langue savent comment cela se dit en grec. Cette nation a toujours regardé le serment comme une plaisanterie[1]. »

1. Plaidoyer pour Flaccus.



La légèreté des Grecs est devenue proverbiale, comme leur étourdissante loquacité et leur esprit de chicane. Clément d'Alexanderie, qui était Grec cependant, disait : « Le caractère des premiers philosophes n'était pas d'ergoter ou de douter, *comme ces philosophes grecs qui ne cessent d'argumenter et de disputer par une vanité vaine et stérile ; qui ne s'occupent enfin que d'inutiles fadaises. La philosophie n'est parvenue aux Grecs qu'après avoir fait le tour de l'univers.* » Rien n'est plus exact que cette peinture. Mais qu'aurait donc dit des Grecs du Bas-Empire ce Clément d'Alexandrie, l'un des plus grands docteurs de la doctrine catholique, de la doctrine de l'unité, s'il avait vu les Byzantins se morfondant dans de perpétuelles disputes théologiques ? C'était, assurément un peuple spirituel, mais brouillon, ayant peu de bon sens et n'ayant plus de patriotisme dans les derniers temps de son existence politique à Constantinople. Il acclamait les Césars quand ils revêtaient la pourpre, et les traînait aux gémonies quand ils en étaient dépouillés. A toutes les époques, d'ailleurs, dans tous les pays et sous tous les régimes, le peuple a rarement su respecter, conserver ce qu'il avait fait lui-même en politique.

Que d'intrigants, de conspirateurs, de meurtriers, de chefs d'armée nous voyons s'imposer, par la force, au peuple de Constantinople, et demander, en même temps à ce peuple sur lequel planait la terreur, une sanction pour légitimer leur pouvoir usurpé ! Jamais l'approbation populaire ne leur faisait défaut ! Ceci nous rappelle un distique oriental qu'un

Ottoman, grand ministre et écrivain de talent[1], cite au sujet de l'usurpation du trône de Perse par le fameux Tahamas Nadir Kouli-khan (1736). Après avoir immolé une partie de la famille de Houssein, légitime schah de Perse, déjà assassiné, Tahamas, à la tête d'une formidable armée, se fit proclamer roi par les fonctionnaires et le peuple. Les Persans, terrifiés, lui décernèrent à l'unanimité, l'antique couronne des *sophis,* que Nadir avait ramassée dans le sang. Voici ce distique, qui pourrait trouver plus d'une application dans l'histoire des révolutions parties d'en haut; c'est le peuple qui parle :

Je suis un perroquet en face d'un miroir; je ne dis que ce que dit mon maître et ne dis rien de plus.

Ce perroquet se change parfois en un lion terrible, et met en pièces, le lendemain, son idole de la veille. *Ne jouons pas avec lui,* disait un homme d'État consommé, en parlant du peuple. Mais dans les deux derniers siècles du Bas-Empire, le peuple de Constantinople n'était redoutable qu'aux empereurs; il ne l'était plus pour les ennemis de la patrie; engourdi dans le luxe, la bonne chère, ne trouvant plus ses joies que dans les jeux du cirque et dans de misérables discussions théologiques, le peuple ne s'alarmait plus, à la vue des musulmans qui le menaçaient, que pour des intérêts matériels. Si on en croyait des témoignages contemporains, la noblesse

1. Raghib-pacha.

grecque, qui habite encore, de nos jours, le quartier du *Phanar,* à Constantinople, aurait contribué, par des menées secrètes, à la prise de cette ville en 1453; en échange de cette trahison, Mahomet II aurait promis aux *Phanariotes* de respecter leurs richesses et quelques-uns de leurs anciens priviléges. Quoi qu'il en soit, les nobles Grecs ont gardé une partie de leurs fortunes; ils ont occupé à la cour de Stamboul des emplois importants, lucratifs, tels que ceux d'interprètes du Divan; de leurs rangs sont sortis beaucoup de gouverneurs des principautés danubiennes conquises par Mahomet II; les Cantacuzène, les Maurocordato, les Callimachi et d'autres encore, figurent sur la longue liste des princes de la Moldavie, de la Valachie. Mais hâtons-nous de dire que des descendants de ces familles ont noblement lavé dans le sang des Turcs, pendant la guerre de l'indépendance de la Grèce, les hontes de quelques-uns de leurs ancêtres.

Nous disions, tout à l'heure, et nous le disions d'après l'histoire, que seuls les intérêts matériels animaient les esprits, à Constantinople, depuis que les Turcs avaient planté leurs drapeaux victorieux en Bithynie et en Europe. Ajoutons que les Césars, qui passaient si rapidement sur le trône ensanglanté de Byzance, se présentaient toujours, à leur avénement au pouvoir, comme les gardiens, les protecteurs des propriétés des citoyens, et c'est par là qu'ils captaient leurs suffrages. Mais ces empereurs, qui montraient, en apparence, un soin si jaloux pour la conservation des biens de leurs sujets, donnaient ordinairement

eux-mêmes l'exemple de la violation de la propriété la plus sacrée en spoliant sans pitié ni merci leurs prédécesseurs au trône, et quelquefois aussi en spoliant des grands de l'empire. La sécurité se changeait alors en crainte, et chacun tremblait en secret pour son propre bien.

Ceux-là se trompent fatalement qui croient voir dans l'amour effréné des richesses un puissant élément de conservation pour les empires. Tous les gouvernements (et il y en a eu beaucoup) qui ne se sont appuyés que sur les intérêts matériels, ont croulé avant l'heure. *Loin de guérir les maux, de tels remèdes les aigrissent ;* c'est Plutarque qui a dit cela, Plutarque dont la haute raison a aussi appelé l'amour des richesses, *une terreur funeste, une indigence de l'âme*[1]. D'ordinaire cet amour, et l'histoire est là pour l'attester, ne se montre dans toute sa fiévreuse et impuissante ardeur, que lorsque tous les grands sentiments sont éteints. Quand une nation n'a plus que la passion de l'or, elle n'a plus rien ; quand les gouvernements ne songent plus qu'à *élever le niveau de l'aisance, des jouissances générales*, pour parler le langage aujourd'hui en usage, ils cessent d'avoir des conditions de durée et de grandeur ; des signes de défaillance et de mort apparaissent de toutes parts; la société n'a plus de base parce qu'elle n'a plus de vertus; les institutions se multiplient et tombent une à une ; la passion de l'amour du bien s'évanouit ; des abîmes insondables se creusent sous les pas d'une

1. *Œuvres morales*, t. VII, traduction de l'abbé Ricard.



nation, puis elle s'y précipite, et son existence est finie. *Ce sont les bonnes mœurs et le respect des lois qui font la prospérité des États*, a dit Cicéron dans sa *République*.

Ce ne fut point avec de l'or, ce fut avec du fer, de la liberté, du patriotisme, que Rome conquit le monde et le soumit à ses lois ; que la Grèce antique résista à l'Asie entière armée contre elle ; que les Francs s'implantèrent dans les Gaules, et firent de ce pays le plus beau royaume du monde ; que toutes les nations ont grandi et consolidé leur puissance.

Constantinople (nous l'avons dit dans notre précédent chapitre) renfermait deux cent cinquante mille habitants en 1453 ; que firent les grands, que fit le peuple pour sauver leur liberté et leur empire ? Rien. Pendant que Constantin Paléologue et ses huit mille soldats combattaient et mouraient sur la brèche, les prêtres, les grands, le peuple recouraient à de misérables prophéties qui leur avaient annoncé leur délivrance, argumentaient dans Sainte-Sophie sur le *pain azyme*, *la procession du Saint-Esprit, la gloire du Thabor* ; puis, au dernier moment du péril, ils songèrent à sauver leurs fortunes, en fuyant devant l'ennemi, ou en les enfouissant dans la terre, afin de les retrouver après le désastre. Ainsi finissent ordinairement les nations qui n'ont plus au cœur aucun noble sentiment. Déjà, même, elles marchent à pas rapides vers leur ruine totale quand elles n'arment plus leurs bras que pour conserver leurs richesses. « Gardez-vous de croire que la vertu soit un art dont il soit permis de ne point faire usage. Un

art, quoiqu'on ne s'en serve pas, est toujours un art pour celui qui en possède la théorie, tandis que la vertu si on ne la met en pratique, n'existe plus, *et avec elle périssent les empires*. Le plus noble usage de la vertu, c'est le gouvernement des peuples; c'est la représentation fidèle, non pas en paroles, mais en action, de toutes les merveilles qui retentissent dans l'ombre des écoles.[1] »

Combien la république romaine était grande et forte lorsqu'après le désastre de Cannes, au moment où plus rien ne semblait s'opposer aux progrès d'Annibal, le sénat, s'élevant au-dessus d'un malheur national, remerciait solemnellement Varron vaincu de n'avoir pas désespéré de la patrie! Combien aussi Lacédémone était vivace quand ses trois cents héros mouraient aux Thermopyles pour les lois et la liberté! Quelle puissante séve circulait dans les veines de notre patrie lorsqu'après le carnage de Crécy (*car nul n'étoit prins à rançon ne à merci, et ainsi l'avoient ordonné les Anglois entre eux*[2]), lorsque après le carnage de Crécy, disons-nous, Philippe de Valois, entouré de cinq chevaliers, derniers débris d'une armée de quatre vingt mille hommes, s'arrêta, la nuit, devant la porte d'un manoir, réveilla le maître de céans et lui dit, avec l'accent d'une patriotique confiance : *Ouvrez ! c'est la fortune de la France !* Paroles plus belles que celles de César bravant sur un frêle esquif une mer en furie! Qu'est-ce qui au-

1. Cicéron. *De la République*, Ire partie.
2. Froissard.

rait été impossible au peuple français, quand des hommes tels que messire Bertrand du Guesclin vendaient leurs terres pour payer leur armée, et que des femmes de ce peuple filaient leurs quenouilles pour payer la rançon du héros prisonnier ? Le cri mémorable de Pavie retentira jusqu'à la dernière postérité comme celui d'une grande nation qui, meurtrie mais non abattue, lève fièrement la tête au milieu d'un immense désastre.

La gloire, qu'on a justement appelée *le pain immatériel des nations*[1], car c'est elle qui, après la religion, leur donne les principes d'honneur, de grandeur et de vie, la gloire disparaît sans espoir de retour quand l'égoïsme a pris dans les cœurs la place du dévouement, et que la peur de perdre son argent tient seule les peuples en éveil. Le Bas-Empire en était là. L'amour de la patrie en péril brûlait encore la grande âme de Constantin Paléologue en 1453 ; mais cet admirable prince était seul ou presque seul à cette heure suprême ; il ne pouvait faire qu'une chose : mourir avec son empire, et il mourut ; son peuple l'abandonna, le trahit, et ce sera là la honte éternelle des Constantinopolitains de cette époque de malheur.

Nous terminerons ces observations générales par l'examen d'une grave question que nous trouvons profondément mêlée à la destinée du Bas-Empire ; nous voulons parler de la situation de l'Église grecque, non pas dans sa constitution théologique, dog-

1. Poujoulat.

matique, ce qui pourrait ne pas être de notre compétence, mais dans les rapports de cette Église avec le pouvoir politique des empereurs de Constantinople.

Ce fut un événement immense dans la destinée de la papauté que l'envoi d'une ambassade de Grégoire III à Charles Martel pour lui remettre les clefs du tombeau de saint Pierre, et placer sous la protection du vainqueur des Sarrasins le successeur des apôtres. Bientôt l'exaltation des papes au pontificat fut affranchie des prétentions tracassières des empereurs byzantins ; et ce sera l'éternel honneur de la France d'avoir fondé, sous Pépin le Bref et Charlemagne, l'indépendance du saint-siége. Malheureusement cette indépendance, tant sollicitée par les docteurs de la primitive Église, ne fut pas complète en ce moment ; les empereurs d'Occident continuèrent, jusqu'au XIe siècle, époque à laquelle Grégoire VII établit la souveraineté des papes, à revendiquer les droits que s'étaient arrogés les rois goths et les princes de Constantinople. Le peuple romain fut pendant quelque temps consulté pour la nomination des souverains pontifes. Alexandre III (1179) abolit enfin les élections trop souvent tumultueuses du clergé, du peuple, et attribua au seul collége des cardinaux le droit de choisir le pape.

Bien avant ces époques les grandes voix de l'Église avaient demandé la liberté religieuse, l'indépendance du saint-siége, sans laquelle il ne pouvait accomplir sur la terre la mission qu'il avait reçue du ciel. Saint



Paul n'avait-il pas déjà dit que Dieu n'avait établi *que des prophètes*, *des docteurs pour gouverner son Église*[1], et non des rois ? « A Dieu ne plaise, disait saint Augustin en parlant des princes qui, sous prétexte de protéger l'Église auraient voulu l'asservir, à Dieu ne plaise que l'Église soit jamais assez abattue pour avoir besoin de vous à un tel prix ! » Et saint Cyprien, faisant allusion à cette même liberté, disait qu'un évêque, tenant, d'une main, l'Évangile, d'une autre, une croix, pouvait être tué, jamais vaincu. Dans une occasion solennelle saint Ambroise sut rappeler à Théodose le Grand, *qu'il était au dedans de l'Église, non au-dessus*. « Le corps est assujetti à la puissance civile, mais l'âme n'appartient qu'à Dieu ou à son Église, qui est sa représentation sur la terre. Le glaive de la justice terrestre est entre les mains du magistrat ; un glaive plus formidable, celui de l'excommunication, appartient à l'Église, *qui a le droit de châtier les rois*[2]. » En plein siècle de Louis XIV, Fénelon s'exprimait ainsi : « Quelque besoin que l'Église semble avoir quelquefois des puissances humaines, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle a toujours à craindre que la protection ne soit bientôt plus un secours, mais un joug déguisé. »

Il est impossible, en effet, que l'Église et l'État

1. *Épître aux Corinthiens*, chap. XII, verset 28.

2. Lettre du pape Grégoire II à l'iconoclaste Léon III, empereur de Constantinople. Voy. Baronius.



puissent se mêler, se confondre sans de graves dangers. *Le vicaire de Jésus-Christ ne peut être justiciable d'aucun prince de la terre.* L'intervention de la puissance civile dans les affaires purement ecclésiastiques, est un non-sens, ou, plutôt, une tyrannie qui n'a jamais profité, d'ailleurs, aux souverains qui ont voulu l'exercer. On doit rendre à César ce qui appartient à César; l'Évangile l'a dit, mais il a dit aussi qu'on doit rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu; eh bien ! il appartient à l'Église de Dieu de se gouverner elle-même ! Faisons ici une remarque qui n'a échappé à personne ; c'est que seule l'Église catholique est libre dans ses actes; les autres communions ne le sont pas ; il n'est pas une seule Église *séparée* qui ne soit placée sous la domination absolue de la puissance civile; ce sont des Églises *locales*, si nous pouvons dire ainsi ; elles vivent seules, isolées, enfermées dans le cercle étroit qu'une main laïque lui a tracée ; un tel état de choses est manifestement contraire à l'esprit évangélique qui est UN, *universel*, *catholique*, enfin. Cet esprit-là ne réside réellement que dans l'Église dont le chef est à Rome, parce que ce chef *est la pierre et le fondement de la foi.* « Les papes, disait Grégoire II à l'empereur Léon III, sont les liens de l'union et les médiateurs de la paix entre l'Orient et l'Occident. » A combien de malheurs aurait échappé le Bas-Empire s'il eût accepté ce *lien*, *cette médiation,* s'il eût sincèrement et toujours reconnu la souveraineté religieuse du pontife romain !

Dans les paroles de Grégoire II que nous avons citées tout à l'heure, on aura pu remarquer celles-ci :

l'Eglise a le droit de châtier les rois. Si ces paroles tombaient sous les yeux de quelque respectable ami des anciennes traditions parlementaires, de quelque zélé partisan du *gallicanisme*, nous le supplierions de ne pas trop s'en offusquer et de ne pas crier à l'*ultramontanisme ;* quant aux vieux restes de l'école philosophique du XVIIIe siècle, nous les prierions aussi de ne pas se hâter de crier anathème, car nous pourrions les renvoyer au témoignage de leur patron, à Voltaire qui, par distraction, peut-être, nous sommes prêt à le reconnaître, a reconnu la nécessité d'un pouvoir souverain ne relevant que de lui-même, et donnant, parfois, des leçons salutaires aux peuples et aux rois.

Voici ce que dit Voltaire à ce sujet, dans son *Essai sur les mœurs :* « L'intérêt du genre humain demande un frein qui retienne les souverains, et qui mette à couvert la vie des peuples : *Ce frein de la religion aurait pu être, par une convention universelle,* DANS LA MAIN DU PAPE. Ces premiers pontifes, continue le philosophe, en ne se mêlant des querelles temporelles que pour les apaiser, en avertissant les rois et les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réservant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme des images de DIEU SUR LA TERRE. Mais les hommes sont réduits à n'avoir pour leur défense que les lois et les mœurs de leur pays : *lois souvent méprisées, mœurs souvent corrompues.* »

Eh bien ! les papes ont fait précisément ce que désirait Voltaire : ils ont été un frein qui a mis à

couvert la vie des peuples ; ils ont flétri les crimes, et réservé l'excommunication pour les grands attentats. Ils ont fait tout cela avec une admirable continuité dans le moyen âge où peuples et rois avaient besoin d'être *christianisés*, *humanisés ;* ils les ont guidés dans les voies de la justice, de la vérité ; et les souverains et leurs sujets étaient tellement persuadés que les papes avaient le droit de les réprimander, de les rappeler à leurs devoirs quand ils s'en éloignaient, que des satisfactions universelles accueillaient ordinairement les décrets du saint-siége.

Quand, dans les vieux siècles de notre France, les peuples étaient foulés par des seigneurs féodaux, ils avaient coutume de dire : *Ah ! si le roi le savait !* Eh bien ! quand les papes savaient que tels ou tels souverains violaient les lois religieuses ou morales, alors, les successeurs de Pierre, gardiens fidèles de la religion et de la morale, lançaient l'anathème au nom de Dieu, qui est le bien suprême et l'ennemi du mal. Mais d'où seraient donc descendues sur les têtes coupables les sévères leçons, en plein moyen âge, si ce n'eût été du haut de cette chaire de Pierre, seul point lumineux dans le monde à ces époques ténébreuses ? D'ailleurs, nous ne voyons pas trop ce que les souverains ont gagné à se soustraire aux décisions du saint-siége ; la guerre civile, les excès populaires avec tout leur cortége de bouleversement et de ruines, de trônes brisés, de rois assassinés ont succédé, hélas ! aux paternels avertissements des papes ! Trêve donc à ces déclamations surannées contre les foudres du Vatican, contre *ce fatal esprit de l'Église*



romaine, qui ne connaît ni famille, ni patrie[1], car cette Église a été l'institutrice des barbares, la conservatrice des droits sacrés des peuples, des familles ; elle a fondé la civilisation en Europe ; et puis elle l'a préservée des coups sauvages des enfants de l'islamisme ; sa patrie, à elle, c'est le monde ; sa famille, l'humanité qu'elle a comblée de bienfaits.

En présence du solide et magnifique édifice de l'Église catholique, mettons cette pauvre Église grecque, tente mobile, battue par tous les vents contraires et déchirée, enfin, par sa propre instabilité. La société grecque du Bas-Empire, travaillée par tant de passions mauvaises, et jamais assise sur des institutions libres et fortes, régulières et durables, ne fut point sauvegardée par le pouvoir sacerdotal, comme la société d'Occident l'a été par l'Église romaine. Subordonnée à la puissance des empereurs *dont la race théologique est un des grands scandales de l'histoire*[2], privée de toute liberté, l'Église grecque s'est vue liée, depuis le schisme surtout, à la destinée de l'empire, à la politique changeante, insidieuse et perfide des Césars byzantins. Non-seulement le clergé grec fut rivé à la politique des empereurs, mais il lui fallut encore insérer dans ses canons les fantaisies théologiques de ces mêmes empereurs, et l'un d'eux, Léon III, finit par déclarer qu'il avait le droit de gouverner l'Église aussi bien que l'État. *A chaque révolution, le clergé grec, docile, cédait sans*

1. Norvins. *Histoire de Napoléon*, t. II, p. 261.
2. Jos. de Maistre.

hésiter au souffle de la cour et au signe du souverain[1].

Aucune espèce d'indépendance n'était accordée à l'Église schismatique d'Orient. Le patriarche de Constantinople, élu par les évêques, ne pouvait monter sur son siége et gouverner les âmes qu'avec l'autorisation expresse de l'empereur qui provoquait, dans des conciles qu'il présidait souvent lui-même, la déposition du prélat. Cette exorbitante et dégradante prérogative du pouvoir civil, les souverains de Byzance la tenaient des anciens Césars romains qui prenaient eux-mêmes le titre de pontifes ; c'était un usage tout païen que les papes parvinrent à détruire. La domination des empereurs de Byzance sur le clergé faisait des membres de ce grand corps des fonctionnaires de l'État et, le plus souvent, des agents politiques des maîtres de l'empire.

Sur cent et quelques empereurs qui ont régné à Constantinople, depuis 330 jusqu'en 1453, il y en a eu soixante, au moins, qui sont montés au pouvoir par d'abominables parjures ou des assassinats plus abominables encore. Depuis le commencement du VIe siècle, l'usage s'était établi de sacrer solennellement les Césars dans Sainte-Sophie. Eh bien ! l'histoire du Bas-Empire n'offre pas l'exemple d'un patriarche, d'un primat, d'un évêque, d'un archevêque qui ait osé refuser l'onction royale à un front qui aurait pâli devant le front sévère d'un Ambroise,

1. Gibbon. *Histoire de la décadence de l'empire ottoman*, t. XII, p. 8.



d'un Basile de Césarée, d'un Athanase d'Alexandrie. Mon Dieu ! nous le savons : le texte de saint Paul était là ordonnant de se soumettre aux puissances humaines ; mais l'archevêque de Milan, interdisant à Théodose l'entrée de son église, accomplissait-il un acte de rébellion ? Basile de Césarée, bravant, l'Évangile à la main, les menaces de Valens, se rendait-il coupable du crime de lèse-majesté ? Athanase d'Alexandrie, refusant d'obéir à un ordre signé de la main de Constantin qui lui demandait impérieusement d'admettre Arius dans le sanctuaire catholique, était-il un insurgé ? Chrysostome, tonnant, du haut de la chaire de l'Église des Apôtres, contre les mœurs relâchées de la cour d'Eudoxie, aurait-il été condamné par saint Paul lui-même ? Oh ! non ! Et la postérité admirera toujours ces grands hommes dans leur noble et énergique attitude en présence des princes qui avaient commis ou qui commettaient le mal à la face du monde ! Ces exemples (et nous pourrions en citer d'autres) condamnent les complaisances indignes d'une foule d'évêques grecs envers des empereurs souillés de crimes; et c'est ici que notre admiration éclate pour ces papes qui, nus et sans défense, frappaient d'anathème les égarements de puissants monarques[1].

1. Qu'il nous soit permis de citer, au sujet des paroles de saint Paul, contenues dans le XIIIe chapitre des Épîtres aux Romains, l'opinion d'un vieux et respectable évêque que nous avons connu. Nous lui demandions comment le sacerdoce devait entendre ces paroles de l'apôtre de Tarse. « Ces paroles, répondit le vénérable prélat qui avait traversé bien des révolu-



Armés des paroles de saint Paul, auxquelles ils donnaient une signification, une portée qu'elles n'ont pas, les évêques grecs, infidèles à leur mandat, faisaient de la propagande politique au profit de tel ou tel empereur que le peuple et les prélats eux-mêmes ne pouvaient que mépriser ou maudire au fond de leur conscience. Comment monter en chaire pour prêcher contre le mensonge et l'homicide, défendus par Jéhovah du haut du Sinaï, quand, dans des lettres pastorales, lues, dans les églises, aux chrétiens assemblés, on avait glorifié un empereur coupable de parjure ou d'assassinat? On devait nécessairement jeter le trouble dans les consciences, les pervertir; c'était la goutte de poison s'infiltrant peu à peu dans les cœurs, et les corrompant ensuite; c'était travailler, sans le savoir, à la ruine de la religion, de l'empire, de la société. L'épiscopat grec, qui se disait le dépositaire, le gardien fidèle de la doctrine chrétienne, ôtait à la foi quelque chose de son autorité. Ne serait-ce pas aux tristes évêques des mauvais temps de l'empire byzantin qu'on pourrait appliquer ces paroles du psalmiste? « Ils ont diminué les vérités parmi les enfants des hommes? » (*Diminutæ sunt veritates a filiis hominum*[1].)

tions, ces paroles veulent dire que les prêtres chrétiens doivent se *tenir tranquilles en politique*. Il ajouta : si les prêtres se mêlaient aux passions politiques, ils pourraient exposer l'Église au discrédit, et eux-mêmes à de futures vengeances. Nous ne devons élever la voix que lorsque la religion est attaquée, n'importe par qui *et comment*. »

1. Psaume XI.



Nous n'envelopperons pas dans ces hontes le clergé grec tout entier, encore moins le clergé grec actuel, et cette brave et fière nation hellénique dont l'élan magnifique, au commencement de ce siècle, nous pénètre d'admiration ; nous ne faisons pas ici une satire, nous constatons des faits historiques ; nous savons qu'il y eut, à Constantinople, avant le schisme surtout, des patriarches, des évêques, de simples prêtres qui ne transigèrent jamais avec leurs devoirs ; nous dirons plus, nous croyons que les fruits amers que l'Église grecque a produits, ont eu pour cause bien plutôt son institution fausse, son asservissement au pouvoir impérial, que les inspirations personnelles des chefs de cette Église. Mais quelle humiliation lui était réservée, grand Dieu ! Après avoir été traîné, pendant plus de onze cents ans, à la remorque des Césars byzantins, le patriarcat de Constantinople fut encore livré, après la conquête de 1453, aux caprices, à la tyrannie des sultans de Stamboul. Par une loi de Mahomet II, loi qui n'a pas cessé d'être en vigueur, l'élection du patriarche est invariablement soumise à l'approbation du padischah qui peut, quand il lui plaît, prononcer la révocation du pontife[1]. Le chef de la communion grecque recevant son investiture d'un sectateur de Mahomet, et ne la recevant jamais *gra-*

1. Au mois de novembre 1852, Abdoul-Medjid a *révoqué de ses fonctions* le patriarche de Constantinople monseigneur Anthimos ; Sa Hautesse a *nommé* à sa place monseigneur Germanos. (*Journal de Constantinople* du 14 novembre 1852.)

tuitement, est une de ces choses qui frappent l'esprit et qui ne peuvent être humainement expliquées. C'est la dernière goutte du calice. C'est une mystérieuse expiation de la rébellion de Photius et de ses successeurs contre la douce et paternelle autorité des chefs suprêmes de l'Église latine, qui auraient tant fait, eux, pour les sauver du joug de l'islamisme s'ils eussent voulu reconnaître la suprématie du saint-siége. *Les barbares*, disait un pape aux Grecs schismatiques, *les barbares se sont soumis au joug de l'Église catholique et seuls vous êtes restés sourds à la voix du pasteur*[1].

1. Lettre du pape Grégoire II à l'iconoclaste Léon III, empereur de Constantinople (voy. les actes du concile de Nicée, t. VIII, ou Baronius).

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Byzas, fondateur de Byzance. — Position de cette ville. — Son port. — Description du Bosphore. — Lutte de Byzas contre les barbares. — Accroissement de Byzance.—Forme de son gouvernement.—Elle appartient aux Perses, aux Lacédémoniens, aux Athéniens. — Philippe de Macédoine devant Byzance. — Elle devient l'alliée de Rome. — Le proconsul Pison la traite en ville conquise.—Harangue de Cicéron à ce sujet. — Siége de Byzance par Septime Sévère. — Indigne conduite de Galien dans Byzance. — Triomphe burlesque de cet empereur. — Réflexions (depuis l'an 656 avant Jésus-Christ jusqu'à l'année 263 de l'ère chrétienne)........................ Page 1

CHAPITRE II.

Projet de changer le siége de l'empire romain attribué à Jules César et à Octave Auguste. — Rome n'était plus depuis longtemps la résidence des empereurs. Causes qui ont pu déterminer Constantin à transporter l'empire. — Vision de Constantin. — Construction de Constantinople. — La ville se peuple. — Les familles romaines partant pour Constantinople. — Souvenirs d'Albe (de 263 à 330).. 15

CHAPITRE III.

Réformes et lois de Constantin. — Leurs caractères. — Écoles. — Organisation civile et militaire de l'empire. — Réflexions........ 26

CHAPITRE IV.

Premiers temps chrétiens à Byzance. — L'église des Apôtres. — Lettre de Constantin aux peuples d'Orient. — Il comble l'Église de bienfaits.—Joie des chrétiens de Constantinople.—Erreur de Constantin dans la question de l'arianisme. — L'empereur marche contre Sapor. Il tombe malade. — Son baptême. — Sa mort. — Son portrait. — Jugement sur Constantin (de 330 à 337)..................... 36



CHAPITRE V.

Partage de l'empire. — Constance, empereur d'Orient. — La famille de Constantin est décimée par le meurtre. — Réflexions. — Considérations sur le partage de l'empire. — Constance arien. — Collision sanglante, à Constantinople, entre les ariens et les catholiques. — Martyre de Paul, évêque de Constantinople. — Mort de Constance. — Son caractère (de 337 à 361)..................... Page 47

CHAPITRE VI.

Julien succède à Constance. — Le sénat et le peuple de Constantinople l'accueillent avec enthousiasme. — La chambre ardente. — Julien opère des réformes dans le palais impérial. — Il diminue les impôts publics. — Qualités de Julien. — Son portrait, ses talents. — Il donne au sénat des droits importants. — Il crée un nouveau port à Constantinople et augmente la bibliothèque fondée par Constance. — La cour de Julien remplie de philosophes platoniciens, d'astrologues, de devins et de magiciens. — Ils complotent la destruction du christianisme. — Nouveaux genres de persécutions contre les chrétiens. — Réflexions. — Julien se soumet à la repoussante cérémonie du taurobole. — Examen de la question de savoir si les persévérants efforts de Julien pour rétablir le culte des idoles produisirent un effet réel à Constantinople. — Fanatisme de Julien pour le culte des faux dieux. — Il se donne en spectacle au peuple à l'occasion de la fête de Vénus. — Réflexions. — Mort de Julien. — Réflexions (de 361 à 363)...................................... 61

CHAPITRE VII.

L'armée romaine proclame empereur Jovien, prince catholique. — Efforts de Jovien pour rendre à l'Église la paix que les disputes théologiques lui avaient depuis longtemps ravie. — Mort prématurée de Jovien. On croit qu'elle est le résultat d'un crime. — Caractère de Saluste Second, préfet d'Orient; il refuse l'empire. — L'armée acclame empereur Valentinien. — Les barbares menacent le monde romain de toutes parts. — Valentinien partage l'ancienne domination de Constantin en empire d'Occident et en empire d'Orient. — Il nomme son frère Valens empereur d'Orient. — Le général Procope, parent de Julien, usurpe le trône impérial à Constantinople. — Mort de Procope. — Valens embrasse l'arianisme. — Caractère de ce prince. — L'arianisme. — Caractère de cette secte. — Valens persécute les catholiques et protége les païens et les juifs. — Deux cent mille Goths pénètrent dans l'empire d'Orient. — Ils tiennent

Constantinople assiégée pendant quelque temps. — Ils sont retoules en Thrace par les Sarrasins. — Murmures des habitants de Constantinople contre Valens. — Cet empereur, vaincu par les Goths à Andrinople, est brûlé vif dans une maison où il se réfugie après sa défaite (de 363 à 376.).. 79

CHAPITRE VIII.

Les Goths aux portes de Constantinople. — Héroïque défense de la ville par les habitants — Théodose est nommé empereur d'Orient par Gratien. — Mort du comte Théodose, père de l'empereur. — Réflexions. — État de l'empire d'Orient à l'avénement de Théodose. — Théodose, vainqueur des barbares. — Athanaric, roi des Goths, à la cour de Constantinople. — État de la religion catholique à Constantinople à l'avénement de Théodose. — Grégoire de Nazianze. — Lois de l'empereur contre l'idolâtrie et les hérésies. — Soulèvement des ariens de Constantinople contre les catholiques. — Concile œcuménique tenu à Constantinople en 381. — Portrait de Théodose. — Son caractère. — Massacre de Salonique. — Saint Ambroise refuse à l'empereur l'entrée de son église. — Pénitence de Théodose. — Sa mort. — Partage de l'empire entre ses deux fils (de 378 à 395.). 94

CHAPITRE IX.

État d'une nation où les lois ont perdu leur empire. — Arcadius succède à Théodose le Grand. — Caractère d'Arcadius. — Son incapacité. — Rufin, ministre d'Arcadius. — Son hypocrisie. — Ses talents. — Ses crimes — Sa mort. — L'eunuque Eutrope. — Son administration. — Sa chute. — Saint Jean Chrysostome le protége dans l'église de Sainte-Sophie. — Mort d'Eutrope. — Gaïnas, maître de Constantinople. — Humiliante capitulation d'Arcadius. — Soldats de Gaïnas massacrés par les habitants de Constantinople. — L'impératrice Eudoxie. — Son caractère. — Saint Jean Chrysostome. — Son portrait. — Ses vertus. — Son éloquence. — Banni par Eudoxie. — Soulèvement du peuple à cette occasion. — Rappel de saint Jean Chrysostome. — Il est de nouveau condamné à l'exil. — Sa mort. — Mort d'Eudoxie et d'Arcadius (de 395 à 408)............. 115

CHAPITRE X.

Théodose II succède à Arcadius. — Minorité de Théodose II. — Sage administration d'Anthemius. — Lucius attente à la vie de Théodose II. — Pulchérie, sœur de l'empereur. — Vertus de cette princesse. — Ses talents. — Elle gouverne l'empire au nom de son frère. — Histoire d'Athénaïs, impératrice d'Orient — Grandeur d'Attila,

— Il rend l'empire d'Orient tributaire. — Ambassades d'Attila à Constantinople. — Lâcheté de Théodose II. — Mort de ce prince. — Pulchérie, sa sœur, est proclamée impératrice. — Elle épouse Marcien, qu'elle déclare empereur. — Mort de Pulchérie. — Marcien gouverne sagement l'empire et relève sa dignité. — Mort d'Attila (de 408 à 457).. 135

CHAPITRE XI.

État de l'arianisme à Constantinople au ve siècle. — La famille Aspar. — Léon de Thrace, empereur. — Massacre de la famille Aspar. — Violent incendie à Constantinople en 465. — Saint Daniel Stylite. — Mort de Léon de Thrace. — Léon II. — Son neveu lui succède. — Il meurt empoisonné par son père Zénon qui règne après lui. — Eutychès. — Son hérésie. — Elle est condamnée par le synode provincial de Constantinople, tenu en 448, et par le concile de Chalcédoine en 451. — Anastase le Silentiaire, empereur. — Ses fourberies. — Guerre civile à Constantinople. — Le général Vitalien. — Mort d'Anastase. — Justin, ancien berger de Bédériane, est proclamé empereur par les troupes. — Caractère de Justin. — Son ignorance. — Sa mort. — Justinien son neveu lui sucède (de 457 à 531).. 150

CHAPITRE XII.

Origine de Théodora. — Son caractère. — Elle épouse Justinien qui partage avec elle son pouvoir souverain. — Théodora fait étrangler son enfant. — Les factions du cirque. — Sédition à Constantinople. — Terreur de Justinien. — Courage de Théodora. — Bélisaire écrase les rebelles. — Mort de Théodora. — État de l'Occident au commencement du vi^e siècle. — Généraux de Justinien. — Leurs victoires. — Bélisaire. — Son expédition en Afrique. — Son triomphe à Constantinople. — Gélimer. — Bélisaire subjugue l'Italie ; est faussement accusé de conspiration contre Justinien. — Son attitude devant cet empereur. — La vérité sur la disgrâce de Bélisaire. — Ses chagrins. — Sa mort (de 531 à 565)........................ 165

CHAPITRE XIII.

Monuments de Justinien. — Il forme le projet de reconstruire Sainte-Sophie sur un plan nouveau. — Conversatiou de Justinien avec les architectes à ce sujet. — Anthémius de Thrales. — Origine de la coupole. — Description de Sainte-Sophie. — Sa dédicace. — Peste et tremblement de terre à Constantinople. — Les doctrines d'Origène combattues par l'empereur Justinien. — Il convoque, en 553,

le concile général de Constantinople qui les condamne. — Justinien, après avoir défendu l'orthodoxie, tombe dans l'hérésie. — L'historien Evagrius condamne Justinien. — Le saint-siége loue sa foi vers la fin du VIIe siècle. — Mort de Justinien. — Son caractère. — Ses travaux de législateur.............................. 183

CHAPITRE XIV.

Justin II. — Mort de Justin II. — Tibère II lui succède. — Vertus de Tibère II. — Sa mort. — L'empereur Maurice. — Révolte de l'armée. — Maurice déposé. — Le centurion Phocas est proclamé empereur. — Phocas fait massacrer Maurice et sa famille. — Héraclius, empereur. — Mort de Phocas. — Victoire d'Héraclius. — Le bois de la vraie croix. — Siége de Constantinople par les Avares ou Abares. — Première invasion musulmane. — Son caractère. — Mahomet. — Sa mission. — Abou-Bek. — Omar. — Réflexions (de 565 à 641).. 202

CHAPITRE XV.

Mort d'Héraclius. — Provinces enlevées par les musulmans à l'empire d'Orient. — Constantin III et Héracléonas, empereurs. — Mort de Constantin III. — Exil de l'impératrice Martine et de son fils Héracléonas. — Constant II.—Les monothélites.—Type de Constant II, condamné par le saint-siége. — L'empereur persécute le pape Martin. — Constant II fait assassiner son frère. — Remords de l'empereur. — Il quitte Constantinople. — Va à Rome. — En pille les églises. — Meurt assassiné à Syracuse. — Constantin Pogonat. — Révolte de l'armée. — Elle demande trois empereurs à la fois. — Punition des coupables. — Premier siége de Constantinople par les mahométans. — Invention du feu grégeois. — Mort de Constantin Pogonat. — Justinien II. — Ses crimes. — Son exil. — Le patrice Léonce, empereur, est déposé par Absimare. — Justinien lui fait couper la tête. — Bardane. — Anastase II. — Théodose III, empereur malgré lui. — Léon III lui succède. — Deuxième siége de Constantinople par les musulmans. — Ils sont repoussés.—Léon III défend d'honorer les images. — Les iconoclastes. — Persécution cruelle. — Bibliothèque de Constantinople; incendie. — Démêlés entre le pape et l'empereur de Constantinople (de 641 à 741).. 216

CHAPITRE XVI.

Constantin Copronyme succède à Léon III. — Il est iconoclaste et persécute les orthodoxes. — Il est déposé. — Artabarde, empereur. — Copronyme reprend le sceptre. — Concile iconoclaste tenu à Con-



stantinople, en 754. — Mort de Copronyme. — Léon IV lui succède. — Sa mort. — Origine d'Irène. — Règne de cette impératrice. — Sa déposition. — Sa mort. — Nicéphore I[er] lui succède. — Sa mort. — Michel Rhangabe, empereur. — Son abdication. — Léon V ou Léon l'Arménien, empereur (de 741 à 811)................ 233

CHAPITRE XVII.

Les Bulgares au Champ des morts de Constantinople. — Origine de cette nation, ses mœurs, sa puissance. — Les Bulgares sous les murs de Constantinople, en 811. — Entrevue de Léon V et de Crum, roi des Bulgares, dans la vallée des Eaux-Douces d'Europe. — Trahison de l'empereur. — Crum ravage la Thrace et s'empare d'Andrinople, dont les habitants sont réduits en esclavage. — Léon V taille les Bulgares en pièces, en 817. — Traité de paix. — Serments de l'empereur et du roi des Bulgares. — Michel le Bègue. — Mort tragique de Léon V. — Michel le Bègue, empereur. — Révolte du général Thomas. — Sa défaite. — Sa mort. — Michel le Bègue veut rétablir l'ancienne religion des Hébreux. — Théophile, fils de Michel le Bègue, lui succède. — Réunion des plus jolies filles de l'empire dans le palais de Constantinople. — Théophile choisit Théodora. — Revers de Théophile. — Sa sévérité dans sa justice. — Son luxe. — Nouvelles persécutions contre les orthodoxes. — Fin des iconoclastes. — Le général Théophobe. — Son beau caractère. — Sa mort tragique. — Mort de Théophile. — Michel III lui succède. — Régence de Théodora. — Michel III meurt assassiné (de 811 à 867)..... 249

CHAPITRE XVIII.

Histoire de Basile. — Basile empereur. — Son règne. — Ses lois. — Sa mort. — Photius. — Schisme grec. — Mort de Photius. — Appréciation de son œuvre et caractère du schisme (de 867 à 891)... 266

CHAPITRE XIX.

Léon VI. — Régence d'Alexandre. — Celle de Zoé. — Défaite des impériaux en Bulgarie. — Les Bulgares attaquent Constantinople. — Ils sont repoussés. — Romain Lecapenus, empereur. — Le patriarche Théophylacte. — Lecapenus détrôné par ses enfants. — Constantin VII. — Sa mort. — L'impératrice Théophano. — Nicéphore II. Sa mort. — Zimiscès, empereur. — Sa mort. — Apparition des Russes à Constantinople. — Basile II et Constantin VIII. — Romain Argyre, empereur. — Hélène, Théodora, Zoé. — Mariage de Romain Argyre avec Zoé. — Mort de Romain Argyre. — Michel V. — Constantin Monomaque. — Sa mort. — Théodora, impératrice. — Sa

mort. — Michel Stratiotique, empereur. — Le schisme grec est consommé (de 891 à 1057)........................ 284

CHAPITRE XX.

Isaac Comnène. — Constantin X. — Eudoxie, sa femme, régente. — Histoire de Romain Diogène. — Caractère des Grecs du Bas-Empire. — Michel VII. — L'eunuque Nicéphorise. — Nicéphore III. — Ses deux ministres, Germain et Borile. — Alexis Comnène, empereur (de 1057 à 1080)........................ 304

CHAPITRE XXI.

Pillage de Constantinople par les troupes d'Alexis Comnène. — Pénitence publique de l'empereur à ce sujet. — Anne Comnène. — Guerres d'Alexis. — Il demande du secours à l'Occident. — Curieux détails sur le passage des premiers croisés à Constantinople. — Le grand hôpital. — Mort d'Alexis. — Anne Comnène. — Portrait d'Alexis. — Jean Comnène empereur (de 1080 à 1118).............. 316

CHAPITRE XXII.

Vertus de Jean Comnène. — Anne Comnène conspire contre son frère. — Clémence de l'empereur. — Sa mort. — Manuel Comnène, empereur. — Ambassadeurs de Manuel auprès du roi de France. — Bassesses impériales. — Comment elles sont jugées par les Latins. — Louis VII et son armée à Constantinople. — Description de Constantinople par un croisé contemporain. — Trahisons de Manuel. — Sa mort. — Son caractère. — Alexis II, empereur. — Régence de Marie d'Antioche. — Le protosébaste Alexis (de 1118 à 1180)...... 332

CHAPITRE XXIII.

Histoire d'Andronic Comnène. — Isaac l'Ange empereur. — Il est détrôné par son frère. — Le jeune Alexis va implorer pour son père les secours de l'Occident. — Ils lui sont accordés. — L'armée des croisés débarque à Scutari. — Ambassade de l'empereur grec aux chefs de la croisade. — Réponse de Conon de Béthune à l'envoyé de l'empereur (de 1180 à 1203)........................ 343

CHAPITRE XXIV.

Conquête de Constantinople par les Latins.................. 357

CHAPITRE XXV.

Baudouin, comte de Flandre, empereur de Constantinople. — Son ca-

